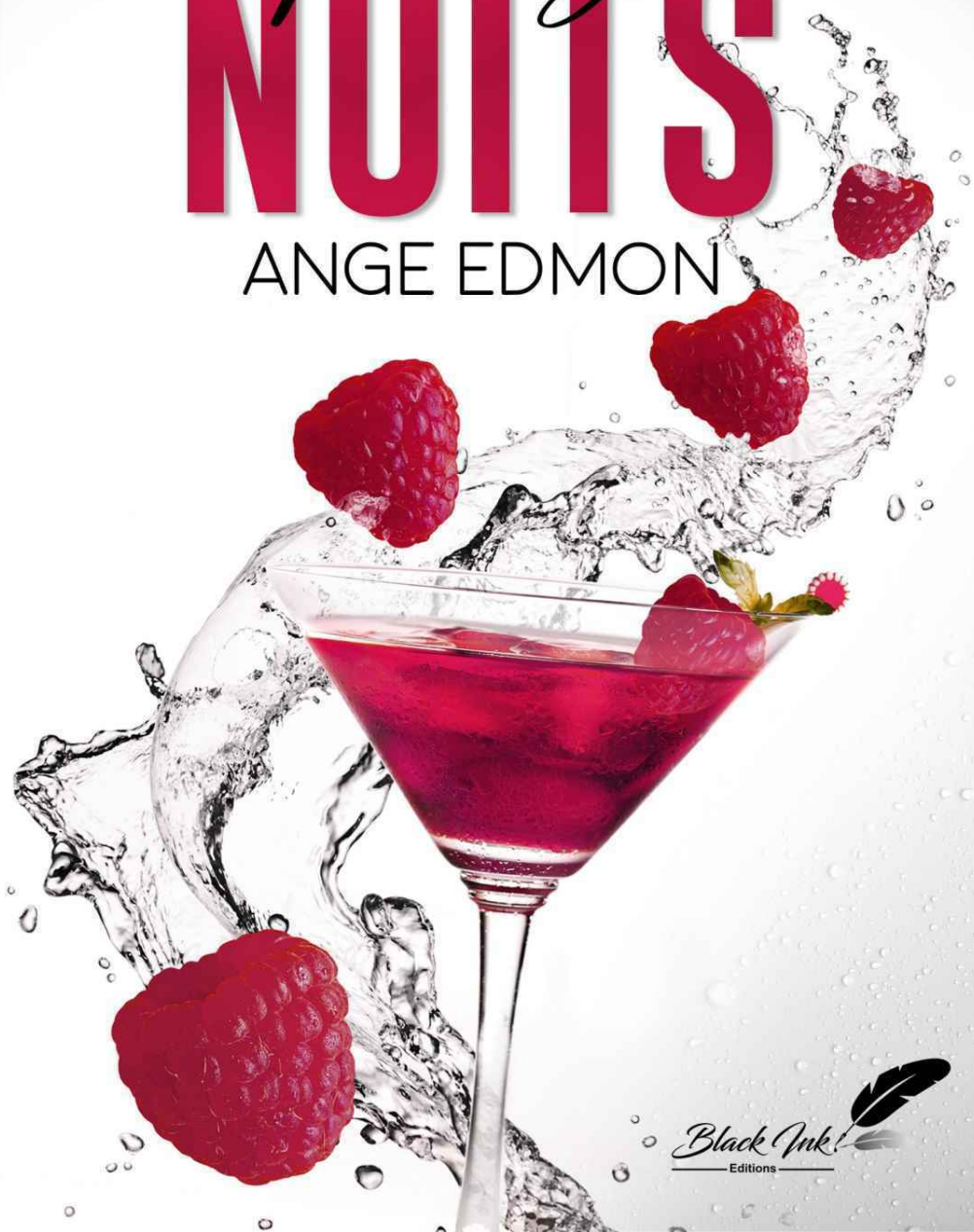
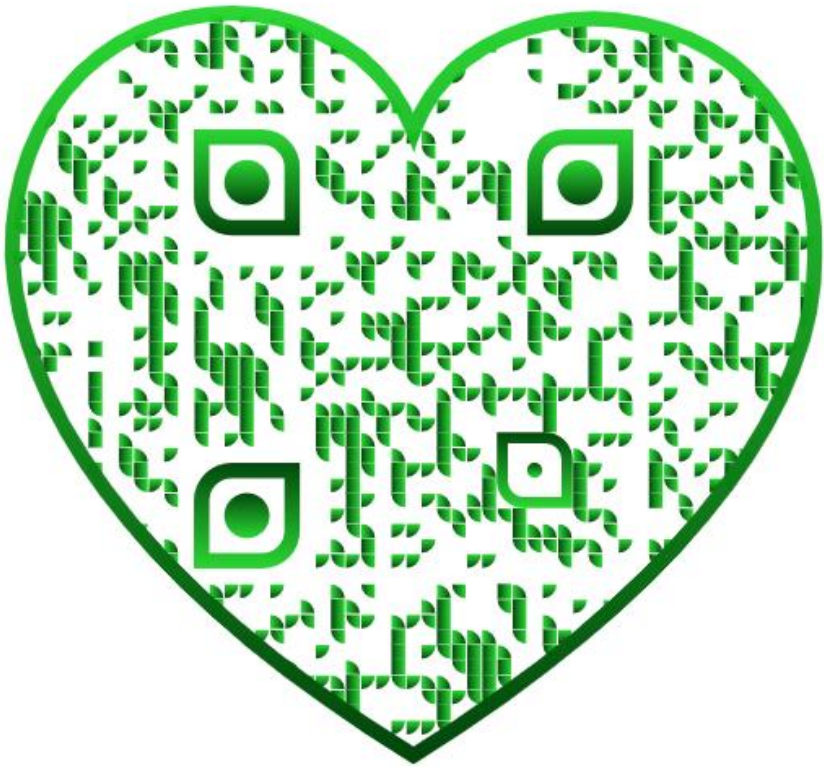
Treize NUITS

ANGE EDMON

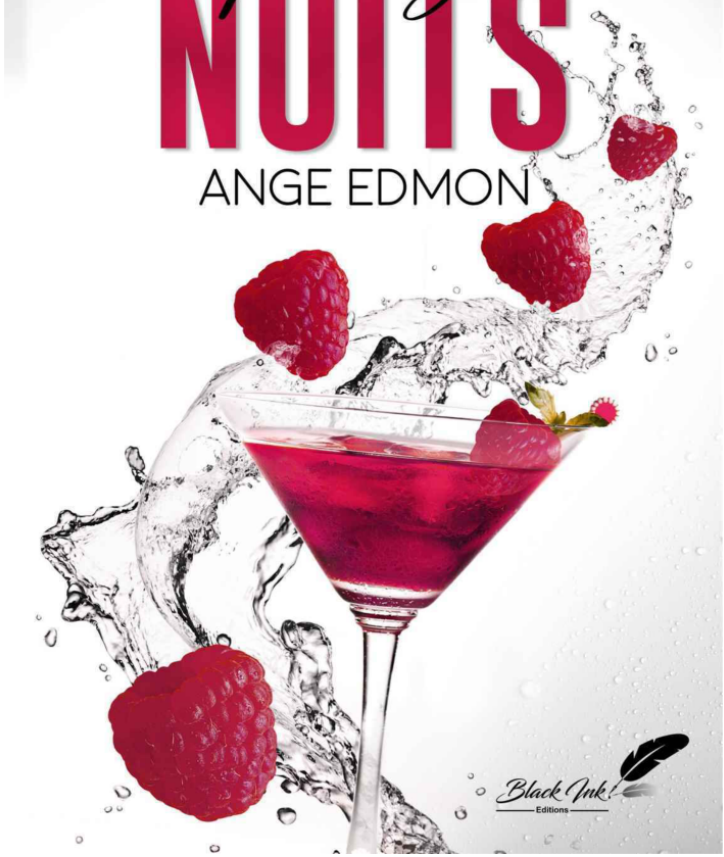


Black Ink!
Editions



Treize NUITS

ANGE EDMON



Black Ink! Editions

13 NUITS...

ANGE EDMON

L’auteure est représentée par Black Ink Éditions.
Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n’importe quelle forme.

Nom de l’ouvrage : Treize nuits
Auteure : Ange EDMON
Suivi éditorial : Sarah Berziou

© Black Ink Éditions
Dépôt légal janvier 2024

Couverture © Black Ink Éditions
Réalisation : Juliette Bernaz
Crédit photo : Istock
ISBN 978-2-37993-513-8

Black Ink Éditions
27 rue Vivonne - 17220 La Jarne
Numéro SIRET 840 658 587 00026

Contact : editions.blackink@gmail.com
Site Internet : www.blackinkeditions.com

Table des matières

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 20
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50

Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57

Ils se chevauchent et s'abîment
Dans la rareté et l'opulence,
S'usent dans la bouche des victimes
Et dans le piège de la distance.

Ils se démêlent et se confondent
Dans la jalousie et la confiance,
S'éliment, serinés à trop de monde
Et dans l'impasse de l'abondance.

Ils hésitent et délibèrent
Dans l'envie et le mépris,
S'épuisent quand c'est insincère
Et sitôt qu'on leur cherche un prix.

Ils s'arriment et se déchirent
Dans les silences et les tempêtes,
Se consument lorsqu'on les soutire
Ou que l'on s'en proclame interprète.

Ils s'espacent et puis s'assemblent
Dans l'intimité d'une pause,
S'abrogent quand ils se ressemblent
Ou que l'on en cherche la cause.

Trois mots ô combien remarquables
Dans la profondeur de l'évidence,
Et pourtant si redoutables
Quand on les manipule sans conscience.

Ange

Chapitre 1
Treize

Ayline

— Tu sais que cette fois-ci, elle ne te fera pas de cadeau, Ayline.

Mayssa Flanders[1], mon assistante sociale depuis… des lustres, me parle à voix basse, dans les couloirs plutôt animés et bruyants du tribunal de San Francisco où je suis convoquée ce matin.

— Pourquoi tu chuchotes ? m'étonné-je.

— Parce que c'est grave, bon sang ! Tu n'écoutes pas !

— Mais si !

— Non !!! s'énerve-t-elle plus fort. La juge Andrew t'avait avertie, Ayline. Je ne te sauverai pas de la treizième !

Je recule sur-le-champ lorsqu'elle prononce le mot fatidique.

— C'est pas la…, hésité-je subitement.

— Si.

— Mais non ! C'est la prochaine fois ça, non ?

Mm… J'ai comme un doute. Le treize et moi, c'est une longue histoire. Très longue histoire. Très… très looooooongue. Et ça commence dès ma naissance. Je suis née un 13 décembre, et c'est seulement parce qu'il n'y a pas de treizième mois, sans quoi ça aurait sûrement été pour ma tronche. J'ai poussé mon premier cri à 13 h 13, et j'ai même des papiers (très) officiels qui le prouvent.

Ma mère s'est barrée quand j'avais treize jours. Oui, je vous l'accorde, ça aurait pu se compter en heures, mais elle m'a épargnée sur ce coup-là. Vous avez le droit de sourire, moi c'est ce que je fais.

Mon père a été du genre plus persévérant : treize ans. Mais autant d'années livrée à moi-même. Il était chauffeur et j'imagine qu'il a fait de son mieux. Ou pas. Nous habitions un immeuble paumé, au treizième étage et je vous fais grâce du numéro d'appart. *Mission District* est un quartier pauvre de San Francisco où j'ai donné le change : treize jours, avant qu'une voisine un peu fouineuse n'avertisse les services sociaux.

C'est ainsi que Mayssa est entrée dans mon existence. J'avais treize piges ; elle, à peine dix de plus. Aujourd'hui, j'ai deux fois treize ans, elle en a presque quarante. J'ai été placée dans plusieurs foyers jusqu'à ma majorité d'où j'ai fugué treize fois, et je vous jure que je n'ai pas compté. Et que je n'ai pas fait exprès surtout. En réalité, il y a quelques mois, la juge Andrew (donc), *très probablement née en 1913*, a énoncé un long prologue quant à mon pedigree délictueux trop… riche.

Pour arranger le tout, ou cerise sur le gâteau, comme vous le sentez,

je m'appelle Ayline Tredici[2] d'origine italienne par ma mère dont je porte le nom, et qui signifie…

Allez, je sais que vous pouvez le faire !

Treize en italien. Correct !

Pour la énième fois, je me suis fait choper au volant d'une voiture qui n'était pas assurée, ordinaire dans notre quartier. J'ai dit courant, pas normal, mais c'est presque pareil. La problématique : je n'ai pas le permis, et pas le fric pour le passer. Je bosse de temps en temps, mais le plus souvent je *sous-traite*. Je me débrouille, même si c'est pas toujours super légal. Je ne fais pas la manche, je squatte avec ma meilleure amie, Anahé, dans un des bâtiments abandonnés de la ville, que l'on a aménagé très élégamment. Enfin surtout elle, moi je m'en fous, du moment où je dors à l'abri, au chaud et en sécurité.

Elle et moi, on s'est connues en foyer, à… quinze ans ! (*Hey ! J'vous ai eus !*). Elle veille sur moi autant que je veille sur elle, on se l'est promis sans que l'on se rappelle vraiment comment, quand et pourquoi, mais nous sommes devenues inséparables, dans nos escapades comme dans nos enfermements. Le plus souvent, on fait des extras : moi en tant que barmaid, elle comme serveuse à la mémoire infaillible. À nous deux, nous sommes capables d'assurer une soirée dans le pub d'Eddy pour la modique somme de 300 dollars, et honnêtement on les mérite. Les vendredi et samedi soir, nous travaillons ensemble et ça nous permet de vivre. Nous bloquons les deux week-ends par mois où il nous demande, même si on aimerait plus. Simplement, les temps sont durs pour tout le monde, surtout par chez nous. Eddy est un ancien militaire, la cinquantaine, et m'a tout appris de ce métier dans lequel je m'éclate. À sa façon, il a veillé sur nous et nous garde toujours un peu à l'œil. Père et grand-père, il a choisi de revenir dans l'endroit où il avait grandi, et d'ouvrir un bar où beaucoup aiment se retrouver parce qu'il est sûr et tranquille.

Toutefois, Anahé et moi, c'est le système D : débrouille, démerde, démêlés avec dérober, dissimuler, dissiper. Ne jugez pas, on fait avec les moyens du bord. L'école ? On l'a arrêtée à notre majorité, il faut avouer que pour les gamins comme nous, les perspectives d'avenir ne sont pas mirobolantes. N'empêche qu'il y a, de temps en temps, des répercussions comme le tribunal. Ce n'est pas mon premier passage ici, sans doute pas le dernier, mais apparemment, aujourd'hui, ça risque de chauffer pour mon matricule.

— J'espère que tu éviteras la prison, Ayline, c'est sérieux cette fois ! se fâche-t-elle.

— Mais enfin, j'ai pas volé la voiture, Grind est venu en témoigner chez les keufs !

Elle lève les yeux au ciel, à deux doigts de m'en coller une, comme cette maman qu'elle est devenue, de deux ados qu'elle bafferait

également à longueur de journée.

— Grind ? répète-t-elle.

— Oui, Grind !

— On parle bien de Grindjer, n'est-ce pas ? Trafiquant notoire de ton quartier voisin, fumeur de joints à l'occasion, et homme d'affaires pas très légales, c'est bien lui le sujet ?

— Ouiiii ! C'est ça, m'enthousiasmé-je qu'elle le cerne aussi vite.

— Ça suffit, Ayline !

Bah quoi ?!

— Tu crois sincèrement que c'est lui, arrêté ce jour-là je te rappelle, qui va t'innocenter de conduite sans permis ? me réprimande-t-elle.

— Madame Flanders ?

Nous sursautons toutes les deux alors que son regard sévère me toisait dans le silence. Un mec en uniforme, à qui nous accordons une attention simultanée, interpelle Mayssa.

— La juge Andrew souhaite vous recevoir dans son bureau, sollicite-t-il.

— Moi ? interroge Mayssa quelque peu surprise.

— Vous et… mademoiselle.

— Tredici, souris-je en me présentant.

— Suivez-moi, je vous prie.

Il tourne les talons tandis que Mayssa saisit mon bras et m'entraîne à sa suite.

— Mayssa, lâche-moi s'il te plaît, m'agacé-je.

— Écoute-moi bien, Ayline Tredici, me menace-t-elle à voix basse, sois d'accord avec ce que la juge va proposer.

— Mais…

— Avec tout ce qu'elle va proposer, me coupe-t-elle en stoppant derrière ce qui me semble être un greffier.

Ce dernier frappe à la porte, reçoit l'aval d'une voix féminine que je reconnais, et s'efface pour nous laisser passer. Il referme aussitôt en s'en allant.

— Bonjour, mesdames, asseyez-vous, je vous en prie.

Je réponds du bout des lèvres. Ce bureau, j'y mets les pieds pour la première fois aujourd'hui. La juge Andrew, la cinquantaine environ, je l'ai toujours connue assise derrière un pupitre, en habit de gourou, et elle m'a vue, de façons répétées, sur le banc des accusés. À distance lointaine et dans une salle de tribunal. Donc je tourne sur moi-même et observe l'immensité de l'endroit. Il y a même une table de réunion envahie de dizaines de dossiers plus gros les uns que les autres. Son bureau en supporte également plusieurs.

— Celui-ci est le vôtre.

Elle m'indique celui posé devant elle, sur une large tablette de cuir. Il n'est pas si épais en définitive.

— C'est la treizième fois que vous êtes convoquée entre nos murs, mademoiselle Tredici, commence-t-elle en me désignant le fauteuil libre devant elle.

Mayssa est déjà installée dans le premier et me dévisage avec insistance afin que je me soumette à l'invitation. Je m'exécute et souris comme à mon habitude, ça, au moins, on ne peut pas me le reprocher.

— Et il me semble vous avoir avertie que la sentence ne serait pas aussi clémente si je vous revoyais, poursuit la juge pendant que je m'assieds.

— Pour passer le permis, il me faut de l'argent, pour avoir de l'argent, il me faut conduire. C'est assez compliqué, plaidé-je aussitôt.

— Vous êtes domiciliée *officiellement,* mime-t-elle les guillemets de ses index, au foyer Cradford, mais d'après mes informations, ils ne vous voient pas souvent.

— Il faudrait déjà qu'il y ait une vérification de nos présences, précisé-je, et qu'ils quittent aussi leur chambre connectée à Netflix.

— Mademoiselle Tredici ! hausse-t-elle le ton.

J'arrête immédiatement de parler sous les coups d'œil austères de Mayssa et de la juge.

— J'ai une proposition à vous faire, reprend la magistrate d'une intonation calme, un stage de trois mois obligatoires, avec trois mois de sursis au cas où vous auriez envie d'arrêter avant. Et je ne suis pas très sévère.

Ça se discute, trois mois à supporter des gens tous les jours… Je me retiens de souffler ou de lever les yeux vers le ciel, c'est pas trop le moment.

— Par le biais d'une association de réinsertion par le travail qui s'appelle *Aux Goûts de la rue,* et avec qui ce tribunal a l'habitude de collaborer, précise-t-elle. Ils vous trouvent un poste dans un hôtel ou un restaurant, parfois les deux. Vous êtes rémunérée, bien entendu, au salaire minimum peut-être, mais c'est un début.

— J'imagine qu'il n'y a pas d'autre option ? la ramené-je une nouvelle fois.

— Ayline, m'avertit Mayssa.

— Si, bien sûr, sourit la juge. La prison.

Je réfléchis l'espace d'un temps qui, a priori, ne convient pas à la représentante de la loi.

— Six mois.

Fichtre !! La vache !

— Fermes, ajoute-t-elle intraitable.

Suis-je capable de me plier à des ordres ? Non. Clairement. Et elle le sait. J'ai de gros soucis avec l'autorité, j'ai vécu seule trop longtemps. Ma liberté ? C'est ce que j'ai de plus précieux, alors m'en priver serait

fatal.

— Ça va supprimer le peu d'aides sociales que je reçois, tenté-je alors.

— Non, c'est cumulable. Écoutez…

Elle appuie ses coudes sur le bureau, croise les mains devant son visage, les index en l'air, accolés l'un à l'autre, puis soupire en me dévisageant.

— C'est votre dernière chance ou c'est la prison, mademoiselle Tredici, prononce-t-elle de façon distincte. Votre passé a beau être compliqué, on ne peut pas tout vous excuser, ce tribunal a été assez compréhensif.

Mais je n'ennuie pas la justice, moi ! Pourquoi m'ennuie-t-elle ? Je suis moins dangereuse que ces chauffards qui ont pourtant un permis de conduire. J'ai appris à la meilleure école : la rue. Anahé est à mes côtés pour me prévenir des problèmes sauf que je ne les évite pas toujours.

— Madame Flanders ? Qu'en pensez-vous ?

Mayssa me fusille du regard quelques secondes avant de se détourner.

— C'est une excellente alternative, votre honneur, la prison n'est pas pour une jeune femme comme Ayline, me vend cette traîtresse.

Mais qu'est-ce qu'elle en sait ?! Peut-être que je m'adapterais au monde carcéral !

— Les trois premières semaines, c'est l'enfermement 23 heures sur 24, précise la juge comme si elle lisait dans mes pensées. Une heure de promenade par jour, et quelques entrevues avec des acteurs pénitentiaires. Si vous vous comportez bien, alors vous passez dans un secteur moins strict.

— Je n'ai pas vraiment le choix de toute façon…, constaté-je avec dépit.

— L'association ou la prison. Ce sont vos deux options parce que je pense que la justice est au bout.

— Pour m'aider, bien entendu.

Mon effronterie ne lui échappe pas et elle s'arque aussitôt. Moi aussi je suis au bout, mais de sa patience, je crois.

— Mademoiselle Tredici, attaque-t-elle.

Je me prépare à être incarcérée sur-le-champ sauf qu'elle stoppe net son agacement, inspire en fermant ses paupières plus longtemps que la norme et… sourit.

????

Elle sourit, quoi !

— Ça va être intéressant, finit-elle par dire. Voyez ma secrétaire qui vous donnera les documents nécessaires. Appelez rapidement, j'ai des contacts qui me tiendront au courant.

Je reste immobile plusieurs secondes, ignorant comment me comporter soudain. J'ai l'impression de ne plus être actrice de ma vie.

— Vous pouvez y aller, décrète-t-elle en saisissant un autre dossier.

C'est tout ce que je suis sur cette Terre, un numéro, une statistique de plus. J'en prends conscience dès que je suis dans les rouages de cette société. Mayssa se lève en même temps que moi, seuls les bruits de nos chaises brisent le silence. Nous sortons de la pièce sans prononcer un mot, même pas un au revoir, et nous dirigeons vers un bureau plus petit, où l'employée me tend une enveloppe épaisse. Mais c'est mon assistante sociale qui s'en empare en premier, la remercie puis m'entraîne à l'extérieur du tribunal.

Chapitre 2
Tutu noir

Ayline

Voilà cinq minutes que je contemple la devanture de ce palace, en plein milieu d'un San Francisco très chic où je n'ai pas pour habitude de traîner. Vêtue d'un jean, d'un T-shirt et d'un blouson ordinaires, je ne me sens pas vraiment à ma place dans le quartier de Nob Hill qu'Anahé et moi surnommons Snob Hill. Vu l'adresse, je me doutais que j'aurais un choc, mais pas à ce point-là. D'ailleurs, qu'est-ce que je fous là ? J'ai déjà désobéi à la loi, qu'est-ce que ça changerait ?

T'irais en taule !

Saleté de juge !

Lorsque je passe la porte de cet édifice, mes yeux s'écarquillent malgré moi, la voûte peinte du plafond les attire immédiatement, puis vient l'immense lustre du hall. Je ne sais pas où poser mon regard tant cet endroit reflète le fric et le luxe. Et qui dit luxe dit beauté, la plupart du temps du moins.

Une jeune femme au sourire de façade, derrière un comptoir, me demande en quoi elle peut m'être utile tout en matant ma tenue avec une sorte de dégoût. Je lui explique avoir rendez-vous avec une certaine Louisa Hernandez. Sa posture se modifie une nouvelle fois quand elle m'indique que je dois prendre l'ascenseur pour me rendre au sous-sol -1. Plus de visage pseudo-agréable ni d'air philanthrope en ce qui me concerne, la jeune hôtesse se ferme davantage, sachant apparemment la raison de ma venue. Pas de problème, ces coups d'œil là, j'en ai l'habitude et pris mon parti. Toutefois, je garde mes réflexions pour moi, c'est mon premier jour ici, essayons de ne me pas me faire virer et donc emprisonner.

Lorsque les portes de la cabine s'ouvrent sur le sous-sol, je suis transportée dans un autre monde : ça fume, c'est chaud et ça bouge dans tous les sens. Un mec me bouscule sans s'excuser et j'ai presque envie de le rattraper pour lui expliquer les bonnes manières. Mais, je me maîtrise une nouvelle fois.

— Je peux vous aider ?

Je lève la tête face à la montagne qui se dresse sur mon chemin. Une femme, typée mexicaine, en blouse blanche, est plantée devant moi, sévère, les bras croisés.

— Je dois me présenter à Louisa Hernandez, indiqué-je, impressionnée.

— Ton p'tit nom, c'est quoi ?

— Ayline.

— C'est l'association qui t'envoie ? enchaîne-t-elle sans changer de position.

— C'est ça, oui, bégayé-je une nouvelle fois.

— Très bien, va à l'essayage…

— Pour ? la coupé-je en recouvrant un peu de mon courage.

— Le travail ici exige un uniforme, surtout en salle, me déclare-t-elle, plus imposante.

— Attendez, y a erreur sur la personne là ! paniqué-je soudain. J'ai jamais servi des gens à des tables moi, et certainement pas en tutu noir !!

— En tutu noir ?! s'exclame-t-elle en pouffant.

— Exactement, en plus, je ne suis pas du genre doué et sociable, voyez. Je casse la vaisselle. Je préférerais travailler au sous-sol, où l'on n'est pas vus.

— Où l'on n'est pas vus ? répète-t-elle, sidérée par mes justifications.

— C'est ça, oui.

— C'est l'endroit où il y a le plus de travail.

— D'accord, j'accepte ! m'enthousiasmé-je un peu trop.

Elle fronce les sourcils en me considérant étrangement, sonde autour d'elle, fait une moue avec sa bouche puis revient sur moi.

— Je vais te prendre à l'essai à la blanchisserie, me concède-t-elle sans conviction, mais sois à l'heure demain.

— Je suis à l'heure aujourd'hui, lui précisé-je, on m'a dit de me présenter à 9 heures.

— Être à l'heure, c'est déjà être en retard, alors sois toujours en avance, OK ? Moi, c'est Louisa et tout passe par moi ici. Viens !

OK.

Bon…

Elle tourne les talons et m'encourage à la suivre. Je me sens toute petite à ses côtés, en comparaison aux machines qui lavent, sèchent et plient. Patiemment, elle me déroule le planning, les heures, les journées, m'expose l'importance de tout ce qu'il se passe ici. Je m'en fiche pourtant, je pense à ces six mois qui me paraissent immédiatement insipides, identiques et rébarbatifs. J'ai envie de fuir, j'suis pas faite pour travailler huit heures par jour, me casser le dos pour 250 dollars la semaine, sous la coupe d'un patron tyrannique.

— Tu vas rejoindre Vernon là-bas, me désigne-t-elle, il va t'expliquer, il a l'habitude. Mais d'abord, on s'occupe de la paperasse.

Elle me conduit à travers un véritable labyrinthe humain jusqu'à ce que je devine ce qui doit être son bureau.

— Voilà, tu dois signer ce contrat, en trois exemplaires, précise-t-elle. Prends le temps de le lire, d'accord ? Tout est noté : les heures, les repos, le salaire et tes obligations. Tu remplis aussi cette fiche d'information, le patron y tient. Lorsque tu as terminé, tu prends ton

exemplaire et tu rejoins Vernon. Aujourd'hui, tu observes, demain tu attaques.

— D'accord.

Ai-je le choix en même temps ?

Je parcours les six feuillets en notant que ma présence est requise du mardi au samedi, de 6 heures à 13 heures, que je suis en repos les dimanche et lundi, et que je suis payée 250 dollars la semaine. De l'esclavagisme ! J'ai l'obligation de signer un cahier de présence quotidiennement jusqu'à l'obtention de mon badge, et bien entendu, d'aller pointer toutes les semaines chez mon contrôleur judiciaire. Je plie mon contrat en huit, le fourre dans la poche arrière de mon jean, et me dirige bravement vers ma sanction.

Vernon, donc, m'accueille avec un sourire qui me déplaît sur-le-champ. Grand, maigre, ce type doit avoisiner les trente piges, sauf qu'il ne m'inspire pas confiance. Tant pis, je n'ai pas non plus une panoplie d'alternatives. Je serre les mâchoires en observant ses tâches. Il ne faut pas être sorti de fac pour rassembler des draps blancs dans un (énorme) lave-linge pour le mettre à tourner. Je l'écoute déblatérer sa science en ne retenant que ce qui m'intéresse, triant les mots qui sortent de sa bouche.

— Comment t'as eu ce taf ? me questionne-t-il comme si nous étions amis.

Ce que nous ne sommes pas.

— J'lai pas choisi.

Je ne lui fournis aucune autre explication, mais j'oublie que je ne suis pas leur première cliente, très probablement pas leur dernière.

— Alors c'est l'association qui t'envoie, déduit-il logiquement. T'as frôlé la taule, ou t'en as fait ?

— J'suis pas obligée de te répondre…

— Si tu tiens à ta place, je te le conseille, me prévient-il en serrant les dents.

Bon, lui est du côté des connards, ça promet.

— Frôlé, rétorqué-je, frustrée de devoir le lui confesser.

— Aucune des nanas qu'on a eues ici a tenu le coup, souligne-t-il, un rictus malsain accroché au visage.

Tu m'étonnes. *Avec ta tête de pervers…*

— J'suis pas les autres.

— J'espère pour toi, enchaîne-t-il, ça peut déboucher sur un contrat à durée indéterminée.

À durée quoi ? Ah, mais c'est hors de question ça ! Je paie ma dette et je me barre. Je refuse de me projeter au-delà.

— Mm, c'est pas ton intention, on dirait.

— En effet.

— Dommage, c'est pas trop mal payé…

Ô joie ! 250 dollars par semaine ! 1000 par mois. Je cache mon enthousiasme.

— Et on a tous les après-midi de dispos, appuie-t-il.

Ça, je le lui accorde de bon gré. Ces horaires sont parfaits même si je ne suis pas une lève-tôt. Ce planning me permet quand même de disposer de pas mal de temps libre.

— Là, t'es obligée, alors observe bien.

Je ne réponds pas et le laisse étaler son master en blanchisserie. Il finit par comprendre que bavarder avec des inconnus n'entre pas dans mes priorités quotidiennes. Trois mois, c'est loin de toute une vie, et si je suis là, c'est par condamnation donc obligation. Je n'ai pas l'intention de créer des liens ou de me trouver des copains et des copines, encore moins un mec, et je vais devoir être claire avec la gent masculine, en commençant par Vernon.

Chapitre 3
Peur Bleue

Ayline

On est vendredi, il est minuit passé, et j'ai dépanné ma cheffe Louisa, car deux de ses employés étaient absents. La contrepartie étant d'avoir samedi, dimanche et lundi de repos. J'ai accepté immédiatement, apparemment toutes deux ravies. J'ai beaucoup écouté et observé tout au long de cette première semaine, les membres du personnel ont pas mal d'avantages, et deux que j'ai retenus plus que les autres : la possibilité de laver son linge personnel et celle d'emporter gratuitement les restes de repas préparés ici. Uniquement dans un réfrigérateur estampillé d'un bandeau où est inscrit « commun ». Et ça, ça m'intéresse. La nourriture est chère et souvent la même, donc je suis certaine qu'Anahé sera enchantée. De plus, ce sont des économies non négligeables, sans oublier les casse-têtes que l'on ne se posera plus.

Je me dirige vers les cuisines de ce palace, à pas de loup, ma veste sur le dos, ma capuche sur la tête. Il ne reste que quelques plongeurs à cette heure. Tant mieux. Les portes battantes s'ouvrent automatiquement à mon arrivée, puis se referment dans la même discrétion. Inutile que j'allume la lumière ou que je trahisse ma présence, j'ai déjà assez honte de prendre de la nourriture qui ne m'appartient pas. Lorsque j'ouvre la porte de cet énorme frigo, je n'en crois pas mes yeux : il y a des tonnes de bouffe là-dedans. Triée par date, la plus ancienne étant de cinq jours, je m'empare des plats les plus vieux et en fourre assez dans mon sac pour que l'on se nourrisse tout ce week-end. J'ignore si on verra que je me suis servie, cependant vu le nombre de plats, c'est loin d'être gagné.

— Hey !

Putain ! Je sursaute sans me relever, j'ai appris de mes erreurs. La voix masculine qui s'élève dans mon dos est quelque peu menaçante. Je ferme mon sac à dos sans geste brusque, mais à toute vitesse.

— Qu'est-ce que…

Je ne lui laisse pas le loisir de terminer sa phrase et prends mes jambes à mon cou. J'étais sûre que je ne faisais rien de mal pourtant, mais je me sens en danger. Je suis rapide, je cours vite et le prouve en déguerpissant, accroupie pour commencer.

— Hey, attendez !

Lorsque les portes m'offrent la liberté, je me redresse et accélère mes foulées. La sortie du personnel est distante des cuisines, je cavale à travers les couloirs qui m'y mènent, mais le sifflement d'enjambées

agiles dans mon dos m'angoisse et me panique. Au bout du corridor, une main puissante parvient à agripper ma veste. Je glisse en protégeant mon sac comme un trésor tandis que des bras me collent au mur.

— Pourquoi vous fuyez ?! J'vous ai dit d'attendre ! crie un homme à quelques centimètres de mon visage incliné.

Tête baissée, je n'ose pas la relever. Je me sens comme une voleuse alors que j'ai nettement entendu que c'était autorisé.

— Vous cambriolez les cuisines ?!

Comment ça je cambriole les cuisines ? Mais pas du tout ! Il ne me laisse pas le temps de répondre et dégage vivement ma capuche. Il écarquille brièvement les yeux et recule au moment où il se rend compte que je suis une femme.

— Chica[3] ! se trouble-t-il.

Son étreinte se desserre légèrement et j'en profite pour ouvrir les paupières que je ne me souvenais pas avoir fermées. Je scrute l'énergumène en commençant par le bas. Tennis noires, jogging de la même couleur, sweat aussi sombre. Puis je redresse enfin la tête pour croiser son regard dérobé sous un bonnet… noir évidemment. Ses yeux, verts, foncés, profonds, et parsemés d'éclats émeraude, éparpillés çà et là, me choquent par leur intensité et leur abîme. Il les plisse en gardant le silence. Je continue mon inspection comme il poursuit la sienne. Sa peau hâlée, ses (très) longs cils, sa barbe sciemment mal entretenue de deux ou trois jours à peine, sa mâchoire carrée et crispée, son nez parfaitement proportionné, et pour terminer, sa bouche, tout me renverse par la perfection de sa beauté. Sa lèvre inférieure est un peu plus charnue que la supérieure, mais le tout s'harmonise précisément sur son visage irréprochable. Sa carrure et sa grandeur m'impressionnent l'espace d'un souffle alors que je remarque la fin d'un tatouage qui s'esquisse au niveau de son cou. Nous sommes désarçonnés tous les deux quelques secondes, mais il se reprend plus sévère.

— Vous cambriolez les cuisines ?! répète-t-il abruptement.

— Vous êtes sérieux ? retrouvé-je mon assurance habituelle.

Néanmoins, si je suis honnête avec moi-même, je tremble de tout mon corps. L'adrénaline y est pour beaucoup, mais ce mec est… beau. Juste (très) beau. Ça a suffi à me dérouter un court laps de temps.

— Vous avez vu comment vous êtes sapé ?

— Sapé ? s'étonne-t-il.

— Oui, vous êtes habillé tout en noir, avec des gants et un bonnet de la même couleur, tatoué qui plus est. Y a pas de sécurité dans ce palace !? m'insurgé-je dramatiquement.

Il relâche encore un peu sa prise, se retient peut-être de sourire, je ne sais pas vraiment, puis recule d'un petit pas.

— C'est vous qui avez tout l'air d'un violeur en série avec de mauvaises intentions ! me révolté-je en exagérant un poil.

Ses sourcils se relèvent à deux reprises trahissant un semblant d'étonnement, mais ce bougre maîtrise plutôt bien les émotions.

— Vous connaissez des violeurs avec de bonnes intentions ? questionne-t-il très sérieusement.

Je récite mentalement la phrase que je viens d'exprimer à haute voix, en lui consentant que c'était pléonasmique[4]. Dans mon langage, d'un pléonasme.

— Ne faites pas comme si vous n'aviez pas compris, m'irrité-je pour ne pas lui donner raison.

— Vous travaillez ici ?

Il est sourd ou il le fait exprès ?!

— Je suis esclave, le corrigé-je merdeusement.

— Esclave ? répète-t-il interloqué.

Mon diagnostic nous oriente visiblement vers une surdité. Je distingue soudain un sigle que je n'avais repéré de prime abord. On m'a toujours conseillé de noter le moindre détail, même le plus infime si je suis amenée à témoigner. Deux R entrelacés l'un dans l'autre, brodés sur son sweat, ce qui lui vaut immédiatement le surnom de Rrr… Ce type me semble quelque peu grincheux, implacable et exigeant, mes premières impressions étant souvent les bonnes.

— Vous n'avez répondu à aucune de mes questions, constate-t-il.

Je le lui accorde fort logiquement. Mais…

— Vous non plus, répliqué-je aussitôt.

— Je ne suis pas un violeur, concède-t-il péniblement.

— C'est ce qu'ils disent tous jusqu'à ce qu'on les confonde avec leur ADN.

Décontenancé une nouvelle fois, il relâche sa poigne et me libère enfin. Je me repositionne, prête à riposter si cet homme louche tente quoi que ce soit envers moi, un mot ou un geste de travers, n'importe quoi pourvu que ça m'éloigne de ce magnétisme qu'il dégage.

Enfin à une distance raisonnable, il n'émet pas un mot en enfonçant la main gauche dans la poche de son survêt. Une quiétude un brin embarrassante pour moi. Puis, un énorme fracas nous surprend tous les deux. Il détourne son attention l'espace de deux secondes, je n'attendais que ça pour me saisir de mon sac, et m'enfuir sans demander mon reste. Il n'a pas le temps de réagir cette fois, trop préoccupé par le vacarme inattendu qui a résonné. J'atteins les portes qui s'ouvrent sous les coups d'œil curieux de fumeurs tardifs.

Je me retourne à plusieurs reprises et, certaine de ne pas être poursuivie, ralentis ma course effrénée. Si je craignais d'avoir froid en ce début mars, Rrr a fait mentir tous mes pronostics.

Chapitre 4
L'inconnue du Palace

Réno

Surpris par le bruit retentissant, je relâche ma vigilance l'espace de deux secondes. Malheureusement, ça permet à ma fraudeuse de prendre le large. Cependant, ce que je soupçonne être la chute d'une personne m'interpelle davantage à ce moment-là.

— Hector ?

J'accours vers mon plus ancien domestique en ces lieux, devenu, après avoir été *ma nurse*, mon intendant quasi personnel. Il a une cinquantaine d'années, est le responsable de tous les employés, et il est d'une bienveillance permanente. Venu aux États-Unis à vingt ans pour être jeune homme au pair, il n'en est pas reparti en s'occupant de mon bien-être comme d'une partie de mon éducation lorsque personne ne le pouvait. Il a participé à l'ouverture de mon premier restaurant huit ans auparavant, embauché par mes soins pour gérer l'hôtellerie. Ce qu'il réalise aujourd'hui encore, après la naissance de ce palace il y a quatre ans à présent.

Je l'aide à se relever.

— Rien de cassé ? m'inquiété-je.

— J'ai trébuché, excuse-moi.

— D'être tombé ?! C'est une plaisanterie, Hector, me fâché-je.

— Je ferai examiner la bosse sous ce tapis dès demain.

Il époussette son costume avec une classe et un sérieux typiquement *british*, comme le pays où il est né.

— Étais-tu en danger face à cet homme cagoulé ? s'informe-t-il imperturbable.

— C'était une capuche, précisé-je en me dirigeant vers les ascenseurs.

J'appuie sur le bouton et une des trois cabines s'ouvre tout de suite.

— Et c'était une femme, ajouté-je lorsque j'y entre et lui fais face.

— Une… femme ? bredouille-t-il, confus.

— En effet. Va donc te coucher, lui recommandé-je en souriant. Tout va bien. Plus de peur que de mal.

— Bonne soirée, Réno.

— Bonne nuit, Hector.

Je l'ai toujours tutoyé du haut de mes jeunes années. Lui, en revanche, n'a dérogé à cette règle du vouvoiement qu'après une vive insistance de mes parents et moi-même. Il a fini par céder. Ne résiste pas qui veut aux Reyes !

La carte magnétique de mon plain-pied, au dernier étage de cette

tour de quinze niveaux, passe énergiquement entre mes doigts nerveux. Courir devait me détendre et favoriser mon sommeil, loupé. Qui est cette jeune femme aux yeux d'un vert perturbant ? Percutant ? Je ne m'attendais pas à me retrouver face à une personne du sexe opposé, persuadé d'être à la poursuite d'un malfaiteur. Ses cheveux bruns et longs, attachés sauvagement ou trop rapidement, lui donnaient un air indocile et indomptable, telle une féline. Je dois avouer qu'elle a le mérite d'avoir distrait ma soirée, peu de personnes, ici, s'opposent au chef.

Du haut de mes trente ans, je peux sembler jeune, mais je suis aussi innovant et audacieux. Salué par les critiques les plus exigeants et impitoyables, mon nom est venu s'inscrire aux côtés des plus grands tels que Thomas Keller, Alice Waters, David Chang ou encore Paula Deen[5]. Mon palace, qui m'a quand même endetté pour quelques années, affiche complet pour les six mois à venir, et je suis enfin serein quant aux suivants. Si je suis arrivé où j'en suis aujourd'hui, c'est à force de travail et d'acharnement, non pas grâce à cette cuillère en argent dans la bouche avec laquelle je suis (bien) né. Ça aide, je vous l'accorde, toutefois ma patte et mon génie ne se sont pas faits seuls. J'ai œuvré sans relâche en ce sens, vaqué des nuits entières derrière les fourneaux, écrit et élaboré des recettes sur mes temps libres. Je me suis construit seul, désirant vivre de cette passion qui m'habitait encore il y a quelques semaines. Force est de constater que mon amour pour la cuisine est comme celui que je ressens aujourd'hui envers les femmes : sans intérêt. Néanmoins, j'ai trop investi pour abandonner. Ça ne fait pas partie de mes options.

Rien ne m'accueille dans mon loft de 140 m^2 si ce ne sont le silence et la nuit. La porte claque dans mon dos alors que je me dirige directement sur le téléphone.

Qui est-elle ? Que fait-elle ? Et particulièrement à l'intérieur de mon propre établissement ?

— Sécurité, Ramos à l'appareil.

— Bonsoir, Ramos.

— Oh… patron, un problème ? s'inquiète-t-il immédiatement.

— Vous pouvez me dire si une intruse a pu s'introduire dans nos murs ce soir ?

— Une voleuse, patron ?! Je l'aurais vue.

— Une employée peut-être avec un sweat à capuche ? insisté-je en me souvenant de sa réflexion sur l'esclavagisme.

— Je regarde les caméras et je vous rappelle.

— Merci, Ramos.

Je raccroche, déjà impatient qu'il m'informe de l'identité de cette inconnue qui s'est enfuie, m'a tenu tête, accusé… et surtout n'a répondu à aucune de mes questions. Les nanas que je côtoie adorent

parler d'elles, et se pavanent dans mon restaurant pour attirer l'attention des médias, et plus si affinités. Ma dernière histoire d'amour m'a vacciné pour le reste de ma vie : j'ai surpris celle avec qui je venais de me fiancer en train de s'envoyer en l'air avec mon chef en second, également ami. Enfin, ça, c'est ce que je croyais. J'ai viré les deux, de chez moi et de mon palace, c'était il y a deux ans, mais ça m'a blindé. Je n'ai plus confiance, ni en l'amour ni aux autres. Si je me trahis, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi, et à moi seul. Je fonce vers la douche tout en enclenchant ma playlist sur mes enceintes connectées. Toutes mes fringues volent à travers les pièces que je traverse. À poil, j'actionne le pommeau en préparant ce dont j'ai besoin, mais le regard sauvage de cette brune insoumise me revient en mémoire. Pas très grande en vérité, surtout du haut de mon mètre quatre-vingt-huit, elle dégage pourtant un quelque chose d'imprévisible et de presque rafraîchissant. Il m'en faut peu. Perdu dans mes pensées, je sors de la cabine, une serviette autour de la taille et sursaute quand la sonnerie du téléphone interne résonne.

— Patron ?

— Je vous écoute, Ramos.

— J'ai repéré une personne comme vous m'avez décrit, mais elle sort de la blanchisserie avec la capuche. Je ne peux pas l'identifier.

— Si c'est une employée, elle a dû badger, non ?

— Elle n'a pas encore son badge, patron, apparemment, elle vient d'arriver.

— Merde !

— On va enquêter sur elle…

— Je verrai lundi avec Louisa.

— Bien, patron.

— Merci, Ramos, bon courage pour la nuit.

— Merci, patron, bonne nuit à vous aussi.

Attendre lundi va me demander une patience à toute épreuve, mais je peux compter sur les coups de feu en cuisine pour m'occuper la tête. Je sais d'avance, toutefois, que ses yeux de chat persan vont me hanter lorsque mon esprit ne sera pas absorbé par autre chose. J'ai appris à être persévérant même s'il me tarde de savoir qui est cette féline. Pour le moment, c'est place au travail qui a fait de moi ce que je suis devenu : un chef de renom qui a gagné trois étoiles à la sueur de son front, et qui compte bien en obtenir une quatrième.

Chapitre 5
L'inconnu du Palace

Ayline

— T'as couru ? m'accueille Anahé.

Je me débarrasse de mon manteau tout en passant une main censée recoiffer mes cheveux, peine perdue.

— Un peu.

— Un peu ? répète-t-elle. On ne court pas un peu, Ayline, on court ou on ne le fait pas…

— Eh bien, j'ai couru, ça te va ?!

Elle se raidit légèrement, appose les mains sur ses flancs puis m'observe comme je le déteste tant. De ma taille, blonde autant que je suis brune, les yeux noirs autant que je les ai clairs, elle exagère son déhanché, drapée dans une salopette ample et fleurie, son vêtement fétiche. Son nez fin se retrousse, anticipant le petit truc qui cloche.

— Il s'est passé quoi ? T'as été menacée ? Suivie ? Coursée…

— Rien de tout ça, Anah.

— Alors quoi ?

— Putain, mais t'es chiante à faire ça ! m'énervé-je.

— Ouais, mais, la dernière fois que t'es rentrée dans cet état, la juge t'a foutu trois mois de taf obligatoire.

Elle me fixe toujours, absolument pas intimidée par mon regard menaçant, sans se donner la peine d'émettre un mot supplémentaire. Je me libère de mon sac que je pose délicatement sur le sol recouvert d'une dizaine de tapis afin de cacher la misère. Notre squat comprend deux pièces que nous avons meublées avec de la récup'. Un séjour/cuisine équipé d'un vieux canapé pourri, mais hyper confortable, d'une table basse ainsi que des appareils électriques reconditionnés, dirons-nous. L'électricité et l'eau, nous les avons détournées via une de nos connaissances astucieuses. Adjacente, une chambre est dotée d'un coin douche et d'un lit double où nous dormons toutes les deux. Pas de luxe chez nous, mais de la lutte. Je m'empresse de sortir tous les plats que j'ai ramenés et lui présente fièrement.

— T'as piqué ça où ? questionne-t-elle.

L'image d'un spécimen masculin me revient violemment à l'esprit, et pas dégueu le personnage. Je souffle.

— Je n'ai rien volé, je t'avais dit que des plats étaient à disposition des employés.

— Ah oui, exact.

Elle s'applique à lire les étiquettes des huit barquettes que j'ai péniblement obtenues, soyons honnêtes, puis siffle.

— Ce sont les repas servis là-bas ?

— Yep.

— Rien que leurs noms me font saliver, commente-t-elle, et je ne parle pas du visuel.

— Mouais, ils ont été un peu secoués…

— Parce que ? insiste cette peste.

— Un mec m'a coursée au resto et accusée de piller les cuisines.

— Ayline ! gronde-t-elle, tu vas finir en taule si tu ne valides pas ces six mois.

— Je ne faisais rien de mal, me défends-je, sûre de moi.

Enfin, presque.

— J'espère, je n'ai pas envie de crécher toute seule ici.

Elle se radoucit en rangeant consciencieusement les plats dans notre mini frigo. Ça a le mérite de le remplir.

— Eddy a appelé, continue-t-elle, il a besoin de nous vendredi et samedi soir, ce serait OK pour toi ?

— J'ai rien de prévu.

— Parfait.

J'ai tout appris de lui, mais aujourd'hui, l'élève dépasse le maître et il l'avoue sans mal. Je manie le shaker comme un nunchaku et connais les principaux cocktails sur le bout des doigts. Anahé, quant à elle, n'oublie jamais quel visage lui a commandé quoi.

— Ayli, je ne veux pas que l'on fasse autre chose que ces extras pour le moment. C'est trop risqué avec ce qui se trame au-dessus de ta tête si tu chies de travers.

— Il suffit de pas se faire choper…

— … treize fois, me coupe cette connasse.

— Je vais me doucher, abrégé-je la conversation.

Je me déshabille pendant que l'eau chaude opère son habituel long trajet jusqu'à notre pommeau. Nous possédons le nécessaire pour survivre, même s'il nous arrive parfois de désirer un appart plus confortable, plus aux normes, et un peu plus chauffé les soirs d'hiver. Quoique nous avons la chance de vivre en Californie, le climat est plutôt tempéré, rarement frigorifique. Lorsque je me glisse sous l'eau enfin à bonne température, je ferme les yeux de plaisir. Mauvaise idée, *Rrr* me revient en mémoire, de façon un peu trop précise. Les mecs aussi beaux n'existent pas dans notre monde, on a plutôt hérité des garçons minables : aux crânes abusivement rasés, aux tatouages désastreux réalisés en prison pour la plupart, et aux idées loin d'éclairer notre siècle.

Anahé et moi savons nous défendre, Eddy s'en est assuré aussi. Toutefois, nous ne sommes pas kamikazes, les balles de revolver sont plus rapides que tout, et une bande de mecs aurait facilement le dessus, alors on évite les endroits malfamés aux moments craignos.

Nous connaissons également toutes les rues de ce quartier, par cœur, et quel chemin mène où. Ce qui nous a souvent épargnés des rencontres fâcheuses. Elle et moi avons retenu que se faire discrètes est synonyme d'être tranquilles. C'est toujours avec la même application que nous regagnons notre chez-nous, prenant garde de ne jamais être suivies ou repérées. Et ça fonctionne, ça fait maintenant trois ans que nous créchons dans ce taudis, mais il a le mérite de nous sauver de bien des emmerdes.

Je sors de la douche en m'enroulant rapidement dans une serviette si usée que l'on commence à voir au travers. Je pourrais peut-être en piquer à la blanchisserie, il y en a à revendre, et pas certaine qu'ils s'en aperçoivent. J'atterris dans le salon une demi-heure plus tard, propre et désodorisée, je me sens beaucoup mieux à présent.

— Alors, commence Anahé, nous avons des filets de poulet au gingembre, girolles caramélisées et crème d'oignon sur carré de riz, ou poulet laqué au banyuls, oignons gratinés et ses asperges…

— Ce que tu veux, j'm'en fous.

— À moins que tu optes pour un selfa aux maquereaux, endives et noix ?

— M'en fous.

— Tu préfères une blanquette de veau, sauce émulsionnée à la verveine et ses gnocchis maison ?

Elle me sourit, joueuse, en lisant chaque recette, ravie de ne pas avoir à débourser ce que nous coûteraient, en temps normal, de tels menus.

— Attends ! s'exclame-t-elle, j'ai trouvé ! Une macaronade au paleron, ça a l'air trop bon !!

— Voilà, parfait.

— Super. Demain midi, je choisis le bœuf bourguignon authentique aux champignons de Paris.

— D'accord, répliqué-je en naviguant sur mon portable.

— Ayline !!

Je sursaute quand elle hurle mon prénom. Les sourcils froncés, le regard sévère, elle me dévisage comme lorsqu'elle est en colère après moi.

— Sais-tu la chance que l'on a de disposer de tels repas ?!

— Je te dirai ça mardi. Si je suis virée, ça n'aura pas été une bonne idée.

— Il s'agit très certainement d'un malentendu, assure-t-elle optimiste, un membre du personnel qui ne te connaît pas encore. Ça doit être une véritable fourmilière.

— Probable.

Quelque peu soucieuse néanmoins, je marmonne et Anahé le sent sur-le-champ.

— Tu ne l'avais jamais vu, normal que lui non plus.

— S'il fait partie de la sécurité, je veux bien passer les modules pour y entrer, lâché-je sans réfléchir.

— Ah oui ? Tu m'en diras tant…

Elle s'empare de la barquette qu'elle entrouvre et dépose dans le micro-ondes.

— Tredici, tu vas me raconter sans que j'aie besoin de te tirer les vers du nez !! Oui ou merde ?

— Détends-toi, Lewis, rétorqué-je sur le même ton, c'était juste un beau gosse.

— À combien sur l'échelle de Richter ? requiert-elle imperturbable.

— Mm…

Je fais mine de cogiter, je ne me suis pas encore penchée sur son degré sismique.

Élevé, indiscutablement.

— 11.

— 11 ?! s'exclame-t-elle.

— Ouais.

— Tu déconnes ou c'est sérieux ? persiste-t-elle.

— Très sérieux. Ce mec les vaut.

— Merde alors ! Bobby était à 6,5-7 et c'était du *high-level*[6]. Au-delà des 10 ?

— Au-delà, oui, certifié-je.

— J'imagine que t'as pas pris de photo ?

Elle plaisante, n'est-ce pas ?

— Çaaa vaaa, je rigole !

— Remarque, en fond d'écran…

Elle rit alors que notre repas s'annonce d'un gling très reconnaissable.

— Pourquoi ça tombe jamais sur moi ?! dramatise-t-elle.

— Parce que t'as jamais été condamnée et que ça doit continuer ainsi. Crois-moi, ce type doit être aussi con que beau, c'est inévitable. Tu sais le genre trop canon pour être honnête, irréprochable, gentil… tout ça, tout ça.

— Pourquoi un condensé de beau gosse, gentil, attentionné, fidèle n'existe pas !?! se morfond-elle exagérément.

— Parce qu'on est humains.

— Mouais, pas faux.

Elle ramène nos assiettes qu'elle a composées magnifiquement, on pourrait presque se croire au resto. Il faut avouer que ça sent sacrément bon, soutenir le contraire serait de la mauvaise foi.

— Bon appétit, madame.

Elle s'incline avec une révérence sortie de je ne sais où, s'installe à mes côtés et commence à manger.

— Mmmmm, bordelll… c'est délicieux ! s'écrie-t-elle.

Je goûte, elle a raison, c'est exquis, mais je refuse d'en faire des caisses. Ces repas sont réservés à la haute, à des prix certainement exorbitants.

— Mes aïeux, ajoute-t-elle, c'est un orgasme culinaire !

Je chasse rapidement ce qui me passe par la tête et avec qui, ce *Rrr* est du genre hypnotique, de la race de ces visages qu'on n'oublie pas parce que particulièrement beau… ou étrange.

Chapitre 6
L'inconnue connue

Réno

— *Señor Reyes* ?

Louisa me considère d'un air inquisiteur. Je fais rarement le tour des services, particulièrement quand tout va bien. J'interviens surtout en cas de problèmes. Bien entendu, il m'arrive d'inspecter les différents secteurs de mon hôtel, au hasard et de façon imprévue, mais Louisa y a eu droit il y a peu, et le mardi, je suis généralement très occupé. En jean délavé, pull gris et baskets, je fuis donc son regard curieux pour balayer rapidement la blanchisserie du mien.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Je la repère au même instant. En débardeur blanc, jean bleu et usé, ses cheveux attachés suivent les mouvements que son poste exige. Aucun n'est tranquille dans un palace. Elle est de dos avec Vernon, un autre de mes employés. Il pose sa main sur son épaule pour lui expliquer je ne sais quoi, mais elle s'éloigne sur-le-champ.

— T'as la fiche de la nouvelle ?

— Bien sûr, assure-t-elle, étonnée de ma question. Comme à chaque fois.

— Fais-moi voir, s'il te plaît.

— Très bien.

Elle se dirige déjà vers son bureau alors que j'observe encore cette jeune femme. Un truc m'interpelle, mais j'ignore quoi. Vernon appose une main dans son dos, encore une fois, en lui désignant un bac à linge, mais elle s'écarte, légèrement méfiante, je crois. Ce mec est trop tactile et ça m'irrite qu'il soit familier avec elle. Agacé par mes propres ressentis, je me décide à rejoindre Louisa.

— Il y a un souci ? se préoccupe-t-elle.

— Je suis tombé sur elle dans les cuisines.

Je lui déroule ma rencontre sportive avec Ayline Tredici de façon aussi détachée que possible en lisant sa fiche.

— Sauf qu'elle portait un sweat à capuche et que je l'ai prise pour une cambrioleuse.

— *Dios Mio !* s'exclame-t-elle en posant les mains sur sa bouche.

— Son comportement est correct ? enchaîné-je désinvolte.

— *Si, señor Reyes*, elle est très serviable et arrangeante. La preuve, elle a accepté de rester jusqu'à ce soir. On a beaucoup d'absents à cause de la grippe.

— Pourquoi tu la protèges ? demandé-je, soupçonneux.

— Je ne la protège pas, mais la plupart de ces gamins n'ont pas eu

la vie facile. Et elle n'est pas fainéante, juste rebelle, sourit-elle.

Ah ça…

— Elle a noté qu'elle était barmaid sans le diplôme. Elle ne l'est pas du coup ?

Louisa fronce les sourcils face à mon attaque à peine voilée.

— J'imagine qu'elle a les bases, c'est déjà ça, me radoucis-je.

Elle continue à me fixer en tentant de réellement piger les raisons de ma présence inhabituelle. La blanchisserie n'a jamais aussi bien tourné depuis que Louisa en est la responsable. Je n'ai jamais regretté mon choix. Il y a donc très peu de descentes inopinées du côté de chez elle.

— Pas de problèmes relationnels avec les autres ? insisté-je.

— Pas de relations avec les autres tout court, souligne une Louisa souriante.

— Très bien.

Je ferme le mini dossier en papier où sont inscrits ses nom et prénom, de l'écriture délicate de Louisa. Aider les gens par le biais de l'association est quelque chose qui me tient à cœur. Souvent délaissés, ils sont parfois obligés de franchir la ligne jaune. On les épaule avec une reprise d'activité professionnelle légale. Je prends la direction de la sortie, accompagné de ma lingère en chef lorsque la porte s'ouvre à la volée. Les yeux affolés d'Hector considèrent les lieux puis s'immobilisent sur moi. Pas bon. Son allure emportée prédit une mauvaise nouvelle.

— Jimmy vient d'appeler, il a la grippe et ne sera pas là demain soir, m'annonce-t-il, essoufflé.

Jimmy, mon barman ?

Bordel !

— On a le cocktail, m'agacé-je.

— C'est bien pour ça que je te cherchais.

Je ferme les paupières et passe mes doigts nerveux sur mon front, réfléchissant à des options qui nous sauveraient la soirée.

— T'as personne d'autre dans ton sac magique ? me renseigné-je auprès d'Hector.

— Tu penses bien que je ne serais pas là si c'était le cas ?

— C'est bien ce que je craignais.

J'opère un demi-tour et pénètre dans le bureau que j'ai quitté quelques minutes auparavant en cogitant sur la solution à trouver. Hector me suit en silence, escorté par une Louisa maintenant interdite.

— Je peux tenter d'appeler *Le Meralco*, propose-t-il du bout des lèvres.

— Tu sais que c'est absolument hors de question ! me braqué-je aussitôt.

Le Meralco est l'hôtel-restaurant ouvert par mon ex-second et ex-

meilleur ami avec le soutien sans faille de mon ex-fiancée. Inenvisageable donc.

— D'accord, mais je n'ai personne d'autre.

— Fait chier ! m'énervé-je.

Louisa lève les yeux, remarquant un employé derrière sa porte qu'elle rejoint immédiatement.

— Je peux partir, Louisa ?

Je reconnais de suite sa voix et tout se précipite dans mon esprit.

— Louisa ! interpellé-je, fais entrer mademoiselle Tredici, s'il te plaît.

Un silence de quelques secondes me répond, toutefois la porte s'entrouvre avec prudence sur le visage de ma teinturière en chef.

— S'il te plaît, réitéré-je, et laisse-nous, je te prie.

La concernée apparaît enfin face à moi. Ses yeux s'écarquillent lorsqu'elle me découvre. Elle est séduisante même dans son hésitation.

— Mademoiselle Tredici, commencé-je…

— Vous ! se récrie-t-elle.

— Moi, en effet, répliqué-je calmement.

— Vous voulez quoi cette fois ? se braque-t-elle.

Hector va d'elle à moi sans comprendre notre échange compliqué. Je ne sais pas quel rôle elle m'attribue ici et je ne m'y attarde pas non plus.

— Demain soir, vous êtes désignée pour faire ce que vous préférez : des cocktails, annoncé-je sans ménagement.

— Demain soir ? songe-t-elle à voix haute.

— Merci d'être présente, appuyé-je en me redressant du fauteuil.

— Mais… je peux pas, indique-t-elle avec incertitude.

— Vous ne comprenez pas, lui notifié-je en la fixant sévèrement, vous n'avez pas le choix.

— Je n'ai pas d'ordre à…

— La décision vient de tout en haut, la coupé-je durement.

Ses pupilles, que je me rappelle claires, noircissent face à l'ordre que je donne sans qu'elle ait la possibilité de refuser. Son front se plisse de contrariété, mais j'ai appris à n'autoriser personne à remettre mes décisions en question sinon je ne serais pas où j'en suis.

— Je n'ai apparemment pas le choix de refuser, se domine-t-elle en serrant les dents, mais j'exige de bosser avec mon amie. Si je n'ai pas quelqu'un qui comprend mes codes, votre réception sera un carnage.

Elle ne baisse ni la tête ni les yeux, m'affrontant une nouvelle fois sans que je ne décline mon identité. Pour quelle raison ? Je n'en sais foutre rien ! Je me demande si elle persisterait à me défier si elle savait qui j'étais, et je trouve ça plutôt excitant. C'est pourtant moi qui me détourne en premier.

— Hector, gère ça, tu veux bien ?

Le regard qu'il me lance à cet instant vaut plus que tous les mots, voire les injures qu'il pourrait m'adresser si son éducation le permettait. J'y lis sa désapprobation et sa réprimande muettes. Il vient de piger de qui il s'agissait.

Je quitte les lieux en m'interrogeant. Ai-je bien ou mal agi ? Mal, bien entendu. Toutefois, les urgences entraînent des prises de position qui ne peuvent satisfaire tout le monde.

Chapitre 7
Ayline ou l'indiscipline

Ayline

Louisa m'a évitée toute la journée comme si elle se sentait responsable de ce qu'est venu m'ordonner le chef de cette sécurité de mes deux. Il m'a quand même poursuivie dans les couloirs de ce fichu palace, me demandant des comptes. C'est que ça doit être un haut (et chiant) cadre. Anahé a bien l'intention de lui dire aussi ses quatre vérités lorsqu'elle le croisera. Elle est furieuse que l'on m'ait imposé ce pour quoi je ne suis pas payée ici. On est donc sur le ring depuis plus de trois heures à étudier la réserve, les lieux et les tables. Il est 18 h 30, j'ai refusé d'enfiler leur polo trop rêche et trop étroit pour être à l'aise. En conséquence, je me suis fringuée comme à mon habitude : pantalon à pinces et chemisier noirs. Et tout ça parce qu'il y a un cocktail organisé par le saint des saints, si j'ai bien capté, que je n'ai toujours pas croisé.

Cette partie de son palace est ma préférée, bien entendu. Le bar est aussi long que la pièce, et je vais devoir être endurante vu les pas qui m'attendent. Une douve vitrée y accueille tous les alcools, même les plus improbables, alors que deux portes, de chaque côté, me permettent d'accéder à la réserve et chambre froide, l'autre étant le vestiaire. Plusieurs puits de lumière ainsi que des éclairages modernes donnent une ambiance de fou. Une quarantaine de tabourets de bar, en cuir noir, molletonnés, sont parfaitement alignés face au comptoir. C'est le rêve de bosser dans de tels endroits.

Quelques rares clients sont passés déguster un apéritif, ce qui m'a permis de m'acclimater un peu avec l'endroit, les bouteilles, les verres, et j'en passe. Tout va s'accélérer à partir de 23 heures si j'ai compris toutes les explications gênées d'Hector. Anahé étudie le fonctionnement de la caisse alors que je modifie l'emplacement de plusieurs magnums, certains peu utilisés se trouvent au milieu de ceux dont on se sert souvent. J'harmonise et classe : les sirops, les épices, les contenants, les diluants, une tâche me permettant d'ignorer ma frustration et ma colère.

À 23 heures, le rush commence, les premiers clients du restaurant arrivent par vagues successives. Rien qui nous dépasse néanmoins, Anahé et moi travaillons ensemble depuis qu'on a l'âge de bosser, ça fait donc huit ans qu'elle prend des commandes sans en oublier aucune et que je les prépare avec application. De temps en temps, elle passe derrière le comptoir pour s'occuper des bières et autres boissons

faciles à élaborer, comme je sers parfois en salle lorsqu'elle se sent surbookée, ce qui est rare.

À deux reprises, la tête d'Hector est apparue dans l'embrasure de la porte battante afin de s'assurer de la bonne tenue du bar. Qu'il se rassure, je ne vais pas planter la soirée même si j'en meurs d'envie. Je l'aime bien, lui. Il m'a laissé insulter son collègue sans m'en empêcher et j'espère secrètement qu'il lui répétera au mot près.

Je tends une énième commande à Anahé : un plateau chargé de plusieurs verres aux couleurs improbables. Son sourire fatigué, mais sincère, me rebooste alors que je nettoie le comptoir comme je le fais dès que j'ai quelques minutes. Un plan de travail propre est essentiel, Eddy me l'a assez rabâché. Je balance le torchon sur mon épaule en me redressant lorsque monsieur connard apparaît dans la salle. Vêtu d'un costard noir, trois-pièces, chemise blanche impeccablement repassée et cravate desserrée, il marche dans ma direction en saluant des tas d'invités. Cheveux bruns, tirant sur le noir, coiffés dans un décoiffé complètement délibéré, il use et abuse de cette beauté charismatique dont Mère Nature l'a doté. Avoir le chef de la sécurité d'un palace dans la poche, apparemment, ça aide. Je l'ignore superbement en m'occupant de tout et surtout de rien.

— Il paraît que vous êtes douée pour deviner l'alcool à servir à la personne face à vous.

— Ouais peut-être, mais je vais certainement pas jouer à ce jeu-là avec vous, opposé-je sévèrement.

— Vous êtes encore en colère ? questionne-t-il trop calmement.

Je ne lui réponds même pas, inutile d'user sa santé mentale avec des êtres humains qui n'en valent pas la peine.

— Je n'ai donc pas droit à un verre ? persiste-t-il quand même.

— Qu'est-ce que je vous sers ? soupiré-je avec irritation.

— Je sais pas, dites-moi.

— Je ne le ferai pas, certifié-je. Deux fois que je vous croise, deux fois que vous êtes désagréable ! Qui m'a imposé de servir ce soir ?

— Mais moi, mademoiselle Tredici. Personne d'autre.

— Attendez…, bafouillé-je. Comment ça personne…

Je stoppe ma phrase en plein milieu tandis qu'il me laisse me dépatouiller avec mes pensées.

— Vous êtes le chef de la sécurité, n'est-ce pas ? m'informé-je, incertaine.

— Qui vous a dit ça ? réplique-t-il intéressé, un sourire discret aux lèvres.

Je ne réponds pas, soudain emplie de doutes et de questions. Je suis sûre qu'il se marre intérieurement en m'observant patauger dans ma problématique.

— Vous n'êtes pas…, déduis-je finalement.

— Non, en effet, sourit-il alors que je le fusille du regard.

— Je ne trouve pas ça drôle, claqué-je abruptement.

— Chef Reyes ! l'apostrophe un des (riches) clients.

Chef ? *Comment ça, Chef ??*

Putain !

— Sénateur Baster, comment vous portez-vous ? l'accueille-t-il avec respect.

— Parfaitement bien après un repas cuisiné par vos soins et dégusté dans votre palace, continue le bien nourri.

Putain. De-bordel-de-merde ! C'est lui le patron de ce palace ?!

Merde ! J'essaie de me reconcentrer sur mes tâches en tentant de me souvenir de tout depuis que je l'ai croisé la première fois. Ai-je été désagréable ? Possible. L'ai-je insulté ? Non, je ne crois pas. Si ?

— Mademoiselle Tredici ? me sollicite-t-il à nouveau.

Je relève le nez de mon bar pour constater qu'il est seul, face à moi. Tout sénateur disparu.

— Même si c'est vous le patron, je ne vous dirai pas quel alcool va avec votre vous ! Et ça, monsieur Reyes, vous ne pouvez pas m'y obliger, terminé-je, inflexible.

— Les situations d'urgence exigent des décisions du même type.

— Pardon !? m'insurgé-je. Vous savez que le respect se mérite, qu'on ne l'obtient qu'en le donnant. On charme beaucoup plus les gens quand on y met les formes, continué-je sur ma lancée.

Déconcerté un instant, il garde le silence en dénouant davantage sa cravate. Il détache les deux premiers boutons de sa chemise tandis que je me demande si je ne suis pas allée trop loin dans mes reproches. Il s'assied sur un tabouret, pile face à moi, redresse son dos et s'approche de mon visage, à quelques centimètres, sans grande difficulté.

— Et comment aurais-je dû vous le demander, au juste, mademoiselle Tredici ? murmure-t-il, assez fort néanmoins pour que je l'entende.

Je recule et reprends mes distances dans une lenteur qui m'effraie. Mais trop tard. Les fragrances de son parfum s'insinuent déjà partout autour de moi. Mes yeux s'échappent sur son torse qui se découvre lorsqu'il se penche. Mes iris l'affrontent enfin, mais sont happés au passage par les siens. J'ai tout le loisir de contempler les traits tirés de son visage, les contours étonnants de sa mâchoire et la beauté de son grain de peau. Il bloque tout mon champ de vision ou devient mon champ de vision, au choix.

— Je… j'en sais rien, baragouiné-je en m'écartant encore, en étant poli par exemple.

Son portable sonne, me sauvant d'une situation que je ne comprends toujours pas. Il le sort de sa poche intérieure et décroche.

— Oui.

Il se rembrunit sur-le-champ, fronce les sourcils et inspire.

— Comment ça a pu arriver ?

Sa main balaie ses cheveux vers l'arrière au moment où il clôt ses paupières, agacé par ce qu'on lui annonce.

— C'est quoi l'idée pour le remplacer ?

Son ton sec, presque déplaisant, doit impressionner la personne qu'il a au téléphone sauf qu'il ne semble pas s'en émouvoir. Son pouce et son index frottent simultanément ses yeux.

— Très bien, fais ce qu'il y a à faire.

Il raccroche et replace son iPhone dans la poche intérieure de sa veste, puis réalise que je le fixe une nouvelle fois.

— Un souci ? se renseigne-t-il imperturbable.

— Un autre parfait exemple, énoncé-je, dépitée.

Une fois de plus, il ne rétorque rien, ses pupilles lorgnant sur les premiers boutons défaits de ma chemise.

— Le respect ne s'impose pas à coups de grade et de menaces à peine voilées.

— Vous ignorez à qui je parlais…

— Qu'importe ! le coupé-je avec (trop) d'ardeur.

— Ma fonction n'a pas l'air de vous impressionner…

— Parce que je ne reçois pas un chèque signé de votre comptable toutes les semaines qui me permettrait tout juste de payer mon loyer et ma bouffe, surenchéris-je sans me démonter.

Il se renfrogne plus gravement alors que je m'exhorte à calmer mes attaques. Il va finir par me virer.

— On ne fait pas ces boulots par vocation, continué-je plus calme. Plier des draps que d'autres ont souillés n'est qu'un travail alimentaire. Y a mieux comme taf passion.

Anahé me détourne de lui en me listant de nouveaux alcools, sans lui accorder la moindre attention. Elle ne le connaît pas. Je me focalise sur la commande qu'elle passe, mais la présence du chef me pèse, je suis certaine qu'il m'observe.

— Ayli, tu m'écoutes ?! me secoue Anahé.

— Oui !

— Alors répète, me gonfle cette garce.

— Je…

Merde ! Et merde !

— Donc tu ne m'écoutes pas.

— Si ! Vas-y ! C'est bon.

— Un cosmo, un cuba, un sex et un Jack, liste-t-elle une fois de plus.

Je rassemble mes neurones afin de me concentrer sur les demandes qui affluent toujours, faisant abstraction, aussi bien que je le peux,

d'un chef cuisinier un peu trop spectateur. Je nettoie mon comptoir, déjà reluisant, en l'ignorant avec une assurance que je ne possède pourtant pas.

— Vous avez raison, discerné-je dans l'agitation, je suis désolé de m'être comporté aussi mal.

Ah. On avance enfin !

— Je n'aurais pas dû vous parler de cette façon, ajoute-t-il.

On est d'accord !

— Mais vous auriez refusé, s'empresse-t-il de préciser.

— Vous avez une idée très arrêtée et réductrice des gens, et de ce qu'ils peuvent accepter quand on les sollicite gentiment.

Je ne le regarde pas, j'suis courageuse, mais pas téméraire… ni indifférente au physique du concerné.

— Vous savez, on gagne 600 dollars pour une soirée comme celle-ci, Anahé et moi, sans compter les pourboires. Et vous, vous exigez en me menaçant…

— Je ne vous ai pas menacée, m'interrompt-il.

— Bien sûr que vous l'avez fait ! me fâché-je. Si je refuse, j'ai l'épée de Damoclès qui me tranche la tête. C'était ça votre « vous n'avez pas le choix ».

Il ne réagit pas, bien conscient de ne pas avoir agi de la bonne manière.

— Tout comme je plains celle ou celui qui vous a appelé.

Il baisse la tête en mouvements circulaires comme pour dénouer des muscles trop tendus. Ce mec est fatigué. Je cède finalement face à ses excuses à demi-mot, et lui sers son whisky sec sur un sous-verre.

— Donc c'est vrai…, murmure-t-il.

Je range la bouteille à sa place sans affirmer ni nier, je n'ai pas forcément envie de dialoguer avec lui après avoir été témoin de ses comportements. Il engloutit son baby sec, d'un seul trait, et se lève.

— Repos demain, mademoiselle Tredici.

— Je préférerais avoir vendredi, tenté-je avec prudence.

— La loi l'interdit, il est…

Il jette un coup d'œil sur sa montre virile, noire jusque dans le cadran, les aiguilles et le bracelet.

— … presque une heure du matin, un repos est donc obligatoire. La soirée est loin d'être terminée.

— Mais c'est vous qui avez généré cet état de fait !

— J'ai bien compris, grommelle-t-il en me tournant le dos.

Anahé m'interpelle une nouvelle fois alors que je ronge mon frein à ne pas le poursuivre et lui dire les quelques vérités qu'il mérite d'entendre.

Chapitre 8
Réno, le héros

Ayline

Vendredi soir, je quitte le palace à 21 h 30, après avoir donné un nouveau coup de main à Louisa. Je suis gagnante à chaque fois avec mon samedi en contrepartie. Je m'arrête aux cuisines pour nos repas, certaine à présent que c'est bien autorisé, ma cheffe me l'ayant confirmé. Sourire aux lèvres, j'envoie un message à Anahé pour l'informer que je sors à l'instant. Toutefois, je le perds rapidement lorsque je repère Vernon, appuyé contre un réverbère du parking arrière où se situe l'accès pour les employés. Il semble m'attendre. Merde ! Il avance dans ma direction alors que je balaie l'endroit du regard. Il n'y a personne, tous sont au boulot à cette heure-ci ou chez eux. Si l'un d'entre eux a envie de prendre sa pause, je ne suis pas contre. Pas d'âme qui vive pourtant.

— Salut, commence-t-il avec prudence.

Je ne réponds pas en examinant toujours les alentours. Mon intuition ne m'annonce rien de bon, et j'ai tendance à l'écouter.

— Un verre, ça te dit ? J'ai vu que tu finissais tard sur le planning, il y a un pub tout près…

— Non, je te remercie, je suis crevée.

— Pas longtemps, insiste-t-il.

— Vraiment, je rentre chez moi.

— Même pas pour mieux se connaître ?

Il persiste malgré mes deux premiers refus, déjà ça ne me plaît pas.

— Je te promets qu'on sera pas longs, presse-t-il encore.

— Une autre fois…

Je m'apprête à partir, en lui tournant le dos, grossière erreur. Eddy me l'a maintes fois répété pourtant. Les doigts de Vernon agrippent mon coude et me tirent brusquement à lui.

— Hey ! Mais qu'est-ce qui te prend ?! m'agacé-je en le repoussant.

— Écoute-moi bien, pétasse, quand je te demande de boire un verre avec moi, tu me suis sans discussion et tu viens boire un verre avec moi !

Non, mais il s'imagine quoi, ce demeuré ?

— C'est hors de question que je te suive où que ce soit, c'est clair ?!

Un rictus malsain déforme son visage déjà pas très agréable, il raffermit douloureusement sa poigne autour de mon bras et se rapproche encore.

— Tu vas faire ce que j'exige, sans quoi je peux te promettre que tu perdras ton boulot, et direction case prison.

Ce pourri me menace ? Moi ? Sait-il que je ne suis pas comme celles qu'il a dû harceler avant ? Les directives d'Eddy me reviennent en tête, j'exécute une clé des doigts de Vernon suivie par une de son bras dans la seconde d'après. Mais cet enfoiré tourne sur lui-même au même instant et me surprend par sa souplesse. Il m'assène un coup de poing au visage lorsqu'il pivote entièrement.

Ouille ! Ça fait mal, putain !

Sonnée, je m'effondre au sol en essayant de reprendre mes esprits. Je n'en ai pas le temps, un violent coup de pied vient percuter mon ventre, me pliant en deux au passage. Des poings m'atteignent à différents endroits de mon corps. Je crie de douleur, mais ça ne le stoppe pas. Sa godasse vient cogner mes bras en protection contre mon visage, suivis de plusieurs autres gifles. Je le supplie d'arrêter, mais rien n'y fait. Il va me tuer, ma parole ! Un coup de plus atteint mes tibias, entraînant une nouvelle plainte de ma part. Combien va-t-il m'en asséner encore ? Je crève déjà sous la pluie de ses violences. Puis tout se fige. Recroquevillée sur moi-même, je n'ose pas bouger, craignant un choc supplémentaire. Pas sûr que je le supporte, je suis à deux doigts de m'évanouir. Mais les coups ne pleuvent plus. Je discerne les sons d'une bagarre, des plaintes, des gémissements, des bruits de bagarre et des suppliques répétées.

— Ne bouge pas ! distingué-je dans ma confusion.

Toutefois, le ton est strict et exigeant, écartant tout refus possible.

— Hector ? Appelle une ambulance ainsi que la police, et rejoins-moi sur le parking du personnel avec la sécurité.

Les mots sont étouffés, néanmoins je les entends et les comprends, c'est plutôt bon signe. Même si je ne reconnais pas immédiatement la voix. Je tente un mouvement, mais le gémissement qui s'échappe de ma gorge me déconcerte.

Vache ! Ça fait vraiment mal !

— Mademoiselle Tredici ?

Je couine en guise de réponse. Je ne sais pas qui et d'où on me parle. Le visage me brûle et chacune de mes pulsations cardiaques m'informe de points douloureux. Ils sont nombreux à cet instant. Je pense que je saigne, un liquide chaud dégouline sur mes yeux et dans mes cheveux, à moins que ça soit de la transpiration. Je palpe ma joue en grimaçant, puis mon œil et ma mâchoire, j'ai l'impression qu'il a cassé chaque os qui en faisait partie.

— Où es-tu ? entends-je crier.

— Par ici, Hector !

OK. Y a donc Hector, et un bon samaritain qui a réussi à maîtriser mon agresseur.

— S'il vous plaît, patron, n'appelez pas la police.

Patron ?

— Je n'ai aucune espèce de pitié ou de compréhension pour les pourris comme toi qui s'en prennent aux femmes, distingué-je de plus en plus difficilement.

— Cette nana finira en prison, c'est pas…

— Ferme-la !!!

Je sursaute en croassant quand l'ordre est crié. Effrayée et quelque peu paniquée, je me ratatine davantage tout en cherchant à identifier cette voix déformée par mes oreilles qui bourdonnent, vibrent et carillonnent, et par la rage qui en émane. Je tente une position plus supportable. Peine perdue là encore.

— Seigneur !

Des doigts hésitants se risquent à prendre mon pouls, à vérifier mon état, mais je dérouille. Je parviens à m'asseoir, non sans émettre un chapelet de plaintes.

— Mon Dieu ! entends-je une nouvelle fois.

— Vous voulez bien arrêter de l'invoquer…, articulé-je en murmurant. Vous pensez pas qu'il se serait pointé avant s'il avait voulu ?

— Peut-être, mais il vous a sacrément amochée !

— Dieu n'est pas coupable cette fois.

Je tente de regarder qui s'adresse à moi, néanmoins, je suis rompue par la douleur, et par le coup qu'a pris mon ego. J'étais sûre de savoir me défendre.

— Par ici ! discerné-je encore. Attachez-le et gardez-le à l'œil jusqu'à l'arrivée de la police.

Je me replie sur moi-même, j'ai froid et je voudrais rentrer, mais je suis bien consciente de ne pas en être immédiatement capable. Un vêtement atterrit sur mes épaules, me soulageant dans l'instant. Étrangement, la chaleur et l'odeur de la veste me rassurent aussitôt alors que les sirènes des secours se rapprochent.

— Ils sont ici, et la victime là.

Les voix me parviennent de loin, les sons aussi, je veux pas aller à l'hôpital et tente de le faire savoir.

— *Elle devra passer pour sa déposition. Vous aussi d'ailleurs puisque vous êtes témoin.*

— *Vous voyez bien qu'elle n'est pas en état, un de vos gars ne peut pas la rejoindre à l'hôpital ?*

— *Je vais voir ce que je peux faire, mais vous, vous devrez venir.*

— *Aucun problème.*

Je n'entends plus ce qui se dit lorsqu'un secouriste prend ma tension tandis qu'un autre palpe mon visage. Je m'écarte en grognant, mais il insiste.

— On doit vous amener pour d'autres examens, soyez raisonnable.

— Non. Inutile, répété-je sèchement pour la énième fois.

— On doit s'assurer que vous n'avez rien de plus grave.

— Ça va aller, j'ai été sonnée, c'est tout.

— Si je puis me permettre, vous devriez écouter ces messieurs, intervient Hector.

— Vous ne pouvez pas, riposté-je une nouvelle fois, un brin agressive.

— Oh, veuillez m'excuser, ajoute-t-il, confus.

Je m'en veux de ma réponse trop brute, mais pas d'hosto !

— Vous avez trois options, rugit une voix grave que je me remets enfin. Soit quelqu'un vient vous chercher, soit vous allez à l'hôpital, soit vous restez ici.

Je lui adresse un coup d'œil peu aimable à cet instant.

— Alors vous, sachez que la sécurité de votre palace est à chier.

Ses yeux se rivent aux miens au moment où il crispe les mâchoires et fronce les sourcils tout en étant étonné.

— Ce sera corrigé. Votre choix, exige-t-il.

— Vous pourriez être un poil plus compréhensif, j'ai été agressée, dramatisé-je.

Hector sourit, le chef, non. Mais je ne compte pas renoncer. J'aime pas les hôpitaux, j'aime pas leur odeur ni ce qu'ils offrent. En revanche, une nuit dans un hôtel-spa avec massages, je dis pas non.

— Il y a quelqu'un que l'on peut, peut-être, appeler pour mademoiselle ?

Je clos les paupières en imaginant le flip d'Anahé si je lui annonce mon agression. Nous n'avons aucun moyen de locomotion à part les transports en commun. Venir en bus pour me ramener en bus ne me paraît pas être une solution à proposer.

— Je vais contacter une amie, capitulé-je.

— On n'est pas à *Qui veut gagner des millions*, balance Reyes, vous avez été frappée et on ignore si vous avez perdu connaissance…

— Je n'ai pas perdu connaissance, le coupé-je sur le même ton.

— On parle de votre santé.

— C'est justement la mienne, opposé-je vivement.

Il pivote sur lui-même, souffle d'exaspération et empoigne ses cheveux en marchant de long en large.

— Vous êtes qui, Hector, d'abord ? m'adressé-je à l'homme en costume.

— Le majordome, mademoiselle, s'incline-t-il, c'est vrai que nous n'avons pas été présentés.

— Je pense que votre nez est cassé, lâche le secouriste en plein milieu de la conversation. Et il faudrait réaliser une radio de votre pommette et de vos côtes.

— Coucou, Hector, moi c'est Ayline. Vous êtes le chef de la tribu ?

Il se retient de sourire alors que j'ignore, avec superbe, l'annonce de

mes blessures.

— Vous avez l'arcade sourcilière ouverte avec la pommette et le cuir chevelu, ainsi qu'un bon œil au beurre noir, poursuit l'ambulancier.

— Non, mademoiselle, mais je suis son bras droit.

— Dommage que vous ne soyez pas aussi le gauche, plaisanté-je, histoire de ne pas étaler ma douleur.

— Vous avez sa veste sur vos épaules.

J'apporte une tout autre attention à ce qui me couvre à présent : un vêtement court, noir… comme une blouse de chef cuisinier. Puis je tilte que le chef Reyes n'a qu'un T-shirt. Moulé à son torse hyper bien dessiné.

Ça y est, je divague !

— C'est pas le chef de la sécurité.

— Non, mademoiselle, c'est le patron et le chef de ce palace. Vous ne vous souvenez pas ? s'inquiète Hector.

— Bien sûr que si.

Je ne me risque plus à fixer le maître d'hôtel ni le beau spécimen qui exige, ordonne, même aux forces de l'ordre, qui emportent enfin mon agresseur loin de moi. Je me saisis de mon portable et constate que lui non plus n'a pas aimé la violence subie. L'écran est cassé à plusieurs endroits, mais je réussis à accéder à mes contacts pour expédier un message à Anahé.

Moi : [Je suis retenue, rien de grave, peux-tu me rejoindre ?]

En l'envoyant, je me rends compte de l'absurdité de mes mots. Ça ne loupe pas, mon portable vibre sur-le-champ. Je décroche.

— *Ayline, il se passe quoi ? Et ne me mens pas !*

J'inspire à deux, voire trois reprises pour imposer à ma voix de ne pas trembloter et à mes émotions de ne pas me submerger. Des coups, j'en ai pris, et j'en ai rendus autant, simplement j'ai sous-estimé ma capacité à les encaisser à la suite.

— Ça va… ne t'inquiète pas, soupiré-je. Je…

Mes mots se font la malle, c'est pourtant pas difficile d'expliquer ce qui vient de m'arriver, toutefois, plus rien ne sort, enfoui en boule dans ma gorge. Le secouriste m'observe en silence tout comme Hector tandis que je détourne les yeux. Ces connards veulent se remplir de colère larmoyante. Puis mon téléphone disparaît soudainement de ma main, comme par *désenchantement*.

— Bonsoir, je suis… monsieur Reyes, le patron de votre… amie, annonce donc le chef.

Chef à qui je risque de couper la tête s'il persiste dans ses façons désagréables et impolies. Il n'a qu'à faire comme chez lui.

Il est chez lui, me balance ma conscience. Et il t'a sauvé la mise !

— Elle a été assez sérieusement agressée, poursuit-il, on veut juste s'assurer que quelqu'un puisse veiller sur elle puisqu'elle veut signer toutes les décharges existantes pour ne pas aller à l'hôpital.

Il écarte le micro de son oreille lorsque je discerne les hurlements d'Anahé dans le haut-parleur. J'ignore ce qu'elle crie et ne souhaite pas particulièrement le savoir parce que je sais qu'elle est en train de me pourrir.

— Très bien.

Monsieur Reyes raccroche en examinant l'état déplorable de mon portable avant de me le tendre.

— Elle arrive.

Et c'est tout ?! Juste « elle arrive » ?

« Désolé de m'être emparé grossièrement de votre appareil et de me comporter comme un connard (encore) », non ? Ça ne lui vient pas ?

— Vous êtes très… autoritaire, grondé-je en marmonnant. On ne vole pas le télé…

— … je n'ai rien volé, m'interrompt-il, j'ai résumé des faits que vous n'étiez pas en état d'expliquer.

— Et vous coupez la parole par-dessus le marché…

— Parce que vous êtes sous le choc !

Je baisse la tête parce que je sais qu'il a raison. Après la panique viennent la douleur et tous les ennuis inhérents à une agression. M'énerver sur les autres m'évite de m'en prendre à moi-même.

— Désolée…

Je me calme et respire un grand coup, consciente de ce qu'il serait advenu sans son appui.

— Merci de m'avoir secourue, admets-je, reconnaissante.

— Mademoiselle, m'interrompt l'ambulancier, s'il vous plaît, cessez de vous agiter. Votre arcade saigne beaucoup, il vous faut des points, c'est pareil pour votre pommette et votre tête, il faudrait…

Je ne m'agite pas d'abord, j'ai juste mal.

— Allez-y, le sommé-je.

Il écarquille les yeux de stupeur avant de secouer la tête qui m'annonce déjà son refus.

— Il faut être médecin pour recoudre quelqu'un et…

— Alors, mettez de la colle ! l'agressé-je en crispant douloureusement les mâchoires.

— Ça ne fonctionne pas comme ça, tente de m'apaiser l'homme en blanc.

— Alors des agrafes, j'en sais rien ! Je vous signe une décharge, m'obstiné-je une nouvelle fois.

Chapitre 9
Anahé, ou la loyauté

Réno

— Il est abîmé, me lâche le flic.

— Vous avez vu la victime, me crispé-je encore, à fleur de peau.

— On va devoir le signaler pour ne pas que l'on soit accusés de l'avoir cogné.

— Pas de problème, faites votre taf, j'ai dû le maîtriser pour qu'il arrête de la frapper, m'irrité-je. Si je n'étais pas sorti…

Je serre les poings en regardant vers la voiture où Vernon est menotté.

— Il l'aurait tuée, terminé-je.

— Passez signer votre déposition lundi. Vous nous redirez tout ça.

— Ce fumier y allait à coups de pied ! m'emporté-je en fixant durement le coupable.

— Ne vous inquiétez pas, on s'en occupe. Qu'elle prenne soin d'elle, un inspecteur la contactera plus tard.

Le flic me tourne le dos pour rejoindre la bagnole où son collègue patiente, puis embarque ce connard loin d'ici. J'aurais dû taper plus fort, mais je me satisfais des échanges qu'il connaît à présent, avec une personne qui cogne aussi, voire plus fort que lui.

Consterné, j'écoute le secouriste lister ses blessures en serrant et desserrant les poings pour calmer ma colère. Qu'est-ce qui a pris, à ce Vernon de mes deux, de la frapper si violemment ? Et quoi qu'il se soit passé, c'est bien entendu inexcusable ! Et intolérable.

— Écoutez-moi, s'adoucit l'infirmier, il est plus prudent que l'on vous conduise à l'hôpital, je vous promets que ça ne sera pas long.

— Non, s'entête la blessée.

— Vous avez été brutalement molestée, mademoiselle, il faut…

— Vous ne me ferez pas mettre un pied dans un hôpital, ce n'est jamais arrivé et c'est pas près de se produire.

— Si c'est une question d'assurance…

— Mais pas du tout ! s'exclame Ayline.

— Cette question ne se pose pas, interviens-je au même instant.

Son regard vient rencontrer le mien. Elle a l'œil gauche fermé, également gêné par plusieurs gazes que lui applique le brancardier en suivant ses mouvements avec difficulté. Elle paraît se rappeler soudain que je suis là tandis que je distingue clairement les marques sur son visage. Et à noter que ce n'est pas encore enflé.

— Demain va être pire, ajoute le secouriste. Votre visage va gonfler et les douleurs s'intensifier, un médecin serait en mesure de vous

prescrire ce dont vous aurez besoin…

— Ayline ! crie une voix de nulle part.

Une jeune femme s'élance en courant vers la concernée alors que j'observe la scène qui se déroule sous mes yeux en réfléchissant déjà à une sécurité plus importante. À plusieurs reprises, elle s'éloigne sans vraiment la toucher pour mieux examiner ses blessures.

— Qui est responsable de ça ?! requiert son amie.

— Moi, balancé-je sans réfléchir.

Elle pivote dans ma direction et s'approche rapidement de moi sans que je n'y voie un possible danger. Dommage. Sa main atterrit sur ma joue avant que je réagisse. Un « NON » hurlé jaillit d'un ton catastrophé la seconde d'après.

— Quoi non ?! s'étonne l'inconnue en (re)pivotant vers l'ambulance.

— C'est pas lui qui est coupable de mon état ! s'affole Ayline.

— Mais alors pourquoi il s'est dénoncé ? s'abasourdit l'impulsive. Pourquoi vous avez dit que c'était vous ? me questionne-t-elle en me dévisageant une nouvelle fois.

— J'avoue que c'était pas très clair, confirme Ayline.

Assise sur le brancard, dans le véhicule d'assistance, je suis effaré de percevoir le brin d'humour qu'elle peut conserver dans une telle situation. La joue me brûle, mais au final, cette claque je la mérite.

— On dit pas « c'est moi » quand « c'est pas moi », persiste la copine en me ramenant à la réalité.

— Désolé.

Je ne trouve rien à rajouter, je suis tout aussi fautif de ce qui est arrivé. J'ai embauché cet abruti, j'ai pas mis ce parking sous surveillance. Je lui ai pas donné son vendredi.

— Le vrai responsable est où ?

— Déjà entre les mains des forces de l'ordre, rétorque docilement Hector.

— Jamais on ne l'a touchée dans notre quartier. Bien moins reluisant que celui-là pourtant ! s'agace-t-elle encore.

— Anahé, c'est bon, s'immisce Ayline.

— Attends, mais c'est vrai ! C'est qui le boss ici ? s'adresse-t-elle à Hector.

Décidément, l'habit fait le moine.

— Ce n'est pas moi, mademoiselle, réfute-t-il.

— Tu viens de lui mettre une claque, lui signale négligemment Ayline.

— C'est vrai !? panique-t-elle, affectée à présent, en plaquant les mains sur sa bouche.

— C'est rien, ne vous en faites pas, la rassuré-je.

— Quand je te dis de réfléchir avant de surréagir, grimace Ayline en bougeant légèrement.

— Tu crois que tu vas tenir le coup ?

Tenir le coup ? Mais pour quoi exactement ?

— Il va falloir.

Elle serre les dents en se redressant, ravalant sa souffrance et le cri qui va avec. Hector se rapproche discrètement de moi, également spectateur d'un combat perdu d'avance.

— Vous ne tiendrez pas cinq minutes dans les transports, avertit le secouriste.

— On peut vous ramener, proposé-je naturellement.

— Non ! braillent-elles simultanément.

Leur refus synchrone me déconcerte par l'assurance qui transpire de leur exclamation. Qu'est-ce qui leur prend ? Elles ne doivent pas habiter si loin.

— Réno, commence Hector en murmurant, peut-être que l'on pourrait les loger pour quelques nuits afin de s'assurer de son état de santé, et appeler un médecin qui lui prodiguera les premiers soins.

Je fixe ces deux amies en train d'évaluer les transports qu'elles vont devoir emprunter.

— Il te reste des chambres ?

— Une.

Putain ! Merde !!

S'il n'en reste qu'une, je sais laquelle c'est. Celle se trouvant sur le même palier que mon appartement. Que je ne réserve qu'en cas d'extrême urgence ou lorsque je reçois de la famille… ou une femme. Elle est inoccupée le reste du temps. Je le dévisage deux ou trois secondes sans que l'un de nous prenne la parole.

Fait chier !

— Rien ne t'y oblige, bien sûr.

Bien sûr…

Sauf que je me sens déjà responsable de ce qui lui arrive.

— Nous avons une chambre où vous pourrez loger le temps que l'on appelle un docteur et que vous alliez mieux, c'est ça ou l'hôpital, décidé-je finalement.

— Sois raisonnable, Ayli, lui murmure sa copine. T'es pas en état de supporter vingt minutes de transport.

Elle souffle histoire d'afficher son désaccord, n'empêche qu'elle est forcée d'accepter.

— Va pour cette nuit, concède-t-elle enfin.

Je soupire et relâche finalement mes épaules que je ne pensais pas si contractées. Le secouriste croise mon regard, le sien est entendu. Hector s'active à assister Ayline, sommairement bandée, mais sa copine le devance alors que nous regagnons l'hôtel. Elle se tient les flancs en marchant difficilement, grimace en montant les quelques marches d'escalier puis nous suit jusqu'à l'ascenseur. On y entre tous

les quatre dans un silence étonnant.

— Attendez, nous stoppe Ayline, c'est quel étage ?

L'effort qu'a coûté sa demande paniquée l'essouffle alors que ni Hector ni moi ne comprenons sa requête.

— Ayline, t'es pas sérieuse !? se désole Anahé.

— Si, très, tu le sais !

— Pas ce soir ni ici, s'il te plaît, implore toujours sa pote.

— C'est quel étage ? insiste Ayline en me défiant du regard.

Elle a les yeux verts, mais pas de la même couleur que les miens. Les siens sont plus limpides, plus purs où les miens sont parsemés de quelques éclats.

— 15éme , lui indiqué-je sans comprendre.

— OK, se détend-elle.

Elle prend appui sur la paroi de la cabine, s'accroche à une barre de soutien, lutte de plus en plus difficilement pour rester debout. Je la saisis au vol, une seconde avant qu'elle ne s'évanouisse.

— Appelle le meilleur doc que tu connaisses, Hector, exigé-je durement en la transportant vers la suite.

— C'est déjà fait, riposte-t-il aussitôt.

— Merci.

Je l'amène jusqu'à la porte de cette chambre que je ne loue jamais pour être tranquille. Hector en déverrouille l'accès et s'efface pour nous laisser entrer. Je l'allonge sur le canapé du petit salon qui jouxte la chambre, avec une douceur qui me surprend. Elle reprend connaissance en se demandant où elle est. Elle souffre peut-être d'une blessure plus grave.

— J'ai eu mal et j'ai eu un vertige, rassure-t-elle tout le monde à la ronde.

— Un médecin ne va pas tarder, précise Hector, je peux vous faire monter quelque chose à dîner ?

— Fais en sorte qu'elles ne manquent de rien, lui murmuré-je en passant près de lui.

— Bien sûr, Réno. Ce sera fait.

— Merci. Préviens-moi quand le doc est là, je vais me doucher.

Je quitte l'endroit pour quelques mètres plus loin et pénètre dans mon antre. 140 m^2 insonorisés, avec le dernier cri en matière de technologie, une immense terrasse avec un Jacuzzi pour six personnes, et l'agencement d'une cuisine que j'ai moi-même conceptualisée : plans, matériaux, appareils, électroménager, j'ai tout décidé de A à Z. Pour le reste, il y a un vaste salon, quatre chambres avec salles de bains privatives, un bureau, une bibliothèque ainsi qu'une salle de loisirs meublée d'un billard, d'un baby-foot et d'un écran XXL.

Rapidement, je retire toutes les fringues qui me recouvrent avant même d'arriver à la douche. J'ai un besoin urgent de me laver de ce

connard, de ce qu'il a perpétré aussi. Mes vêtements volent à travers le salon, à l'entrée de ma chambre puis de ma salle d'eau. J'allume l'eau, prépare ce qu'il me faut : peignoir, serviette, habits propres et me glisse sous le jet presque brûlant. Je détends réellement tous les muscles de mes épaules, bien conscient d'être contracté.

La playlist de mon téléphone s'atténue, m'indiquant la réception d'un message. Probablement Hector qui m'informe que le doc est arrivé.

Chapitre 10
Le paradis du 15

Ayline

Complètement perdue, je me demande où je me trouve avant de me souvenir que j'ai (très agréablement) dormi dans une chambre de luxe, sur un matelas de luxe, dans des fringues de luxe que l'on m'a gentiment apportées, dans des draps de luxe, aussi doux que la peau d'une pêche, le tout dans un palace… de luxe. Je cherche mon portable pour obtenir l'heure : 11 h 45. Bordel ! Je n'ai jamais ronflé aussi tard, il faut dire qu'ici, on n'entend absolument rien. Aucun bruit ne vient perturber votre sommeil.

Un drôle de médecin est venu me dispenser les premiers soins hier, vers minuit : collage, points (vingt-sept en tout quand même en comptant les agrafes) et une drôle de mixture, composée par lui-même, à base de plantes et d'ingrédients secrets. Il m'a laissé un pot entier, et m'a bien recommandé d'en appliquer sur mes coups dès que ma peau l'a absorbée. Il m'a affirmé que rien ne semblait cassé et prescrit un repos forcé de trois semaines. Preuve que j'ai toute ma tête. En revanche, j'ai perdu ma meilleure amie, j'étais sûre qu'elle dormait avec moi, mais la place à mes côtés n'est pas défaite.

A-t-elle passé la nuit à parler avec le chef Reyes ? Ou plus ? Un truc se tord dans mon estomac à l'idée qu'ils aient pu s'embrasser… ou pire. C'est n'importe quoi, ça ne devrait pas ! D'ailleurs, elle doit être dans le salon attenant en train de préparer le déjeuner, il suffit que je me lève, m'habille et passe cette porte qui m'en sépare.

En prenant garde de ne pas accroître mes douleurs et de rester discrète, j'ouvre l'accès en zieutant attentivement avant de poursuivre. Mais il n'y a personne, pas même un agent d'entretien ou même un café qui coule. Je progresse à pas feutrés et lents, impatiente d'avaler enfin quelque chose. Mais un objet attire soudain mon attention, sur le canapé qui occupe ce petit salon. Plutôt une silhouette. Endormie. Torse nu. Son T-shirt en boule sous sa tête, en guise de coussin. Bon sang ! J'admire le graphisme sculptural, et plus que réussi, de ses abdominaux. Un tatouage discret le parsème. Un bras replié sous sa nuque maintient son oreiller de fortune, l'autre est au-dessus d'un jogging bas sur ses hanches, pile sur son entrejambe. Ses pieds, nus également, dépassent du sofa sur lequel il est allongé. Ses cheveux bruns sont en bataille et sa barbe pas vraiment taillée, il dort paisiblement. Pourquoi est-il ici ? Et où est Anahé, bon sang ?!

J'opère un demi-tour en règle afin de ne pas avoir à l'affronter une nouvelle fois, dans sa tenue actuelle, et seule qui plus est. Inutile qu'il

me chope en train de le mater en sus. J'accélère ma fuite aussi vite que mon corps le permet, et ferme derrière moi en m'adossant à la porte, essoufflée, consciente d'avoir bloqué ma respiration. *Reprends-toi, Ayline !*

Je m'affale sur le lit en écartant les deux bras, oubliant mes blessures. Elles se rappellent aussitôt à moi : les épaules, la nuque, les côtes, un éclair les parcourt, m'obligeant à me recroqueviller. *Ouille !* Ça aussi, le médecin m'avait avertie. Les prochains jours vont être douloureux, ça se confirme. Je mets un laps de temps à calmer mes maux alors que je distingue le son reconnaissable de la machine à café. Mon espoir renaît, Anahé ne devait pas se trouver bien loin. Je mets plusieurs minutes à me redresser et parvenir enfin dans le salon. Lorsque la porte claque dans mon dos, c'est tout son charisme qui me fait face. Étonné, il hésite entre venir m'aider et terminer la préparation de la boisson chaude.

— J'en veux bien un aussi, s'il vous plaît, articulé-je finalement, le confortant de ne pas me rejoindre.

Ce qu'il ne fait pas ; il accourt dans ma direction et me soutient jusqu'au canapé. Ses mains me brûlent lorsqu'il les pose sur mes bras découverts. Il a, au moins, remis son T-shirt.

— Sucre ? s'informe-t-il en retournant près de la cafetière.

— Oui. Un. Merci. Vous savez où est Anahé ?

— Non, j'ai fini par m'endormir, avoue-t-il, penaud.

— Vous n'êtes pas rentré chez vous ? m'interloqué-je.

— Non. On s'est relayés…

Les muscles de ses larges épaules se mettent en branle sans réellement bouger, ça donne une mobilité assez étrange et sexy. Il pivote, deux tasses à la main, et s'avance pour prendre place à mes côtés, me tend la mienne sans un mot puis m'observe en grimaçant.

— Comment vous sentez-vous ? s'inquiète-t-il.

— Moins pire que ce que j'imaginais, lui assuré-je.

— Il ne vous a pas loupée…, murmure-t-il avec prudence.

Il me fixe plusieurs secondes sans rien ajouter, balayant des yeux chacune de mes blessures. Il scrute mon front, mon arcade, ma pommette avant de revenir à mes pupilles.

— Êtes-vous sûre de ne pas vouloir vous rendre à l'hôpital ? enchaîne-t-il sur le même ton.

— Certaine, bafouillé-je sans parvenir à me dégager de son magnétisme.

Une nouvelle fois, il immobilise ses prunelles pile dans les miennes, y cherchant ma conviction. Qu'il soit assuré que j'en ai à revendre. Il se risque à lever la main vers mon visage, mais stoppe net quand il reprend pied avec la réalité.

— Le médecin va repasser aujourd'hui, articule-t-il encore en se

reculant.

Ses yeux s'agitent, il ne semble pas savoir où les poser, mais surtout plus sur moi.

— Il s'est passé quoi ? s'enquiert-il en se redressant soudain sur ses pieds.

— Je l'ai… sous-estimé, bégayé-je en sursautant légèrement.

— Pourquoi ? commence-t-il.

— Je n'ai pas cédé à son chantage.

Il m'examine, attendant une suite qu'il ne me réclame pourtant pas.

— Accepter ses avances ou case prison, résumé-je succinctement.

Il crispe sa poigne autour de la tasse, ses mâchoires se contractant tout autant. Son autre main, nerveuse, passe dans sa tignasse ébouriffée. Son T-shirt froissé se bande sous ce geste banal qui devient tout autre lorsque c'est lui qui l'accomplit.

— Vous devez porter plainte, grogne-t-il.

— Non.

— Non ? s'abasourdit-il. Mais… vous allez laisser ce pourri s'en sortir ?

— Oui.

— S'en prendre à quelqu'un d'autre ou peut-être encore à vous ? s'indigne-t-il.

— Oui.

— Le procureur peut quand même le poursuivre, vous savez ?

— Qu'il le fasse, avisé-je posément.

— Et ne pas vous laisser le choix de témoigner, achève-t-il sans se douter de qu'il déclenche au fond de moi.

— Ne pas me laisser le choix ?! m'outré-je.

— Euh… oui, risque-t-il sans comprendre ce qui déferle en moi.

— C'est marrant ça, de ne pas me laisser le choix, déroulé-je en me levant avec prudence. Moi, victime d'un homme qui ne me l'a pas laissé non plus, pourquoi n'aurais-je pas la liberté de refuser de porter plainte ou de témoigner ?

Je clopine vers l'endroit où il se trouve, sans exprimer les *aïe* et les *ouille* que mon déplacement engendre, sans contorsion de bouche qui trahirait la douleur que je ressens et sans le quitter du regard non plus.

Trop forte je suis !

— *Je t'oblige à choisir entre accepter de coucher avec moi, même si tu ne le veux pas, et te violer…,* fustigé-je en mode pétasse.

Je stoppe à un mètre de lui pour ne pas avoir à me casser le cou pour affronter son regard.

— Obliger à choisir est déjà un paradoxe intolérable, monsieur Reyes ! Obliger c'est forcer, contraindre, imposer. Tandis qu'un choix ne devrait même pas être une proposition.

Il pose sa tasse sur l'évier de la kitchenette, croise les bras sur son torse en s'adossant à un mur.

— La justice m'a également donné le choix, vous savez ? lui précisé-je. Travailler ici ou aller en prison. Parce que soyons clairs, hein, on ne bosse pas dans votre palace par vocation. J'ai hésité, mais la juge me connaît bien.

Il me toise, billes grandes ouvertes, écoutant tout ce qui sort de ma bouche, dans l'ordre où ça se présente.

— Oh, je sais que je devrais me satisfaire de pouvoir *choisir*, appuyé-je durement, mais y a juste un truc que tout le monde a écarté.

Il soulève les sourcils comme s'il m'incitait à poursuivre.

— C'est que la vie ne me l'a pas donné.

Il ne détourne pas ses iris des miens, vigilant quant à ce que je lui dévoile.

— Le choix, clarifié-je malgré moi. Alors allez mettre la pression aux nanas qui sont passées avant, qui ont sans doute subi, probablement vécu son chantage, et qui ont inévitablement abandonné malgré leur soumission à ce pervers qui abusait d'elles selon son bon vouloir. Elles doivent être en prison pour avoir échoué à ce stage. Elles n'ont pas porté plainte. Très certainement parce que leur casier judiciaire est aussi vierge qu'une trentenaire.

Mon expression le désarçonne une seconde, il ne l'a jamais entendue puisque je viens de l'inventer.

— Ça ne doit pas être dur de regrouper les noms des filles qui sont passées dans le service de Vernon et voir ce qu'elles sont devenues, si ? La justice, pour une fois, pourrait les libérer en échange de leur collaboration.

— Le tribunal vous effraie tant que ça ?

— Rien à voir, riposté-je aussitôt, mais je n'ai pas envie que toute ma vie soit étalée sur la place publique. Et que de victime, je passe à criminelle. Que ce mec sache tout de mon existence, comme les gens qui seront dans la salle. Je trouve déjà que beaucoup de personnes en ont connaissance. Tout ça pour que l'on me discrédite et me dénigre ? Non merci.

— Vous préférez la prison ?

— Non, monsieur Reyes, mais quitte à avoir *le choix* entre la prison ou témoigner, me moqué-je, alors je choisirais la prison, oui.

— Je ne peux pas me mettre à votre place.

— En effet.

— Quel étage vous a tant angoissée hier soir ? Si ce n'est pas indiscret, ajoute-t-il dans ce qui s'apparente à un sourire.

— Le 13ème, confessé-je à demi-mot.

— Superstitieuse ? badine-t-il afin de ne pas rendre ce moment plus étrange qu'il ne l'est.

— Réaliste, réfuté-je aussitôt.

— Si j'avais dû vous conduire à cet étage…

— J'aurais refusé de vous suivre, certifié-je sans scrupule.

Il ne polémique pas et retourne près du percolateur pour se verser un autre café. Je suis troublée qu'il soit resté tout ce temps, mais j'imagine qu'il ne veut pas que son palace soit entaché de scandales. D'où son attention particulière.

— Sérieusement ?

— J'ai un passif plutôt compliqué avec ce chiffre, me justifié-je.

Qu'est-ce que tu fous, Anahé ?!

— Vraiment ? s'intéresse-t-il en pivotant.

— Vraiment, confirmé-je.

— Vous me racontez ?

— Oh là ! le calmé-je. Il faudrait quelques nuits pour ça.

— Nuits ? reprend-il surpris. Carrément ?

— Oui, nuits, insisté-je en levant les yeux vers le ciel.

Quels pervers, ces mecs !

— Ça ne peut pas arriver… mais dans cette probabilité, poursuis-je, vous êtes un étranger, il faudrait donc que je m'alcoolise, juste ce qu'il faut, voyez ? Pour me pousser à vous confier l'histoire palpitante de ma vie. Et comme on boit davantage le soir…

Il m'observe en portant la tasse à ses lèvres dans une normalité incroyable, imperturbable dans cet échange surréaliste et décalé.

— De plus, enchaîné-je, qui dit nuit dit un repos conséquent le lendemain. Ce qui, là encore, est irréalisable puisque ce stage que l'on m'a condamnée à effectuer dans votre palace n'a pas d'échec possible.

— Treize, formule-t-il.

— Pardon ?

— Treize nuits, répète-t-il.

— Très drôle.

— Avouez que ce serait un pied de nez à votre looong duel, suggère-t-il, rieur.

— J'avoue rien, ça se passera pas.

Deux coups succincts, sur la porte, résonnent dans la quiétude de notre face-à-face.

— Entrez, autorise *Rrr*.

Hector apparaît, affublé d'un même costard que la veille, et s'incline lorsqu'il me remarque.

— Bonjour, mademoiselle Ayline. Bien dormi ?

— Bonjour, Hector, appelez-moi juste Ayline, je vous en prie. Auriez-vous vu Anahé par hasard ?

— Oh… oui, mademoiselle Zenski visite encore les lieux, m'informe-t-il.

Anahé et moi avons mis en place des codes entre nous, très tôt.

Zenski n'est pas son nom, mais ça m'indique qu'elle est en confiance, zen quoi. Il existe aussi Helpood qui avertit d'un danger, Runber qui signale à l'autre de prendre les jambes à son cou, et enfin Warness, que nous utilisons pour alerter les forces de l'ordre. Nous ne nous en sommes jamais servis. Son vrai patronyme étant Lewis.

— J'ai pris la liberté de vous monter deux déjeuners.

— Merci, Hector, intervient le maître des lieux. Neil s'en sort comment ?

— Parfaitement, comme toujours, sourit-il.

— Pas d'embouteillages pendant le coup de feu ? se renseigne le patron.

— Rien de tout ça. Il a suivi tes dernières consignes… tardives, hésite le préposé.

Chapitre 11
L'enfer du 15ème

Réno

Dimanche, j'assure le service de midi, la moitié du cerveau en cuisine, l'autre dans une chambre attenante à la mienne, au quinzième étage de mon propre palace. Hier, j'ai foutu en l'air mon samedi, à veiller à ce que cette féline ne perde pas connaissance ou ne vomisse pas. Et ce soir, comme tous les dimanches, je dîne chez mes parents.

Je suis un peu tendu et ma mère le remarque dès que je l'embrasse pour la saluer.

— Un souci ? questionne-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle soulève le couvercle pour remuer ce qu'elle a dû préparer une bonne partie de l'après-midi. Évidemment, elle se met la pression parce que je suis un chef étoilé, et *évidemment* je la rassure sincèrement à chaque fois parce que c'est une excellente cuisinière, tout comme mon père qui m'a veillé mes jeunes années, et passait son temps dans la cuisine, à concocter des petits plats pour ma mère. À ma naissance, notre paternel a décidé d'arrêter de travailler. Encouragé par ma mère dont le métier le permettait financièrement, ils ont convenu qu'il me garderait en lieu et place d'une nounou qu'ils devraient payer, engageant Hector comme jeune homme au pair pour le seconder. Je suis bien né, j'ai de la chance. J'ai été choyé, aimé, voire adoré, et le suis toujours. J'ai un frère et une sœur, plus jeunes que moi : Neil, 24 ans, et Itzel qui en a 22. Bercés par la passion de notre père, nous travaillons tous les trois dans le domaine de la cuisine. Mon frangin est mon chef en second, ma sœur, ma cheffe pâtissière. Ce palace, tout comme l'association, est une histoire de famille, même si j'en suis le propriétaire, ils n'hésitent jamais à me remettre dans les rails quand mon train de vie en sort.

— Tu aurais dû me dire que tu avais condamné une certaine Ayline Tredici à un stage obligatoire dans mon palace…

Ma mère a préféré conserver son nom de jeune fille au tribunal pour nous protéger d'abord, et pour plus de tranquillité également.

— Et pourquoi l'aurais-je fait ? contre-attaque-t-elle immédiatement. Ce n'est pas la première qui est placée via l'association et t'en fais pas des caisses ?!!

Elle s'essuie les paumes contre son tablier et pivote pour m'inspecter.

— Elle a été agressée vendredi soir, annoncé-je en crispant les dents.

Mon père nous rejoint à cet instant, un verre de whisky dans chaque main, auréolé de son flegme légendaire. Je m'empare de celui qu'il me

tend tandis qu'il pose le sien.

— Qui ? se renseigne-t-il.

— Agressée comment ?! s'affole ma mère à présent.

— Une jeune fille, que maman a condamnée à un stage, a violemment été agressée vendredi soir, et en quittant mon établissement, précisé-je.

— Mon Dieu ! Elle a été admise dans quel hôpital ?! s'agite-t-elle en prenant son portable.

— Elle n'a pas voulu y aller, l'informé-je en grognant.

— Mais si tu dis violemment…

— Maman, écoute-moi, la sommé-je avec douceur, elle n'a pas voulu y aller, mais on les a logées et fait venir un médecin. Elle n'est pas facile à convaincre et j'ai dû lui imposer d'appeler une amie.

— Comment va-t-elle ? se préoccupe-t-elle quand même.

— Sérieusement amochée, répété-je. Je n'ai pas pu travailler samedi, j'ai dû veiller, avec Hector et Anahé, qu'elle ne perde pas connaissance ou vomisse.

Ils froncent les sourcils au même instant.

— Anahé ? se renseigne-t-elle.

— Son amie.

— On sait qui a fait ça ?

— Oui.

Je passe une main nerveuse derrière ma nuque, conscient de la complexité de la situation.

— Un de mes employés, grimacé-je en l'exprimant.

— Il a été arrêté ? s'informe mon père.

— Vous ne comprenez pas ! m'emballé-je, si je n'étais pas intervenu, elle aurait très certainement succombé sous ses coups.

— J'espère que tu lui as donné une bonne leçon, grogne mon paternel.

Oui, il grogne comme à chaque fois qu'il s'empêche de jurer, se rapproche machinalement de ma mère, en signe évident de protection.

— Ça va, Art.

Elle pose sa paume rassurante sur la main qu'il vient de placer sur son épaule. De son prénom Arturo, notre père est le protecteur de la famille. Le soutien et le garant du respect, en commençant par celui de sa femme.

— Quelle horreur ! Elle a porté plainte ?

— Ça non plus, elle veut pas, m'exaspéré-je. Et elle a clairement exprimé préférer la prison au témoignage si on l'y oblige.

— Mais, enfin…

— Elle a ajouté que la justice n'avait qu'à chercher des filles passées avant elle, l'interromps-je.

— Il aurait fait d'autres victimes ? se lamente ma mère, bouleversée.

— Si j'en crois mademoiselle Tredici, elle en est persuadée, oui. Ce n'est pas une situation que j'aime, entre le restaurant et l'association.

— Il n'y a qu'un *diablo* pour s'en prendre à une femme, fustige mon père.

— Au vu du chantage qu'elle a essuyé, elle est convaincue que d'autres l'ont subi, c'est encore pire, précisé-je. Surtout si ces jeunes filles ont fini en prison après ce qui était leur dernière chance. C'est un scandale !

— Tu n'es pas responsable des actes d'un fou dangereux, soupire ma mère. Mais je comprends ce qui te tracasse, ajoute-t-elle. Je verrai dès demain qui est en charge de cette affaire.

— On ne peut pas reprocher à une victime de ne pas vouloir témoigner, plaide mon père maintenant. Il doit y avoir une autre solution, non ?

Il fixe ma mère dont le cerveau carbure à toute vitesse.

— Je me renseignerai, et verrai ce que je peux faire. Elle a commencé quand dans ton palace ?

— Un mois peut-être…, estimé-je sans réellement savoir.

— Passons à table.

Je crois bien avoir flingué l'ambiance, mais elle devait être mise au courant.

— Elle sait que tu es mon fils ? sonde-t-elle en pianotant sur son portable.

— Non. Comment veux-tu qu'elle fasse ce rapprochement ?

— Mauvais plan, fiston, intervient mon père.

— Cette… jeune femme, hésité-je en serrant les dents, ne fait déjà pas facilement confiance, c'est ce dont elle est le moins dotée, je crois. Elle se méfie de tout le monde, et ce n'est pas vraiment le moment avec… ce qu'il s'est passé.

— Il faut que ce genre de chose lui arrive à elle, pense ma mère à haute voix.

— Tu peux m'en dire plus ? tenté-je de l'amadouer.

— Mais bien sûr, affirme-t-elle en souriant, dès que tu auras ton diplôme du barreau.

— Très drôle.

— Tu ne vas pas m'apprendre le secret professionnel, mon fils ! Comme les autres pour lesquelles t'as d'ailleurs rien demandé.

Je garde le silence.

— Elle a indiqué une boîte postale. Je ne connais même pas son adresse.

— C'est son droit, note mon père.

— Tu me tiens au courant pour voir si on peut lui éviter de témoigner ? sollicité-je.

— Elle est particulière.

Je connais ma génitrice, sans doute autant qu'elle me cerne, bon peut-être un peu moins, mais sa question est loin d'être anodine, et je m'empresse d'y répondre.

— Sa particularité, pour le moment, c'est de s'être fait agresser dans l'enceinte de mon établissement, et par un de mes employés, maman. Je t'assure que je m'en serais passé.

— Tu devrais prendre des vacances, Réno, s'adoucit-elle en caressant le dessus de ma main. Tu ne l'as pas fait depuis l'ouverture. Tu es épuisé.

— Ouais, peut-être que je devrais, soupiré-je en frottant mon visage.

— Penses-y, d'accord ?

Je la rassure en ajustant ma paume à la sienne tandis que mon père nous sert. Il commence par ma mère, comme d'habitude, puis s'empare de mon assiette qu'il remplit sans entendre mes merci et stop.

— Mange ! ordonne-t-il.

— Je ne fais que ça, papa ! À longueur de journée !

— Et alors ?! Moi aussi, regarde !

Ma mère lui adresse un coup d'œil que j'ai peur d'identifier. Ils se sont toujours témoigné leur affection, d'un geste, d'un baiser, sans jamais se cacher de nous. Nous sommes les trois témoins, avec mon frère et ma sœur, de leur amour fusionnel. J'ai tout pris de lui : il est grand, baraqué, bien foutu, grisonnant aujourd'hui, et ses yeux verts lui garantissent un pouvoir contre lequel ma mère ne peut pas lutter.

Nous mangeons en reparlant de l'agression, et de la suite à donner. Aucun de nous ne sait réellement comment agir, c'est la première fois qu'un de mes employés est victime d'un tel acte. Enfin, j'espère.

— Un café ?

— S'il te plaît, oui, acquiescé-je.

— Chérie ?

— Je vais plutôt prendre un thé.

— Je m'en occupe, ne bouge pas.

Il s'éloigne, met en fonction la bouilloire, prépare immédiatement sa boisson chaude et lui amène.

— Ton père est parfait, annonce-t-elle en le dévorant du regard.

Il l'embrasse en lui glissant deux ou trois murmures dans le creux de l'oreille qui la font glousser.

— C'est l'heure que je m'en aille ! m'offusqué-je, presque choqué.

— Attends ! Tu n'as pas pris ton café, s'esclaffe ma mère.

— Il coule, stipule mon père.

Il l'embrasse une fois de plus, avec indécence comme si je n'étais pas là.

— Bye, bye ! m'écrié-je faussement.

— Mais, attends…, tente ma mère.

— Laisse-le partir, chérie, enchaîne mon père.

— Je n'entends pas, papa ! grondé-je en quittant la pièce.

— Tu crois que tu es venu au monde de quelle façon ? braille-t-il plus fort.

— Je suis déjà parti, hurlé-je en riant.

Chapitre 12
Une soupe, et au lit !

Ayline

Allongée sur le canapé de cette suite, je somnole devant un programme débile, de la glace sur le visage pour apaiser la brûlure. Les antidouleurs me soulagent, mais je dors toute la journée, et quand ce n'est pas le cas, j'essaie de garder les yeux ouverts. Le médecin est repassé, a changé mes bandages et revient demain. En matière de suivi, il est au top même si le nom *Reyes* a sans doute largement contribué à cet état de fait. Anahé continue ses balades à travers le palace. Elle a déjà établi un rapport en règle pour le chef quant à sa sécurité, et on n'est que dimanche.

Deux coups discrets résonnent contre la porte et n'attendent pas mon accord pour entrer. Je ne m'inquiète pas. Pour atteindre le 15ème, il faut montrer patte blanche et avoir la carte qui en autorise l'accès. Même à près de 22 heures. Or, il n'y a qu'Hector et Anahé qui peuvent, ainsi que le maître des lieux que je n'ai pas vu de la journée.

— Mademoiselle Tredici ?

Je me redresse d'un bond au son de sa voix. Mauvaise idée. La douleur qui traverse alors mes cervicales me fait jurer dans des plaintes et autres gémissements. Il déboule dans la pièce alors que je détaille d'un œil (l'autre est H.S) la tenue qu'il porte : jean sombre moulant des cuisses que j'imagine musclées, chemise noire qui comprime son torse athlétique, godasses dans les mêmes tons. Il ne s'est pas rasé depuis mon agression, ce qui lui donne un air encore plus ténébreux… comme s'il en avait besoin.

— Je ne voulais pas vous faire peur, s'excuse-t-il à peine

Dans un effort considérable, je m'assieds aussi confortablement que ça m'est possible.

— Le médecin est repassé ?

Je hoche positivement la tête à plusieurs reprises, bien incapable d'aligner une phrase.

— Il a…

D'un cercle parfait, son index tourbillonne devant son visage alors qu'il désigne le mien.

— Oui, interprété-je parfaitement (je trouve).

— Votre amie n'est pas là ? s'étonne-t-il.

— Elle est devenue inspectrice des travaux finis, ironisé-je, elle a déjà établi un audit sur votre sécurité.

— Parfait, me retourne-t-il, elle s'emploie constructivement.

— Vous ignorez à qui vous avez affaire, le préviens-je avec sérieux.

— Elle sera peut-être de bons conseils. Ça l'occupe, elle se soucie de vous. Vous avez dîné ?

Euh, il me prend de court, là…

— J'ai pas très faim, et ça fait mal, articulé-je à voix basse.

Sans me répondre, il se dirige vers la mini cuisine, étudie l'intérieur du frigo et grimace.

— Je reviens.

Il repart, me laissant dans l'expectative, sans m'expliquer, sans s'étaler dans des précisions ou des indications. Seule information : *il revient*. Je reprends ma position initiale, et la moins douloureuse que j'ai testée jusqu'alors, un plaid polaire en guise de doudou ou de réconfort. J'ignore combien de minutes s'écoulent, combien je donne de mauvaises réponses au jeu qui se diffuse sur la télé. Je suis larguée, fatiguée, à côté de la plaque et j'ai le moral dans les chaussettes. Trois semaines à ne rien faire, ça ne me ressemble pas, j'ai pas fini de m'emmerder.

— Voilà.

Il réapparaît sans me faire sursauter, un bol fumant dans le creux de ses paumes, un rictus timide sur les lèvres, mais qui me réconforte un peu.

— Il n'y a rien de meilleur qu'un bouillon, assure-t-il. Vous avez juste à boire, il est normalement à bonne température. Vous avez l'embarras du choix : la cuillère, la paille, ou votre bouche.

Ses pupilles s'immobilisent sur les miennes, à peine une ou deux secondes, avant d'éviter de les recroiser. Les siennes sont tellement perçantes qu'il m'est autant difficile de les fuir que de les soutenir.

— Un plateau ?

— Non, ça ira. Merci.

Il place le bol sur la table basse, en se penchant légèrement, puis s'installe sur le fauteuil d'à côté. L'odeur alléchante rappelle à mon estomac qu'il n'a pas avalé grand-chose depuis vendredi. Je me saisis du récipient et m'en délecte comme si je buvais un café. La mixture est parfaite, en tout. Je m'envoie la totalité en moins de cinq minutes.

— Un autre bol ? sourit-il, comme ravi que je m'alimente.

En même temps, c'est un chef, Ayline !

— Ça ira, formulé-je sans grande conviction, j'avoue.

Il réquisitionne le bol sans que j'aie le temps de réagir et quitte à nouveau la pièce. Il rapplique trente secondes plus tard, le même potage entre les mains. J'ignore comment il accomplit ce tour de magie, toutefois, je valide.

— Pour le troisième, il faudra venir le déguster chez moi.

Ça ira avec deux, du coup !

— C'est délicieux, concédé-je volontiers.

— J'en ferai part à ma mère, s'amuse-t-il.

C'est peut-être pas nécessaire alors…

— Je rentre avec un menu complet chaque fois que j'y dîne, précise-t-il.

— C'est un héritage familial alors.

— On peut appeler ça comme ça, oui.

— Vous voulez dire que tout le monde cuisine chez vous ? m'étonné-je réellement.

— Absolument. Et c'est pas une tare, se moque-t-il.

À vérifier.

— Moi, j'suis une quiche ! révélé-je piteusement.

— C'est bon une quiche, mademoiselle Tredici.

— Vous avez rapidement retenu mon nom…

— Difficile qu'il en soit autrement, enchaîne-t-il. Notre rencontre a été plutôt… sportive.

— Je cours vite, mais je n'ai aucune endurance, lui confessé-je. La connaissance des rues me sauve. Je sème n'importe qui dans mon quartier.

— Vous êtes rapide, je confirme.

— C'était prémonitoire quand j'ai parlé du violeur en série, vous voyez ?

— Pas à destination de la bonne cible, glisse-t-il.

— J'étais nerveuse, me justifié-je en baissant la tête.

— C'était rafraîchissant de tomber nez à nez avec quelqu'un qui ignorait qui j'étais.

— Ça dépend pour qui, contré-je en me souvenant de ce moment stressant.

— J'aurais préféré que vous n'ayez pas à vivre cette agression innommable.

J'examine plus longuement les traits marqués de son visage, on y lit la fatigue de la fin de semaine ainsi que le stress des derniers jours.

— Vous paraissez épuisé, déblatéré-je sans réfléchir.

Ses iris viennent télescoper les miens, dans une lenteur qui m'effraie soudain.

— Et je suis navrée d'en être en partie la cause, continué-je en le fixant.

— Vous ne l'êtes pas, certifie-t-il sévèrement, c'est ce Vernon de mes deux qui l'est !

Oh, monsieur Reyes qui jure, ça a quelque chose de sexy.

— J'ai avisé la fondation, m'informe-t-il.

— Pour quelles raisons ? me rembrunis-je aussitôt.

Beaucoup moins sexy à présent, le chef.

— Parce que j'aime avoir le cul propre, mademoiselle Tredici, et ce qui s'est passé s'est justement passé dans mon établissement. C'est intolérable ! Ce genre de comportement est un scandale et c'est un de

mes employés qui s'en est rendu coupable. C'est de mon image qu'il s'agit et j'ai horreur qu'on la salisse ! s'enflamme-t-il.

Je n'ose rien répondre à part un *chef, oui chef* qui serait mal à propos, soyons honnêtes.

— Ma juge sera avertie ? risqué-je tout de même à voix basse.

— Je l'ignore.

Son ton se calme comme s'il se rendait compte qu'il s'était légèrement emporté.

— Je ne veux pas qu'elle le sache.

— Je ne gère pas cette partie, mademoiselle Tredici.

— Je ne veux pas qu'elle soit avertie, m'entêté-je.

— On s'en fout de ça. Cette fondation, j'y tiens, appuie-t-il, la réinsertion par le travail est une aubaine pour beaucoup de laissés pour compte. Je ne la mettrai pas en péril.

— Bref, abrégé-je, demain c'est repos, allez vous coucher et faites une grasse mat', balancé-je sur un ton plus léger. Vous avez l'air d'en avoir sacrément besoin.

— Pas de troisième bol ?

Monsieur est joueur, je pourrais rivaliser, mais aucun de nous deux n'est en état.

— Une soupe et au lit, j'en suis à deux, il ne faut pas abuser des bonnes choses, chef, taquiné-je, espiègle.

— Ça dépend lesquelles…, réplique-t-il, malicieux. Même en cuisine, mademoiselle Tredici.

Je ne trouve rien à lui rétorquer, et les médicaments y sont pour beaucoup.

Chapitre 14
Remise en forme

Ayline

Lundi : je dors. J'émerge lors du passage du docteur (qui m'a prescrit un mois d'ITT7 à présent) et quand Hector m'apporte le dîner. J'avais une soupière de potage pour me faire au moins trois bols, mais Anahé m'en a dépossédée d'un.

Mardi : même programme. J'ai du mal à tenir éveillée et en fais part au médecin qui me conseille encore plusieurs jours de médicaments. Des policiers viennent prendre ma déposition, le chef Reyes ayant clairement indiqué mon impossibilité à me déplacer. Je les préviens de mon refus de porter plainte, mais ils me précisent que le procureur va très certainement poursuivre. Je leur révèle franchement que je n'irai pas témoigner non plus. Tant pis s'ils n'ont pas apprécié.

Mercredi : rien de nouveau à l'ouest, ni au sud ni au nord d'ailleurs si ce n'est que j'ai l'autorisation de me doucher, sans mouiller mes pansements. Mais je dis adieu au gant et à la bassine. L'eau me meurtrit légèrement jusqu'à ce que je tourne le jet du pommeau. Quatre choix, dont un qui apaise les coups que j'ai reçus, la tension accumulée et la crasse.

Jeudi : Anahé m'informe qu'Eddy l'a appelée pour servir vendredi et samedi soir, qu'elle l'a averti de mon agression et qu'il est furieux. Devine… Je suis déçue qu'elle doive y aller sans moi, mais je suis réaliste : je ne peux pas.

Vendredi : accord du médecin pour passer de trois antidouleurs à deux, quotidiens, si mon corps le supporte. J'essaie le jour même, mais à 14 heures, ma musculature et mon squelette se rappellent à mon mauvais souvenir. J'évite les miroirs autant que cela est possible, mais chaque fois que j'y suis confrontée, j'évalue les dégâts : visage bleu/violacé, entailles, balafres et points sont bien présents, bien douloureux aussi. Mon œil gauche ne s'ouvre toujours pas, ma pommette droite est enflée et mon nez, je ne préfère pas en parler. Anahé quitte le palace à 15 heures en me spécifiant qu'elle ne reviendra que le dimanche. Elle doit aller vérifier notre squat, même si rien de valeur n'y traîne. Ça fait une semaine que l'on a déserté et il ne faudrait pas que des fouineurs viennent s'y installer.

22 heures : j'ai pris ma douche, ma drogue légale, mais pas de repas délicieux, et je somnole devant un film que j'ai commencé il y a trois jours. J'ai le maigre espoir de le terminer sans m'endormir en plein milieu ou à la fin.

— Mademoiselle Tredici ? murmure une voix.

J'ouvre le seul œil que je peux commander et découvre Hector, un sourire accroché au visage, dans une bienveillance qui paraît naturelle chez lui.

— Mm ? articulé-je avec peine.

— Mademoiselle Anahé m'a demandé à ce que vous ne dormiez pas sur le sofa, se désole-t-il, et que je veille à ce que tout aille bien.

— Tout va bien, bavé-je sur l'oreiller.

— Elle est très persuasive, poursuit-il en me secouant doucement. Souhaitez-vous que je vous assiste pour regagner votre chambre ?

Je baragouine un langage qu'il ne comprend pas et que je n'ai pas l'air de bien maîtriser non plus. Je dormais bien, là. Mon œil se referme, impatient de retourner dans les bras de Morphée.

— Tout va bien ?

— Mouiii, bougonné-je sans effort, sans noter non plus que c'est une voix différente qui s'exprime.

— On va l'aider à se coucher, distingué-je encore.

— J'irai plus tard, bredouillé-je sans être sûre d'être comprise.

Des bras puissants me soulèvent pourtant, avec une délicatesse surprenante. Je veux me rebiffer, mais étonnamment je me tais, plutôt bien lovée dans des bras parfumés, à la fois solides et chauds. Je m'installe mieux, la tête calée entre un biceps et un cou, à moitié endormie, et la moitié de l'autre moitié à peine éveillée.

— Ouvre, Hector, je vais l'allonger.

Sa voix, en résonance, retentit entre étouffée et rauque, me berce et me trouble en rythme irrégulier. Mon bien-être est de courte durée lorsque je suis déposée sur le lit, avec la même prévenance. J'ai soudain froid, puis mal, alors je râle, mais une fois de plus, le plaid encore chaud atterrit sur mon corps meurtri. Le matelas s'affaisse à mes côtés et une main apaisante frôle et palpe mon front. Je m'y frotte, de plaisir ce coup-ci, réprimant une envie de gémir.

Samedi : je me réveille à 14 heures du matin, bien décidée à arrêter ces médocs qui m'assomment. Trop. Je sais bien que pendant que l'on dort, on n'a pas mal, mais faudrait pas pousser mémé dans les orties non plus. Quatre coups contre la porte m'obligent à clopiner avant de sommer finalement la personne d'entrer. Monsieur Reyes, chef en titre, apparaît dans sa tenue d'apparat, un tablier plus tout à fait blanc, un bar sur roulettes au bout des bras.

— Vous avez déjeuné ? s'informe-t-il en m'observant de haut en bas.

— Mm, non, je… viens de sortir de mon anesthésie générale, là.

Il pouffe dans sa discrétion habituelle et place le plateau à quelques centimètres du sofa.

— Vous… travaillez ? questionné-je, confuse.

— Le service est terminé, assure-t-il, plus sérieux, le reste peut se faire sans moi. Hector a affirmé que vous dormiez les trois fois où il

est passé.

— Trois fois !?! m'interloqué-je.

— Il a, je pense, entendu les menaces à peine voilées d'Anahé.

— Faut pas écouter tout ce qu'elle dit, hein, vous savez ?

— Moi, oui.

Je glousse en me tenant les côtes, m'assieds sur le canapé avec une difficulté que je n'ai jamais connue et soupire d'épuisement, moral je dirais.

— Et vous, vous avez mangé ? me préoccupé-je en retour.

— Je remonte juste, comme vous pouvez le constater.

Il me désigne sa tenue plus du tout propre, index tendu dans sa direction, les yeux cernés, les cheveux hirsutes et l'air un peu hagard.

— Vous semblez épuisé.

— Je ne le suis pas, réplique-t-il aussitôt.

— Je la refais : vous êtes épuisé.

— Et vous, vous allez manger.

— Chef, oui chef, le défié-je en affrontant son regard émeraude.

— Ne prenez pas trop la confiance, mademoiselle Tredici.

— Si je vous réponds que je ne goûterai à ce repas que si vous le partagez avec moi, c'est aussi de la prise de confiance ? me moqué-je ouvertement.

— Je ne suis ni douché ni changé…

— Je peux attendre. À moins bien sûr que vous souhaitiez immédiatement vous reposer.

Il s'interroge en silence, un temps indéfini, sans détourner de moi le vert si spécial de ses yeux. Je ne ressemble à rien, je suis en pyjama pilou, pas peignée, j'ai des hématomes sur tout le corps, mais qui m'évitent de devoir me maquiller, c'est bien le seul point positif.

— Si je déjeune avec vous, vous acceptez un massage dans l'après-midi.

Austère et exigeant. Tout lui.

— Comment ça, un massage ? répété-je avec incrédulité.

— Un massage pour détendre vos muscles et calmer vos douleurs.

— Euh…

— Ce n'est pas moi qui vais le réaliser, mademoiselle Tredici, j'ai un ami très doué pour ça, un chiropracteur…

— L'ami, c'est bien, le coupé-je.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en pivotant, vous ratez peut-être une sacrée opportunité.

Je ne réponds rien en matant le côté pile d'un chef cuistot qui prend également la confiance. Sauf qu'il peut, lui.

— Donnez-moi quelques minutes.

Il disparaît de la suite, me laissant sans voix, et c'est assez rare pour être coché sur un calendrier. J'oscille entre le désir de lorgner sur le

menu ou le commencer, mais je me décide finalement à mettre le couvert sur la table basse du salon. Et à la vitesse où je vais, il aura probablement terminé avant moi.

— Savez-vous écouter lorsqu'on vous demande quelque chose ?

Je pousse un cri de surprise digne d'une enfant de six ans – tout au plus – en sursautant, alors que j'étais en train de poser la dernière fourchette. La main sur ma côte douloureuse, je grimace tandis qu'il me rejoint à vive allure et m'ordonne de m'asseoir. Il est vêtu d'un pantalon habillé noir et d'un pull gris en laine légère.

— Vous m'avez fait peur et j'ai sursauté, lui reproché-je sur un ton pas si dur.

— Vous êtes une entêtée, incapable de comprendre qu'en ce moment, vous ne pouvez pas, riposte-t-il sur la même intonation.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité !?!

— Mademoiselle Tredici, on fait un pacte, commence-t-il sans relever ma citation, vous acceptez que mon ami vous examine, s'il vous fait mal, on stoppe tout. Si, en revanche, il vous soulage, je vous refais une nouvelle proposition, un genre de… quitte ou double, sourit-il avec malice.

— Une nouvelle proposition ?

C'est quoi le piège ? Pourtant, je meurs d'envie d'accepter, juste pour le challenge. Et je crois qu'il l'a très bien compris.

— Rien d'indécent, mademoiselle Tredici, rassurez-vous.

Ah. Dommage.

Ayline, reprends-toi !

— Allez, mangeons, ça va être froid, et Djaïl ne va pas tarder.

— Djaïl ?

— Mon ami kinéostéopathe, me précise-t-il en dévoilant les plats.

L'odeur envahit immédiatement la pièce, provoquant une véritable envie de manger.

— J'ai ramené des menus qui ne vous obligeront pas à forcer et faciles à mâcher.

Il s'installe à mes côtés sans rien ajouter, sans se douter que cette attention me touche parce que mastiquer est encore pénible.

— Merci pour tout ça, balbutié-je. Bon appétit.

— Je vous en prie.

Dans un silence confortable, je m'envoie l'entrée, le plat et le dessert avec une rapidité improbable. Tout était fondant, succulent, parfait, à point et tout ça, tout ça. Mama mia, si c'est lui qui a cuisiné ça, je veux bien l'épouser juste pour ce talent.

— Ça vous a plu ?

— Qui est le coupable de ça ?!

Je m'exclame de façon dramatique alors qu'il sourit face à ma réaction.

— Moi, se vante-t-il, et je suis ravi que vous ayez… réellement apprécié.

Il lorgne vers mes assiettes trop propres où pas une miette n'a survécu.

— C'était délicieux, avoué-je en me calant contre le dossier du canapé.

Je blaguais pour le mariage…

— Je vais vous abandonner, je reviendrai avec Djaïl dans…

Il jette un coup d'œil rapide à sa montre puis revient sur moi.

— … trois quarts d'heure à peu près, poursuit-il. Ne touchez à rien, je me chargerai de débarrasser tout à l'heure.

Il tourne les talons et quitte la suite sans un autre mot ou regard. Difficile à cerner, le personnage…

(Au fait, pas de chapitre 13 dans mon histoire. Avouez, vous n'aviez même pas remarqué…)

Chapitre 15
Proposition trop décente !

Ayline

Samedi, plus tard dans l'après-midi : affalée sur le sofa, je suis devant une émission que je découvre. Il faut dire qu'Anahé et moi n'avons pas la télé, trop voyant et trop bruyant dans un squat sans compter que ça consomme. Depuis que je suis ici, j'avoue qu'avec tous ces programmes, je n'ai que l'embarras du choix.

Deux coups discrets résonnent une nouvelle fois contre ma porte ; pas de peur cette fois. J'invite Hector à entrer ou le chef, Anahé m'a prévenue qu'elle faisait un extra, qu'elle ne rentrait que lundi. De plus elle n'aurait pas frappé.

— Djaïl, je te présente mademoiselle Tredici.

Le fameux Djaïl apparaît dans la pièce tandis que je me lève difficilement pour le saluer. Il dépose une table de massage pliée sans sembler gêné par son poids.

— Enchanté, lâche-t-il en me tendant la main.

Il m'examine de haut en bas et fronce les sourcils sans se défaire de sa bonne humeur.

— Accident de voiture ? questionne-t-il.

— Je vais vous laisser…, intervient le cuistot. Quand tu as terminé…

— Je t'appelle, oui, comprend le kiné.

Réno Reyes quitte les lieux, le plateau dans les mains, me laissant en tête-à-tête avec un gars que je ne connais pas. Toutefois, s'il est là, c'est qu'il a toute la confiance du proprio. Et oui, ça me tranquillise.

— Ça vous ennuie de me raconter ce qui vous est arrivé ?

Il déplie consciencieusement sa table avec une facilité déconcertante, et y appose un drap de bain de l'hôtel avant de revenir à moi.

— Venez prendre place, m'encourage-t-il avec gentillesse. Vous avez une brassière ?

J'écarquille les yeux face à sa demande un peu bizarre.

— Pour pouvoir retirer votre T-shirt, stipule-t-il. C'est mieux pour vous manipuler.

J'acquiesce d'un signe de tête et finis par m'allonger avec prudence sur la table.

— Alors, dites-moi, reprend-il avec douceur, qu'est-ce qu'il s'est passé pour que vous soyez dans cet état ?

— Je me suis fait agresser, lui confié-je à mi-voix.

— Ce salaud ne vous a pas ratée, gronde Djaïl en me touchant à

quelques endroits.

— Non, en effet.

— Détendez-vous… Vous avez un prénom, j'imagine ?

J'ai presque envie de lui répondre non, sauf que j'ai mon corps sous ses doigts. Déjà que je n'aime pas être touchée quand je ne l'ai pas décidé…

— Ayline.

— Alors, détendez-vous, Ayline, me rassure-t-il. Je vais vous aider à vous sentir mieux.

Au bout de trois quarts d'heure de séance, Djaïl m'achève par un massage si salvateur que je suis à deux doigts de gémir, ronronner et m'endormir. En même temps. Je crois que je n'ai pas été aussi décontractée et apaisée qu'à ce moment précis. Il me conseille d'aller m'allonger et de me reposer autant que j'en ai besoin.

— Ce serait bien que l'on se revoie dans deux mois, histoire que je te libère des dernières tensions.

— D'accord.

Oui, en trente minutes, Djaïl a décidé de me tutoyer en bavardant de tout et de rien et en parvenant à me mettre à l'aise. En plus d'être agréable à regarder, il l'est à discuter. Je sais qu'il a trente ans et qu'il vient de se mettre à son compte. Que le chef Reyes et lui se connaissent depuis des années et sont amis depuis autant.

Je me réveille à 23 heures de l'après-midi – notez ma dérision – pas le droit de me doucher ce soir après une telle séance, heureusement que je l'avais prise ce matin. Je me change en enfilant un legging de sport noir aux trois bandes ainsi qu'un T-shirt de la même couleur, je me sens presque comme neuve. J'ai l'impression que ce n'est plus un camion que j'ai pris, mais une voiture, et ça modifie grandement la donne. Il faut dire que Djaïl m'a, je le cite « remis beaucoup de choses en place », et vu comme mes os ont parfois craqué, je le crois.

Je quitte ma chambre sans la moindre méfiance, résolue à avaler quelque chose quitte à me déplacer pour, sauf que mon reflet dans le miroir de ma porte m'en dissuade sur-le-champ. Chiotte ! Je suis encore très tuméfiée. Le chef Reyes sursaute puis se redresse sur le canapé. Merde, il dormait. Ses yeux verts stoppent pile sur les miens, me déstabilisent au passage, puis vont de mon visage à mes pieds me scannant de haut en bas.

— Désolée, m'excusé-je piteusement, j'ignorais que vous… étiez là… et que vous… dormiez, bafouillé-je de manière épatante.

— Je me suis assoupi, navré.

Sa main ébouriffe négligemment ses cheveux déjà décoiffés, et je contiens mon envie d'aller y remettre un peu plus de désordre. Son allure fatiguée se voit comme un éléphant dans un jeu de quilles.

— Vous devriez prendre des vacances.

— J'y songe.

— Parfait, ça ! l'applaudis-je posément.

Il sourit en se frottant la nuque à présent, relevant lentement son sweat sur le bas de son ventre au passage. Bordel ! J'essaie de détourner mon regard, mais seulement après avoir profité du grain de sa peau. Il ne me chope pas en train de le mater, ouf !

— Vous semblez vous déplacer avec plus de facilité, remarque-t-il en bon observateur qu'il est.

— Si vous insinuez que votre ami m'a fait du bien, je suis malheureusement obligée de reconnaître que vous aviez raison, avoué-je en râlant pour de faux.

Il sourit une nouvelle fois.

— Il m'a envoyé un message qui disait : elle est presque comme neuve. Je la revois dans deux mois. Et j'espère que son agresseur a pris cher.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Je ne l'ai pas encore fait.

— Vous avez dîné ?

Il lorgne sa montre, s'étonne puis se redresse sur ses pieds.

— J'ai l'impression d'avoir dormi des heures alors que je suis là depuis à peine trente minutes.

— Vous n'avez donc pas dîné et vous êtes fatigué, constaté-je logiquement.

Il se dirige vers le petit couloir de l'entrée, revient en tirant un énième chariot et se rassoit en m'invitant à faire pareil.

— Apéro dînatoire sans apéro, annonce-t-il en tordant sa bouche de dépit.

— Ouais, pas un verre depuis trop longtemps, râlé-je pour la forme.

Il s'installe confortablement sur le canapé, légèrement de travers afin de me faire face, croque dans son toast, mâche mollement sans vraiment me regarder puis déglutit. Sa pomme d'Adam s'active lorsqu'il avale le tout avec une gorgée d'eau en revenant sur mon visage.

— J'ai un ami…, débute-t-il à voix trop basse… qui va bientôt ouvrir son hôtel-restaurant à San José.

Euh… d'accord, mais il veut que j'en fasse quoi moi de ça ?

— Dans un mois, son établissement organise une formation accélérée et les places sont rares.

— Une formation ? réitéré-je sans comprendre.

— *Bartender*, vous connaissez ?

Putain, si je connais ?! Évidemment ! C'est une des plus grandes écoles qui forme au métier de barmaids et barmen aux USA. Les places et la formation sont chères, oui. Mais un diplôme assuré au bout.

— Oui, vous connaissez, confirme-t-il en m'observant. Alors voilà

ma proposition, mademoiselle Tredici. Je vous y ai inscrite.

— Quoi ?! m'écrié-je.

— La formation dure 14 jours. Sans interruption.

— Mais… vous êtes dingue, ma parole ! C'est hors de prix…

— C'est un ami, m'interrompt-il. Et je vous le dois bien.

— Vous me devez rien.

— Si je vous avais accordé ce vendredi…

— … ce serait arrivé un autre jour, le coupé-je.

— Alors, prenez ça comme une super opportunité. La possibilité d'avoir un diplôme et de monnayer enfin votre talent à hauteur de ce qu'il vaut.

OK. Ayline. Calme-toi, réfléchis. C'est une occasion en or. Que dis-je ? C'est plus que ça.

— Mais… Je… sais pas. Je… dois en discuter avec Anahé, voir si elle peut venir ? Je peux pas y aller toute seule…, m'affolé- je.

— Vous n'irez pas seule, réplique-t-il aussitôt.

Je fronce les sourcils en l'étudiant avec insistance. Comment il sait que je n'irai pas seule d'abord ? Il se moque de ma panique momentanée d'un regard démoniaque.

— Il a besoin d'un coup de main pour la programmation de son système… et moi de vacances. Une pierre… trois coups, ajoute-t-il.

Oh !

— Oh ?

Ouais, j'suis à fond là.

— 14 jours de formation. 13 nuits.

Il sourit à nouveau. Je tique, 13 nuits…

— J'en apprends un peu plus sur vous, vous obtenez votre diplôme, j'aide mon ami et je prends des vacances… c'est mon offre, mademoiselle Tredici.

— Votre offre ?

Ouais j'suis à fond, j'ai dit !

— On pourrait foutre en l'air cette malédiction à la con, qui sait ?! se lâche-t-il.

Quand le chef Reyes jure, c'est toujours quelque chose, je le répète.

— Un hôtel, deux chambres, une formation, des vacances.

Il sourit en coin et je perds mes mots.

— Vous acceptez ? me défie-t-il.

J'ignore si je souhaite effacer son air dominateur et victorieux d'une réplique bien sentie ou avec un signe significatif. Je m'abstiens toutefois. Certaines chances ne se représentent pas deux fois.

— Difficile de refuser…

Ce mec est Lucifer réincarné, j'ai la sensation qu'il me décrypte un peu trop bien.

— Parfait ! s'exclame-t-il en bondissant sur ses pieds. Je vous

abandonne, je dois organiser tout ça.

— Sans Hector ? plaisanté-je.

— Pas cette fois, non. Je suis un grand garçon qui sait se débrouiller, vous savez ?

Non, je sais pas.

— Asseyez-vous et dînez d'abord, lui ordonné-je. Vous ne ferez rien à cette heure.

Il fixe les assiettes en constatant qu'il n'a presque rien avalé puis sourit.

— Un point pour vous.

Chapitre 16
Visite imprévue

Ayline

Le téléphone de la suite sonne et c'est bien la première fois que je l'entends. Qu'est-ce qu'il se passe un lundi, jour de repos au palace ?

— Mademoiselle… Ayline ?

— Hector ? m'étonné-je au bout du fil.

— Pardonnez-moi de vous importuner, mais une certaine Mayssa Flanders est à l'accueil et… exige expressément de vous voir.

— *Bien sûr que je veux la voir !* distingué-je au loin.

— Merde ! m'exclamé-je.

Merde ! Je ne l'ai pas prévenue alors qui l'a fait ?

— Plaît-il, mademoiselle ? répond Hector, le ton pincé.

— *Vous l'avez là, au téléphone ?* interpelle Mayssa.

— Désolée, Hector, vous pouvez la laisser monter, oui.

— *Passez-la-moi si vous l'avez !* braille-t-elle de plus belle.

— Souhaitez-vous que je l'accompagne ? s'inquiète le majordome.

— Ça ira, Hector. Je vais l'attendre devant la porte.

— Très bien, mademoiselle…

— *Voyez ! J'vous l'avais bien dit !*

Ce sont les derniers mots étouffés que Mayssa crie loin du combiné d'Hector, avant qu'il ne raccroche. Avec prudence, je me dirige jusqu'à l'ascenseur, après avoir quitté le canapé. Plus qu'à attendre la folle furieuse. Le moteur de la cabine s'active et mon ventre se serre, je n'ai pas été en état de l'appeler et j'avoue ne pas y avoir pensé, un peu trop concentrée sur mes douleurs à apaiser. Sans compter que mon phone est HS. Je suis prête lorsque les portes battantes s'écartent, pas elle. Elle ravale le juron qui lui brûle les lèvres, plaque les deux mains sur sa bouche et écarquille exagérément les yeux.

— Si j'ignorais que j'étais abîmée, vu ta tête, j'en suis convaincue maintenant, ironisé-je pour la rassurer.

Hector, en retrait, l'a tout de même escortée, mais se tait comme à son habitude. Mon état me sauve de sa colère, et elle me suit quand je lui fais signe.

— Tu veux un café ?

Elle observe les lieux, complètement muette, avant de revenir sur moi. Elle ne m'a accordé ni de bisous ni de câlins, trop perturbée par les hématomes qui me maquillent.

— Tu sais qui m'a avertie ?

Oups. Elle attaque quand même.

— Pas de bonjour ? Rien ?

— J'ai l'impression que si je te touche, tu te casses…

— Ça va mieux, attesté-je.

— J'ai peur de ce que ça devait être. T'es pas allée à l'hôpital, j'imagine ?

— Non. Un café ? réitéré-je.

— S'il te plaît, oui.

J'actionne la cafetière automatique, qui s'occupe de tout sauf de positionner une tasse. À étudier.

— Donc, sais-tu qui m'a prévenue ? revient-elle à la charge.

— Anahé ? tenté-je au hasard.

— Même pas. Même pas elle ! Ni toi d'ailleurs !!

— Mon phone a été explosé lors de l'agression, il a rendu l'âme, lui expliqué-je.

Elle prend place sur un des fauteuils qui meublent la pièce, se débarrasse de sa veste, de son sac et soupire de découragement.

— Je t'avoue que je n'y ai pas pensé, Mayssa, j'ai été shootée la semaine dernière, incapable de rester assez longtemps éveillée pour manger.

— T'es pardonnée qu'à moitié.

— Qu'à moitié ?! m'insurgé-je. Mais c'est pas juste !

— Si, c'est juste.

— Mais…

— C'est la juge Andrew qui m'a annoncé ton agression, cingle-t-elle.

— OK. Je valide le *à moitié*, concédé-je de bonne grâce.

— Fais pas ta maligne, Tredici !

Elle se décontracte légèrement alors que je lui apporte son café et m'assieds face à elle.

— Raconte !

Et pour la énième fois, je repars dans la description, de plus en plus précise, de mon agression, serrant les dents face à la colère qui m'envahit à chaque fois. Mayssa, écœurée, s'insurge et fulmine à coups d'injures que je préfère taire.

— Le chef Reyes a prévenu l'association de réinsertion qui m'emploie, terminé-je. Ils ont dû l'aviser.

— Ça vaut ce que ça vaut, mais elle a assuré que les semaines d'arrêt de travail dont tu as besoin seraient comptabilisées comme semaines effectuées.

Je n'en crois pas mes oreilles, la juge a contacté mon assistante sociale.

— Je t'avoue que j'ai quand même eu envie de lui répondre « encore heureux », mais je me suis retenue.

— Mm… t'as bien fait, elle t'aurait condamnée à une amende pour outrage, badiné-je.

— C'est pas un monstre cette juge, tu sais ? Elle est plutôt appréciée

d'ailleurs, et considérée comme tolérante.

— Cool, réagis-je en mode je-m'en-foutisme.

— T'as jamais tenté de la connaître.

— Non, Mayssa, on ne passe généralement pas ses vacances avec la personne qui nous condamne à une peine de prison.

— Avec sursis, enchaîne-t-elle.

— Peu importe…

— Non, pas peu importe, Ayline, me coupe-t-elle. Peut-être qu'un autre magistrat t'aurait incarcérée plus tôt, tu y as déjà pensé au moins ?

— Oui.

Non, c'est pas vrai.

— Menteuse !

Oui, comme tout le monde.

— Cette espèce de gros connard ne t'a pas loupée ! Ah, bon sang, que ça fait du bien de jurer ! s'exalte Mayssa.

— J'ai eu le malheur de le sous-estimer, déroulé-je en me remémorant la scène. Il était maigrichon et j'étais sûre de le corriger.

— Tu dois arrêter de jouer les casse-cous !

— J'ai appris à me défendre…

— D'autres ont appris à attaquer, réplique-t-elle aussitôt. Tu ne sais pas si tu vas pas tomber sur un taré armé ! Sois plus prudente à l'avenir.

— Compte sur moi, affirmé-je. Je vais même reprendre de vrais cours de self-défense.

— Où est Anahé ?

— J'en sais rien, comme d'hab. Elle a déjà réalisé trois fois le tour du palace et procédé à la réorganisation de la sécurité.

— C'est à cause d'elle ces dizaines de gars qui posent des caméras partout ?

— Comment ça, des caméras partout ?

— J'ai dû montrer patte blanche pour rentrer, et mon identité quand j'ai demandé à te voir. Des ouvriers installent des caméras, suis pas folle. Tu loges ici ou pas ?

— T'as vu ma tronche, Mayssa !? me contrarié-je. Je ne sors pas au risque d'effrayer les gens.

— Et tu fais bien !

Elle m'adresse un sourire narquois et merdeux juste avant de déguster son café. Garce !

— Comment va ta tribu ? m'informé-je par pure politesse.

— Mieux que toi, éclate-t-elle de rire.

— Très drôle, râlé-je. Et dire que tu es censée avoir dix ans de plus que moi.

— J'l'es ai déjà eus, enchaîne-t-elle sans se démonter, maintenant,

t'es adulte.

— C'est n'importe quoi !

— J'ai bientôt 40 piges, chouchou, je suis la pire ennemie de mes ados sauf pour l'argent de poche, et le temps de fermer les yeux, je serai peut-être grand-mère, alors Lancelot et moi, on a décidé d'en profiter.

— Arrête de le baptiser comme ça, un jour, je vais me tromper.

— Il a l'habitude que je l'appelle Lancelot, mon preux chevalier…

— Trop de détails, la coupé-je.

Anahé débarque en ouvrant la porte, nous faisant sursauter vu sa discrétion légendaire.

— Regarde qui s'est perdu dans les couloirs ?

Elle bloque deux ou trois secondes en remarquant enfin Mayssa, alors que je reste interdite lorsque le chef Reyes apparaît. En costume bleu et chemise rose pâle, il n'a besoin ni de cravate ni de quoi que ce soit d'autre pour porter le tout dans une perfection qui me sidère.

— Mesdemoiselles, salue-t-il avec révérence.

— Madame pour moi, la ramène Mayssa, mais c'est gentil.

Elle se lève en lui présentant sa main tendue, sourire de circonstance et de façade, je n'ai jamais vu cette femme embarrassée une seule fois. Déformation professionnelle, je suppose. Les pupilles du chef s'attardent plus longuement sur moi, s'adoucissent un minuscule instant avant de se détourner sur Mayssa. À moins de l'avoir imaginé.

— Je suis navré, j'ignorais que vous aviez de la visite.

— Ne vous inquiétez pas, intervient Anahé, ce n'est que notre assistante sociale…

— …

— Qui ne l'est, en réalité, qu'aux yeux de la loi. Elle refuse de nous lâcher la grappe en vrai. C'est notre *mama* !

— Merci, Anahé, grimace la concernée.

Chapitre 17
Fatigué…

Réno

— Chef Reyes, je vous présente Mayssa Flanders, multitâche dans notre vie, indique railleusement Anahé.

— C'est donc vous le petit génie de la cuisine en pleine ascension dont tout le monde loue le talent ?

— Bonsoir, madame Flanders, m'incliné-je poliment. Petit ? Je ne pense pas. Génie ? C'est un bien grand mot. Je vous confirme pour le cuisinier et laisse aux autres le soin de me valoriser.

Je souris avec retenue engendrant celui d'Ayline au passage. Un sentiment de fierté, furtif, mais réel, me traverse lorsque nos regards se croisent.

— Appelez-moi Mayssa, je vous en prie. Ayline m'a raconté, je vous remercie de l'avoir… sauvée, finit-elle par articuler.

Je crispe les mâchoires au souvenir de ce soir de merde, pour lequel je m'en veux de ne pas lui avoir accordé ce fichu vendredi.

— Je vais vous laisser, je suis…

Je jette un coup d'œil rapide à ma montre, en réalité, je viens de rentrer d'un déjeuner d'affaires avec mon frère, ma sœur et un fournisseur. L'après-midi est bien avancé et j'aimerais me reposer.

— Fatigué, intervient Ayline.

Oui, je suis vanné, mais avant de disparaître quelques jours, je dois m'assurer que ceux à qui je vais confier ce bébé soient autant dans l'exigence que moi.

— À plus tard, Anahé, madame Flanders. Mademoiselle Tredici, salué-je avant de me retirer.

Mes pupilles s'attardent sur elle, trop longtemps pour que ça passe inaperçu, pas assez pour que je la détaille autant que mon esprit le voudrait. Elle les fuit avant de m'accorder à nouveau les siennes. Même abîmée, cette nana est belle. Simplement. Je regagne mon appartement et file vers ma chambre en me déshabillant. Je me change rapidement pour un pantalon de survêt et un vieux sweat, me voilà plus à l'aise. Je m'affale sur mon canapé, une bière dans une main et la télécommande dans l'autre au moment où mon portable m'indique un appel de ma mère.

— Salut, maman.

— *Coucou, mon fils, je te réveille ?*

— Non, je venais de m'asseoir histoire de me poser un peu.

— *Je t'ai dit de prendre des vacances,* ressasse-t-elle.

— J'y songe, assuré-je.

— *Ton frère et ta sœur, sans compter ton équipe, peuvent très bien s'en sortir sans toi deux ou trois semaines.*

— Je suis en train d'organiser tout ça.

— *Bien.*

— Tu voulais quelque chose de spécial ? me renseigné-je.

— *Oh, oui !* s'exclame-t-elle. *Je suis allée voir la procureure saisie du dossier d'Ayline Tredici…*

— La ? la coupé-je.

— *Oui, la.*

Ça, ça pue. Et je le sens venir gros comme une emmerde.

— *C'est Joana,* me confirme-t-elle malheureusement.

Merde ! Une aventure. À ma décharge, j'ignorais qu'elle travaillait dans le même tribunal que ma mère lorsque je me la suis tapée. Je l'ai recroisée depuis, à deux ou trois reprises, et elle semble ne pas avoir apprécié que je ne la rappelle pas. Sauf que je ne lui ai rien promis.

— *Bref,* me sort-elle de mes pensées. *Elle ne sait pas si elle aura besoin de son témoignage…*

— C'est pas le problème, interviens-je impoliment.

Un silence d'un millième de seconde m'indique que je suis peut-être allé trop loin.

— Désolé, m'excusé-je piteusement. Est-ce qu'elle comprend que si on oblige mademoiselle Tredici à témoigner, elle préférera la prison ?

— *Je le lui ai dit, oui.*

— Donc, en plus d'être agressée, m'irrité-je, une femme l'est une seconde fois si son souhait est de ne pas aller devant la justice ?

— *C'est plus compliqué que ça.*

— Que quoi ? Bafouer les femmes ?

— *Réno, tu as réellement besoin de repos,* me reprend-elle. *Je ferai ce que je peux pour protéger cette jeune femme, inutile de t'agacer autant.*

— *Il se passe quoi ?* discerné-je mon père en fond.

Elle lui explique. Mes parents ne se sont jamais rien caché, et ont toujours plébiscité la vérité et le dialogue.

— Elle ne tergiversera pas, certifié-je, fort de ce qu'elle m'en a confié. Elle choisira la taule.

— *J'ai bien compris,* rétorque stoïquement ma mère. *Ne tente rien, Réno. Ne va pas voir Joana. Enfin… bref, laisse-moi gérer.*

Je marmonne une colère profonde et sourde qu'elle ne comprend sans doute pas. Je ne lui en veux pas. Je suis pour la justice, mais pas au détriment des victimes, et là, Ayline en est une.

— Tu sais que toute son existence va être étalée si elle témoigne. La défense va creuser et l'accuser de tout ce qu'elle a commis avant, sans se soucier de ce qu'elle a pu traverser, et c'est ce qu'elle exclut catégoriquement.

— *Je comprends ça, mais si Joana n'a pas assez de preuves et de*

témoins…

— Qu'elle m'appelle à la barre, la coupé-je une fois de plus.

— *Ça peut s'envisager,* admet-elle calmement, *mais je ne comprends pas ce qui te contrarie autant dans cette affaire.*

— C'est un de mes employés qui l'a agressée, maman. Je lui ai refusé ce vendredi de repos, et elle devrait être salie par plus pourri qu'elle ?

— *Non… bien sûr que non,* consent-elle, *toutefois si tout le monde agit de la sorte…*

— Alors peut-être que la justice devrait se remettre en question, allégué-je avec trop de ferveur.

Un silence anormal me répond. On ne critique pas la justice avec ma mère, pourtant il y a des améliorations à apporter.

— Les enregistrements vidéo sont bien utilisés pour les enfants, reprends-je plus posément.

— *Il faut connaître tous les tenants et aboutissants.*

— Je sais, excuse-moi. Néanmoins, je les connais ces tenants et ce fichu aboutissant, le traumatisme n'est jamais pris en compte lorsque ça concerne des femmes abusées.

— *Les choses avancent.*

— Pas assez vite, soupiré-je.

— *Peut-être, en effet, mais ne fais rien d'irrationnel, surtout auprès de Joana.*

— Maman, elle et moi, c'était… pas sérieux, expliqué-je sans entrer dans les détails. Je n'irai pas la menacer ni la harceler si c'est ce qui t'inquiète.

— *Ça me rassure effectivement,* plaisante-t-elle.

— Très drôle. En revanche, si c'est le cas, Ayline aura le meilleur avocat.

— *On n'en est pas encore là, Réno, si plusieurs autres filles attestent de ce comportement, alors Joana ne fera pas appel à elle. Son assistant s'occupe de contacter toutes les stagiaires passées avant Ayline.*

— Tu sais ce que ça a donné ?

— *Non, je viens de leur filer l'info, laisse-leur le temps d'aller enquêter au moins.*

— Je pense donner un point presse pour condamner l'agression avant que ça m'explose à la figure et que ça éclabousse la fondation.

— *Fais comme tu le sens, mais pèse tes propos, s'il te plaît, je te sais touché par cette histoire.*

— Parce que ça s'est passé dans *mon* établissement, qu'un de *mes* employés s'est rendu coupable d'une violence inqualifiable, qu'une jeune femme placée sous *ma* responsabilité a subi une agression innommable ! seriné-je davantage.

— *Ce n'est pas toi qui as porté les coups.*

— C'est tout comme !

— *Inutile de te flageller pour ce dont tu n'es pas fautif.*

— Si je lui avais filé ce putain de vendredi ! soupiré-je, agacé.

— *Outrage à vendredi,* se moque-t-elle ouvertement.

Je souris parce que même si elle n'est pas près de moi, elle procède comme elle a toujours agi. Elle dédramatise et me ramène doucement vers une sérénité acceptable.

— Excuse-moi, lui répété-je une nouvelle fois, je me suis emporté, mais ça me paraît si injuste.

— *Tu ne sauveras pas le monde, Réno.*

— Je veux déjà sauver mademoiselle Tredici d'une nouvelle attaque, mais légale cette fois. C'est ça, maman, qui est tragique.

Elle ne me répond pas. Je ne lui parle pas non plus. Un silence s'installe, mais il n'est pas malsain. Juste une pause dont on a besoin, tous les deux, pour réfléchir aux arguments de l'autre.

— *Tu veux que l'on vienne avec ton père ?*

— Surtout pas, recraché-je presque ma gorgée de bière.

Mauvaise réponse.

— *Elle ne sait toujours pas,* comprend-elle alors.

— Laisse-moi le temps de gagner sa fichue confiance, c'est pas chose facile, me disculpé-je avec réserve.

— *Dis-lui avant qu'elle l'apprenne de façon fâcheuse.*

— C'est mon intention dès que ce sera possible.

— *Très bien, mon fils. Il n'est que 15 heures, tu devrais profiter pour mettre ton cerveau au repos. Regarde un film débile qui ne va pas t'obliger à réfléchir. Avec un peu de chance, tu t'endormiras.*

— Bonne idée, oui, souris-je. À plus tard, 'man, Bises.

— *Bises, mon grand.*

Je positionne mon portable sur silencieux, l'abandonne sur la table basse, et m'installe très confortablement sur mon canapé. Je suis les conseils de ma mère et porte mon choix sur un film d'action que je mets plus en bruit de fond en terminant ma bière.

Je sursaute lorsque plusieurs coups insistants retentissent contre ma porte. J'essaie difficilement de me situer, je suis toujours sur mon sofa, mais je me suis endormi. Quelle heure est-il ? Je me saisis de mon téléphone, mes yeux ont du mal à faire le point, 19 heures. Bordel ! Je bondis sur mes pieds en balançant mon portable près de moi, titube un petit peu en me dirigeant vers mon entrée où les chocs s'intensifient.

J'ai la tête dans le gaz quand j'ouvre.

Chapitre 18
Quand ça veut pas…

Ayline

… ben, ça veut pas.

Après le départ de Mayssa, suivi de celui d'Anahé je ne sais où, Hector m'a gentiment apporté un goûter censé être réconfortant.

Il le fut. Sur le moment.

Maintenant beaucoup moins. Ça a commencé avec des démangeaisons auxquelles je n'ai pas prêté attention. Au bout d'une demi-heure, j'ai levé les manches de ma veste pour constater que j'avais des boutons et des rougeurs sur tout le corps. Pas de panique. Je dois faire une banale allergie. Qu'est-ce que j'ai bouffé déjà ? Des fruits, un thé, des mignardises… Y avait quoi encore ?

Ça me gratte de plus en plus, les boutons se multiplient, j'ai chaud. Mon phone est toujours HS, Anahé a donc disparu, et Hector a également droit à un vrai jour de repos. Il me reste les urgences, mais là aussi, je suis contrainte de passer par les hôtesses. Qui préviendront Hector. On y revient.

Ou alors, la der des ders : le chef Reyes. Même palier. Il a un téléphone, et en plus, il connaît des gens importants, comme un docteur. Avec mon bol, il sera absent. Je m'oblige à aller taper à sa porte lorsque mon cas empire.

Mon poing et mon regard s'immobilisent, ma respiration se bloque, juste quand il ouvre. Torse nu, les paupières lourdes, l'air hagard, il passe la main dans ses cheveux hirsutes en se demandant où il se trouve. Un survêt si bas sur les hanches que je doute qu'il porte quelque chose en dessous. Ça paraît clair, je viens de le réveiller.

— Mademoiselle Tredici ? s'étonne-t-il en se frottant les yeux.

Eh oui ! Je suis bien réelle.

— Euh… oui, bafouillé-je. Je suis désolée, je vous… enfin… vous dormiez et…

Il s'observe quand il repère mes coups d'œil perturbés et (trop) nombreux sur son torse, nu je le rappelle, musclé, sculpté, tatoué (aussi). Il se rend enfin compte de sa tenue.

Youpi, alléluia !! Mon bégaiement anormal ne lui a même pas donné d'indications.

Ode à la joie !

— Oh, réagit-il. Entrez, m'invite-t-il en regagnant l'intérieur.

Lorsqu'il pivote, son tatouage me percute. Un dragon immense y est encré, l'aile de la bête finissant dans son cou. Il se retourne face à mes

yeux écarquillés. Discrétion 0.

— Un problème ?

— Votre dragon…

— C'est une fille, précise-t-il en souriant.

— C'est pas noté dessus.

— Ce pourquoi je vous l'indique.

J'ai comme une envie de le baffer à toujours se justifier pour avoir raison. Mais c'est pas vraiment le moment.

Je stagne sur place deux ou trois secondes avant d'accepter de le suivre. Timidement, j'obéis et referme derrière moi. Je découvre son luxueux appartement alors qu'il se couvre de son sweat. Dommage !

Les doigts emmêlés, la tête baissée, je n'ose pas lever le nez vers lui.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Il tourne sur lui-même en cherchant je ne sais quoi.

— Sauriez-vous où je peux trouver un médecin ?

Il stoppe tout soudain pour ne poser son attention que sur moi. À nouveau, je baisse vivement la tête pour que mes boutons et autres rougeurs ne l'effraient pas. Même moi, j'ai flippé à mon propre reflet. N'omettez pas les hématomes de mon agression, en sus. Il avance pourtant vers moi tandis que je pense à m'enfuir, mais je calcule rapidement que je n'ai aucune chance. Sa main, vive et brûlante, relève mon menton et me dévisage.

— Qu'est-ce que… ?

— Moi aussi, je me le demande, lui indiqué-je.

Ses yeux, agités, me scannent plusieurs fois, trop longtemps, trop inquisiteurs… trop spéciaux. Il rit légèrement face à ma gêne, mais ne me lâche pas. Ses doigts se décontractent sur la peau de mon menton, devenant soudain trop caressants. Je recule de quelques centimètres, trop touchée par son inquiétude, excessivement troublée par les envies qui se déchaînent dans mon crâne.

— Vous n'en avez que sur le visage ?

Sa voix plus grave me déconcerte et me reconnecte. Est-il conscient de la perfection de sa beauté ? Je suis sûre que oui.

— Mm, pas vraiment, non.

Je ne vais pas non plus étaler toute ma santé privée devant un inconnu.

— Bras ? Jambes ?

Je lui adresse un regard entendu qu'il semble comprendre puisqu'il me lâche et s'empare de l'objet qu'il cherchait : son portable, donc. Sans mot supplémentaire, il le déverrouille et passe un appel.

— Josh, salut. Tu peux monter chez moi, s'il te plaît. Avec ta trousse de secours, ajoute-t-il, imperturbable. Merci.

Il coupe la communication en reportant sa vigilance sur moi, puis observe à droite et à gauche.

— Venez vous asseoir, m'enjoint-il en débarrassant son canapé qui n'a absolument pas besoin de l'être.

Y a peut-être pas que moi qui suis nerveuse.

— Je ne vais pas vous…

— Asseyez-vous, mademoiselle Tredici, insiste-t-il, il y en a pour très peu de temps.

Deux coups contre sa porte me font sursauter tandis qu'un sourire presque sauvage étire ses lèvres charnues.

— Vous voyez, asseyez-vous, je reviens.

Il part vers son entrée pendant que j'étudie l'intérieur de son antre. Épuré, masculin et… grand. Très grand. Classe et chic, je zieute dans tous les coins et devine également une terrasse spacieuse.

— Dis-moi tout, discerné-je en retrait, tu t'es coupé, brûlé, intoxiqué… ?

— Rien de tout ça, répond le chef, c'est pas pour moi.

— Oh, je dois fermer les yeux ?

Ben non, hein… pas si c'est lui qui doit me soigner.

Réno Reyes réapparaît accompagné d'un homme, légèrement plus petit que lui, châtain tirant sur le blond, lunettes sur le nez et une mallette à la main. Ils suspendent si simultanément leurs pas que je m'inquiète que l'un ait donné un ordre silencieux à l'autre. Ils m'examinent tous les deux, le premier soucieux, le second curieux, me mettant très mal à l'aise.

— Vous êtes…

— Ne termine pas cette phrase, lui conseille le cuistot. Je te présente mademoiselle Tredici, enchaîne-t-il. Mademoiselle Tredici, je vous présente Josh Cruz, le médecin du palace.

— Vous… avez un… docteur rien que pour…, bégayé-je de surprise.

— Je te laisse l'ausculter dans ma chambre.

Comment ça m'ausculter ? Et pourquoi dans sa chambre ? Le médecin s'aperçoit de mon début de panique, mais me rassure en un coup d'œil.

— Dites-moi d'abord ce qu'il se passe ? s'adresse-t-il à moi.

Le chef s'efface dans une discrétion exemplaire alors que je déballe mes malheurs à un doc que je n'ai jamais vu, même pas pour mon agression.

— Prenez cet antihistaminique pour commencer, m'indique-t-il en me présentant un mini comprimé bleu. C'est contre les intolérances, ça peut aussi vous shooter, mais ce n'est pas bien grave.

Je doute que ce petit cachet règle mon gros problème.

— Ça va déjà nous donner un ordre de diagnostic, continue-t-il en se levant.

Il rappelle monsieur Reyes tout en me servant un verre d'eau, moi je me gratte toujours, rouge et boutonneuse. J'avale la pilule que j'espère

magique tandis que les deux mecs s'installent en bavardant.

Bon… ben… je vais y aller moi, non ?

— Je vais attendre ici quelques minutes pour voir si votre état s'améliore, sinon c'est direction les urgences.

Les… Les quoi ?

Le regard vif et intraitable du chef vient s'informer de l'état du mien. Les hôpitaux, c'est *no way,* et ça n'a pas changé depuis la dernière fois. Je secoue négativement la tête avant d'ouvrir la bouche sans qu'un seul mot n'en sorte.

— Si c'est une allergie, ce que tu lui as donné devrait être efficace, non ?

— C'est pour ça que je reste un peu ici, déclare le praticien.

— Je peux retourner dans ma chambre et vous tenir au courant ? proposé-je ennuyée.

— Vous n'avez pas de moyen de communication, me rappelle *Rrr*.

Je lève les yeux au ciel pour bien lui faire comprendre que c'est pas un argument.

— Autant rester, intervient le doc... à qui je n'ai absolument rien demandé !

— Il n'habite pas très loin.

— Douze étages plus bas, ça te vaudra un déplacement ça, plaisante le médecin à son tour.

— Vous vivez… à l'hôtel ? osé-je courageusement.

— Comme les membres importants du personnel, m'informe-t-il. Au premier.

Je grimace, et ça n'échappe ni à l'un ni à l'autre.

— Vous l'ignoriez ? s'étonne le médecin.

— Complètement, oui.

Et en vérité, je ne m'y suis pas vraiment intéressée.

— Je suis mal payé, mais je vois des cas très… drôles, blague-t-il encore.

— Mal payé !? se révolte faussement le maître des lieux. T'as pas honte ! Rien que pour ça, je devrais diminuer ton salaire et tes congés. Et en plus, tu rentres de vacances.

Voilà l'explication de son absence.

— Faut aimer vivre avec les collègues, la ramené-je.

— Et c'est pas votre truc ? déduit-il logiquement.

— Pas vraiment, non.

— On se voit rarement en vérité.

— C'est le danger du boulot à la maison, ou de la maison au boulot. Pas de frontière. Moi, j'aurais besoin de voir d'autres têtes, appuyé-je.

— Vous habitez loin ? se renseigne le doc.

— C'est pas le souci d'habiter loin ou pas, c'est la nécessité de voir autre chose que du boulot quand vous êtes chez vous. Cette distance

est essentielle, pour moi du moins.

— Ça peut se comprendre, admet-il. Néanmoins, pour Réno, ses collaborateurs, Hector, ou moi, habiter sur place facilite grandement notre fonction.

— On dirait bien que mes démangeaisons se calment, annoncé-je en total décalage.

— C'est bon signe, valide le docteur. On se dirige donc vers une allergie.

— Je n'ai jamais fait d'allergie, grogné-je.

— Vous avez mangé un aliment que vous n'aviez jamais goûté jusqu'ici ?

— Quasiment tous, constaté-je en le formulant. Tout le monde n'a pas accès à autant d'ingrédients différents. Je vous précise pas que je ne déguste pas de tels plats tous les jours, hein ? taquiné-je.

— Vous avez votre carnet de santé que je vérifie quand même que vous avez eu des maladies infantiles usuelles ?

— J'ai eu les trucs courants : varicelle, rougeole and co. Petite, mens-je parce que je n'en suis pas sûre.

Faudra que je regarde ça de plus près.

— Désirez-vous boire quelque chose ? offre le chef.

— Rien pour moi, je suis de service, rétorque sérieusement Josh.

— Je te parlais pas à toi, réplique Réno Reyes, tu peux disposer si tu le souhaites, je te rappellerai si ça recommence.

— Bien ! Je pense que vous avez absorbé un aliment nouveau, un des derniers, précise le doc. Essayez de vous rappeler si vous y parvenez.

Ils se lèvent, une nouvelle fois, de façon hyper coordonnée, et me laissent face à des fauteuils vides. Inutile que je reste ici moi aussi, je décide donc de me diriger vers la sortie. Mais mon hésitation me coûte cher, le chef Reyes me rentre presque dedans quand il revient.

— Où allez-vous comme ça ?

Son torse stoppe tout près de moi, vraiment tout près, tant que son parfum s'insinue dans mes narines, également trop près de lui. Je tente un repli, mais ses mains se posent sur mes bras, réchauffant inhabituellement et instantanément mon corps.

— Désolé, chuchote-t-il, je ne vous pensais pas… là.

Un rictus taquin et discret vient orner ses lèvres. Je ne suis pas convaincue que Réno Reyes soit… désolé. Et étrangement, je ne veux pas qu'il le soit.

— Je suis entrée chez vous, et pas ressortie donc fatalement, je suis encore ici.

Il sourit trop sobrement à ma répartie et me lâche enfin. Je parviens à reculer, à respirer, et à reprendre mes esprits.

— Je voulais dire, là… si près.

— Je… C'est inutile que je reste maintenant, bégayé-je à mon tour.

— Je ne suis pas particulièrement d'accord avec ça…

— Étonnant, râlé-je en levant les yeux au ciel.

— Que je ne sois pas d'accord ?

— Absolument, assuré-je, pas du tout confiante.

— C'est marrant, j'avais plutôt l'impression que c'est vous qui ne l'êtes jamais avec moi.

Encore debout, l'un face à l'autre, séparés du pas que j'ai amorcé plus tôt, j'essaie de me défaire de son magnétisme. Mais ce diable ne baisse pas la garde.

— Question de point de vue, balbutié-je enfin.

— On se donne… mm…

Il jette un coup d'œil à sa montre sophistiquée en dressant un faux suspens sans même relever ma riposte. Ce mec adore faire ça.

— Une petite demi-heure, souligne-t-il, et…

— Mais d'où ça existe ça ? le coupé-je. Petite ou grosse demi-heure. C'est trente minutes la demi-heure, pas vingt-cinq ou trente-cinq.

— OK, Mademoiselle Tredici, concède-t-il en souriant davantage. On se laisse trente minutes où je vous… surveille, hésite-t-il délibérément, ici ou dans votre suite.

— Votre suite, contré-je une nouvelle fois.

— Ici, ou dans la suite que je mets volontiers à votre disposition, souligne-t-il sans s'appesantir de mes incessantes interruptions.

En silence, il m'invite à me rasseoir alors que je me gonfle de fierté d'avoir vaincu. Quoi ? J'en sais rien !

— Vous voyez que c'est vous qui n'êtes jamais en phase avec moi…, conclut-il.

Grrrr !

Chapitre 19
Pas de bol

Réno

— Ici, ou dans la suite que je laisse volontiers à votre disposition, badiné-je pour la mettre en confiance.

Et c'est pas gagné ! Ayline Tredici attaque avant d'être agressée. Comment lui en vouloir ? Elle s'est fait violenter il y a peu, elle en porte encore les stigmates. J'y vais donc à tâtons avec la demoiselle.

— Monsieur Reyes ! m'apostrophe-t-elle plus fort.

— Pardon, je ne vous écoutais pas.

— J'ai pas parlé, réplique-t-elle aussitôt. Je vous demande pourquoi vous me regardez comme ça !

— Donc, vous avez parlé, assuré-je.

Je me répète, mais je suis loin d'être dans la confiance.

— J'ai des boutons en plus ?

Comment ça, elle a des boutons supplémentaires ? Je la considère avec plus d'attention alors qu'elle agit de la même façon. On se regarde comme le reflet dans une glace. De taille moyenne, elle est bien évidemment obligée de lever les yeux pour saisir les miens, et justement ils me fascinent, à chaque fois que j'ai la chance de les croiser, et c'est un problème.

— Vu que vous me dévisagiez bizarrement ? insiste-t-elle.

— Je ne m'en suis pas rendu compte, avoué-je sincèrement. Navré de vous avoir fixée si c'était le cas.

— Ça l'était, affirme-t-elle.

Quelle chieuse ! Je lève les bras en l'air en signe de reddition en m'éloignant d'elle, sourcils légèrement froncés ; mon but n'est pas de la rendre plus méfiante qu'elle ne l'est déjà. Mon geste semble la déconcerter, ses yeux me fuient alors que je voudrais qu'elle parvienne à lire un peu plus dans les miens. Je ne pense pas être un méchant, ce n'est pas l'éducation que j'ai reçue. Je suis directif, oui bien sûr, je suis le chef d'un palace qui s'est battu pour obtenir ses étoiles. Je suis exigeant : personne n'arrive au niveau où j'en suis en se fichant des détails. En cuisine, le détail fait toute la différence. Je suis décisionnaire parce que oui, je suis aussi patron. Mais loin de moi l'idée de faire mal. Lorsque j'ai concrétisé le projet de cette association, c'était pour sortir quelques gosses de la rue en mal de chance, de cadre et d'ambition. J'ignorais que ça prendrait autant d'ampleur, que nous disposerions de partenariats sérieux, avec la justice entre autres. Ne devient pas qui veut un lieu de réinsertion.

La plupart de ceux que j'ai accueillis ici ont été embauchés dans

mon établissement, et je suis heureux de les écouter parfois témoigner de leur évolution positive. Ça vaut plus que toutes les étoiles du monde, et si j'en suis également fier, je ne l'avouerai jamais.

— Désolée, me sort-elle de mes pensées, je suis fatiguée de tout ce qui me tombe dessus ces derniers temps.

— Je comprends, me radoucis-je. Un film pour vous changer les idées peut-être ?

— Ça m'étonnerait que mes goûts soient les vôtres.

— Qu'en savez-vous ? souris-je sans la quitter des yeux.

Elle baisse un peu la tête, pour une des rares fois depuis que l'on se connaît. Ses cheveux tombent en cascade sur son visage, me dissimulant la fragilité dont elle fait preuve à cet instant. Bruns, longs, ils occultent une trop grande partie de ses traits Sans me maîtriser, je m'approche d'elle et balaie sa chevelure avec un tremblement qui ne m'échappe pas. Sa vulnérabilité et sa beauté me fauchent au même instant, et j'ai un désir brusque de la protéger, peut-être de l'embrasser, là, et lui dire que la vie peut être agréable. Je crève d'effacer ces traces de coups qui la marquent, de gommer ses blessures, surtout celles que l'on ne voit pas, mais cette féline doit rester inaccessible. Elle m'observe en plissant le regard, troublée, éventuellement intimidée avant de se replier avec prudence. La main en suspens, je me rends compte trop tard de mon comportement, ignorant comment corriger mon audace.

— J'aime les films d'action, éludé-je avec habileté, ceux où je n'ai pas besoin de trop réfléchir, où ça… bouge.

Bien, Réno ! Tu t'améliores.

— Du genre Willis ? Statham ? Smith ? Dwayne Johnson ? me liste-t-elle scrupuleusement.

— Mm, mm, ceux-là mêmes.

— C'est impossible…

— Je vous assure que si…

— Oui, bien sûr, se reprend-elle, ça me paraît juste improbable que… Enfin, c'est quand même… voyez quoi… des films débiles.

— Débiles ? m'étonné-je.

— Anahé dit… que je regarde des films… débiles.

— Ce n'est pas parce qu'elle les trouve débiles qu'ils le sont, moi j'aime bien.

Je souris une fois de plus face à son bégaiement. En quoi est-ce invraisemblable que je sois fan de ce genre ou d'un autre ? J'ai peu l'occasion d'en visionner et quand je le fais, autant que ça me convienne.

— Je ne suis pas différent des autres, mademoiselle Tredici.

Elle marmonne un truc que je ne comprends pas en prenant place sur mon canapé alors que je l'observe comme si je n'avais pas eu de

relation depuis des semaines. C'est pas le cas. J'ai eu des femmes à mon bras, les mêmes dans mes draps, mais aucune dans ma vie, il est vrai. Kacy, mon ex, m'a vacciné contre l'amour et tout ce que ça implique. À mon tour, je m'installe sur le sofa, à distance sécuritaire pour ne pas la brusquer.

— Il y a les *Die Hard,* ou *Equalizer*…

— J'approuve le dernier proposé, valide-t-elle plus assurée.

Enfin, on avance.

— Vous l'avez déjà vu ?

— Oui, plusieurs fois même, rougit-elle.

— Je l'ai vu une dizaine de fois, vous me battez ? me renseigné-je.

Je l'observe en notant qu'elle n'est pas si à l'aise, alors je lance le film sans insister davantage.

— Trois ou quatre fois, il y a quelque temps déjà, me confie-t-elle à voix basse

— Je pourrais vous filer mes tuyaux et vous les vôtres, il y en a des tas sur les différentes applications sur la télé.

Elle fronce les sourcils en affrontant enfin mes yeux. Je suis surpris à chaque fois par la couleur et l'intensité des siens.

— Oh ! fais-je ennuyé, quel idiot ! Vous n'avez aucun code, n'est-ce pas ?

Elle ne saisit pas de quoi je parle et je le comprends à son air légèrement désemparé.

— Netflix, Prime… je vais vous donner tout ça.

Je me lève alors qu'elle se concentre sur l'écran. De mon îlot central, je la fixe toujours, curieux de ma… curiosité à la découvrir, et à trouver ça plaisant. Que cache cette femme au fond d'elle-même pour attirer mon attention ? Et surtout pour attiser mon envie d'en savoir plus ? J'en sais fichtre rien, mais je dois garder mes distances, elle est sous ma responsabilité par le biais de la justice et l'association, c'est comme une employée. Pire même. Il n'y a aucune règle qui condamne quiconque de se fréquenter ici, toutefois je me suis dorénavant interdit de mélanger boulot et sexe.

Après avoir soigneusement consigné les codes d'accès, je décide de préparer un plateau avec plusieurs bouchées que j'ai cuisinées plus tôt, histoire de créer encore et toujours.

Elle sursaute lorsque j'installe le plateau entre elle et moi, gagnant plusieurs centimètres sans qu'elle n'ait envie de fuir. Elle écarquille les yeux quand elle réalise que c'est de quoi manger.

— Fait par mes soins, souris-je en l'invitant à se servir.

— C'est… tentant, hésite-t-elle. Sauf que j'ai un peu la trouille après mon allergie.

— Vous avez mangé quoi en dernier ?

— Euh… des petits gâteaux vers 17 heures. Mini-éclairs, choux,

tartelettes.

— De chez nous ? continué-je.

— De votre cuisine, oui.

— Rien qui sorte de vos habitudes en matière d'aliments ? insisté-je.

— Non, en effet.

— Ils avaient quelque chose en commun, alors ?

Elle me jette des coups d'œil perdus et désarçonnés, déchiffrant mal ce que je souhaite savoir.

— Je… j'en sais rien.

— Depuis que vous êtes ici, vous en aviez déjà goûté ? requiers-je une fois de plus.

— Mm, non. Mais j'en ai déjà mangé.

— D'accord, réfléchis-je à haute voix. Entre ceux-là et les autres, quelque chose de différent ?

Elle rehausse ses sourcils comme si elle attendait plus de détails puis claque des doigts au moment où elle semble avoir le déclic.

— Le sucre dessus, s'exclame-t-elle.

— Le sucre glace ?

— Oui c'est ça !

— Ça vous est arrivé avant ? l'interrogé-je, curieux.

— Une fois, mais j'étais… je devais avoir 11 ou 12 ans bégaie-t-elle. C'était… c'est vieux.

— Il n'y a pas de sucre dans ce que j'ai amené. Ce sont des tests, vous me direz si vous aimez ou pas…, enchaîné-je pour éloigner son embarras.

Ses pupilles vont des verrines à mon visage à plusieurs reprises, puis stoppent sur moi un court instant et j'y lis un air léger et rieur. Elle prend une mini coupe, se saisit de la minuscule cuillère qui va avec et la porte à sa bouche. À leur tour, mes yeux étudient chacun de ses gestes, se délectent de ses lèvres qui englobent ma préparation. Elle ferme les paupières lorsque les saveurs des aliments entrent en scène et éclatent en bouche, diffusant individuellement leur délice et leur séduction. Putain, je n'ai jamais trouvé personne aussi sexy en mangeant ! Reprends-toi, Réno !

— C'est exquis.

Une nouvelle fois, nos regards se croisent, plus longuement à ce moment-là. Elle sourit timidement. Est-ce une trêve dans sa méfiance ? J'ai envie d'y croire. Face à face à présent, les jambes repliées sous les cuisses, nous jugeons la réaction de l'un et l'autre à chaque bouchée.

Chapitre 20
Enclavée

Ayline

— Tes bleus se sont bien estompés, note Anahé en touillant son café. Tu reprends peu à peu forme humaine.

— Comme c'est gentil, ironisé-je.

— Je trouve aussi.

— Mange tes *bacon and eggs,* et respecte ceux qui ont besoin de silence le matin.

— Le matin ? Il est 13 heures, Ayline.

— C'est bien ce que je dis.

J'ai regagné ma chambre vers minuit, pas si tard que ça, mais le temps qu'il m'a fallu pour m'endormir a été multiplié par quatre. La faute à ses cheveux ébouriffés, son sourire ravageur, sa barbe mal rasée et la simplicité dont il fait parfois preuve. Sans oublier son don indéniable pour la cuisine.

— Hector nous a réservé la piscine et le spa cet après-midi. Comme y a le gars qui vient faire l'entretien, ils les ont fermés, mais pas pour nous.

Elle dépose le menton sur le dessus de sa main, papillonne des yeux et sourit avec malice.

— J'ai pas envie qu'on me voie…

— Ça tombe bien, m'interrompt-elle, tu ne croiseras personne. Ne commence pas, Tredici, tes muscles ont besoin d'une bonne séance de balnéo.

— J'ai…

— Un maillot, oui, je m'en suis occupée, me coupe-t-elle une nouvelle fois.

Deux coups discrets contre la porte m'informent déjà de l'identité du *toqueur*[8]. Hector entre après notre accord et apparaît dans le salon. Il nous adresse une sorte de révérence avec la tête en fermant légèrement les yeux.

— Mesdemoiselles… Avez-vous bien dormi ?

— Vous êtes d'un pompeux, Hector, éclate de rire Anahé.

Il sourit avec la retenue que sa fonction exige sans répondre ni se vexer. Enfin, il ne le montre pas du moins.

— Et vous, monsieur Hector, enchérit-elle, bien dormi ?

— Oui, je vous remercie. Je vous ai apporté des sorties de bain pour tout à l'heure, vous pourrez ainsi prendre l'ascenseur et descendre directement à la piscine.

— On peut faire ça ?! s'étonne mon amie.

— Qu'avec le badge prioritaire, mademoiselle Anahé, précise-t-il.

— D'autres personnes peuvent donc s'y trouver, interviens-je enfin.

— Ils sont peu nombreux et ne feront pas cas de vous, mademoiselle Ayline.

— Vous êtes bien de mon avis, Hector, le prend-elle à témoin. Il faut qu'elle ait une bonne séance détente dans de l'eau, pas vrai ?

— Si je puis me le permettre, hésite-t-il, c'est en effet un excellent conseil à suivre. Vos muscles vous diront merci, et vos contractures s'apaiseront davantage.

Je le fixe sans trop l'écouter, admirative de son ton toujours posé, son self-control peu commun et sa dévotion sans limites. Qui prend soin de ce mec parfois, alors qu'il est prévenant avec tout le monde ? Donner, d'accord, mais si l'on ne reçoit pas, ça peut vite se déséquilibrer. Il se racle la gorge quand Anahé me décoche un coup de coude. Je reviens à moi en m'excusant piteusement auprès d'Hector qui m'octroie un brin de compréhension. Saint homme !

— Si je puis me permettre, répète-t-il inquiet.

— Oui, Hector, vous pouvez, le rassuré-je.

— Vos plaies ont cicatrisé à part sur le visage. Essayez de ne pas vous noyer, plaisante-t-il gravement.

Très drôle.

Et oui, c'est bizarre.

— Ça dépend qui est le maître-nageur, la ramène Anahé.

— Pas moi, mademoiselle, badine-t-il sérieusement.

Son visage est aux antipodes de l'humour dont il use avec finesse.

— Profitez-en, mesdemoiselles, une chose est sûre, ça ne vous fera pas de mal.

— C'est le splendide mot de la fin ! s'exclame encore ma colocataire.

Il s'efface en nous saluant. Il pourrait l'effectuer dix fois s'il nous croisait tout autant, il ne serait pas lui sans ça. Anahé reprend son babillage en débarrassant le bordel ambiant qui traîne, qu'elle a semé et après qui elle vocifère à coups d'insultes et autres mots peu orthodoxes. Je ne l'écoute plus, perdue dans mes pensées, dans tout ce qui a pu arriver depuis que je suis ici. De la rencontre percutante avec le chef Reyes à mon agression, à ces pas que je multiplie dans cette chambre, à ne pas savoir quoi faire de mes dix doigts. Finalement, je ne m'en sortais pas si mal avant tout ça.

— Ayline !

— Yep ! rétorqué-je aussitôt.

— Tu m'écoutes pas ou je rêve ?! s'exaspère Anahé.

— Tu rêves pas.

— Je te déteste quand tu réponds comme ça.

— C'est pour ça que je le fais.

— C'est vrai que je t'aime trop ! On a toujours trop d'amour dans la

vie, c'est connu ! Vaut mieux la haine !

— Anah, arrête.

— T'as raison ! persiste cette chieuse. La colère est tellement plus productive ! Il vaut mieux un bon vieux *fuck* qu'un sourire !

— T'es partie un peu loin, là, lui signifié-je calmement.

— Je vais me mettre en maillot, qu'il en soit de même pour toi. Je jure sur ma vie que sans ça, en dessous ou à poil, tu plongeras ton cul dans une eau à température parfaite, clair ?!

Elle m'adresse un coup d'œil entendu, le refus n'est pas une option. Je souffle comme une ado en pleine crise, afin de lui exposer que je suis pas trop trop d'accord. Mais elle tourne les talons, se fichant royalement de mes ressentis, existants toutefois, et c'est à préciser. Je risque de ne rencontrer que des hommes ou des femmes qui travaillent ici, chouette ! Je cache ma joie. Déjà que ça doit pas mal jaser, et je minimise probablement les choses. Ça doit être pire depuis que le propriétaire des lieux a revu toute la sécurité. Tous les parkings ont été dotés de caméras pivotant à 360°, à détection de mouvements, tout comme les couloirs et accès des vestiaires du personnel. Des rondes de vigiles se font plus nombreuses et des bombes lacrymogènes ont été fournies à toutes les femmes. On ne plaisante donc pas avec le chef.

— Regarde !

Je sursaute sur ma chaise, à la même place que lorsqu'elle est partie, toujours pas en maillot, mais elle non plus. Elle me colle une tablette numérique sous mes yeux ahuris, qu'elle a certainement quémandée au palace.

— Le chef a fait une déclaration à la presse ce matin.

Elle me fixe enfin, étonnée de mon silence hagard.

Oui un silence peut l'être.

Et lance la vidéo.

« *Il y a quelques jours, mon palace a été la scène d'un fait absolument inadmissible et que je condamne fermement. Une de nos employés a violemment été agressée à la fin de son service, par un homme… que… qui… travaillait également ici.* »

Son ton dur et son allure fermée ne m'échappent pas lorsqu'il relate les évènements. Ses hésitations transpirent la colère que cet acte lui inspire. Les dents serrées, je note le tressautement à peine perceptible de sa mâchoire quand il contient la fureur que lui suscite le coupable, cette fois.

« Je ne permettrai pas que de tels agissements se répètent. Cette fois-là est la première et celle de trop ! J'invite toutes les femmes ayant travaillé avec nous, subi des paroles ou des gestes déplacés par un trentenaire dont le prénom commence par V., à se rapprocher du tribunal ou de notre établissement. »

Je sais qu'il prend en compte mon souhait de ne pas témoigner,

mais il n'écarte pas son envie qu'il soit puni pour longtemps. Ses yeux verts me transpercent même à travers l'écran, comme s'il ne s'adressait qu'à moi en ne pensant qu'à moi. Sa barbe taillée est presque trop parfaite, tout comme sa coupe de cheveux.

« La victime se remet doucement. Je jure que le coupable de cet acte lâche et minable répondra de ses agissements devant la justice. Je m'en porte garant comme partie civile aux côtés de la ou des personnes qui… que ce… cet homme a violentées. Merci de votre attention. »

« Monsieur Reyes ! Monsieur Reyes, une question s'il vous plaît ! »

« Chef, une question pour… »

Les voix des journalistes qui l'interpellent se multiplient.

« Aucune question, aucun commentaire. Merci. »

Il s'éclipse d'une salle de communication que le palace possède apparemment, les murs ornés de récompenses et d'autres trophées qu'il a sans doute remportés. Anahé coupe la vidéo tandis que je tente de me reconnecter à la réalité. Son observation insistante est loin d'apaiser le tambourinement dans ma poitrine, ou le feu déferlant dans mes veines.

— Il ne plaisante pas, le chef.

Non, en effet. N'empêche que ce mec dégage une telle prestance que l'on pouvait entendre une mouche voler dans la pièce. Il vous hypnotise et prend toute la place.

— Allez, va te préparer, et on file se prélasser.

Sans la ramener cette fois, je m'exécute hâtivement avec, justement, comme une envie de me noyer. Anahé m'entraîne jusqu'au Jacuzzi, m'incite à m'y coucher en m'ordonnant de me détendre. L'eau chaude agit rapidement quand je m'y glisse jusqu'aux épaules, savourant chaque bulle qui éclate et malaxe doucement mon corps. J'avoue, ce truc-là, c'est le rêve.

Je tressaute alors que je crois m'entendre ronfler, ouvre mollement un œil que je referme aussitôt. Sauf qu'une silhouette prend forme derrière mes paupières trop lourdes que je rouvre instantanément. Le côté face du chef n'a rien à envier au côté pile : ses fesses bombées se contractent à chaque pas alors que ses cuisses s'amplifient simultanément ; ses mollets se raidissent quand il prend appui sur les bords carrelés juste avant de plonger. Son corps, dans son entièreté, s'élance dans un saut qui ferait pâlir des pros. Je m'affale dans le bain bouillonnant, stoppe net avant d'y enfoncer ma tête, et m'enjoins à ne pas me retourner, histoire de le mater. Mais Anahé me sauve du mélodrame que je peux scénariser dans mon esprit, en me proposant d'arrêter pour aujourd'hui.

— Une heure à ronfler dans le Jacuzzi t'a certainement relaxée.

— Je t'ai écoutée déjà, estime-toi heureuse, riposté-je.

— Les peignoirs sont de l'autre côté.

Elle grimace en m'indiquant l'endroit d'un signe de tête, il n'y a personne à part Réno Reyes et un autre homme avec qui il parle. Et nous. Je baisse honteusement les yeux lorsqu'on parvient à leur hauteur, accélère mon allure, trop consciente des hématomes qui parsèment encore ma peau. Je contourne Anahé, utilise son corps pour me dissimuler, mais la conversation s'arrête et le silence me pèse. Ça y est, ils nous ont vues. Mon amie s'empare vivement de ma sortie de bain, m'y enveloppe rapidement, perspicace quant à mon embarras, puis se tourne vers eux.

— Bonsoir, messieurs.

Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

— Et vous ? ajoute-t-elle.

Je comprends qu'elle leur répond. Je les considère enfin, mais je déchante lorsque tous deux quittent le bassin. La stature du chef se déploie sous mes yeux médusés, que je tente désespérément de maîtriser. Ses cheveux, encore plus noirs parce qu'humides, dégoulinent bien qu'il les essore en utilisant (tous) ses muscles. L'eau suinte sur son visage à grosses gouttes, continue dans son cou, le long de son torse puis sur ses abdos, indécemment bien dessinés, pour poursuivre son trajet plus bas encore. Je pige d'ailleurs, plus qu'à l'école, la loi de la gravité. Je croise le regard rieur de celui qui l'accompagne. Inutile qu'il le présente, je sais qu'il s'agit de son frère. Ces yeux-là partagent un patrimoine génétique généreux, c'est inexplicable autrement.

— Je vous présente Neil Reyes, mon frère et mon second en cuisine.

Il nous salue d'un signe de tête, un sourire aussi narquois que celui de son frère sur les lèvres, sans cesser de nous fixer.

— Mais j'vous connais, vous ! s'écrie Anahé.

— Possible, répond mollement Neil. Vous fréquentez les boîtes dans quel coin ?

— Mais… non, enfin ! s'insurge-t-elle. J'vous connais d'ici.

Euh…

— Ouais, normal, j'y vis.

Voilà. Qu'est-ce qu'elle n'a pas décodé au juste ?

— Non, persiste Anahé, c'est pas ça. Je sais ! Vous avez été immonde avec plusieurs de vos employés, je me souviens maintenant.

— C'est vous qui visitez alors qu'on est en plein coup de feu !? percute-t-il stupéfait.

— D'un, je ne visite pas, de deux, ça ne justifie pas de parler comme vous l'avez fait.

— Neil, interrompt Réno, je te présente Anahé, que tu as, a priori, déjà croisée, et Ayline, la jeune femme qui a subi l'agression.

Il m'observe avec une intensité déconcertante, un instant trop long où son regard s'adoucit pourtant, avant de lui restituer sa froideur.

— Tu m'en as déjà parlé.

Les yeux de Réno, soudain sévères, fusillent son frère, le rappelant à l'ordre en silence. Ça va chier entre eux dès qu'ils seront en tête-à-tête. Il est temps que tout ce petit monde reprenne son calme.

— On y va, Anahé. Bonsoir, messieurs.

Je la pousse afin qu'elle saisisse que l'on est clairement de trop. Elle souffle, râle, mais me suit.

C'est déjà ça.

Chapitre 21
La politesse, bordel !

Réno

— Ça t'écorcherait d'être agréable parfois !?

Les filles parties, je sermonne mon frangin comme je gronderais un enfant capricieux, coupable d'une impolitesse en public. Mon ton plus qu'agacé ne passe pas inaperçu. On est seuls, il ne va pas s'en sortir si facilement.

— Ce sont des clientes ? Non. Alors pourquoi…

— Tais-toi, Neil ! m'emporté-je.

L'inquiétude que je lis sur son visage lorsque je m'apprête à l'attraper par le cou freine et immobilise mon geste. À noter que ça l'a, au moins, fait taire.

— La politesse, Neil ! Tu n'en es pas exempté, comme envers nos employés d'ailleurs !

— Et donc tu la crois !? se crispe-t-il.

— Je crois ce que je vois, je te rappelle que j'ai dû intervenir à plusieurs reprises sur ta manière de t'adresser aux commis ! gueulé-je dans le sous-sol.

Ma voix résonne dans le silence, je me fous bien d'être entendu par-delà ces murs.

— Ton comportement doit être corrigé…

Ça fait des mois que Neil est de plus en plus insupportable, exécrable, blessant, voire méchant. Les plaintes s'amoncellent sur le bureau d'Hector, je suis affligé par cet état de fait.

— Sinon quoi ? m'interrompt-il, menaçant.

Si tout le monde a été compréhensif jusqu'à maintenant, il est temps à présent qu'il l'entende via le patron qui le paie.

— Sinon t'es viré !

Nez à nez, littéralement, je suis prêt à en venir aux mains. Ses airs de petit dernier, gâté, pourri, protégé… trop, me tapent sur le système.

— Ras-le-bol de tes attitudes grossières, de tes conduites vulgaires, ou de tes allures de jeune bourge trop chouchouté !

Mes pupilles plantées dans les siennes, je crie sur lui à quelques centimètres à peine. Ma colère décuple quand ses frasques me reviennent en mémoire.

— T'as 25 ans, bordel ! Je me fous de comment tu gères ta vie privée, mais ton boulot m'implique moi, tu entends ? Et je suis ton patron !

Il se replie lorsque j'avance, la rage au ventre, parce que nous avons

eu la même éducation. C'est quoi qui cloche ?

— Les plaintes s'accumulent contre tes manières brusques et tes réflexions acides ! accentué-je, plus énervé encore. Soit, tu changes, soit, tu pars ! C'est aussi simple que ça !!

— De quel droit tu te permets de me parler sur ce ton ?!

Il ne se tait pas, il doit pourtant sentir que ce n'est pas le bon moment. J'essaie de me maîtriser, sauf que ça fait trop longtemps que ça dure. Ma main s'abat sur sa joue juste avant que l'on se jette l'un sur l'autre. Je le coince sous mon corps en lui tordant le poignet.

— Réno ! Neil ! Vous faites peur à tous ceux qui vous entendent, gronde Hector en surgissant de je ne sais où.

Surpris, mon frère et moi l'examinons de haut en bas, figés. Impeccablement sapé de son indétrônable costard, il est… pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'aux mollets. On fronce simultanément les sourcils en nous immobilisant sur ce détail minime, mais fort important.

— Vos agissements sont inacceptables, claque-t-il sévèrement.

Hector n'est pas un parent, mais il reste une figure d'autorité, qui intervenait dans notre éducation en l'absence de nos parents, alors ni Neil ni moi ne polémiquons. C'est seulement lorsque je me relève que je l'aperçois, à l'abri derrière son amie. Les yeux d'Ayline me fauchent dans toute leur horreur : ils sont furieux et effarés, interloqués et agressifs.

— On est venu me chercher, catastrophé, parce que deux idiots se battent au sous-sol, poursuit Hector, quelle… déception de constater qu'il s'agit de vous, messieurs !

Je lance un coup d'œil menaçant vers mon frangin, une forte envie d'effacer de son visage son air narquois et provocant.

— Neil, j'ignore ce qu'il t'arrive, enchérit le maître d'hôtel, mais c'est peut-être le moment de prendre autant de maturité que de recul. La cuisine n'est pas un parcours obligatoire si vous ne souhaitez pas le suivre.

Troublé quelques secondes, je mets du temps à analyser puis à comprendre les paroles de notre majordome.

— Personne ne vous en tiendra rigueur si c'est le cas, ajoute-t-il, mais les employés ou les clients de ce palace n'y sont pour rien.

On est d'accord ! Il serait temps que ce merdeux s'assume. Il ne réplique rien cette fois et son sourire s'efface.

— Réno, j'ai conscience de ta fatigue, tu as besoin de vraies vacances, pas d'un après-midi ou d'un jour, non, je parle d'un vrai repos, loin d'ici. Tu dois t'éloigner du palace.

Moi non plus, je ne moufte pas, je suis lucide quant à notre attitude méprisable, et davantage lorsque les yeux, normalement rieurs d'Ayline, m'annoncent une tout autre émotion et m'évitent. Neil est le

premier à contourner Hector, la tête baissée et le dos courbé. Sans mot dire, il s'éclipse en fixant curieusement Anahé.

— En ce qui me concerne, reprend Hector, je vais tenter de faire oublier ça aux témoins de vos frasques, qui m'ont averti avant que tout l'hôtel devienne spectateur.

Je pivote sur moi-même, agacé, recoiffe nerveusement mes cheveux encore humides et réalise que je suis encore en maillot. Je tournoie une nouvelle fois.

— Couvre-toi.

Il me tend un peignoir à l'effigie de mon palace, les deux *R* entrelacés sont brodés sur le coton toujours moelleux et parfumé. Louisa m'épatera continuellement. Je recouvre mon calme en enfilant la sortie de bain.

— Merci.

— Que s'est-il passé pour que vous en arriviez aux mains ? s'informe-t-il.

J'examine les lieux d'un seul passage, mais il n'y a plus d'Ayline, plus d'Anahé, j'imagine que le spectacle est fini.

— Elles ont regagné leur chambre.

Hector nous connaît bien, il est d'ailleurs fin lecteur du besoin des gens en général. Ça ne m'étonne donc pas qu'il me réponde à une question que je ne lui ai pourtant pas posée. Il sait également le différend qui nous a opposés, mon frère et moi, à ma séparation. Neil était au courant de ce qui se tramait dans mon dos. Il m'a fait quitter les cuisines en avance, un soir, se servant de ma fatigue comme excuse, le tout afin que je les surprenne. Je lui en ai voulu de ne pas me l'avoir confié plus tôt.

— Donc ? insiste-t-il.

— Il est de plus en plus odieux avec le monde qui l'entoure, soupiré-je soucieux, et ce depuis des semaines.

— Une raison à cela d'après toi ?

J'ai presque envie de sourire face à son ton posé, ténu et pédant, néanmoins son air paternaliste et peiné m'en détourne tout aussi vite.

— Je ne sais pas, avoué-je sincère.

— N'es-tu pas trop sévère…

— Envers qui ? le coupé-je durement.

— Ne t'en prends pas à moi, Réno, m'avertit-il imperturbable.

— Ce boulot requiert de l'exigence. Il ne s'agit pas d'être parfait envers soi-même, mais également avec les employés et les clients.

— Tu as parlé avec lui récemment ?

Je le déteste quand il se comporte de la sorte. Mais vraiment ! Non, je n'ai pas discuté avec mon frère depuis un moment. Ni avec ma sœur, d'ailleurs. Je n'ai pas vraiment le temps de m'arrêter sur les humeurs de mes proches.

— Ils sont tes employés, souffle-t-il avec intelligence.

Il sourit lorsque j'expire un peu trop fort. Oui, il a raison, et oui, ça fait longtemps que j'aurais dû avoir une explication avec mon cadet. Je ne l'ai pas fait, trop occupé à gérer l'agression d'Ayline, et à éviter le scandale que ça aurait pu être pour notre établissement.

— Je le verrai avant de partir, cédé-je finalement.

— Excellente résolution, approuve-t-il. Ce voyage se précise ?

Bien sûr que je l'ai mis au courant, Hector est un véritable organisateur de séjours. Me passer de ses conseils avisés serait ridicule. Sans compter qu'il possède les bonnes adresses.

— Oui, tout est finalisé.

— On est d'accord que si je ne t'appelle pas, tu n'appelles pas non plus.

— Ta condition m'emmerde copieusement, Hector.

— Je sais, jeune homme ! Au bout de quatre ans, tu vas prendre des vacances dignes de ce nom et décrocher totalement.

— Ça va pas être facile.

— Occupe-toi autrement là-bas, et gare à ton langage. Nous devons remonter.

Il pivote et s'en va comme il est arrivé. Le pantalon encore retroussé et pieds nus. Je souris malgré moi, cet homme est un extra-terrestre.

J'ai intérêt d'accélérer le mouvement si je veux assurer le service ce soir, et un truc me dit que ça ne va pas être commode avec mon frangin. Pas grave, dans quelques jours, je serai à une centaine de kilomètres de là, rapides à tracer s'il y a un problème, mais assez loin pour que je me vide la tête. Je sais d'avance que ce sera une de mes activités principales.

Chapitre 22
L'homme invisible

Ayline

Il y a des jours que je n'ai pas recroisé le chef Reyes.

Quatre exactement.

Ni le frère d'ailleurs. Anahé ne les a pas revus non plus, ce qui est plus inquiétant vu qu'elle connaît mieux ce palace que moi à présent. Elle m'a confié qu'elle les avait aidés au service à trois ou quatre reprises, et que c'est là qu'elle avait rencontré Neil Reyes, et qu'ils s'étaient opposés sur plusieurs points. Je lui rappelle gentiment qu'elle ne bosse ni ne vit ici, mais elle s'en tape royalement. Les injustices, mon amie en a horreur.

Dans quelques jours maintenant, nous partons pour ma formation à San José, je suis dans l'expectative concernant ce séjour, ce que je dois préparer, et comment on y va. J'ai cru comprendre qu'un des amis du chef ouvre son propre hôtel, donc je me doute d'où on va loger et manger. Pour le reste, c'est flou. Non, pas flou, c'est pire. Opaque serait un meilleur adjectif.

— Je vais chez Eddy le temps de ton absence.

Anahé déboule dans le petit salon de notre suite, en peignoir, les cheveux enroulés dans une serviette, et s'installe sur un fauteuil pour couper les ongles de ses orteils. Adieu sexy attitude !

— Tu l'as eu ?

— Au fait !

Elle bondit sur ses pieds, court vers sa chambre et revient à la même allure, une petite boîte dans la main.

— Hector m'a demandé de te donner ça. J'ai complètement zappé.

— Tu l'as depuis combien de temps !?

— Deux, trois jours, par là…

Je lève les yeux au ciel face à ses inattentions permanentes et ouvre le colis. Une carte de l'hôtel se trouve à l'intérieur où sont écrits six mots.

Prêt à l'emploi, mademoiselle Tredici.

Au verso, un numéro, un code d'accès à quatre chiffres : 1111. Juste en dessous, un portable flambant neuf. Je retiens un cri… de joie et d'exaspération simultanées. Ce majordome aurait des tendances maniaques du contrôle que ça ne m'étonnerait pas. Je n'ai jamais rien eu de nouveau, encore moins un téléphone.

— Ça alors ! s'exclame Anahé, je voulais justement que l'on sorte pour t'en trouver un !

Merci, Hector, de m'épargner les boutiques.

— Hector t'a devancée.

— Hector devance tout le monde, réplique-t-elle aussitôt.

J'active l'appareil en tapant le code, m'étonne de la beauté des animations et de l'image.

— Entre de suite mon numéro, balance ma pote en reprenant sa taille des ongles.

J'ai déjà deux noms dans mon répertoire, celui d'Hector bien entendu, mais aussi celui de Réno Reyes. Le maître d'hôtel a dû trouver pertinent d'ajouter son patron à ma liste de contacts.

— Ça y est ?

Elle m'épuise.

— Je le connais par cœur, lui signifié-je.

— Toi oui. Mais si quelqu'un veut m'appeler avec ton téléphone…

— Pourquoi veux-tu qu'une autre personne te contacte avec mon téléphone ? la coupé-je.

— Ben, s'il t'arrive quelque chose, riposte-t-elle avec sa logique.

— C'est pas marqué que c'est toi qu'ils doivent joindre, me découragé-je.

— Ayline, tu fais exprès de pas comprendre !? Dans mon tél, t'es nommée *Mam*.

— Mam ?! répété-je ahurie.

— Maman, Ayline ! s'agace-t-elle. On appelle toujours la mère.

— Donc, dans tes contacts, je m'appelle Mam ?

— Et dans les tiens, ça doit être pareil pour moi.

— C'est nul. Pourquoi tu ne restes pas ici ? enchaîné-je en sautant du coq à l'âne.

— Je vais retrouver mes marques loin de tout ce confort, on s'y habitue vite si on fait pas gaffe. Et je dois passer au squat.

— Non, attends que je revienne, n'y va pas seule.

— T'es consciente qu'on aura tout perdu ?

— Pas grave, Anah, on cherchera à nouveau, mais reste chez Eddie. OK ?

Mon ton inquiet l'interpelle sur-le-champ, il résonne étrangement en moi également. Depuis quand l'angoisse transparaît autant dans ma voix ?

— Tout va bien ?

— Ouais.

Ouais. J'suis un bonhomme !

Elle arrête tout et vient immédiatement me rejoindre sur mon meilleur ami le canapé. Je navigue sur le Net avec une concentration dont je ne dispose pas.

— Je resterai chez Eddie, baragouine-t-elle en me bousculant l'épaule avec la sienne.

— Cool.

Le téléphone vibre soudain dans le creux de ma main lorsque je m'y attends le moins. Je sursaute et crie ridiculement en balançant l'appareil à travers la pièce. Anahé m'observe d'un air interloqué avant d'éclater de rire.

— Oui, cool comme tu dis, se moque-t-elle.

Je le ramasse en priant de ne pas l'avoir explosé au sol, mais Hector (encore) a même prévu la coque de protection, saint homme (bis) !

Réno Reyes [Bonsoir, mademoiselle Tredici, départ vendredi à 10 h 30. Je vous attendrai dans le hall. Bonne soirée. Bien à vous, Réno Reyes.]

Je reste abasourdie quelques secondes face à sa signature très professionnelle qu'il a sans doute programmée pour tous ses messages, n'empêche que ça me froisse, que ça ne devrait pas et que ça m'énerve.

Moi [C'est noté, Monsieur Reyes.]

Je m'abstiens d'ajouter un émoticône rouge de colère parce qu'il ne comprendrait pas, et ce serait normal. Alors pourquoi je suis contrariée alors que seule une agression nous a rapprochés ? Je n'oublie pas que le chef peut se montrer directif et même violent, et qu'il se sent responsable de ce qui m'est arrivé, il tient à se racheter, rien de plus, rien de moins.

— On part vendredi à 10 h 30.

— Parfait, je profiterai de tout ça jusqu'à dimanche matin et j'informerai Hector qu'il pourra relouer cette suite. Je rapatrierai tes affaires chez Eddie comme ça quand tu reviens, on reprend une vie normale, déblatère Anahé.

— Une vie normale, ouais. Je suis pour.

— C'est pas pour nous tout ce luxe.

— On est d'accord, approuvé-je, il y a des personnes faites pour ces quartiers et d'autres non.

— Voilà, exactement, acquiesce-t-elle. Puis les riches sont cons, l'argent leur donne le faux sentiment d'être supérieurs.

— C'est tellement ça !

— Ça va être si duuuur, dramatise-t-elle, simulant des pleurs.

— Arrête, pleurnicheuse ! Chez Eddy sera une bonne transition.

— Facile de dire ça quand on se barre en vacances avec un des plus beaux mecs du continent.

— De l'univers, échappé-je.

Je grimace lorsque je pige que je n'ai pas su et pu contrôler ma pensée.

— Carrément ?

— J'ai déjà déclaré qu'il était haut dans notre échelle.

— T'as du bol qu'il ait un frère ! rit cette peste.

— Aucun n'a vraiment les mêmes yeux, ceux de Neil sont verts, mais parsemés de micro-taches un peu brunes. Pour leur sœur, Itzel, ce sont des éclats de bleu.

Itzel, chef pâtissière de son état, que j'ai appelée à chaque cocktail afin d'accorder celui que je conseille par rapport aux plats proposés.

— Quant au chef, des fragments de gris. C'est marrant d'imaginer la couleur de ceux de leurs parents, mais certain qu'un des deux les a de ce même ton.

Elle m'observe curieusement et je sens venir la question de merde à plein nez.

— Et je ne pars pas en vacances, la devancé-je.

— C'est vrai, tu reviendras diplômée et monnayeras ton talent comme il se doit.

— Normalement…

— Tu rentres diplômée, je ne te laisse pas le choix, Tredici !

Je souris face à cette force et à cette volonté que l'on s'est toujours transmises, elle et moi. On est des sœurs que le sang ne nous a pas permis d'être. C'est une opportunité incroyable, j'en suis plus que consciente et suivre cette formation m'effraie autant que ça me stimule. Il me tarde tellement alors que je meurs autant de trouille.

— Tu vas me manquer, me confie-t-elle en se calant contre moi.

— Tu vas me manquer aussi.

Et c'est vrai. Inutile de lui mentir. Anahé et moi ne nous sommes pas quittées depuis nos seize ans. Dix ans de galères, de larmes quelquefois, mais aussi de fous rires et d'amitié. Un contrat moral et silencieux que nous avons passé sans jamais en parler. C'est la première fois que nous allons être séparées aussi longtemps et j'ignore si je vais m'en sortir sans elle.

Quand je dis que c'est nul d'aimer !

Chapitre 23
Kilomètre Zéro

Réno

— Je suis désolé d'avoir levé la main sur toi, m'excusé-je en m'installant au bar de l'hôtel, où mon frère boit son café.

On est vendredi, il est 7 h 30, et je suis claqué. Le barman s'occupe de m'en préparer un sans que je ne le lui réclame. Il est remplaçant, mais il gagne des points.

— Je suis navré aussi de ne pas avoir pris le temps de discuter avec toi ces dernières semaines.

Ouais, personne n'est jamais mort d'avoir ravalé sa fierté, cantique de notre père.

— C'est rien, bredouille-t-il.

— Si, au contraire, c'est important. Je n'aurais pas dû, c'est débile.

— J'me suis comporté comme un connard, avoue-t-il à demi-mot.

— Peut-être, mais ça ne justifie pas la violence.

— Tu me contredis pas pour le connard, note-t-il à juste titre.

— Non, souris-je, parce que je ne te reconnais pas depuis des mois.

— Ouais.

— Tu veux en parler ?

— Pas spécialement.

— Neil, il y a un souci avec la cuisine ? T'en as marre de ce job ?

Il ne répond pas de suite, avale ses dernières gorgées de café alors que l'on me sert le mien.

— Il n'y a pas de honte à changer de voie…

— Non, rien à voir, m'interrompt-il.

— Tu… ne te sens pas bien… ici ? hésité-je.

Ses pupilles m'affrontent enfin, je viens de taper où ça fait mal.

— Laisse tomber, Réno.

Je bloque sa fuite et l'entraîne vers une table plus isolée, je veux que l'on réapprenne à dialoguer lui et moi, comme avant.

— Écoute, frangin, j'suis pas parfait même si j'en suis pas loin, plaisanté-je pour le détendre. Si t'as des vérités à balancer, j'suis prêt à les entendre.

— Tu me laisses aucune liberté. Avec toi, j'ai encore et toujours la sensation d'être un apprenti. Au lieu de me responsabiliser, tu m'infantilises. Tu me fais pas confiance alors que je pensais avoir fait mes preuves.

— Je, euh… si, je crois en toi, bégayé-je de surprise.

— Non, tu ne fais confiance qu'à toi, Réno. Tu ne sais pas lâcher prise, tu as besoin de tout maîtriser et du coup, tu nous étouffes. Je ne

m'épanouis plus.

— C'est toi qui vas gérer les cuisines les deux prochaines semaines, c'est bien parce que…

— Parce que tu n'es pas là, me contre-t-il. Un second, c'est quelqu'un sur qui on s'appuie. Qui prend le relais parce que le chef se consacre à autre chose. Une confiance aveugle. Mais depuis Kacy…

Il ne termine pas sa phrase. Ça aussi, il faut bien qu'on en parle.

— Je t'en ai voulu de le savoir et de pas me le dire.

— Et tu crois que c'est un truc qui s'annonce facilement ? Tu crois que c'est simple de révéler la vérité ? insiste-t-il.

Non. Et je comprends à cet instant. Je suis dans cette situation. Justement.

— Non, tu as raison, en effet. Mais on s'en prend souvent à ceux qui nous comprennent le mieux. Et j'imagine que d'autres devaient souffrir autant que moi.

— C'était déjà le cas, me confesse-t-il. Cette pétasse se tapait ton meilleur pote ! J'étais en rage.

— Je te confie le palace, Neil, et je pars sans crainte, attesté-je. Je suis désolé pour tout et vais essayer de changer certaines choses.

Il fronce les sourcils en me dévisageant, je connais ce coup d'œil parce que j'ai le même.

— J'ai besoin de vacances et d'un chef, j'ai trouvé les deux. Tu as une bonne équipe et du talent, je ne te le dis pas assez souvent… il est vrai.

— Ça me paraît trop facile, cette affaire, suspecte-t-il à tort.

— Lorsque personne n'est buté, c'est simple, oui. J'ai des torts, je le reconnais.

— Désolé d'avoir été un con.

— Quand exactement ? Parce que c'est souvent, me moqué-je ouvertement.

Il me pousse d'un faible coup dans l'épaule en riant sous cape.

— Tous préféreront bosser avec moi quand tu reviendras, t'as pas idée.

— J'attends de voir ça.

— Je suis impatient de te le prouver.

— Et sois gentil avec Anahé, lui rappelé-je.

— La nana agressée ? s'informe-t-il.

— Non, l'autre, celle…

Je m'arrête lorsqu'un sourire narquois arque ses lèvres.

— Tu sais très bien de qui je parle, le menacé-je gentiment.

— Promis, je serai gentil, chef.

— Elle ne reste pas ici d'après ce que j'ai compris, mais elle a une excellente mémoire.

— Je marque même les personnes qui n'en ont pas.

— Va te mettre en tenue, Casanova, parce que moi, j'me casse !

Une accolade plus tard, je fais les cent pas dans le hall en scrutant à gauche, à droite et nulle part. Il n'est pas encore 10 heures, mais je suis pressé. Prompt à partir avant d'avoir envie de renoncer. Prêt à oublier le poids constant de mes responsabilités et à me recentrer sur moi. Je finis par m'asseoir en disséquant chaque recoin, réfléchissant sur ce qui peut être amélioré ou renouvelé, et en répondant à mes mails professionnels. J'aménage mon probable emploi du temps dans ma tête : balades à moto, à cheval, promenades sur la plage, soirées détente et journées paisibles.

— Et dire que je pensais être en avance.

Je sors la tête de mon écran pour rencontrer des jambes nues, sexy, puis un short en jean effiloché. Je me fige un instant et remonte enfin sur son sweat à l'effigie des Rolling Stones qui a connu des jours meilleurs. Elle est à tomber, je la trouve à tomber, et je me baffe mentalement pour me ressaisir.

— Vous êtes en avance.

Je me redresse afin de la saluer comme il se doit sans me défaire de mon étude. Elle porte encore quelques stigmates de son agression, mais il n'y en a presque plus.

— Vous encore plus, constate-t-elle avec logique.

Son sourire s'élargit, éclairant, sans le vouloir, tout ce qui se trouve autour, engendrant le mien en suivant.

— Bien dormi ? m'enquiers-je en me saisissant de son sac de voyage.

— Bof, bof.

— Vous n'avez que ça comme bagage ? m'étonné-je.

— Avec mon sac à dos.

Elle pivote légèrement sur elle-même afin de me le montrer, me donnant vue sur son cul au passage. Une fois de plus, je me fustige et prends la direction de la sortie. Elle me suit docilement jusqu'à l'extérieur. Mon SUV nous attend déjà, moteur en marche, mes deux valises chargées et… Hector à côté, grand, très grand sourire aux lèvres.

— Rassure-moi, Réno, tu as amené des vêtements moins… décousus ? interroge négligemment mon majordome.

— Je te jure que ce sont les seuls vêtements usés que j'ai apportés, blagué-je.

— Me voilà rassuré, sourit-il. Mademoiselle Ayline, je vous souhaite un bon séjour.

— Merci, monsieur Hector, le taquine-t-elle.

— Hors de ma vue, vous deux. Ouste !

Il lui ouvre la portière avant que je puisse m'en occuper tout en piaillant de tout et de rien. Elle éclate de rire au moment où il referme puis m'ordonne de vite partir tout en restant prudent.

Chapitre 24
Le voyage ou la destination ?

Ayline

Je ressors avant de m'attacher et cours vers Hector.

— Merci pour tout, Hector. Tout ce que vous faites.

— Je vous en prie, mademoiselle…

— Pour le cadeau aussi, le coupé-je.

— Le cadeau ? pince-t-il les lèvres.

— Celui que vous m'avez fait passer par Anahé, lui précisé-je.

— Oh, mais…

— On y va, mademoiselle Tredici, me sermonne le chauffeur.

— Vous m'enverrez la facture, Hector ! balancé-je en courant vers la voiture.

Je claque la portière avant qu'il ne me rabroue d'une délicatesse incarnée. Ce majordome est un ange.

— Parée, mademoiselle Tredici ?

Son sourire sincère et avenant me déconcerte un instant, à l'opposé de son message de la veille. Difficile de le cerner le chef. Vêtu d'un T-shirt qui moule sa large carrure et d'un jean élimé à différents endroits, il met sa ceinture et vérifie que je fais de même.

— Aussi bien qu'on puisse l'être.

Du coup…

Il désactive le frein à main et appuie sur l'embrayage avant de zieuter dans le rétroviseur. Il n'est pas rasé de près, non. Sa barbe doit en être à son troisième jour si mes calculs sont bons.

N'importe quoi, Ayline !

— Alors ça, c'est une réponse plutôt vague.

Tous ses muscles se mettent en branle lorsque je lorgne machinalement vers l'arrière. Oui, rappelez-vous, je conduis. Sans permis, certes, mais je conduis. Ses biceps puis ses pectoraux étirent le tissu de son vêtement sans que ça ne lui demande beaucoup d'efforts. Et pourtant…

— Vous trouvez ? lui retourné-je innocemment.

J'ose un coup d'œil plus franc dans sa direction. Erreur. Grosse erreur. Lui aussi me fixe alors je me détourne rapidement, à moitié gênée, à moitié rouge comme une tomate.

Chouette !

Il enclenche la vitesse et se faufile dans la circulation, relativement raisonnable à cette heure.

— Vous avez peur ? interroge-t-il avec naturel.

J'ai pas peur, je suis juste pas hyper tranquillisée. Il a tout géré donc

je ne sais pas où je vais.

— L'inconnu est angoissant.

— L'inconnu est exaltant, corrige-t-il, stimulant et mystérieux.

— Donc angoissant, m'obstiné-je.

— Qu'est-ce qui vous effraie ? insiste-t-il.

Tout !!

— Rien de spécial..., éludé-je avec finesse.

— Donc tout.

Mais noooon !!!!

— Je sais juste qu'on va à San José, analysé-je.

— Quel est le plus marquant, mademoiselle Tredici, le voyage ou la destination ?

Il stoppe à un feu tricolore, m'observe une nouvelle fois tandis que je lutte pour ne pas en faire autant.

— Alors ?

Il redémarre sans secousse alors que j'examine les rues comme je ne l'ai jamais fait.

— Le voyage, j'imagine, finis-je par articuler.

— La routine ou l'aventure ?

— L'aventure, sans hésitation.

Il sourit lorsque j'ose un coup d'œil en coin, mais j'ignore si son rictus est satisfait ou suffisant.

— Une éternité de banalités ou cent ans de passions ? poursuit-il.

— Ça a déjà commencé ? Parce que je vous rappelle que mes confessions sont nocturnes.

Il rit sobrement et me lance un sourire ravageur.

— Je me demandais quand vous alliez vous rebeller.

Connard ! Je lève les yeux vers le ciel en guise de réplique quand il rit de plus belle.

— Concrètement, reprend-il, notre séjour de pénitence débute dans deux jours.

— De pénitence, carrément ?

— Je ne pense pas me tromper en affirmant que vous n'êtes pas du genre à vous étaler, à parler de vous ou à vous lamenter sur votre sort.

Je ne réfute ni ne confirme, je sens que ce chef de malheur me déchiffre plutôt bien et je ne lui donnerai pas le plaisir ou le pouvoir de tout connaître de moi.

— Aujourd'hui, nous allons dans l'hôtel que mon ami Ricardo ouvre dans peu de temps, récupérer nos chambres respectives et visiter un peu les lieux. Ça vous va ?

— J'ignore comment je peux vous remercier pour tout ce que vous…

— Obtenez votre diplôme, mademoiselle Tredici, m'interrompt-il sévèrement. Je n'attends rien en retour.

Son ton sec me surprend tellement que je plante mon regard sur lui sans comprendre pourquoi il réagit ainsi.

— Je ne fais pas partie de ceux qui cherchent à se faire mousser, enchaîne-t-il en me snobant.

— Je n'ai pas dit cela en ce sens, m'irrité-je passablement.

— Tous les nantis ne sont pas des influenceurs à la poursuite de premières pages dans les tabloïds…

— Monsieur Reyes, le coupé-je, je ne vous accuse de rien, respirez un coup, hein !

— Désolé, se calme-t-il. *Aux goûts de la rue* est supervisé par la haute autorité des comptes pour les associations à but non lucratif, déroule-t-il. J'y tiens. Tous les ans, j'exige une certification comptable d'une société spécialisée et indépendante, je ne veux et ne peux pas réaliser de profits. Et je ne désire pas plus que l'on clame partout que *waouh, je suis formidable !*

— Vous recommencez, le préviens-je.

Je souris un peu pour que mes paroles ne passent pas pour une menace.

— Vous savez, je suis conscient que j'ai eu de la chance. Je suis bien né. J'ai eu des parents qui ont su mêler autorité et tendresse, nous inculquant les limites à ne pas franchir et celles méritant nos propres expériences.

Je l'écoute s'exciter tout seul malgré mes deux avertissements.

— Ils ont sévi lorsque c'était nécessaire et ont toléré quand c'était important. Ils ont eu les moyens financiers et humains d'élever trois enfants. J'ai réussi, souligne-t-il. Très bien.

La tonalité de ses mots transpire d'une certaine fierté, comment lui en tenir rigueur d'ailleurs ? Il travaille comme un dingue, j'en ai été témoin.

— S'investir pour des gens qui n'ont pas eu cette possibilité, c'est ça qui devrait être obligatoire.

Sa voix se modère et s'anime en fonction de ce qui lui tient à cœur et ricoche dans l'habitacle de la voiture, pour venir s'implanter tout au fond de moi. Sa générosité et sa sincérité semblent sans limite, mais voilà, elles semblent. Sont-elles authentiques ? Je ne pourrai l'apprendre qu'avec le temps.

Sauf que tu ne l'as pas, Ayline !

— Vous aimez que l'on parle de votre association, mais pas de vous.

Il tique légèrement en inclinant un peu la tête, conforme à son ressenti.

— J'aime que l'on parle de mes talents culinaires, rectifie-t-il. Du palace. Que les deux plaisent, ça rapporte du fric, ne nous leurrons pas. C'est ce qui fait vivre mes employés, et moi en substance.

— Honnête ! lâché-je sans réfléchir.

— Mais si je peux me servir de ma notoriété pour publiciser l'association, je n'hésite pas.

— Mais pas le contraire, assuré-je.

— Voilà, vous avez tout compris, sourit-il.

Il empoigne le volant en serrant les poings, contractant les muscles de ses avant-bras. Je bugge sur ses veines rapidement saillantes alors qu'il accélère quand il passe le panneau. San Francisco est maintenant derrière nous.

— Nous y serons dans moins d'une heure.

Il annonce l'horaire avec un tel détachement par rapport à l'instant d'avant que je me questionne sur son état psychique. Je valide donc son besoin de vacances. Un silence paisible s'installe, j'appose ma tête contre ma vitre qui tremble à peine, me berçant doucement par la perception infime du bruit. La musique retentit sobrement m'indiquant qu'il a remarqué ma position. La voix d'Adèle frémit, je ne suis même pas sûre d'avoir entendu la fin du morceau.

Chapitre 25
Arrivée agitée

Réno

Je me gare dans le parking souterrain de l'hôtel et arrête le moteur. Ayline sursaute dès que la voiture stoppe, se redresse vivement et réalise où elle se trouve. Les cheveux décoiffés, les pupilles encore emplies de sommeil, elle me regarde sans me voir. Étrange sensation.

— On est arrivés ? bredouille-t-elle.

— Oui.

Les yeux écarquillés, elle ne se fatigue pas à arranger sa coiffure emmêlée.

— Je suis désolée de vous avoir faussé compagnie, s'excuse-t-elle.

— Pas grave, la rassuré-je.

— C'est votre bagnole aussi, accuse-t-elle. On se croirait dans un avion…

C'est complètement gratuit ça !

— Vous reprochez à ma voiture d'être trop confortable ? m'étonné-je.

— Absolument.

Elle ne se démonte jamais cette nana ! C'est justement ça qui est vivifiant, c'est bien et… également fort embêtant.

— Vous ne seriez pas un peu de mauvaise foi ? plaisanté-je en la fixant.

Ses yeux verts me désarçonnent une nouvelle fois. J'y lis une vérité et une sincérité qui n'existent pas dans ses mots. Impression bizarre bis.

— Pas du tout. Si elle n'était pas aussi confortable, je ne me serais pas endormie et je vous aurais tenu compagnie, soutient-elle.

— Mais comme c'est pas grave…

— … parce que vous ne vous êtes pas endormi.

— Sans doute parce qu'il y avait moins d'une heure et demi de route.

Je lui adresse un clin d'œil machinal en déverrouillant ma portière et me dirige vers les ascenseurs.

— Et nos valises ? m'interpelle-t-elle.

— Ils vont s'en occuper, balancé-je sans ralentir.

— Non, mais je rêve ! s'indigne-t-elle. On peut quand même se charger de nos bagages, non ?

Je soupire en revenant vers mon véhicule, pas sûr qu'elle s'en rende compte.

— Très bien, mademoiselle Tredici, je me sacrifie.

— Ça m'étonnerait que votre ami ait beaucoup d'employés s'il n'est pas ouvert, poursuit-elle.

Pas faux.

— La faute à Hector qui fait tout !

Elle plisse ses paupières en se retenant de sourire, mimant un O silencieux avec sa bouche. Pas de rouge à lèvres non plus, pas de maquillage depuis son agression. Et le pire, c'est qu'elle n'en a pas besoin. Elle est rayonnante sans, étonnante avec. J'ai pu m'en rendre compte la fois où je l'ai obligée à être ma barmaid du soir. Elle avait juste accentué son regard d'un trait fin de liner, un peu de fard à paupières et un rose à lèvres relevant la brillance de sa bouche.

— Vous n'avez pas osé ?!

— Mmm, hésité-je, je crois bien que si.

— Hors de ma vue, monsieur Reyes ! plaisante-t-elle.

Les portes d'une cabine s'ouvrent et attirent nos attentions respectives. Ricardo apparaît, sourire paniqué aux lèvres. Il a beau le cacher, ça se voit à des kilomètres.

— Réno, se détend-il en se rapprochant. Tu as fait bonne route, mon ami ?

Je jette un coup d'œil entendu vers Ayline qui me tire la langue en retour. Si elle savait, à cet instant, ce qui me traverse comme envie en réponse à la grimace qu'elle m'adresse.

— Très bonne, me retiens-je d'éclater de rire. Comment vas-tu ?

— En pleine préouverture, rétorque-t-il en perdant sa bonne humeur. Bonsoir, mademoiselle, enchaîne-t-il sans trop la calculer.

— Un problème ? me renseigné-je.

— Je vais devoir vous attribuer une même suite, explique-t-il. Je suis navré, mais nous avons l'inspection de toutes les chambres cette semaine. Elles doivent être toutes nickel et… vides.

— Je comprends, écoute si ça pose…

— Pas du tout, m'interrompt-il, il y a deux chambres séparées dans la suite. Je vous surclasse, raille-t-il. Accompagnez-moi.

Il nous précède en s'emparant d'une des deux valises et nous invite à le suivre. Ayline, silencieuse, m'imite.

— Excusez mon impolitesse, mademoiselle…

— Tredici, sourit-elle.

— Bienvenue dans mon humble hôtel.

Tout est relatif, l'ascenseur pue déjà le luxe à plein nez, une voix douce nous annonce même que les portes se referment.

— C'est pour les malvoyants, précise Ricardo.

Je me doute, oui…

— Les suites ne seront contrôlées que dans quinze jours, je vous l'ai fait préparer en urgence, alors n'hésitez pas à nous interpeller s'il manque des choses.

— C'est déjà très gentil à vous de nous héberger, ainsi que de me donner l'opportunité de suivre cette formation, bégaie Ayline sans le regarder.

— Je vous en prie, Réno est un ami cher à mes yeux, déroule-t-il. En plus, il vient me filer un coup de main.

— Tu m'offres quinze jours de vacances, interviens-je.

— Quinze ? intercède Ayline qui nous écoute attentivement.

Je ne sais pas si elle attend une confirmation, mais je ne la lui accorde pas.

— Ça fait longtemps que je n'en ai pas pris, continué-je. Ce que tu m'as donné comme tâche est facile. Ça va aller vite.

— Tu vas me sortir une grosse épine du pied, je comprends rien à leur système.

— J'en ai chié aussi la première fois.

— Ça me rassure. Je cours un peu partout en ce moment, se justifie-t-il.

— Je veux bien te croire.

— J'ai déjà mon majordome, tu remercieras Hector d'ailleurs. Il est parfait.

Je souris en guise de réponse.

— N'hésitez pas à le solliciter, ça l'entraînera, plaisante mon pote.

On atteint le rez-de-chaussée, débouche dans le hall de l'hôtel, encore en chantier. Des bâches transparentes recouvrent les sols, ils sont en pleins travaux.

— Ne regardez pas le désordre, badine-t-il une nouvelle fois. Alfred !

Un homme en costume et queue de pie se retourne quand Ricardo l'apostrophe. Âge identique à celui d'Hector, 50 ans, grisonnant, il doit même leur manquer le même nombre de cheveux.

— Monsieur ? s'avise le clone de mon bras droit.

— Voici Réno Reyes et son hôte, mademoiselle Tredici.

— Ayline, coopère maladroitement la concernée.

— Chef Reyes, s'incline-t-il, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

— En bien, j'espère ? m'amusé-je en lui rendant son salut révérencieux.

— Oui, monsieur, c'est un honneur de vous rencontrer.

— Attendez de mieux le connaître…

Tous les regards se tournent vers *LA* responsable de cette intervention. Ayline Tredici rougit des pommettes en s'excusant, silencieusement, d'un sourire apitoyé et mortifié. Ricardo éclate de rire alors qu'Alfred pince les lèvres pour ne pas se moquer.

Elle vient de séduire tout le monde.

— Vous pouvez les conduire jusqu'à leur chambre, s'il vous plaît, Alfred. Je passe après, s'adresse-t-il à moi, j'ai plusieurs livraisons et on n'est pas nombreux.

— Tu as besoin d'aide ? proposé-je aussitôt.

— Hors de question, oppose-t-il tout aussi vite. C'est de ma signature dont ils ont besoin partout en même temps, pas de mes bras. Tu n'es là que pour la gestion informatique, pas de travail, Réno, Hector a été très clair !

— Hector n'est pas là, réfuté-je.

— Mais Alfred, si ! réagit Ricardo.

Le concerné se racle légèrement la gorge.

— En effet, monsieur, il a été très clair.

— Allez-y, nous encourage Ricardo, on se voit pour le dîner, j'ai mis mon second au défi. Il a failli faire une syncope lorsque je lui ai dit pour qui il cuisinait ce soir.

Il disparaît après une tape sur mon épaule tandis qu'Alfred nous invite à l'escorter. C'est lui cette fois qui se charge de nos bagages, il n'en démord pas bien qu'Ayline insiste.

— Vous êtes nos premiers clients, atteste-t-il, permettez-moi d'agir comme je le ferais avec d'autres.

Ayline capitule finalement en lui réclamant tout de même d'user de son prénom, et ce, de façon répétée. Le majordome plie, mais ne rompt pas, elle ne gagnera pas. Et je n'ai pas l'impression qu'elle aime ça. Je l'espionne en pianotant sur l'écran de mon portable. Elle porte une tunique en lin, évasée au col, laissant mon imagination cogiter sur la naissance de sa poitrine, surtout que le vêtement, quelque peu transparent, projette les contours de son soutif. Il cache aussi une partie de son short en jean dont je ne discerne que les franges négligemment découpées aux ciseaux.

En revanche, j'ai eu tout le loisir de mater ses jambes quand la belle au bois dormant était au pays des rêves. Je n'ai rien fait de mal, je les ai juste contemplées. J'ai bien eu envie de les frôler, histoire de vérifier si elles sont aussi douces qu'elles en ont l'air, je suis parvenu, tant bien que mal, à me réprimer.

Chapitre 26
Deux chambres oui, mais…

Ayline

— Je vous en prie.

Alfred s'écarte galamment afin de m'ouvrir le chemin. J'ai prié pour ne pas qu'on soit au treizième étage, certaine que j'aurais pu être impolie si ça avait été le cas. Mais on s'immobilise au sixième. Ouf ! J'accepte de sortir en premier, mais j'sais même pas où je dois aller.

— À droite, mademoiselle, m'indique notre serviteur.

Je tourne donc… à gauche.

— L'autre droite, ricane Réno Reyes.

Je le fusille du regard alors qu'il pouffe dans sa barbe de trois jours, moche, longue et (re)moche, mais qui lui donne aussi ce fichu charme de trop.

— 666, s'embourbe Alfred en annonçant le numéro de la chambre.

J'hésite deux secondes quand la serrure électronique, alors rouge, passe au vert et qu'Alfred y pénètre sans trop la ramener.

— Très bon nombre, balance le chef en imitant le maître d'hôtel.

Faudrait pas qu'il soit annonciateur de l'antre du diable. Je finis par les rejoindre et reste sans voix lorsque mes rétines découvrent l'immense et magnifique salon de la suite. Décoré dans différents tons de gris, épuré et moderne, il possède toutes les garanties d'opulence et de bien-être.

— Vache !! m'exclamé-je en échappant mon sac à dos.

Je me dis finalement que le 666, c'est juste le 999 à l'envers, hein ? Je n'ai vu de télé aussi grande que chez le chef, qui se tient à mes côtés, charmé par la décoration.

— Vous avez deux chambres séparées, là et là, nous éclaire Alfred. Chacune possède ses propres toilettes et sa salle de bains. Elles sont jumelées par une porte commune…

— Comment ça par une porte commune ? répété-je en lui coupant la parole.

Impolie !

— Vous… pouvez… la tenir fermée… chacun de votre côté, bafouille-t-il. Est-ce un souci ?

— Non, Alfred, intervient Réno, ça ira.

Comment ça « non ça ira ? Ça va pas du tout au contraire.

— Dans le fond, ici, vous avez une kitchenette, micro-onde, bouilloire, plaques, lave-vaisselle six couverts, minifour et frigo. Là de la vaisselle, n'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— C'est parfait, Alfred.

Le chef doit se fâcher afin qu'il accepte le pourboire qu'il lui tend, il finit par céder et nous laisser en tête-à-tête.

Non prévu, le tête-à-tête.

J'étais persuadée que je serais dans une chambre seule, tranquille et que je pourrais me jeter sur le lit comme une dépravée.

— Vous prenez laquelle ?

— Laquelle quoi ? interrogé-je en revenant au présent.

— Quelle chambre ? m'éclaire-t-il.

— N'importe, l'informé-je, un peu agacée.

— Au plus près, décide-t-il en y entrant.

Il referme derrière lui, me laissant seule avec ma contrariété. Peut-être qu'il a raison. Je m'approprie celle qui reste donc, mais le chef Reyes ferme et verrouille la porte commune de son côté au moment où je prends possession des lieux. Là encore, je fais comme lui. Je constate, effectivement, qu'il y en a deux, et que chacun peut se barricader à sa guise, voilà qui me rassure.

C'est seulement à cet instant que je pivote sur moi-même et observe la chambre. Tout est beau et si… irréel. L'endroit est reposant, la salle de bains majestueuse et le lit immense. L'épaisseur du matelas me fait de l'œil et je ne tergiverse pas longtemps. Je m'élance dans la pièce, prends appui sur mes pieds et m'affale sur le lit. Je jubile de tout ce qui m'entoure, consciente que la chance me sourit enfin. Pour combien de temps ? Ça, je l'ignore. Il sera bien assez tôt pour m'en inquiéter.

Je m'empresse de prendre des photos de ma chambre et les envoie à Anahé, en mode selfie merdeuse. Mais elle ne me répond pas. Je ferai pareil avec le salon plus tard. Je me connecte au Wifi de l'hôtel et navigue un peu sur le Net. Le chef ne m'a rien annoncé, je suppose donc que rien n'est prévu, et au pire, il sait où me trouver. Je contrôle à nouveau que les deux côtés sont fermés et file sous la douche italienne, juste histoire de me la péter puisque j'en ai pris une avant de quitter San Francisco.

Mais lorsqu'on toque, deux heures sont passées, je suis à plat ventre sur mon lit, enveloppée dans le peignoir qui nous a été fourni, les cheveux emballés dans une serviette de bain, pas du tout (donc) en état d'accueillir quelqu'un. En plus, je textote avec Anahé.

— Euh… oui ? questionné-je à travers la porte.

— Il n'y a que vous et moi, mademoiselle Tredici, tonne la voix du chef.

— Je sais, mais… je suis en peignoir, hésité-je.

Un silence plus long que la norme m'interpelle sur sa possible présence. Est-il parti ?

— Je vous attends dans le salon.

Ses pas s'éloignent, il est chaussé. Je n'ose pas le questionner

davantage et me prépare comme si gentiment demandé. En conséquence, je suis prête quarante-cinq minutes plus tard, il est 15 heures. Je m'observe une dernière fois dans le miroir : jean noir et moulant check, chemise noire check, sandales à talons check. Je vérifie mon maquillage, rien d'excessif : un trait de liner, un brin de fard à paupières, puis à joues ainsi qu'une trace de rouge à lèvres, rose pâle légèrement brillant. Les hématomes ont disparu de mon visage… enfin. Mais je garde quelques stigmates de l'agression, ailleurs sur mon corps.

Je débarque dans le salon dans une discrétion si exemplaire que le chef ne me repère pas. Assis sur un des canapés (oui, il y en a deux !), il a l'attention fixée sur son portable. Vêtu d'un jean bleu clair, un T-shirt simple, blanc, mais dont le petit nœud papillon brodé trahit la marque (j'me disais aussi), il semble écrire un mail ou un message. Il ne s'est pas rasé. Des tennis basses, blanches également, finissent de l'habiller. Je l'observe dans cette normalité anormale. Ai-je bien fait d'accepter de passer autant de jours avec un mec aussi beau, sexy et attirant ? Parce qu'il est tout ça simultanément.

Est-ce que je dois me signaler ?

Subitement, il relève les yeux et m'aperçoit. Il me dévisage deux ou trois secondes qui me paraissent interminables tandis que j'exécute des pointes, trop nerveuse quant à son examen en règle.

— Vous… très bien !

Il bondit sur ses pieds, glisse son téléphone dans la poche avant de son jean, et cherche s'il n'a rien oublié.

— Vous êtes prête, parfait.

— J'ignorais que vous aviez prévu quelque chose.

— Je me suis dit qu'on pouvait peut-être, enfin que ça vous plairait de faire le tour du proprio… ou d'aller manger une glace, ou les deux d'ailleurs.

Ça me rassure qu'il soit également perturbé, je me sens moins seule. Juste avant de paniquer davantage. Pourquoi semble-t-il troublé ?

— Tout va bien ? m'informé-je.

— Oui, oui, excusez-moi, j'étais sur un mail… ça m'a déconcentré.

— Le travail ?

— Derniers réglages, se justifie-t-il.

— J'vous ai à l'œil, monsieur Reyes, le menacé-je faussement. Je n'hésiterai pas à vous balancer à Alfred.

— Vous oseriez ?

— Sans culpabilité aucune ! attesté-je avec conviction.

— C'est moche de rapporter, mademoiselle Tredici, raille-t-il.

— C'est mal de mentir, chef.

— Je ne mens qu'en cas de force majeure.

— Pas mon problème, monsieur Reyes. Si vous ne respectez pas le

deal, je vous dénonce.

— Ça vous case dans les collabos, c'est pas génial.

— Casez-moi où vous voulez, vous êtes averti, c'est tout.

— Où je veux ? plaisante-t-il sans que je ne m'y attende. Mon invitation prouve les efforts récurrents que je réalise afin de profiter de ces jours off.

— Ou comment se dédouaner quand on est pris la main dans le sac.

Il sourit une fois de plus, persuadé de m'avoir retourné le cerveau. Sauf que je prends garde, je me méfie de cet homme aux cent visages (tous magnifiques), capable de s'emporter après un fou rire, et aussi caractériel que charmant.

Chapitre 27
Premier soir…

Réno

Après la visite de l'hôtel et la glace, nous sommes allés marcher sur la plage en enchaînant avec le dîner en compagnie de Ricardo. Il est presque minuit, les nombreux verres ingurgités la sonnent à peine, elle rit peut-être plus facilement.

— Sixième étage, chambre 66 donne donc 666. Alfred m'a expliqué que ce n'était pas la chambre du diable.

— En effet, ris-je face à l'exposé qu'elle en fait.

Que je connais pour avoir le même système au palace, et qu'elle n'a pas dû remarquer.

— L'autre côté, mademoiselle Tredici, la dévié-je à l'opposé de la direction qu'elle prend.

— Ça, c'est pas acquis, pouffe-t-elle.

Je déverrouille notre suite et l'invite à y entrer.

— Vous savez ce que l'on dit sur la galanterie, chef ?

Elle se dirige directement vers la terrasse et allume son joint, elle tire une chaise sur laquelle elle s'assied, près de la baie vitrée.

— Non, mais vous allez m'éclairer.

— La galanterie c'est juste pour nous mettre dans votre lit.

Elle inspire une taffe et en recrache la fumée, négligeant la sensualité qui émane d'elle alors. Les jambes croisées, presque accoudée dessus, elle me fixe en attendant ma réaction. J'éclate de rire évidemment tandis qu'un joli sourire arque ses lèvres pulpeuses.

— Je n'ai besoin d'user d'aucune courtoisie pour cela, mademoiselle Tredici.

— C'est très… arrogant, stipule-t-elle à juste titre.

— Peut-être, avoué-je, mais c'est la triste réalité.

À son tour de se marrer avant de boire une gorgée du nouveau verre que je lui ai préparé. Je m'installe sur le fauteuil le plus proche.

— Triste réalité ? Comme vous y allez ! s'esclaffe-t-elle.

Lapsus certainement révélateur.

— Je reformule, alors : c'est la vérité.

— Voilà qui est mieux. Mais on ne dit pas ça à une femme, rit-elle.

— Si seulement je souhaite qu'elle y finisse, argumenté-je.

Mal.

Le visage de ma barmaid se modifie, même si elle tente de rapidement le masquer. Je n'ai pas l'intention de tenter quoi que ce soit au risque de tout gâcher. Comme pourrait-ce se finir à part mal ? Et je ne compte plus jamais faire confiance à quiconque, la trahison

est un sentiment tenace, j'en ai encore les veines en fusion à ce souvenir. Je la ferais donc souffrir et ce n'est pas dans mes projets.

— Parlez-moi du chef Reyes, écarte-t-elle le sujet.

J'approuve.

— J'ai 30 ans, je suis chef depuis peu en réalité. J'ai suivi un cursus de management et de commerce à l'université d'où je suis sorti diplômé à 23 ans. J'ai alors passé celui de cuisinier et j'ai ouvert un premier restaurant. Puis, j'ai vu plus grand lorsque les critiques ont vanté ma cuisine. Et voilà…

J'écarte un peu les bras, satisfait et flatté de ma présentation.

— Vous battez des records, un paragraphe pour résumer trente ans d'existence.

Mes mains retombent de part et d'autre de mes flancs, elle vient de fracasser mon parcours !

— Surtout que vous n'avez parlé que de travail. J'en conclus que vous ne décrochez donc jamais, en déduit-elle.

— C'est un jugement un peu sévère…

— Une triste réalité, me coupe-t-elle, fière de sa répartie.

— Elle est bien placée, lui concédé-je volontiers.

— Merci.

Elle s'incline comme une star devant son public. On n'est peut-être pas si loin de la vérité, cette jeune femme est absolument hermétique à l'homme que je suis, au chef, au patron ou au président d'association. Elle s'en fout de qui je suis en ayant conscience du risque que je peux représenter si elle exécute un pas de travers. Son haut s'échancre au même moment, dévoilant sa poitrine, ou du moins le soutif qui la retient. Je contemple ce qu'elle m'expose en toute naïveté, ignorant ce désir fulgurant qui me traverse encore et encore. Je combats l'attrait qui s'insinue en moi, comme un venin démoniaque qui s'empare de mes veines.

Toutes mes veines.

Je bondis sur mes pieds pour aller rajouter du whisky dans mon verre où il en reste encore. Mais pas grave, je dois me détourner de la tentation, le charme naturel est le pire, et Ayline Tredici en est saturée.

— Je vous suis.

Je sursaute et pivote lorsque sa voix, tout près, me surprend, elle est juste dans mon dos. Je rétrograde sans bouger mes jambes, déplaçant seulement le haut de mon corps.

— Désolée, je vous ai fait peur ?

— Euh… non, non.

Elle recule de deux pas puis me scrute à sa façon.

— Si, assure-t-elle, je vous ai fait peur. Vous avez sursauté.

— J'ai été surpris.

— Vraiment ? raille-t-elle.

— Je ne vous ai pas entendue arriver, me justifié-je.

— Vous n'avez pas l'esprit tranquille, chef.

Elle n'a pas idée !

Elle reprend son joint et retourne à sa place sans imaginer un seul instant les images pas très honorables qui m'inondent.

— Je vous suis, articulé-je, c'est pour le verre, c'est ça ?

— Oh… oui.

Elle rit une nouvelle fois quand elle pige que ça portait quand même à confusion, vu qu'elle me suivait également de ses pas.

— Que de quiproquos dans nos échanges ! ricané-je en reprenant enfin contenance.

— Je suis curieuse, chef, la cuisine ne vous a pas attiré avant ? me questionne-t-elle après quelques minutes silencieuses.

— J'ai toujours cuisiné, d'aussi loin que je me souvienne. D'abord avec ma grand-mère qui n'hésitait jamais à réaliser des recettes avec nous. Durant les étés de mon adolescence, je choisissais les colonies dédiées aux arts culinaires. C'est d'ailleurs là-bas que j'ai rencontré Ricardo. J'étais boulimique de livres et de vidéos qui traitaient de gastronomie.

— Tombé dedans quand vous étiez petit, saisit-elle.

— Oui, on peut dire ça. Mais je voulais un plan B au cas où…, expliqué-je. Étudier le management et le commerce m'a beaucoup apporté, on ne gère pas d'hôtel-resto sans ça. Je n'ai pas commencé par des plans sur la comète, j'ai étudié les marchés, économisé, échafaudé chaque possibilité.

— C'est un parcours étonnant, me félicite-t-elle.

— Des gens ont cru en moi, je n'aurais pas réussi seul.

— Lorsque les habitants de cette Terre auront compris ça…

Ils auront tout compris, oui, bien sûr. Une même firme ne peut pas se dédouaner de sa pollution en fabriquant des poubelles pour se donner bonne conscience.

— C'est le bon personnel qui fait fonctionner une entreprise, pas le contraire. C'est important de travailler dans la bonne humeur.

— Parce que ça vous arrive de l'être ? plaisante cette peste.

— C'est vous qui ne l'étiez pas à notre arrivée, riposté-je aussitôt.

— OK. Elle est bien placée aussi…

Elle pince les lèvres, avant qu'un rictus discret les orne, m'accordant difficilement ce point.

Chapitre 28
Premier jour…

Ayline

Réno Reyes a donc ajouté deux jours à ses vacances, ma formation ne débutant que lundi soir. On est samedi, il est 10 heures, j'ai déjeuné, je me suis douchée (hiii !!), j'ai nettoyé et j'ai même fait mon lit. Autant dire que je tourne et je vire seule dans la suite depuis plusieurs minutes maintenant. Soit le chef dort encore, soit il est déjà dans les pattes de Ricardo. Deux solutions s'offrent donc à moi : je fouille tout l'hôtel et prends le risque très probable de me perdre ou je vérifie sa chambre.

Ouais ! On est d'accord que je me suis autorisé un choix que je n'avais pas. Seule la première option est jouable. La porte s'ouvre à la volée sur la complexité de mes pensées, et il apparaît dans un naturel désarmant : pas coiffé, en T-shirt froissé et sale, moulé dans un jean si usé que l'on pourrait voir à travers, déchiré à trop d'endroits, la barbe toujours pas rasée et des baskets pourries. Je procède à un second passage pour enregistrer les couleurs, les tons sont tous dans les bleus, clairs et foncés. Pour le reste, mon cerveau se soustrait à des détails, trop focalisé sur l'homme.

— Vous êtes réveillée !

Il sourit en refermant alors que je me retiens de lui répliquer que « ben oui, je suis réveillée », sinon on ne nous a pas tout dit…

— Préparez-vous, j'ai une surprise !

Là aussi, je bugge. Il est aveugle, ma parole, je suis prête.

— Je me douche et on y va.

Euh…

Il ne me laisse pas le temps d'en placer une en se dirigeant vers sa chambre. Il ne s'est pas immobilisé une seule fois, suspendant mon être entier à lui. Il disparaît en poussant mollement sa porte qui ne se ferme pas complètement.

Ô malheur !

— On va où ? réussis-je enfin à articuler.

Mais l'eau coule déjà, inutile que je m'égosille. C'est si indécent d'être beau comme il est, voire presque insultant. Ce mec a tout pour lui, difficile de détourner le regard. Contempler ce qui est beau n'est pas un délit ni interdit, le souci étant que le fixer en permanence n'est pas, là non plus, une alternative. C'est un humain, pas un objet.

Va falloir te reprendre, Ayline !

— Prête ? me surprend-il une fois encore.

Ça n'a pas évolué depuis tout à l'heure…

— On va où ? répété-je devant lui ce coup-ci.

Mais ses cheveux humides dégoulinent sur son visage, pas tout à fait sec non plus. Il s'est changé : une chemise cintrée, blanche, détonant avec le noir de son short, s'accorde avec ses baskets. Le col s'imbibe aussi tandis que je piste le chemin de chaque goutte.

Error 404.

— Surprise. Prenez juste un maillot de bain.

— Je l'ai sur moi.

Ses pupilles singulières, éclaircies par l'ensoleillement, se figent subitement sur moi. Il bloque tous ses gestes sans cesser de m'étudier.

— Enfin, sous… mes… habits, quoi…, balbutié-je soudain intimidée.

Depuis quand, sérieux ?

— Très bien. Parfait.

Il se saisit de ses papiers et de son portable qu'il glisse dans les poches arrière de son bermuda. Je l'imite et m'empresse de le suivre.

Il enfile ses lunettes de soleil lorsqu'on atterrit dans la rue, jette un coup d'œil des deux côtés et avise un véhicule qui paraît nous attendre. Je ne suis pas loin de me croire sur le tournage d'un film du célèbre agent secret britannique, James Bond.

— Allons-y.

Il m'ouvre la portière et me rejoint sur la banquette arrière tandis que je remarque, seulement maintenant, qu'il y a un chauffeur.

Oui, Ayline, c'est pas une bagnole téléguidée !

James Bond en a une, lui, alors *ta gueule,* voix de mes deux !

— Mademoiselle Tredici ?

— Hum ?

— On y est.

Euh… il y a des failles spatio-temporelles ici ?

— Une voiture pour un si court trajet ?

— Je ne peux en laisser aucune sur le port, mademoiselle Tredici.

Sur le…

Je percute enfin (il est temps) et m'agrippe à sa main tendue. Il empoigne la mienne avec douceur et m'aide à sortir de la voiture. Je me retrouve, une fois de plus, trop près de lui, sa paume enveloppant toujours mes doigts.

— Il fait beau, aucun nuage à l'horizon, peu de vent et une mer calme. Parfait pour un tour en bateau.

Il racle sa gorge pour éclaircir sa voix.

— En bateau ? Mais j'ai jamais fait de bateau ! m'affolé-je.

— Ce qui n'est absolument pas un handicap, mademoiselle Tredici, votre rôle : vous asseoir et en profiter, enchaîne-t-il.

Il me passe un gilet de sauvetage alors que je n'ai même pas remarqué que nous étions déjà sur l'embarcadère, m'apaise sans mot

et me persuade sans bruit. Il enveloppe mon bras du sien et m'emmène sans effort jusqu'au bateau.

— C'est le vôtre ? m'informé-je.

— Non, en louer un de temps en temps me coûte moins cher, tient-il à m'expliquer.

— Il est immense !

En effet, la vedette combine un design moderne et un confort luxueux. Dotée de six places, elle est également pourvue d'une cabine qui paraît somptueuse. Un petit pont s'y ajoute ainsi qu'une alcôve protégeant la place du pilote. Il y grimpe avant moi et me présente sa main afin de me faciliter la tâche.

— Prête pour cette première fois ? demande-t-il, sérieux.

Des pensées pas très correctes, sensuelles et excitantes s'infiltrent dans mon crâne alors qu'il ne me semble que joueur, sans arrière-pensée aucune.

Je me bafferais bien…

— Installez-vous ici.

Obéissante, je me place à l'endroit qu'il m'indique en toisant chaque recoin de la surface sur laquelle je vais devoir survivre les prochaines heures.

— Qui conduit ? m'interrogé-je.

Enfin ! (Oui je sais.)

— Moi bien sûr.

Ben oui, c'est tellement logique.

— Vous avez le permis ? me renseigné-je en plissant les paupières.

Quoi ?!

Je m'informe !

— J'imagine qu'il faut un permis pour ça, si ? Non ? On roule à droite ? À gauche ? Enfin… quand on croise un bateau, j'veux dire ?

Oui, je m'informe, j'vous l'ai dit !

— On navigue, mademoiselle Tredici, et on a généralement le temps d'éviter les autres marins. Ce n'est pas une autoroute, plaisante-t-il.

Ouais ben, comme je l'ai cité plus tôt, je n'ai jamais fait de bateau.

— Et oui, j'ai le permis.

Il me le prouve la seconde d'après, il détache le large cordage qui nous tient à quai, revient au poste de pilotage et démarre l'engin qui vibre sous nos pieds à présent. Je m'accroche aux bastingages quand il pousse sur un levier, gouvernant avec prudence jusqu'à la sortie du port.

Ça va, ça s'est plutôt bien passé… sauf qu'il accélère plus durement, dès que ça lui est possible, me contraignant à me cramponner davantage.

— Vous voulez essayer ? hurle-t-il de sa niche.

Je fais mine de ne pas avoir compris et le lui signe en gestes

désordonnés, mais le regard qu'il me lance m'assure qu'il ne me croit absolument pas.

— Rejoignez-moi ! ordonne-t-il.

Oui, c'est une sommation, rien d'autre. Il ne me laisse pas le choix et je le pige au second coup d'œil qu'il me décoche. Il viendra à moi si je ne vais pas à lui. Il ralentit notre allure, m'encourage d'un hochement de tête en s'embellissant d'un sourire enjôleur.

Une fois que j'arrive à sa hauteur, il s'écarte légèrement et me positionne entre la barre et lui.

— C'est comme un volant, mademoiselle Tredici, conduisez, je m'occupe du reste, prononce-t-il.

— Mais j'ai jamais conduit ! paniqué-je.

Pas sûr à ce moment-là du pourquoi j'angoisse. Sa proximité ou le challenge qu'il me lance.

— Vous n'avez pas le permis ? s'étonne-t-il.

— Si ! Enfin… non, je l'ai, mais pas officiellement, m'embrouillé-je dans mes explications.

Il ne répond pas, me fait taire en posant ses mains au-dessus des miennes et guide mes gestes. Après des minutes trop longues où il m'enseigne avec patience, je prends de plus en plus confiance et m'amuse comme une enfant. Au bout de quelque temps, il accoste a proximité d'une île et jette l'encre.

— Un verre ? propose-t-il en disparaissant dans la cabine.

Euh…

— Il fait jour, contré-je du tac au tac.

Il ressort avec une bouteille et deux verres sans se soucier un seul instant de mon refus.

— Et ? s'enquiert-il pour la forme.

Il fait sauter le bouchon qu'il récupère au vol, et le refourgue dans la poche de son bermuda.

— Vous ne buvez que lorsqu'il fait nuit ?

Non, bien sûr que non ! Mais l'alcool est le pire sérum de vérité que j'ai expérimenté des tas de fois… surtout sur les autres. Toutefois, notre deal étrange plane au-dessus de moi comme un danger… à ne parler que de soi. Croire que c'est intéressant et finir par le croire.

— Mademoiselle Tredici ?

Debout, face à moi et au soleil, il se trouve dans un contre-jour parfait, finalement il ne fait pas si jour que ça. Je m'empare du verre à pied qu'il m'offre, le remercie du bout des lèvres alors qu'il vient doucement trinquer avec le sien.

— Aux vacances ! célèbre-t-il en buvant une gorgée.

Ses yeux verts s'embrasent avec les rayons du soleil, se purifient et me renversent par leur transparence, le tout en même temps.

— Aux vacances, lui concédé-je.

Difficile de ne pas le lui accorder, cette formation est plus que ce que je n'ai jamais eu. Alors je ne parle même pas de l'hôtel, du lieu, et encore moins de celui qui me permet de vivre tout ça.

Chapitre 29
Trop vite…

Réno

Allongée sur le devant du bateau, Ayline Tredici… dort. Si, si ! Je ne me couvre que de ma chemise que je laisse ouverte, en actionnant le levier qui libère l'ancre. Moi qui ne rêvais que d'un plongeon et de quelques longueurs, je me suis fait plaisir. Mais il est temps de rentrer, on a déjà dépassé l'heure de retour. J'ai avisé le loueur bien entendu, je paierai, il le sait, ce n'est pas la première fois que l'on fait affaire.

La sirène du jour émerge de sa longue sieste. Toujours en maillot de bain. J'avoue que j'ai profité du spectacle. J'avais déjà eu un aperçu, il a été plus long aujourd'hui. Alanguie sur un canapé du bateau, elle se réveille mollement. Elle n'a pas beaucoup parlé cet après-midi, cependant je crois avoir compris mon erreur : elle n'a pas d'issues sur une embarcation, et les parages ne sont pas assez vastes. Elle s'est donc repliée dans la coquille qu'elle n'a pas conscience de porter. Comment apprivoise-t-on un être qui s'est construit seul, sans l'appui de ceux qui auraient dû se sacrifier pour lui ? De quelles façons gagne-t-on le crédit d'une enfant trahie par les adultes et qui n'a pu compter que sur elle-même ? Je suis allé trop vite dans sa prise de confiance. Il me semble encore loin ce temps où je devrai lui avouer pour ma mère, Ayline n'est pas prête, mais le sera-t-elle un jour ? Il faudra bien, ce moment sera un inévitable passage.

Un superbe coucher de soleil s'offre à nous quand je m'installe à la barre. Elle se redresse sur ses coudes, et contemple le ciel. Des dégradés de bleu, de blanc et d'orange s'entassent avec d'autres tons plus indéfinissables. Je suis la direction de son regard, mais quand je repose le mien sur elle, elle est assise, les jambes repliées contre elle et enveloppées de ses bras. Elle a renfilé sa tunique et admire ces fresques que la nature modifie pour nous chaque seconde. Le moteur résonne dans le déclin de lumières, le crépuscule ne tardera pas à nous cerner. Elle quitte son nid douillet, s'accroche en tâtonnant, puis se positionne à mes côtés.

— Tout va bien ?

— Oui, merci.

Elle baisse la tête, étrangement gênée. Que n'ose-t-elle pas me demander ?

— Et merci aussi pour cette journée, ajoute-t-elle.

Elle ne relève pas les yeux, craintive ou embarrassée, loin d'être l'audacieuse ordinaire qu'elle expose au monde entier.

— Une belle première fois alors ?

Je sais que l'intonation amusée de ma voix ne pourra que la relâcher et détendre cette atmosphère continuellement en dent de scie entre elle et moi.

Elle acquiesce en grimaçant, je n'en attendais pas moins d'elle.

— Validée, me concède-t-elle en souriant.

— Alors tant mieux. Mais je suis un marin d'eau douce, et chaude, hein ! lui précisé-je sur le même ton. J'aime voguer mais il faut du soleil, une eau calme et le petit tour qu'on vient d'effectuer.

— Je n'avais jamais… navigué, hésite-t-elle, et sans vous, ce serait probablement resté ainsi.

— Je suis ravi que ça vous ait plu.

Elle s'assied sur sa place de départ en balayant des yeux les alentours, s'étonnant de ce que la beauté du soir peut nous offrir. J'avoue que tout est réuni : pas de vent, temps doux, aquarelle géante et magnifique à contempler ainsi qu'une mer paisible.

Il fait quasiment nuit lorsque nous accostons ; le propriétaire nous attend et m'aide à arrimer. Âgé d'une quarantaine d'années, il m'adresse un salut quand il m'aperçoit et facilite la descente d'Ayline. Je n'entends pas ce qu'il lui dit, mais elle échange avec lui puis rit avec réserve. Debout sur le ponton, j'accélère le pas pour les rejoindre, curieux de la familiarité soudaine de ce mec.

— C'est gentil, mais non, discerné-je les mots d'Ayline en parvenant à leur hauteur.

— Un problème ? interviens-je.

— Aucun.

Sa réplique, trop rapide, m'interpelle lorsqu'elle s'éloigne. Que lui a-t-il dit ? Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas le questionner, l'indiscrétion a ses limites. Je lui ouvre le chemin en l'invitant à me suivre.

— Une balade à pied, histoire de ne pas utiliser de voiture pour un trajet si court ?

— On aurait donc pu le faire à l'aller ? riposte cette peste.

— On aurait pu. Vous voyez, j'apprends. On aurait pu aussi demander au loueur du bateau de nous ramener, enchaîné-je avec habileté.

— *Me* ramener, sourit-elle naïvement, je pense pas qu'il voulait que vous soyez de la partie.

— Certains hommes m'étonneront toujours.

— Vraiment ? insiste-t-elle dans toute sa candeur.

— Vraiment.

— Qui ne tente rien n'a rien, chef, réplique-t-elle au naturel. Puis s'ils tentent, c'est que certaines acceptent.

— Peut-être, mais quelqu'un d'accompagné, c'est abusé, protesté-je sur un ton plus grave que voulu.

— Il ne vous a pas cru en couple, monsieur Reyes, voyez le bon côté des choses.

Sa réflexion, pourtant vraie, me dérange de façon trop notable. Elle a raison néanmoins, je veux d'abord réussir ma vie, qu'elle soit professionnelle ou personnelle. C'est ma préoccupation première. Et qui plus est, avant de la partager avec une autre. Celle-ci étant la dernière de mes envies.

— Vous avez raison, voyons le bon côté des choses.

Au même moment, la féline stoppe brusquement ses pas et me tourne le dos en cherchant je ne sais quoi. J'apprécie et mate ses reins, ses hanches, et tout ce qui se trouve en dessous. Je suis pour… tous les bons côtés d'elle.

— Ça sent bon ! s'exclame-t-elle.

— Vous avez faim ?

— Ça donne faim, c'est différent.

— Ça vient de chez *Birdy*, le meilleur resto mexicain de toute la côte californienne, et c'est un chef étoilé qui vous l'assure, me vanté-je au passage.

— Vous ne faites rien pour me décourager…

— Jamais, mademoiselle Tredici, réfuté-je sur un ton trop caverneux. On y va ? l'incité-je.

Je me racle la gorge, bien conscient du trouble des situations que l'on partage.

— C'est l'heure de dîner.

— OK. J'abandonne, capitule-t-elle. Allons-y.

Je lui offre un sourire aussi satisfait que lors des grands soirs où je frôle les 400 couverts.

Complètement idiot.

— Vous paierez cette provocation, chef Reyes, menace-t-elle gentiment.

— J'ai hâte.

J'ignore si je lui lance (ou pas) un clin d'œil, comme si nous nous connaissions depuis des années. Ce qui est loin d'être le cas. Ayline Tredici, je l'ai rencontrée par un amas de circonstances… qui ont fait que… Il aurait été improbable que nous nous croisions dans un gala, par exemple. Je lui ouvre la porte de ce petit resto dont la devanture ne paie pas de mine et entre avant elle pour scruter les lieux, puis l'attire à l'intérieur.

— Réno ! s'exclame Birdy lorsqu'il me repère.

Il accourt dans ma direction, me serre chaleureusement la main et me désigne rapidement une table.

— Installez-vous, je m'occupe personnellement de vous, je reviens.

Il repart à la même allure avec laquelle il est arrivé tandis que je tire la chaise de mon accompagnatrice. Elle s'y assied quand je la prie

silencieusement de s'y installer. Elle m'obéit sans protester tandis que je me penche un peu plus au-dessus de sa tête.

— Et ce n'est pas pour vous avoir dans mon lit, mademoiselle Tredici, chuchoté-je en reprenant ses termes.

Son parfum s'immisce dans mes neurones au moment où elle retient un frisson. Moi, je m'empêche de poser mes lèvres dans son cou, mes mains où il ne faut pas. Sauf que je reste plus longtemps que prévu près de sa peau, presque prêt à assumer ce que je meurs d'envie de faire. Je finis par rejoindre ma place, face à elle, et note immédiatement le rose de ses pommettes. Elle refuse la confrontation visuelle. Dommage. C'est si revigorant d'échanger avec elle, elle ne se donne pas un air, Ayline est. Impulsive, mais sincère, spontanée, mais vraie, fougueuse, mais naturelle, elle se fout totalement de ce qui et ce que je représente et n'hésite jamais à me remettre en place.

Le plus souvent, sans prendre la moindre pincette.

Chapitre 20
Gage ou Karma ?

Ayline

— Et ce n'est pas pour vous avoir dans mon lit, mademoiselle Tredici.

Il murmure les mots que j'ai cités la veille en s'inclinant davantage près de mon cou. Je repousse le frisson qui s'insinue en moi, que je ne pense pas pouvoir réprimer. Heureusement, il s'écarte pour se positionner face à moi, tout pile, après un laps de temps qui m'a semblé bizarrement long. J'évite son regard que je sais joueur, seulement est-il aussi provocateur ? J'étudie l'endroit et sa décoration typique du Mexique. C'est coloré, bondé également, et si j'en crois ce que je vois, familial.

— Mademoiselle, Réno…, nous salue plus calmement le chef.

Un plateau à bout de bras, il me sort de ma rêverie, me sourit avant de poser deux chopes devant nous et un assortiment de tapas.

— Offert par la maison, prévient-il.

— Birdy…, commence le chef.

— Ne me contrarie pas, tu veux ? Sois gentil devant cette belle demoiselle. Enchanté, s'adresse-t-il à moi, je suis Birdy.

— Ayline, répliqué-je.

J'accepte de lui serrer la main qu'il me présente, mais il me gratifie d'un baisemain digne d'un preux chevalier, échauffant légèrement mes joues. Entre *la belle demoiselle* et le *baisemain*, rien de tel pour me mettre mal à l'aise.

— Où est Rosa ? intervient Réno.

Le patron me relâche en le fusillant du regard.

— En cuisine, et je te plains quand je vais lui raconter que tu n'es pas allé la voir.

— Y a du monde, j'irai après le coup de feu, assure-t-il.

— Tu sais que toutes tes excuses seront rejetées.

Ce n'est pas une question, mais une affirmation.

— Ouais, mais je suis chef, contre-t-il, et du monde inutile dans les pattes, c'est pas génial.

— D'ailleurs j'y retourne. Tu as des préférences pour le dîner ?

— Cette jolie demoiselle, comme tu la nommes, n'a jamais mangé ici, encore moins chez toi, explique-t-il.

— Alors on va y remédier, je vais vous préparer un méli-mélo de la carte. Accrochez-vous, Ayline, je vais vous concocter un délicieux panachage.

Il disparaît, ce mec est hyperactif, il ne semble pas tenir en place.

— Jolie demoiselle ? répété-je à haute voix.

— C'est pas moi, c'est lui.

Effectivement.

— Mais ça ne m'interdit pas de le penser également. Si ?

Que veut-il que je réponde à ça ? Il me prend de court là.

— Vous n'êtes pas fan des compliments.

— Quand ils sont justifiés, si.

— Celui-ci l'est, persiste-t-il.

Mes pommettes chauffent, et c'est pas lié à la température parfaite de ce resto.

— Vous êtes un habitué, on dirait ? tenté-je de dévier le sujet.

— J'y suis entré un soir sous une pluie battante. Il n'y avait que moi et je ressemblais à rien. Il m'a apporté de quoi me sécher suivi de ses spécialités et a dîné avec moi.

— Oh…, me ramollis-je.

— C'est plus tard que j'ai su qu'il était… fermé… en fait. Il s'apprêtait à partir.

Je pouffe face à son air drôle et émouvant, séduite un instant par sa simplicité et son humour.

— J'y reviens chaque fois que je suis ici.

— Vous venez souvent ?

Je me rends compte de l'indiscrétion de ma question trop tard, j'aimerais ravaler les mots, mais l'humain n'est pas doté de cette option.

— Une fois par mois, me répond-il sans artifice, une personne chère à mes yeux mérite mes visites régulières.

Je bois une gorgée de mon verre accompagné de tapas, histoire de me donner le temps de réfléchir. Que cache le chef dans ce petit coin de paradis ? Une femme ou un enfant peut-être. Mon esprit part dans tous les sens.

— J'espère pouvoir vous la présenter, continue-t-il en buvant à son tour.

La ? Je ne suis pas vraiment sûre de le vouloir, pourtant, je garde le silence, trop embrouillée par sa réplique.

— Ces tapas sont une véritable tuerie, éludé-je avec ruse.

La bouffe ? Un excellent dérivatif avec un chef…

— Et ce ne sont que des mises en bouche, souffle-t-il dans le brouhaha ambiant.

Étrangement, je l'entends très bien.

— Si le reste est meilleur, je ne réponds de rien, joué-je en conséquence.

Il sourit alors que Birdy nous apporte la suite, m'épargnant une nouvelle allusion. La musique rythme notre repas, excellent par ailleurs, avec quelques interventions du chef qui décortique chaque

goût que son palais affûté identifie. Moi, je me trompe à chaque bouchée, générant plusieurs railleries de sa part.

Au moment de partir, il s'éclipse en cuisine alors que je me dirige vers la sortie. Il salue Birdy avec un véritable respect et lui promet de revenir à la condition qu'il mange un jour dans son palace.

— On n'a pas réglé, lui signalé-je dès que l'on quitte l'endroit.

— Si, mais il ne le sait pas.

— Mais… j'ai rien payé moi ! m'insurgé-je.

— Je me suis acquitté de ma provocation de tout à l'heure, mademoiselle Tredici.

Sa paume se pose machinalement entre mes deux omoplates, me coupant le souffle un instant. Il le sait, le bougre.

— Vous parliez donc d'un règlement financier ? m'amusé-je tout autant.

— Pas vous ? s'étonne-t-il faussement.

— J'évoquais davantage le karma ou une sorte de gage…

Il incline sobrement la tête en plissant ses paupières, je flaire le piège, attirée par le danger, cependant je persiste en le défiant du regard.

— Et qui distribue… le gage ? hésite-t-il volontairement.

— J'ai dit karma ou gage…

— Je choisis gage, me coupe-t-il, fier de son effet.

Je prépare trop lentement ma réponse, fouinant au fond de mon cerveau ce qui lui couperait la chique.

— Surtout si c'est vous qui le donnez, ajoute-t-il.

L'enfoiré !

— Vous n'avez pas peur ? me moqué-je.

— De vous ?

— Du gage, rectifié-je, mais vous aimez les défis, je me trompe ?

— Peut-être…

Demeurant dans le vague, il n'affirme ni ne dément. Nous rentrons rapidement à l'hôtel par la porte sécurisée du personnel, à l'opposé de la principale. L'endroit est toujours désert, envahi de bâches et autres meubles encore enveloppés dans du plastique. L'ascenseur et puis la suite, le trajet se déroule dans un silence chargé, où ni lui ni moi ne parvenons à articuler le moindre son.

— Un dernier verre ?

Je pèse le pour et le contre avant d'accepter, entre les moments durant lesquels Réno choisit d'être agréable et taquin, et les autres où il souffle le froid, je ne sais plus vraiment comment me positionner.

— Je vais être sage pour le début de ma formation…

— Vous pourriez l'être dans une autre vie, me coupe-t-il.

— Ce que j'en sais, c'est que l'on n'en a qu'une, chef Reyes, rien ni personne ne m'a jamais prouvé le contraire.

— Peut-être parce que vous n'avez pas rencontré les bonnes.

— Vous y croyez vraiment ? réagis-je aussitôt.

— Où est le mal de croire, mademoiselle Tredici ? sourit-il à nouveau. Je n'ai pas cru à certaines choses qui existaient pourtant. Le contraire est donc possible.

— Vous savez quand même que le père Noël n'existe pas ? l'avisé-je sérieusement.

— Outre le fait que vous venez de me fracasser le cœur, riposte-t-il si gravement que je doute, vous détruisez également toutes ces légendes potentiellement vraies, enchaîne-t-il.

— Bonne nuit, chef, gloussé-je en pivotant.

En vérité, je ne fais pas trop la maligne, son air grave m'a déstabilisée et pas sûre d'avoir retrouvé mon assurance.

Chapitre 31
Première Nuit

Réno

J'ai regagné ma chambre vers 21 heures après avoir amplement profité de mon après-midi. Je me suis largement ressourcé en pleine nature sans la tête embourbée de plats à inventer, de menus à préparer ou… d'Ayline Tredici, simplement délicieuse à découvrir. Je passe ma commande auprès d'Alfred, trop heureux de me contenter, et file sous la douche.

J'ai agencé les plats afin de l'accueillir après sa première soirée de formation, une envie étrange de la mettre dans les meilleures conditions pour enfin en apprendre plus sur elle.

— Et donc vous pensez que je suis à point…

Euh…

Je la fixe quelques secondes sans répondre. Elle s'est douchée, mise à l'aise et assise en tailleur sur sa chaise fétiche. Elle fume en dégustant son verre, vêtue d'un baggy en toile, ample, marron orné de fleurs au ton plus foncé, qui me laisse entrevoir son nombril. En haut, un top noir à fines bretelles, qui dévoile également trop de peau. Je comprends vite qu'elle ne porte pas de soutif. Ma queue aussi. Bordel !

— Je n'aurais pas formulé ça comme ça, mais je suppose que c'est l'idée, oui, finis-je par articuler.

— Oh, et comment auriez-vous dit, monsieur Reyes ?

— Que vous étiez dans les bonnes conditions, par exemple.

— Si ce mec nous fait goûter tous les cocktails qu'on confectionne, les conditions seront réunies tous les soirs, soupire-t-elle.

— J'imagine qu'il établit cette règle pour d'autres raisons.

— Évidemment, affirme-t-elle en levant les yeux vers le ciel. Les méfaits de l'alcool doivent être connus des barmen et barmaids.

— J'espère que tous ceux qui sont là le réalisent autant que vous.

— Si ce n'est pas le cas, ils n'ont rien à faire ici.

Elle retire ses chaussettes en s'asseyant sur le canapé, les balance avec négligence, et replie ses jambes à l'identique.

— C'est la première chose que l'on m'a apprise dans ce milieu, poursuit-elle. « Ne trinque pas et ne bois pas avec les clients, d'un tu ne vas pas t'enrichir, de deux tu seras alcoolique en moins d'un an. »

— C'est plutôt un bon conseil, approuvé-je.

— C'est un excellent conseil.

— L'avantage c'est que vous connaissez vos limites.

— Exact. Dites, vous êtes mon patron, là ? interroge-t-elle soudain.

Désarçonné un instant, je l'examine en songeant à ce qui peut bien

lui passer par la tête. On se dévisage de longues secondes où j'en profite pour étudier tout ce qu'elle exprime sans en avoir conscience.

— Officiellement, vous êtes une personne qui suit une formation qui débouchera sur un diplôme de barmaid, lequel vous permettra de mieux monnayer votre talent.

— Et officieusement ?

Hein ?

— Il n'y en a pas, mademoiselle Tredici, certifié-je en la fixant.

— Donc vous n'êtes pas mon boss, répète-t-elle pour s'en assurer.

— Non, je suis un chef en vacances.

Elle sourit et je me perds une seconde sur sa bouche brillante. Cette femme est d'une simplicité désarmante, autant dans ses façons d'être que de faire. Séduisante sans le savoir, elle éblouit sans le vouloir.

— Parce qu'être pompette, c'est OK, mais vous restez un étranger. Enfin, pas un étranger, mais on s'connaît pas, quoi.

— En effet, acquiescé-je.

— Ça vous ennuie si… on utilise… nos… prénoms ? bafouille-t-elle.

Elle se dandine nerveusement sur son siège, se demandant si elle est allée trop loin dans sa proposition.

— C'est mieux pour... enfin quand on discute, à moins que ça vous dérange ? déclare-t-elle à voix basse.

— Ça ne me gêne pas, Ayline.

— Ah, et bien sûr, faut du donnant-donnant, élude-t-elle à la suite. Je vous raconte ma vie, mais vous me dévoilez un peu de la vôtre également.

— Bien sûr.

Elle semble enfin se détendre.

— Vous savez ce qu'il manque ? s'exclame-t-elle en sautant sur ses jambes.

Surpris, j'essaie de suivre son changement d'humeur.

— Un peu de musique.

Elle enclenche son enceinte, pivote vers moi et sourit pour confirmer que c'est mieux.

— Vous voulez quelque chose ? se renseigne-t-elle.

— Un whisky m'ira bien, je vous remercie.

Elle s'occupe de mon alcool, se sert le même verre en y ajoutant du soda, puis roule une seconde cigarette.

— Vous voulez commencer par quoi ? se moque-t-elle pour alléger l'atmosphère.

— Le commencement me semble pas mal, badiné-je en retour.

Elle s'assied dans l'encadrement de la fenêtre, son verre à la main, son joint dans l'autre. Elle l'allume, recrache la première taffe et avale une gorgée de son mélange.

— Je suis née le 13 décembre, démarre-t-elle péniblement.

Je sens aussitôt la retenue de quelqu'un qui n'aime pas se confier ou étaler sa vie.

— Par césarienne, à 13 h 13, stipule-t-elle avant que je ne pense à répliquer quoi que ce soit.

Elle s'installe plus confortablement, une couverture autour des épaules, croise et décroise ses jambes en signe évident de nervosité.

— Le matin prévu de notre sortie, ma mère a eu de la fièvre et ils ont dû nous garder plus longtemps. Quelques jours plus tard, elle a appelé la sage-femme en lui expliquant ne pas pouvoir aller aux toilettes parce que c'était une chambre double. La soignante l'a rassurée et lui a indiqué que d'autres WC étaient disponibles à l'étage et respectaient mieux l'intimité. Elle a hésité en regardant le berceau où je dormais, alors la nurse lui a promis de veiller sur moi.

Je l'écoute en sirotant mon verre, attentif à ses gestes et concentré sur ses mots.

— L'infirmière a vaqué à ses occupations, me confiant à la pouponnière, néanmoins, au bout de quarante minutes, elle s'est inquiétée. Elle est allée dans la chambre où elle n'était pas. Elle s'est précipitée vers toutes les toilettes pour s'assurer qu'elle n'avait pas eu de malaise. Comme elle est restée introuvable après avoir fouillé tout le service, ils ont appelé la sécurité, mais personne n'avait rien remarqué.

— Elle vous a abandonnée ? me récrié-je stupéfait.

Elle ne réfute rien, boit encore une gorgée.

— Je porte aussi son nom, Tredici, stipule-t-elle. Et… devinez, ça signifie treize en italien, s'amuse-t-elle en grimaçant.

— Votre père ne vous a pas reconnue ? m'informé-je, surpris.

— Je vous raconterai ça un autre soir, sourit-elle, vous comprendrez ma précision.

— D'accord.

— Donc catastrophées, les infirmières ont joint mon père de toute urgence qui a dû rapidement revenir. Ils lui ont dit que je n'avais aucun problème de santé et qu'il devait donc me récupérer, mère présente ou pas.

Ce mec a dû complètement paniquer. Devenir père est une chose, l'être seul du jour au lendemain en est une autre. Surtout quand la mère s'est barrée de son plein gré. J'imagine que se retourner n'a pas été simple.

— J'avais alors 13 jours.

Je commence à comprendre son passif avec le chiffre 13 ainsi qu'à voir la façon dont elle le perçoit.

— Ça aurait pu se compter en heures, lâché-je sans réfléchir.

— Oh ! pouffe-t-elle, moi je l'ai toujours pensé, mais personne n'a jamais osé me le dire.

Je rigole avec elle. Il faut savoir dédramatiser.

— Je pense que s'il y avait eu un treizième mois, c'était pour ma pomme, ironise-t-elle.

— Pas de bol, il n'y en a que douze.

— Le reste de la semaine, il a arpenté l'immeuble où l'on habitait, au 13ème étage, dans l'appartement délabré n°13. Il a fini par trouver une de nos voisines qui a accepté de me garder la semaine, moyennant finance *of course* !

Décidément, c'est à croire que ses créateurs ont fait exprès.

— Il faisait quoi, votre père ?

— Routier. Il s'est occupé de moi comme il a pu, je présume. Toutefois, en racontant mon début de vie à ma nourrice, mon histoire m'a précédée et était plus connue que moi dans l'immeuble. D'ailleurs Esperanza, ma nounou, souligne-t-elle, m'a toujours surnommée « treize ».

— Charmant.

— Réel, mais je ne me considérais pas malheureuse. J'avais pas des vêtements assortis ni à la mode, mais j'avais un toit et à manger. À 10 ans, je me gardais seule. Je savais me lever pour aller à l'école, faire ma toilette, m'habiller et me faire à manger. J'avais appris comment mettre en route une machine et étendre le linge. Le soir, je rentrais, je m'enfermais à clé et je faisais consciencieusement mes devoirs. Je dînais, je me douchais et respectais mon heure d'aller au lit, liste-t-elle précisément. Esperanza veillait de son 7ème.

— Dégourdie très jeune, noté-je.

— Je m'efforçais de tenir ce trois-pièces à peu près proprement.

— J'étais un véritable bordélique avant d'entrer en école de cuisine, avoué-je. Mes parents passaient leur temps à ranger après moi.

— Pas moi, j'assurais en vrai, poursuit-elle assez fière. L'année de mes 13 ans, mon anniversaire tombait un dimanche et j'avais acheté deux parts de gâteau. J'économisais le trop de ce qu'il me laissait, j'avais réussi à amasser un petit pactole alors on l'a mangé, mais sans bougie. Il n'était pas très expansif. J'ai fini par m'endormir le dimanche sauf qu'il n'est pas revenu le vendredi d'après.

— Vous plaisantez ?

— Jamais avec le 13, monsieur Reyes ! s'esclaffe-t-elle en avalant une nouvelle gorgée.

— Réno, la reprends-je sur-le-champ.

— J'ai donné le change pendant 13 jours, relate-t-elle sans prononcer mon prénom. Mais ma fouineuse de nounou n'avait pas reçu l'enveloppe que lui glissait mon père pour garder un œil sur moi et elle m'a balancée aux services sociaux.

Je reste abasourdi que des parents puissent abandonner leur enfant, mais ça arrive et on n'a jamais tous les tenants et les aboutissants.

— 13 ans et 13 jours pour que Mayssa, mon assistante sociale, surgisse dans ma vie d'ado.

— Vous vous voyez encore, c'est plutôt cool.

— Oui. Nous sommes ce qui se rapproche le plus d'amies aujourd'hui, sourit-elle, elle m'a souvent engueulée lorsqu'elle me rejoignait au tribunal.

— Je trouve ça plutôt bien que vous ayez gardé contact.

— Oui, elle est chouette. Et vous alors, pourquoi Réno ?

OK. Changement de cap.

— Je vous réponds après, la préviens-je, juste quelques minutes.

— Oui, bien sûr, pas de problème.

Je file vers ma chambre, rempli d'elle et de son histoire, enfermé dans le complexe du protecteur, avec une furieuse envie de pouvoir modifier son vécu. Sauf que ça m'est impossible, et pourtant son récit ne fait que commencer.

Chapitre 32
Premières Confidences

Ayline

Il disparaît derrière la porte de sa chambre tandis que je la fixe sans réagir. Je termine mon verre et ma 13 dans un silence que je chéris à chaque fois. La terrasse est immense, et la vue juste splendide. L'odeur de l'océan s'envole jusqu'ici et j'imagine très bien les embruns venir frôler la peau, les soirs de tempête. Ce palace, comme celui du chef Reyes, n'est éclairé que par des veilleuses LED, alimentées par énergie solaire. Vous avez dit visionnaires ? Donc en éteignant le salon, je savoure la beauté du ciel étoilé. La période est plus que propice.

La lumière jaillit alors que j'étais en train de me demander si ce que je vis est bien réel. Je pivote lorsqu'il réapparaît, un pantalon de survêt à peine moulant, mais ce qu'il faut néanmoins, et pas trop bas non plus. Gris chiné, il le porte parfaitement. Un T-shirt un peu plus foncé épouse sa carrure sportive. Pas de taille en V ni fine, juste une silhouette précisément dimensionnée. Il est pieds nus, absolument au naturel.

— Je me suis mis à l'aise, annonce-t-il, puisque vous, c'est déjà fait.

Je bugge deux secondes, ou plus, étudiant s'il est volontairement sexy, ou si c'est juste instinctif chez lui… ou naturel.

— Excellente idée, m'exclamé-je avec beaucoup trop d'entrain.

Gestion de tes émotions, Ayline = proche de 0.

Il sourit poliment, bien conscient que je le matais ouvertement. Je liste ce que j'ai dans ma valise qui serait aussi chic et décontracté, rien ne me vient.

Oh, Ayline !! Il n'est qu'en survêt, le mec !

Ouais, sauf que les femmes ne sont pas aussi classe en jogg et rien ne me rassure. Les fringues de détente que j'ai apportées ne sont pas faites pour être belles, mais confortables. Et chez moi, tout est noir, ou foncé.

— Je vais juste me rafraîchir si vous permettez…

— Je permets, Ayline.

Sa voix crépite dans le silence qui nous entoure et je saute sur mes pieds. Ouais il donne chaud, le gars ! Je m'empresse de prendre une douche hyper rapide, sans me laver les cheveux que j'ai noués en chignon, me sèche aussi vite puis enfile mon pantalon de survêtement, noir donc, et un sweat un peu trop large, de la même couleur. Je passe des chaussettes grises, chaudes, sans oublier un coup de brosse dans ma chevelure et quelques gouttes de parfum.

J'inspire un bon coup avant d'ouvrir ma porte, j'ai dû me préparer

en moins d'un quart d'heure. Un record. J'apparais dans la salle commune où… un tas de plats s'étalent sur le bar et la table basse, comme hier…

— J'ai pesé le liquide et le solide, m'explique-t-il, le liquide l'emportait. J'ai pris la liberté de rééquilibrer les choses et de commander de quoi dîner ce soir encore.

En si peu de minutes ? Il fait ça comment ?

— J'ai mis autant de temps que ça ? m'étonné-je.

— Non.

— C'est… une bonne idée, approuvé-je, envahie par les odeurs.

Mon ventre grogne et adhère au projet, se souvenant ne pas avoir été nourri depuis midi. Le chef s'assied sur un fauteuil, m'invite à le rejoindre et se saisit d'un toast.

— Je nous ai aussi resservis en liquide, énonce-t-il dans un geste, en me désignant nos verres.

— Merci. C'est parfait.

— Comme moi, Ayline, souligne-t-il très sérieusement.

Je me confectionne une assiette avec plusieurs portions des plats qu'il a commandés, m'installe plus profondément sur le canapé, et replie mes jambes sous mes fesses. Mon verre est sur un accoudoir prévu pour. On n'est pas mal.

— Vous êtes sérieux ? Parfait ? Personne ne l'est.

— Parce que vous ne connaissez pas encore tout de moi.

Sa réplique, subjective à souhait, me coupe la chique une ou deux secondes.

— J'en ai déjà une vague idée…

— Elle n'est que vague.

Oui et j'ai de plus en plus de doutes sur le fait que ça doit demeurer ainsi. Parce que bon, dans moins de trois mois maintenant, lui et moi retournerons dans nos mondes respectifs, et très différents.

— Alors, esquivé-je, pourquoi Réno ?

— Vous êtes certaine de vouloir connaître ce détail ? réplique-t-il aussitôt.

— Vous venez de piquer encore plus ma curiosité, me moqué-je en ingurgitant un nouveau toast.

— J'ai entendu votre phrase avant même que vous la formuliez, plaisante-t-il en se positionnant plus confortablement sur son fauteuil.

— Je tente de deviner ?

Il incline légèrement la tête sur le côté, plisse son regard comme s'il réfléchissait très sérieusement à la question.

— Ça peut être drôle, concède-t-il.

— OK. J'y vais. Ça a un rapport avec la ville ?

— Facile, se contente-t-il d'acquiescer.

— Vous y êtes né ? enchaîné-je avec logique.

— Trop facile. Mais… non.

OK. Mais dans ma tête, ça carbure. Je ne vois plus qu'une solution. J'explose de rire sans pouvoir me retenir alors qu'un large sourire s'étire progressivement sur ses lèvres.

— Non ?!? articulé-je entre deux éclats.

Il affirme de plusieurs signes de la tête.

— Dites-le ! ris-je en l'incitant.

— Pourquoi ?

— Pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté entre ce que je pense et ce qui est, on n'a pas démarré sur de bonnes bases, j'vous rappelle.

— Mais ça dépend, reprend-il mortellement sérieux, vous pensez quoi ?

— Non, non ! C'est votre histoire, monsieur Reyes !

— Réno.

— Dites-le et je vous appelle par votre prénom.

— J'ai effectivement été conçu là-bas, confie-t-il, faussement dépité.

— C'est rare et original, osé-je, enfin plus calme.

— Je vous confirme, oui.

Il rit avec retenue. Je l'observe détourner le regard, c'est assez exceptionnel pour être souligné, alors qu'il ingère sa tartine puis une gorgée de son verre.

— J'aime bien votre prénom. Il vous va, je trouve.

— Il me plaît assez, mais il y a des détails que les enfants ne veulent pas savoir sur leurs parents.

— J'avoue, ils sont pas allés chercher très loin, mais on note la pincée d'humour, à encourager, plaisanté-je à mon tour.

— Mes parents ont une rencontre assez atypique… et ambiguë, hésite-t-il volontairement.

— Pire que la nôtre ?

— Mon grand-père a pris mon père en flagrant délit de squattage dans son cabanon de jardin. Orphelin, il avait fui le Mexique et la pauvreté.

— Oh…

— Un matin de très bonne heure, il l'a surpris dans son sac de couchage, sous une couverture et sous une bâche, entouré de boîtes de conserve vides.

— Il n'avait pas mangé depuis quand ?

— Des jours d'après lui. Mes grands-parents se sont demandé ce qu'ils allaient faire, il était mineur, abandonné, et sans domicile.

— Ils l'ont planqué ?

— Non, Ayline, non. Ils ont appelé les secours qui ont joint les services sociaux.

— C'est nul, me désolé-je.

— Mais non, écoutez donc jusqu'à la fin, tonne-t-il avec son autorité

coutumière. Ils se sont immédiatement proposés pour le recueillir, et ça s'est fait. Mes aïeuls disent souvent qu'ils ont succombé à ses yeux.

— Il a les mêmes que vous ? lancé-je sans tourner la langue dans ma bouche.

Il ne répond pas aussitôt, affrontant mon regard curieux. Ce diable sait très bien que cette partie de son visage est une arme de destruction massive, et que ça accentue son charme.

— C'est plutôt moi qui ai les mêmes que les siens, me corrige-t-il.

— Vous avez compris l'idée.

— Pour éviter toute… ambiguïté, êtes-vous en train de me dire que vous appréciez mes yeux, Ayline ?

Mes joues chauffent soudain, ce n'est pas du tout ce que j'étais en train de *dire,* mais c'est ce que cela voulait *dire*. Je ne réponds pas, embarrassée, et lui ravi que je le sois.

— Vous n'êtes pas en reste en ce qui concerne la couleur des vôtres, ajoute-t-il à mon malaise.

— Je suis dans l'impossibilité de vous révéler de qui je les tiens.

— Ça n'enlève rien à leur éclat, dommage que vous ne sachiez pas…

— Ce sera pour un autre soir, plaisanté-je, gênée par son compliment.

— Mon frère et ma sœur ont eu plus de chance… pour les prénoms, pas pour les yeux, reprend-il pour écarter mon embarras.

— Vous avez de jolis prénoms tous les trois.

— Vous avez fait connaissance avec mon frère, je sais, mais ma sœur ?

— Plusieurs fois au téléphone pour nous accorder et savoir ce que j'allais conseiller comme cocktail.

— Je l'ignorais.

— De fil en aiguille, on s'est rencontrées brièvement.

— Mon chef en second et ma chef pâtissière.

— Oui, vraiment familial.

— Absolument.

Il ne réplique rien, fixant le liquide ambré de son verre qu'il remue avec douceur.

— Lors de notre première rencontre, je vous avais donné un surnom, lui avoué-je.

— Vraiment ?

— Vraiment. Dans les séries, vous savez, ils recommandent de relever le plus de détails sur son agresseur, pour pouvoir mieux le décrire aux flics. Comme j'avais remarqué que votre pull était griffé RR… Aujourd'hui je sais pourquoi, mais à ce moment-là c'était *Rrr*, prononcé-je en grognant.

— Vous me trouvez bougon ?

— J'en sais rien, me défends-je, j'vous connais pas. Tous les chefs

que je connais sont râleurs, alors j'me dis que.

— Je ne suis pas tous les chefs.

Ben tiens !

— Vous en êtes un quand même.

— Je suis exigeant.

— Donc râleur, enchéris-je.

— On n'arrive pas au niveau où j'en suis sans rigueur, Ayline, diminue-t-il de tonalité sur mon prénom. Je suis intransigeant sur l'hygiène et la propreté. Pointilleux sur les produits parce que j'aime ce qui est bon, et que les clients paient. Quand ils viennent dans un palace, on ne leur sert pas une restauration rapide. Quand on dit qu'on est parfait, il faut l'être.

— Mais ça n'existe pas, le parfait ! Vous créez en oubliant que les meilleures recettes sont des ratés au départ.

— Vous n'imaginez pas un seul instant le nombre de loupés que je réalise dans ma cuisine, réagit-il. Il n'y a rien qui me détend autant, je ne pense à rien à ce moment-là.

— Je peux comprendre. C'est pareil quand je prépare des cocktails.

— Moi aussi, je vous ai trouvé un surnom, vous savez ? Sans connaître votre prénom en plus, me taquine-t-il alors que je grimace.

— Allez-y, je crains le pire.

— Féline.

Le son de sa voix finit en murmure tandis que nos regards se croisent. On s'observe sans rien ajouter pendant plusieurs secondes.

— Pour Ayline ? finis-je par articuler.

— Je l'ignorais à ce moment-là. Vous avez des yeux de chat. D'un félin donc Féline. Du coup, ça se marie assez bien avec Ayline.

— On ne m'a jamais appelée comme ça.

— Il faut un début à tout.

— Peut-être. Mais pour ce soir, c'est la fin. Mes yeux se ferment de plus en plus.

Il jette un coup d'œil à sa montre puis un second pour être sûr avant de s'interloquer. Ses yeux s'écarquillent malgré lui.

— Presque 3 heures ! Si ce n'est pas déjà fait, vous allez bousculer mes habitudes, Ayline.

Horaire quasi normal pour moi.

— N'existent-elles pas pour être changées ?

— Qu'en dites-vous ?

Il remue en même temps que moi, mais aucun de nous ne se lève.

— J'ai posé la question en premier, objecté-je.

— Je suis un… agitateur, Ayline. J'aime sortir des sentiers battus et atteindre ce qui peut sembler inaccessible.

Encore à double sens, ses mots ne se frayent pas le bon chemin dans mon cerveau. Il y en avait pourtant deux.

— Comme vous l'avez dit, j'aime les défis, ajoute-t-il, un rictus fier et assuré sur les lèvres.

— Chaque étoile en était un ?

— Oui.

OK. Simple et clair.

— Chaque jour est un challenge, peut-être chaque personne aussi.

Comment ça, chaque personne ?

— Chaque personne ? m'étonné-je.

Il se gonfle de cette arrogance qui pourrait me retourner le cerveau, parce que son impertinence est tout aussi agaçante qu'excitante. Je lutte chaque jour pour ne pas tomber sous son charme, irritant au possible.

— Mm, mm.

Comment ça *Mm, mm,* il croit qu'une onomatopée va me satisfaire ? *Really ?*

— Vous êtes si… si présomptueux que vous pensez que votre double *Mm* va suffire ?

Je m'insurge aussi fort que je le peux, mais son sourire nonchalant m'indique qu'il n'y croit pas une seconde.

— Il pourrait, Ayline…

Ah, le connard ! Comment vous prendriez ça, vous ?

— Il en faut plus pour me satisfaire, riposté-je plutôt fière de ma répartie.

— Je suis capable de plus…

Sa bouche s'étire, mais d'un seul côté, annonçant une partie qui peut commencer, sur laquelle je ne voudrais parier pour rien au monde. Il ne peut y avoir qu'un vainqueur, et je n'ai pas envie de perdre. L'heure indique plus de 3 h 30, il est temps, Ayline.

— Cette fois, je file fermer mes yeux.

Je sautille encore, et atterris en équilibre précaire sur mes pieds. Il déploie sa stature en m'imitant, le torse bombé, parfaitement en appui, enfouissant les mains dans les poches de son jogg.

— Bonne nuit, Ayline.

Je relève les yeux pour rencontrer les siens, ils me paraissent plus sombres tout à coup, plus… décidés.

— À vous aussi.

Je crois que j'hésite autant que lui. À avancer ou à rejoindre mes quartiers. S'il s'approche, je ne réponds plus de rien. Mais non, Réno Reyes rebrousse chemin et me tourne le dos pour regagner sa chambre.

Chapitre 33
Lendemains Confiance

Réno

Je me réveille étonnamment reposé, regarde l'heure et me redresse brusquement sur le lit. Putain ! Il est 14 heures ! Je n'ai jamais dormi aussi tard non plus. Pas de bruit ni de lumière, le palace de mon pote est bien isolé. Un peu trop. Dormant à poil, j'enfile mon survêt et mon T-shirt de la veille puis ouvre légèrement ma porte. Je balaie le salon du regard, personne, pourtant des sons étouffés me parviennent. J'avance prudemment et repère Ayline, sur la terrasse dont elle a tiré la baie-vitrée.

Accoudée sur ses genoux, elle remue sur une chanson provenant de son portable. Vêtue d'une chemise d'homme qui lui couvre à peine les cuisses, elle ne m'a absolument pas entendu. Je me demande pourquoi elle porte ce genre de vêtement et pour quelles raisons ça me gonfle. Qu'est-ce que je dois faire ? Comment me comporter ? C'est bien la première fois que je l'ignore. Je veux bien garder mon sang-froid, mais d'un, on est le matin, pour ma queue tout du moins, et de deux, cette femme est plutôt rafraîchissante et pas dégueu du tout.

Elle pivote au moment où je m'y attends le moins et écarquille les yeux. Elle s'empare de la veste que j'ai laissé traîner hier soir (décidément rien ne va) et la passe. Elle est trop grande pour elle, mais plus courte que ce qu'elle porte, néanmoins ça ne cache pas son décolleté échancré par trop de boutons ouverts. Elle fait glisser la baie vitrée, quitte la terrasse et s'enfuit vers sa chambre. Nous n'avons pas échangé un mot, mais elle fait demi-tour en se dégageant de ce qui la couvre et me tend mon vêtement en évitant mon regard. Tant mieux, ça me donne tout le loisir de la mater à ma guise. Elle repart et disparaît derrière sa porte.

C'est seulement à cet instant que je remarque que la féline a commandé un brunch, et qu'elle s'apprêtait à déjeuner. Son portable diffuse toujours de la musique alors que je m'installe sur un des deux transats, à la fois sonné, échauffé, voire excité, et comme engourdi. La veste encore entre mes mains, je n'ai pas bougé d'un iota alors qu'elle réapparaît en legging noir et sweat blanc.

— Vous portez des chemises pour homme ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Elle attrape son téléphone, baisse le son et s'assied face à moi.

— Servez-vous, élude-t-elle, il y a ce qu'il faut.

Elle se saisit d'une viennoiserie et nous verse une tasse de café à

tous les deux.

— Et… pour la chemise, c'est celle de mon père. La seule qu'il a laissée.

Merde ! Bravo, Réno ! Ou comment apprendre à fermer sa gueule.

— Mais les confidences, c'est pas quand il fait jour, souligne-t-elle avec malice et sans que je trouve quoi répliquer. Ce sera pour une prochaine nuit.

Une nouvelle fois, je suis épaté par sa faculté à tout prendre avec optimisme.

— Désolé, m'excusé-je piteusement.

— Ne le soyez pas…

Je sens qu'elle arrête sa phrase alors que les faits me percutent au même moment.

— Vous m'aviez promis de m'appeler par mon prénom si j'avouais sa véritable histoire, mais vous ne l'avez pas prononcé une seule fois.

Elle baisse la tête, légèrement rougissante, consciente de sa culpabilité.

— Ça fait peur la première fois, mais après c'est facile, Ayline.

— Je me croyais seule, donc désolée pour…

Ça ne m'a pas gêné, mais inutile de lui préciser cet état de fait.

— Je vous pensais parti depuis longtemps, enchaîne-t-elle en éludant le sujet.

— Parti où ?

— Ben, j'sais pas moi, courir, aider votre copain, déroule-t-elle. Vous êtes un lève-tôt, vous l'avez dit hier.

— Eh bien, je sors de ma zone de confort. Il n'est que 14 heures du matin, plaisanté-je.

— Vous auriez pu avoir envie de… faire les magasins.

Elle grimace légèrement, convaincue que ça ne doit pas être ma tasse de thé.

— Vous pensez que je déteste le shopping ?

— Je vous y vois pas, non.

— Je pourrais vous surprendre, déclaré-je en hésitant à l'inviter.

— En matière de rencontre inhabituelle, on a déjà pas mal donné… Réno, bredouille-t-elle en évitant mon regard.

— Vous voyez… c'est pas si difficile, la rassuré-je. Il n'y a pas de patron/employée, on pourrait se tutoyer que ce ne serait pas choquant.

— Oh non, non, refuse-t-elle catégoriquement. Ça permet de garder les distances.

Je ne m'offusque pas. Une relation, sérieuse ou pas, n'est pas dans mes objectifs prioritaires ni secondaires d'ailleurs. Les femmes ne manquent pas pour passer une nuit dans mon lit, mais ça ne va jamais plus loin, elles le savent dès le départ. Baiser pour baiser me convient

amplement.

— Je respecte ça.

— C'est bizarre, commence-t-elle, vous sauvez une femme d'une agression, vous protégez votre château…

— … palace, la reprends-je.

Elle balaie mon intervention d'un coup d'œil vers le ciel signifiant qu'elle s'en fout.

— Vous corrigez le vilain, vous respectez et défendez les bonnes valeurs, poursuit-elle.

— En quoi est-ce étrange ?

— Vous êtes un tueur en série ?

— Non, ris-je, pourquoi…

— Un homme aux penchants tordus ? m'interrompt-elle.

— Noooon.

— Alors pourquoi Réno Reyes est toujours célibataire ?

Je retiens difficilement la contrariété qui monte dangereusement, elle n'y est pour rien.

— Trente ans, millionnaire ou pas loin, chef cuisinier reconnu, un riche qui donne aux pauvres, continue-t-elle, vous devez dissimuler quelque chose de super secret.

— Rien de tout ça, j'aime mon célibat, c'est tout.

Mon ton est plus sec que prévu, il faut que j'apprenne à tirer un trait sur cette trahison.

— OK. Ça ne me regardait pas, balbutie-t-elle en remarquant mon changement d'attitude.

Observatrice, Ayline…

— J'ai été fiancé, confessé-je durement, mais elle m'a trompé avec mon ami et chef en second.

Elle écarquille les yeux comme si c'était improbable ou impossible.

— Je n'aime ni l'infidélité ni le mensonge, argué-je en crispant les mâchoires.

— C'est moche.

À qui le dit-elle. Je me souviens clairement de cette douleur qui se transforme aussitôt en colère.

— Et absolument incompréhensible, complète-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— Qui.

Elle stoppe sa phrase, net, semble réfléchir à deux fois avant de poursuivre puis me fixe.

— Qui irait tout gâcher comme ça, pour une histoire…

— De cul ? terminé-je pour elle.

— Voilà, rougit-elle. Elle a un nom et un prénom, j'imagine ? s'informe-t-elle pour éloigner le malaise.

— Vous imaginez bien. Kacy.

— Kacy, c'est son prénom ? répète-t-elle.

— Oui, Kacy… Cook, balancé-je à voix basse.

Elle incline la tête en fronçant les sourcils tandis que je me prépare au pire.

— Cook ?! C'est son nom ?

J'acquiesce alors qu'elle se retient déjà de sourire.

— Ah.

Elle se détourne pour dissimuler son hilarité, mais je n'en attendais pas moins d'elle.

— Dites-le, me marré-je discrètement, vous en crevez d'envie.

— Non, mais vous avez eu raison, ne se dégonfle-t-elle pas, avec un nom pareil, ça se tentait.

J'éclate de rire lorsqu'elle en fait autant, décidément, cette nana est étonnante.

— Pourquoi ça n'a pas marché ?

— Je ne sais pas, trop de temps au boulot peut-être. Je n'avais pas pris de vacances avant aujourd'hui.

— Depuis quand ? insiste-t-elle.

— L'ouverture du palace. Y avait beaucoup de travail, me justifié-je.

— Ça ne me dit pas depuis combien de temps ?

— Quatre ans à peu près.

— Quatre ans !! s'exclame-t-elle. Avec les moyens que vous avez ?!

— Je n'avais pas les moyens… temporels, expliqué-je avec hésitation.

— Il faut savoir s'accorder du temps.

— Vous êtes déjà partie en vacances, Ayline ?

— C'est pas le sujet. Vous bossez quasiment non-stop, je sais pas comment votre corps tient le coup.

— Je l'entretiens…

Oui je fais gaffe à mon apparence. Piscine et salle de muscu trois fois par semaine. Course à pied lorsque ça m'est possible. C'est bon aussi pour l'imagination.

— Vous êtes en congé dans le palace d'un copain, faites-vous masser, passez la journée dans un spa, faites du bien à votre corps, s'emballe-t-elle.

Une image indomptable et fugace traverse si clairement mon esprit qu'une envie d'elle me parcourt de la tête à la queue. Putain ! J'ai intérêt à me maîtriser.

— Vous savez quoi ? C'est une merveilleuse idée ! adhéré-je sur-le-champ. J'y vais de ce pas.

Et en plus, je cesserai éventuellement d'en vouloir toujours plus avec cette nana.

— Excellente initiative, monsieur Reyes !

Je m'immobilise et épingle mes iris aux siens.

— Réno, corrige-t-elle aussitôt.

Je tourne les talons, ravi et contrit. Elle a raison sur un point, je dois profiter de ces jours afin de recouvrer des forces et me détendre. Toutefois, je n'arrête pas de me demander ce que j'aurais fait de ma vie si j'avais eu son existence et ses moyens. Et elle ? Que serait-elle devenue avec mon enfance ?

Chapitre 34
Sauf… s'il est le danger

Ayline

Premier soir de formation : à 16 heures, je stresse, j'ai mal au bide et j'ai même envie de vomir. Impossible d'avaler quoi que ce soit, et surtout pas un café. J'ai la trouille monumentale de ne pas être à ma place, de ne pas le mériter et que l'on me juge… une quatorzième fois. 16 h 45, je descends en empruntant l'escalier, les jambes flageolantes et le cœur tambourinant. Bordel, je sais pourquoi j'ai arrêté l'école un peu trop tôt. J'aperçois les autres chanceux qui, comme moi, deviendront des stars du comptoir. Ou pas. Dans la crainte de m'approcher, je les observe, probablement aussi nerveux que je le suis, incapable d'un pas supplémentaire. Mais l'abandon n'est pas une option, certainement pas. Cette opportunité ne se représentera pas et je suis pour m'accrocher à toutes celles qui se présentent.

Oui, Ayline, mais Réno n'en est pas une.

Un homme de couleur apparaît, grand sourire aux lèvres, et nous invite à rejoindre le bar de l'hôtel, lieu où se déroulera la totalité de notre apprentissage. Tout le monde s'engouffre à sa suite alors que je scrute tout ce qui m'entoure. Un immense comptoir en angle, rétroéclairé sur tout le long, offre une superficie de travail devant laquelle tous bavent. Qu'ils me pardonnent, mais chez mon chef à moi, le bar est encore plus majestueux que celui-là. Une vingtaine de luminaires, de tailles et formes différentes donnent une belle intimité à l'endroit. Rien à voir avec la déco de mon film fétiche : *Cocktail* avec Tom Cruise, légèrement dépassée. Je suis alpaguée par Benny, l'une des participantes, qui m'installe à ses côtés. Grande, blonde aux yeux bleus, elle se présente avec humour alors que Pitt, un autre stagiaire, pas insensible au charme de ma voisine de chaise, s'ajoute à notre trio. D'après ma rapide enquête, c'est la plus délurée et délirante, mais elle a le mérite de me mettre à l'aise.

Les yeux pétillants, je prends difficilement conscience que ça y est, j'y suis. Fébrile, je ressens de l'excitation, de l'appréhension, mais plus convaincue que jamais que c'est ce que je veux. Au taquet, j'apprends, je compose, j'observe et retiens. J'assimile les mélanges à éviter, les autres à risquer. J'ose.

Après cinq heures de révélations, d'informations et de paperasses à remplir, je rejoins nos quartiers, épuisée par tout le pré-stress que j'ai accumulé malgré moi. Fatiguée nerveusement, je m'affale sur le canapé tel un phoque sur sa banquise, pas très sexy donc. Réno le saisit et n'insiste pas. Une douche, un dîner et un film suffisent à me

mettre K.O.

Mais là, je tourne dans mon lit, histoire de me rendormir, mais rien à faire. Il est 10 h 30, bien trop tôt pour savoir comment occuper ma journée. La quatrième. Il est vrai que nous nous sommes réveillés aux alentours de deux heures du matin, devant le générique du film que nous avions pourtant choisi ensemble. D'un commun accord, nous sommes allés nous coucher. Et dans nos chambres respectives. Je vous vois déjà venir…

Je ne suis donc pas prête à le voir assis sur le canapé, les coudes sur les genoux, un jus d'orange dans une main, son téléphone dans l'autre, en train de scroller sur son écran. Et surtout en short et torse nu. Il relève la tête en soulevant légèrement les sourcils, les cheveux ébouriffés, un sourire atone sur les lèvres.

— Bonjour, Ayline, soutient-il sans cesser de m'examiner.

De haut en bas… et de bas en haut.

— Je reviens de mon footing…

Il hésite un instant, en s'observant, terriblement conscient ou inconscient de ce qu'il affiche.

— Je finissais mon verre avant d'aller sous la douche.

D'accord. Mais quand même, il pourrait se couvrir. Ou pas. Seconde fois que je le vois sans T-shirt, et comme la première, je suis perturbée. Et je peux l'être, la vue est loin d'être dégueu !

— Je ne pensais pas que vous vous lèveriez aussi tôt.

J'ai bien fait du coup… Imberbe, musclé, dessiné ou sculpté comme vous préférez, je ne parviens pas à me détourner du spectacle qu'il m'offre. La peau hâlée, là aussi pardi, je m'attarde sur son physique impeccable.

— Je regardais quoi faire aujourd'hui, que vous soyez réveillée me donne une idée. Ça vous dit de m'accompagner ?

Hein ? Comment ça de l'accompagner ? Et où d'abord ?

— C'est une surprise, vous aurez le droit de refuser quand on y sera, je vous le promets.

Comment objecter quoi que ce soit face à son rictus et son coup d'œil rieurs ? Je pourrais dire non sauf que j'ai envie de savoir ce qu'il a prévu.

— Allez, Ayline, vous êtes une aventurière, non ?

Le diable ! Il lit en moi comme dans un livre.

Il dépose son verre sur la table basse dans un geste négligé tandis que trop de ses muscles se tendent sans que je ne dévie mon regard. Il le sait, le bougre.

— Je me douche, déjeunez pendant ce temps. Vous êtes déjà parée.

Il s'éclipse alors que je n'ai pas ouvert la bouche une seule fois, trop hantée par sa peau encore luisante de sueur et sa carrure quasi parfaite. Je n'ai pas vraiment faim, pas de nourriture dans tous les cas.

Les relations que j'ai eues se comptent sur la moitié d'une main. Deux exactement. Et ça n'a pas été transcendant. Mon dernier plan date de plusieurs mois, et c'était ma fin de service. Autant dire que mémorable n'est pas le terme exact. Sauf que son corps à lui m'attire, me captive et me donne envie. Je n'ai aucune explication logique, c'est la première fois que ça m'arrive et que je ressens autant d'émotions et de désirs contraires. Machinalement, je me sers un café, une viennoiserie de la veille et ingurgite le tout en contemplant ce vide autour de moi.

— Vous avez une veste ?

Je sursaute quand il réapparaît. Vêtu d'un jean bleu, d'un pull gris et de tennis noires, il sourit comme s'il n'avait jamais arrêté. Ses cheveux noirs sont plaqués en arrière, décoiffés sur le dessus, encore humides, sa barbe, pas entretenue depuis notre arrivée, lui confère plus de sexytude encore, alors que ses yeux verts m'étudient de haut en bas. Il s'est habillé de la même manière que moi, sauf que mes chaussures sont blanches.

— Je dois avoir… une, une…ça, oui, bafouillé-je.

— Parfait, allons-y.

Il me devance en m'invitant à le suivre sans vraiment l'exprimer ni me donner le temps d'hésiter. Il a raison bien sûr, si je devais réfléchir, je douterais et finirais par refuser. L'ascenseur stoppe au rez-de-chaussée sans mot échangé ni coup d'œil. Enfin, je crois parce que je n'ai pas levé la tête à une seule reprise.

— Vous êtes prête ?

— Non.

Il éclate de rire sans que j'y sois préparée parce que ces notes viennent se loger quelque part dans ma poitrine, dans un endroit où peu d'agitation se niche habituellement. Réno Reyes qui rit, ça ne s'oublie malheureusement pas. J'ai la trouille, mais sa main dans mon dos ne me laisse pas cogiter, il me pousse vers la sortie où Ricardo attend près des portes de son palace. Il lui tend des clés que le chef s'empresse de prendre.

— Je vous suis, tu es sûr ? se renseigne Ricardo.

— Absolument, confirme Réno.

— Comme tu voudras…

— Je ne comprends pas trop votre conversa…

Ma phrase s'étrangle dans ma gorge quand je repère une espèce de monstre à deux roues, noir, totalement noir, même les jantes.

— Vous comptez me faire grimper là-dessus ? monté-je dans les aigus.

— Si vous préférez aller avec Ricardo, il nous suit en voiture… mais vous rateriez un truc de dingue, garantit un Réno compétiteur.

— Un truc de dingue, hein ? répété-je sérieusement.

— Absolument.

Il me présente un casque intégral, noir lui aussi, d'un air mutin et provocateur, que je prends comme un défi.

— Je choisis la moto.

Même pas peur.

Sa mine réjouie s'éclaircit plus encore, donnant un tout autre éclat à son visage. Il n'attendait que ça. Il enfile un blouson de cuir, m'aide à revêtir celui qu'il a apparemment choisi pour moi, et enfonce le casque sur ma tête qu'il prend soin d'attacher. Il fait de même avec le sien et ouvre sa visière. L'intensité de son regard se multiplie par dix. Une empreinte, inconnue jusqu'alors, se loge quelque part dans mon ventre, me remuant étrangement les tripes. C'est quand même pas ça des papillons dans le ventre, si ?

— Vous êtes déjà montée à moto ?

— Pas sur une aussi grosse.

Je répète ma phrase mentalement et ferme les yeux. Inutile que je me reprenne, mais je le fais pour vous : de moto, hein ! Il ne relève pas alors que je me maîtrise pour ne pas le préciser.

— Ces casques sont dotés d'un système de communication dernier cri. Je peux vous entendre, vous aussi. OK ?

— OK.

— Si vous voulez que je m'arrête, dites-le-moi. OK ?

— OK.

— Vous serez derrière moi et vous vous tiendrez à moi, OK ?

— Chef, oui, chef, me moqué-je comme chaque fois que je suis stressée.

— J'aime bien que vous compreniez vite, plaisante-t-il.

Sale gosse.

Il s'installe sur la moto et m'encourage à faire pareil. Je m'exécute, pas rassurée du tout. Inutile qu'il le sache.

— Je vous promets de ne pas vous effrayer, d'accord ?

Sa voix résonne partout dans mon casque tout à coup, un peu comme s'il se trouvait dans mon crâne. Je n'étais pas prête. Ça va pas m'arranger, ça.

— D'accord. Merci.

D'un geste sec, sûr et familier, il actionne le démarreur et l'engin se met en branle. Mes mains accrochent son blouson sous le vrombissement de cette machine trop puissante.

— Rapprochez-vous de moi, Ayline.

Je viens un peu de le faire quand même…

Il insiste jusqu'à ce que l'écart entre son corps et le mien ne se résume qu'à nos vêtements. Une de ses mains gantées se saisit d'une des miennes et la plaque sur son ventre, il réalise la même chose avec l'autre et les serre fortement. Une contraction atypique me comprime la poitrine, c'est quoi tout ce bordel dans mon organisme, là ?

L'estomac suit, presque désagréable. Toute façon, des papillons dans le bide, ça existe pas, en plus, ça doit être super douloureux !

— Ne me lâchez pas, cramponnez-vous, même si je ne vais pas vite, on est d'accord ?

— D'accord.

Oui, hein. Parfois il faut savoir être en harmonie avec quelqu'un. Qui plus est s'il a votre vie entre ses mimines.

— Vous m'entendez bien ?

— Étonnamment, oui.

— Alors, allons-y.

Il accélère faiblement, puis progressivement tandis que je m'agrippe désespérément à sa taille. Je l'entends rire, dans notre émetteur/récepteur commun, de ma peur mêlée à une certaine excitation.

— Vous avez peur, Ayline ?

— Non, ça va, crié-je pour qu'il interprète clairement.

— N'oubliez pas que moi aussi, je vous entends très bien.

Oups.

— Désolée.

— Dès que l'on quittera la ville, à nous la liberté ! Vous allez crier, Ayline.

— Pas du tout, réfuté-je en toute mauvaise foi. Pourquoi vous croyez ça ?

— Vous verrez ! affirme-t-il encore.

— Votre assurance est d'une insolence !

— C'est comme un shoot d'adrénaline, Ayline. Un sentiment de toute-puissance, combiné à une sensation de liberté pure et infinie, explique-t-il en conduisant avec agilité.

— Vous êtes motard depuis longtemps ?

— Dix ans, m'apprend-il. Je l'ai passé juste après le permis voiture.

Ceci expliquant l'habileté avec laquelle il pilote cette machine. Il slalome dans les rues que je découvre comme si l'on avait appuyé sur la touche rapide de ma vie. Je calque mes mouvements aux siens, j'ai appris en grimpant sur les deux-roues de mes potes, étrangement confiante vis-à-vis de sa conduite.

— Vous êtes prête, Ayline ?

— Ça dépend pour quoi, répliqué-je aussitôt.

— Pour quoi le seriez-vous ?

Une nuit…

Ayline ! Reviens sur Terre !

— Quelle est la question, chef ? recentré-je le sujet.

Il rit.

— Vous voyez ce panneau ? On va quitter la ville, on va donc rouler plus vite, Ayline. Profitez de cette première fois.

Je m'accroche davantage à sa taille quand il commence à forcer sur

l'accélérateur, avant même le panneau indiquant que l'on quitte la métropole. Le double sens de sa phrase n'a pas trop le temps de s'imposer à moi. Le décor, de plus en plus imperceptible, n'est plus que traits, contours et couleurs. Je me grandis pour regarder par-dessus son épaule, laissant le vent s'engouffrer dans la longueur de ma chevelure qui dépasse. Un sourire irrépressible étire mes lèvres sans que je ne puisse le contrôler, suivi d'un rire nerveux, vivifié et sortant de nulle part.

— Wouuuuuuuuuuh !!! hurlé-je malgré moi et mes fichues certitudes.

Ouais, j'ai crié, et alors ?

— Vous voyez, Ayline, vous l'avez fait !

La perception d'un sourire dans son ton parasite mes neurones quelques secondes, avant que mon cerveau comprenne enfin que ce n'est pas le chef Reyes qui le dirige. Plaquée à lui, j'en profite honteusement, clairvoyante quant à la rareté des fois où ça arrivera. Ses vêtements de protection n'empêchent pas mon cerveau de l'imaginer comme ce matin. Torse nu donc.

— Vous m'avez percée à jour, Réno, raillé-je pour dissimuler mon trouble.

— Prête à recommencer ? On n'était pas à fond.

J'ai peut-être été incapable de maîtriser mon premier cri, mais je peux gérer à présent.

— C'est bon, assuré-je, vous m'avez pervertie, chef. Je ne m'époumonerai plus.

Il garde le silence un si long moment que je me questionne sur le bon fonctionnement de sa technologie *high-tech*. Puis, il accélère soudainement, sans me prévenir, tandis que je m'accroche plus fortement à sa taille. Il va me faire payer mon affront, je le sais, et j'aime ça. Collée à son dos, le *smile* scellé sur les lèvres, je contiens avec peine cette satisfaction qui monte, ce bonheur qui m'envahit et que j'ai subitement envie de gueuler au monde.

— Wouuuuuuuuuuuuuuuuuh !!! m'égosillé-je une nouvelle fois.

Je déteste la faiblesse dont je fais preuve, sachez-le.

— Yeaaaaah, s'exclame-t-il. C'est ça la magie de la moto, Ayline ! Vous sentez cette espèce de puissance qui nous parcourt de la tête aux pieds, ce sentiment unique de liberté ?

— Ouiiiii, m'excité-je en insistant bien sur le i.

Parce que oui, c'est exactement ça. Ça s'insinue en nous comme un venin, se propage dans notre sang, puis jaillit de nous comme la lave du volcan. Indomptable, sauvage et brutale.

— Du pur bonheur, poursuit-il.

Je ne polémique pas, il a raison. C'étaient deux manifestations de joie, tout simplement. Je me laisse bercer par sa conduite souple et

experte, sans me languir une seule fois ni m'affoler de notre proximité. J'ignore la durée du trajet, cimentée à sa stature, absorbée par ces images floues qui défilent à nos côtés, plongée dans un néant de pensées.

Je reprends mes esprits lorsqu'il ralentit, tourne sur un chemin dont l'allée d'arbres majestueux assure une certaine tranquillité. Un immense manoir apparaît alors, cerné de vastes pâturages où de nombreux chevaux gambadent à leur rythme. Le chef Reyes m'aide à descendre de la moto et détache mon casque avant de s'occuper du sien. Son attention me touche même si je meurs d'envie de lui dire que je suis assez grande pour m'en charger. Je m'abstiens pourtant, consciente qu'il agit par gentillesse. Il retire le sien, sans se donner la peine de se recoiffer, et sourit, ravi de sa surprise.

— Venez, je vais vous présenter quelqu'un qui compte énormément pour moi.

Il s'empare de ma main dans une facilité qui me paraît presque normale, mais je n'ai pas le temps de m'en émouvoir : une femme sort de la demeure et marche dans notre direction. Je me contracte malgré moi lorsque je distingue le sourire de l'un et de l'autre.

— Réno ! accueille l'inconnue avec enthousiasme.

Je l'aime pas trop, trop, elle.

— Dana, salue un Réno plus contenu.

Je bouillonne en imaginant une possible relation entre eux alors que ça ne me concerne pas. Pas du tout même. Sauf que j'échoue misérablement.

— Comment vas-tu ?

Elle l'enlace avec tendresse, longtemps. Trop longtemps tandis que je m'évertue à ce qu'il me lâche la main. Je parviens à me libérer au moment où il reporte son attention sur moi, me questionnant en silence sur ma réaction. Qu'est-ce qu'il veut que je lui explique ?

— Je te présente Ayline, une… amie.

Il hésite sur la manière de me désigner. Je ne lui en tiens pas rigueur, je serais bien incapable de le nommer en quoi que ce soit.

— Ayline, voici Dana, la propriétaire de ce haras.

L'arrivée de Ricardo, l'ami de Réno, vient me sauver d'un moment gênant.

— Et la gentille épouse de cet énergumène.

Réno m'indique Ricardo d'un signe de tête vague, un sourire atone en coin. Je ne m'y attendais pas, néanmoins y a comme un poids qui libère mes épaules. Et ça ne devrait pas, absolument pas, là encore.

— Enchantée, s'avance-t-elle, enjouée.

Elle me fait deux bises que je lui rends du bout des lèvres, peu habituée à autant de familiarité avec des inconnus.

— Également, murmuré-je, intimidée.

— Tu veux le bungalow habituel ?

— Oh non, intervient le chef, je ne reste pas cette nuit.

— Elle ne va pas être contente.

Comment ça *elle* ? C'était pas *elle*, le *elle* en question ?

— Je vais bousculer ses petites habitudes.

— Tu sais comment elle est, poursuit Dana.

— Elle m'a vu il y a peu, elle va être ravie, certifie Réno.

Mais bon sang, de qui parlent-ils ?

— Elle ne va pas comprendre pourquoi tu ne restes pas cette nuit.

M'agrippant la main, il m'entraîne à sa suite, une nouvelle fois, sans que je ne comprenne, escorté par un Ricardo et sa femme étonnamment obéissants. Durant de longs mètres, nous marchons à travers des prés précisément délimités, arpentant des talus escarpés alors que j'ai préféré le lâcher pour, au mieux, ne pas tomber, même si Réno n'hésite pas à m'assister. Il s'immobilise à quelques centimètres d'une clôture blanche. Un gigantesque terrain s'étend devant nous, où s'érige un chalet en bois, se confondant à la nature du lieu.

— Voilà.

Quoi, voilà ?

Il s'éloigne de moi sans que je n'en saisisse la raison, puis il siffle une fois, deux doigts placés sous la langue, et patiente sans quitter l'endroit du regard. Puis, un immense cheval, noir, brillant et grandiose, apparaît en grande pompe. J'écarquille les yeux face au sublime *pur-sang arabe* qui arrive en galopant. Il hennit en apercevant son maître, si j'ai bien suivi toute l'histoire.

— Salut, ma Blacky, accueille la voix caressante du chef cuisinier.

Une femelle. *Elle*… OK. Je comprends maintenant.

— Elle est… juste… magnifique, m'exprimé-je trop sincèrement.

La jument s'avance un peu, puis rebrousse chemin en secouant plusieurs fois la tête.

— Ayline, voici Black Pearl, ma jument.

— Un pur-sang…, songé-je à haute voix.

— Une vraie de vraie, noire et rare, confirme-t-il un immense sourire illuminant son visage.

Black Pearl, donc, tape plusieurs fois du sabot cette fois, en secouant son museau dans l'autre sens. Je la sens mécontente alors que je n'ai pas bougé d'un millimètre.

— Le problème, voyez-vous, explique Réno en se rapprochant dans mon dos, c'est que l'on ne choisit pas Black Pearl, c'est elle qui nous choisit.

OK. Jusque-là, rien de bien difficile à piger.

— Je vais vous montrer…

Le timbre de sa voix, bien trop près de mon oreille, bien trop murmuré également, provoque une vague de frissons, accompagnée de

répliques trop nombreuses. Puis il s'éloigne, trop vite, trop prématurément, pour ouvrir le portail de l'enclos, nous invite à le suivre sous les objections ronchonnées de Ricardo tandis que je me trouve un peu trop docile aussi. Il referme le portique, va jusqu'à sa jument à pas assurés et s'arrête à dix centimètres à peine. Elle pose son museau contre la tête de Réno et grogne, mais de bonheur, je crois. Il la caresse, la félicite et entoure son cou de ses bras. J'ignore le temps qui s'écoule face à cette incroyable confiance qui émane d'eux, mais Réno finit par me rejoindre.

— Maintenant, regardez, réclame-t-il dans un chuchotement plus qu'indécent, juste derrière moi.

Il le fait exprès ma parole ! Je suis à deux doigts de réellement obtenir une réponse claire, mais il me devance.

— Rico ! apostrophe-t-il en prenant soin de ne pas me rendre sourde.

Rico, le surnom de Ricardo, forcément. Il ronchonne sans que l'on ne comprenne un mot en marchant très, très lentement.

— Pourquoi tu me fais ça, Réno ? râle le concerné.

— Arrête de te plaindre ! rit-il.

— Jamais t'as osé me demander ça ! dramatise toujours Ricardo.

— Allez, c'est pour montrer à une jolie jeune femme, contre le chef.

À une jolie jeune femme ? Il parle de moi ?

— Même pour une femme, t'es jamais allé jusque-là, frère !

— Je suis sûr qu'il lui a fait quelque chose, s'adresse-t-il à moi, huit tons plus bas.

Oui, huit ! J'ai compté. Je frissonne. Encore.

— Je ne lui ai rien fait ! s'insurge Ricardo, l'oreille fine.

— Ou dit, murmure Réno à présent.

Je sursaute, surprise par sa proximité, doutant de moi et de mes capacités, habituellement solides, à repousser les attaques ou… avances ou… émotions.

— Je ne lui ai rien dit non plus ! se révolte Ricardo.

La jument commence à secouer la tête et à cogner son sabot droit au sol et finit par tourner sur elle-même. Réno s'écarte de moi, sans m'avertir, créant un froid immense tout autour. À moi de grogner. La jument hennit encore et court s'abriter derrière son chalet.

— C'est bon, Rico, rigole Réno, elle ne t'aime pas…

— Sans aucune logique, accuse l'innocent.

— En vérité, il a raison…

Je tressaute ce coup-ci et il s'en rend compte. Je le sens se rapprocher de moi, très probablement sans aucune arrière-pensée, mais quelque chose m'interpelle, enfin interpelle, plus précisément, mon corps.

— Il ne peut rien vous arriver de mal, Ayline, je ne le permettrai

pas, murmure-t-il près de ma nuque.

Ouais… sauf si c'est lui le danger. Mais en est-il conscient ? Agit-il délibérément de la sorte, ou est-ce seulement des signes amicaux que j'interprète mal parce que mes hormones femelles s'accordent un peu trop à ses mâles ? Non, parce que rien n'est impossible avec ce fichu corps humain !

— Ne bougez pas, enchaîne-t-il.

Je peux pas de toute façon ! Je suis statufiée par cette promiscuité qui anime chaque synapse de mon être. Si je remue, je les stimule davantage.

Black Pearl se dirige vers nous, à pas tranquilles pour le moment, je ne panique pas, mais je ne suis pas rassurée non plus. Elle stoppe sa haute stature à quatre-vingt-trois centimètres de moi exactement (oui je compte toujours…) au moment où Réno m'abandonne lâchement. J'ai envie de hurler, parce que là aussi, c'est ma première fois sauf que mon cri reste désespérément silencieux, un truc me dit de ne pas l'exprimer. La pouliche s'approche encore, pose sa tête contre la mienne, puis insiste afin de glisser son museau sous mon bras. Paralysée plusieurs secondes, je n'ose ni parler ni bouger, mais Black Pearl accentue son mouvement. Je lui accorde finalement le passage, en me risquant à la caresser.

— Tu es vraiment magnifique et douce, lui chuchoté-je alors.

Elle se blottit davantage sous mon bras, sollicitant que je la câline. Je m'y emploie, plus confiante maintenant que je pense comprendre qu'elle m'aime plutôt bien.

— Elle n'a jamais… elle… je…

Réno qui perd ses mots, j'avoue en tirer une certaine fierté. Black Pearl me colle ainsi pendant plusieurs minutes où je profite de ce lien étrange qui se noue entre elle et moi. Cette impression que l'on se comprend, le toucher comme les paroles, où toutes mes synapses, nerveuses, émotionnelles, cardiaques, épidermiques, sensationnelles et tout ce que vous voudrez, se connectent aux siennes, comme une superbe évidence. Elle ne contrôle rien, moi non plus. Et c'est justement ça qui est magique.

Chapitre 35
Attiré par la lumière

Réno

Black Pearl revient enfin vers moi, après un long moment durant lequel elle a honoré Ayline comme personne. Même pas moi. Je suis jaloux, je l'admets, sauf que ce n'est pas le pire. J'ignore si je le suis de ma jument ou d'Ayline. Je me suis fait prendre à mon propre jeu, plus j'entends les confessions que j'ai lancées par défi, plus nous passons du temps ensemble, et plus elle m'attire. Soyons honnêtes, je n'ai pas envie d'une relation, juste d'un accord mutuel où elle et moi pourrions uniquement nous faire du bien. Je me claque virtuellement, c'est hors de question, bien entendu !

— À ma demande, Dana a créé une selle double, en *tandem*, exposé-je fièrement, ça vous dit de faire un tour ? C'est l'occasion ou jamais de vérifier si on est parés pour l'homologation.

— Vous n'êtes pas censé me rassurer ? stipule Ayline.

— Je suis certaine de sa solidité, intervient gentiment Dana.

— J'ai conscience qu'elle semble m'apprécier, mais la monter…, hésite la féline.

— Elle n'a jamais réagi avec personne comme elle l'a fait avec vous, lui certifié-je.

— Je confirme, témoigne Ricardo.

— Et elle est caractérielle, ajoute Dana.

— Vous voyez ? l'incité-je.

— Ne dit-on pas que les animaux ressemblent à leur maître ? me balance cette chipie.

— Vous me faites alors trop d'honneur, Ayline, répliqué-je, joueur.

Elle lève les yeux au ciel, mais ne refuse pas.

— Tu as de la chance que je l'ai fait apporter dans ton chalet, me sauve Dana.

On va gagner un temps précieux.

— Vous avez un… chalet, ici ? s'étonne Ayline.

— Il a eu une idée géniale, s'enthousiasme Dana, même si je l'ai pris pour un fou au départ.

— Il y a trois ans, je suis venu passer quelques jours ici, pour les affaires, expliqué-je. Comme souvent le soir…

— Vous êtes allé courir, me coupe Ayline.

Je souris, elle presque, elle a retenu pas mal de mes habitudes.

— Ça m'a amené jusqu'ici.

— Cinq jours après l'arrivée de Black Pearl, s'enflamme Dana. Elle était profondément agitée, personne ne parvenait à l'apaiser.

— Je me suis arrêté près de la barrière, pour souffler d'abord, pour observer ensuite, poursuis-je, mais Black Pearl m'a repéré et s'est mise à galoper dans ma direction. Elle a stoppé net à un mètre de moi et m'a fixé de longues secondes.

— Sans bouger, confirme Dana.

— Elle a continué à s'avancer vers moi.

— Que lui avez-vous dit ? devine Ayline.

— Tu lui as parlé ? enchaîne Ricardo.

— Vraiment ? Tu lui as parlé ? répète Dana.

J'observe les alentours, pose mon regard sur Black Pearl, sur mes amis, puis sur Ayline.

— Je lui ai conseillé de donner la chance à ceux qui voulaient l'aider…

— Tu nous avais pas encore vus, m'interrompt Rico.

Je l'ignore superbement et déroule mon histoire sans quitter Ayline des yeux.

— Qu'elle serait bien ici, qu'elle serait en sécurité et ne craignait plus rien si elle permettait aux autres de la connaître et de l'apprécier.

Elle baisse la tête, incapable de soutenir ce que j'exprime peut-être pour elle aussi.

— Et que si ce n'était pas le cas, alors je la sortirais de là, et lui trouverais un autre endroit, terminé-je en la fixant.

Mais elle ne me regarde plus.

— Lorsque je suis allée à sa rencontre, enchaîne Dana, il m'a demandé quel était mon prix.

Elle éclate de rire, comme ce jour-là.

— Quinze jours plus tard, je suis revenu, j'ai à nouveau couru jusqu'ici et Black Pearl m'a carrément fait la fête, précisé-je.

— Et c'est là que lui et moi, on s'est revus, informe Rico. Ça datait de plus de dix ans. C'est fou, n'est-ce pas ?!

— Complètement, valide Ayline.

— Et étant donné que ça faisait quinze jours que Black Pearl ne se laissait approcher par personne, on a accepté de la lui céder, révèle Dana.

— Après plusieurs semaines, j'ai balancé en plaisantant que ça rassurerait encore plus ma jument que je dorme avec elle quand je venais, dans un bâtiment qui serait accolé au sien. Avec une séparation qui pourrait s'ouvrir et se fermer à ma guise, stipulé-je toujours amusé par le moment.

— Alors j'ai conçu les plans, étaye Dana. Réno a financé le premier bungalow en échange de l'utiliser quand il le souhaite. J'en ai fait construire trois. Ça a eu tellement de succès que j'ai eu l'idée de créer un ranch gîte/écurie. Les gens adorent le concept, ça se loue comme des petits pains.

— Quelle idée, j'admets ! approuve Ayline.

— Et cette balade ?

— Je suis partante, me surprend-elle.

Avant qu'elle ne change d'avis, je m'empresse d'aller chercher le matos et de seller Black Pearl. Elle ne remue pas lorsque je l'équipe, donnant son accord pour la promenade au passage. Je la monte en premier et présente mon bras à Ayline afin qu'elle m'imite. Quand elle l'agrippe, je la hisse avec force pour l'installer derrière. Elle se cramponne à moi, m'enlaçant la taille un peu trop fort. On n'est pas en moto, mais je me garde bien de m'en plaindre ou de lui en faire le reproche, elle m'accorde sa confiance et c'est rare, très.

— Bonne balade ! crient mes amis.

À mon signal, Black Pearl commence à trottiner. Avec flegme, elle avance à allure tranquille, comprenant que la féline qui m'escorte n'est pas complètement rassurée. Décidément, un lien spécial est né entre ces deux-là.

— Tout va bien ? m'inquiété-je de son silence.

Ses bras desserrent mes flancs, peu à peu, me confirmant qu'elle se sent plus en confiance.

— Tout va parfaitement bien, atteste-t-elle.

— On n'est pas loin de la plage, et Blacky adore y faire un tour.

— Si Blacky adore, c'est que ça doit valoir le coup.

— L'eau fait du bien à ses chevilles, expliqué-je en vrai connaisseur.

Je ne suis pas pro, en revanche, je me suis longuement renseigné sur la race. J'ai appris tout ce qu'il y avait à apprendre. Aujourd'hui, je paie une location mensuelle à Dana pour le gîte, le couvert et tous les soins nécessaires de mon cheval.

Nous parvenons enfin à la plage, le ciel et l'océan nous offrent leur plus beau bleu alors que le sable s'étend en constant rival.

— Et si nous changions de cavalier, Blacky, qu'est-ce que tu en dis ?

Elle stoppe immédiatement son trot, me déchiffrant avec exactitude.

— Hey, on dirait bien qu'elle est d'accord, Ayline, m'exclamé-je avec un peu trop d'entrain.

— Attendez, s'affole-t-elle, je ne sais pas conduire un cheval, moi !

— On ne conduit pas un cheval.

— Ne faites pas comme si vous ne compreniez pas, râle-t-elle.

— N'empêche qu'on ne dit pas conduire un cheval.

Je la surprends en descendant de Black Pearl sans l'aviser au préalable. Ça a le mérite de la faire taire.

— Allez, prenez ma place, l'incité-je en souriant.

— Vous êtes sérieux ?

— Absolument, je serai derrière vous pour vous assister.

Elle s'exécute tout de même, en protestant dans sa barbe tandis que je m'installe dans son dos.

— Prenez les rênes, Ayline, je vais les tenir avec vous.

Elle accomplit ce que je lui demande de façon disciplinée, ce qui ne manque pas de me consterner quelques instants, elle a plutôt tendance à souvent se rebeller. J'appose mes doigts sur les siens qui m'électrifient le derme.

— Dites-lui *on y va*, en secouant un peu les brides.

Je racle ma gorge, histoire de dissimuler mon ton trop rauque.

— C'est tout ? tremblote-t-elle de la voix.

Je ne semble pas être le seul perturbé, c'est déjà ça.

— Mm, c'est tout.

— On y va, Black Pearl, articule faiblement ma féline.

Elle agite les rênes avec grande délicatesse et la jument démarre dans un trot lent. Le rire d'Ayline me sort de mon observation inutile, néanmoins réelle.

— Tu peux quand même aller un peu plus vite, Black Pearl, glousse-t-elle.

Je n'ai pas le temps de lui expliquer qu'on n'utilise pas cet ordre que ma jument accélère, en symbiose totale avec sa cavalière du moment.

— Tu as une crinière tellement soyeuse que j'en crève d'envie, lui parle-t-elle en la caressant.

Blacky secoue la tête de haut en bas, à plusieurs reprises, en guise de probables remerciements. J'hallucine.

— Blacky, avoue-lui que c'est grâce aux brossages et aux câlins que te prodigue ton maître, fanfaronné-je.

Elle hennit comme si elle se marrait de ma blague ou parce que je l'exaspère, au choix.

— Je ne suis pas sûre qu'elle valide, participe sa jockey du moment.

— Il s'est passé un truc louche entre mon cheval et vous, plus tôt, quelque chose de très fort même, plus qu'avec moi. J'ai le droit d'être jaloux également.

— Vous êtes jaloux ? s'amuse-t-elle.

— Avec ce qui est à moi, oui, marmonné-je à son oreille.

— Mais… elle m'aime… bien, bégaie-t-elle.

Je joue avec le feu, mais comme les papillons par les flammes, elle m'attire et me séduit sans en avoir conscience. Ce n'est pas à moi que je vais brûler les ailes, je suis un homme qui a décidé de ne plus avoir d'attaches.

— On dirait bien.

Je m'écarte à une distance raisonnable, c'est préférable pour elle et pour moi.

— Il est temps de prendre le chemin du retour, lui annoncé-je sur un ton plus sec que prévu.

— Déjà ? ronchonne-t-elle. Mais…

— Vous êtes en formation, la coupé-je aussitôt. Vous ne voudriez

pas arriver en retard ?

— Surtout pas, non. Je tiens à être assidue. Ce diplôme est un nouveau départ, en plus d'être honteusement cher, et en plus de m'avoir été offert par un gentil chef cuistot.

— Vous me trouvez donc gentil ? jubilé-je avec insolence.

— Vous vous donnez juste des allures de grand dur autoritaire, mais je suis certaine que ce ne sont que des stratagèmes pour ne pas vous faire… ou refaire… avoir, hésite-t-elle sur la fin de la phrase.

— Comme je vous l'ai déjà confié, je ne serais pas où j'en suis sans avoir pris des décisions impopulaires ou vexé certaines personnes. Quand on est patron, on n'est pas aimé.

— Je ne suis pas d'accord avec ça.

— Vraiment ? ironisé-je.

— Quel sarcasme, monsieur Reyes !

— Ça ne vous rappelle vraiment personne ? Vous aussi êtes une rebelle dans l'âme.

— Oui, admet-elle sans mal, moi non plus je ne serais pas où j'en suis si je ne l'avais pas été.

— Donc on se comprend.

— Autant que Black Pearl et moi ? réagit-elle illico.

La garce !

— Vous mériteriez une bonne leçon, mademoiselle Tredici.

Je me saisis de ses mains qui tiennent toujours les rênes, claque le cuir d'un bruit sec et crie *au galop* en même temps que je l'encercle fermement de mes bras. Black Pearl se met à courir sans s'emballer, sentant l'appréhension de ma barmaid. Elle se cramponne à mes bras, plus aussi indisciplinée soudain, et je m'en réjouis très injustement.

— C'est comme la moto, Ayline, m'exclamé-je au milieu de ses cris.

— Rénoooo ! braille-t-elle alors qu'elle ne risque rien.

Parce que je ne laisserai rien lui arriver.

Je me colle à ses hanches ou à son dos, ou à elle tout simplement, profiteur et manipulateur dans ce que j'exécute comme répression. Ça n'en est pas une, bien entendu, c'est un jeu dangereux entre elle et moi, entre adultes consentants, aveuglés peut-être, pas vraiment réfléchis sûrement. N'empêche que j'ai la nécessité ou l'exigence de ce pas que l'on n'ose pas encore franchir. Être en contact avec ses mains est déjà une sensation nouvelle, trop lointaine, mais qui réveille en moi des désirs que je ne pensais plus éprouver.

En est-elle au même point ? Est-ce une question qui se pose ? J'en sais foutre rien, et ça ne me ressemble pas. Être entreprenant, j'ai toujours su, ce qui change la donne aujourd'hui, c'est craindre de mal faire. Et ça, voyez, ça ne me ressemble pas. Je l'entoure davantage de mes bras, désireux de mettre en avant mes atouts physiques pour mieux la piéger, ou la toucher. Elle se cale sans me repousser,

m’accorde un semblant d’approche, déclenchant une arrogance toute masculine, je suppose.

Chapitre 36
Se brûler les ailes

Ayline

— Wouuuuh ! braillé-je, les cheveux au vent. Vas-y, ma Pearl ! T'es la meilleure !

La jument reste à la même allure, confortant la confiance que je lui confère. Cet animal me comprend presque étrangement. Les mains de Réno, englobant toujours les miennes, encerclent aussi mon corps. Son torse, chevillé à mon dos, me garantit une protection supplémentaire. Il est proche, pourtant je n'en ai rien à faire, Pearl, lui… et moi. Un trio improbable dont je me nourris par tout ce qu'on dégage. Je ne me cache pas, je suis moi dans une sincérité à laquelle je succombe pour une des rares fois de mon existence.

— C'est magiiique ! extériorisé-je vigoureusement.

— C'est plus que ça, Ayline ! Encore une première fois où vous aurez doublement crié !

Mm… C'est moi ou sa phrase a une double connotation ? Je réfléchis rapidement à ce que je dois répliquer sans aller me brûler les ailes. Réno est plutôt joueur aujourd'hui, et je ne suis pas du genre à ne pas rejoindre les réjouissances.

— Ne prenez pas ça pour une habitude, chef !

— Promis, Féline, j'essaierai…, me taquine-t-il tout (trop) près de mon oreille, de mon cou, de ma peau.

J'écoute tout ce qui m'entoure, me nourrissant de ce que m'offre *Black Pearl :* le clapotis rapide et régulier de ses sabots, le sifflement de son souffle, l'envol de sa crinière, la contraction de ses muscles et le tout dans un silence confortable entre Réno et moi. Lorsque le ranch apparaît dans mon champ de vision, je chasse le brin de déception qui s'insinue en moi. Cette parenthèse était féérique et délicieuse, sauf que tout a une fin. La jument ralentit le train à l'approche de son enclos, sans doute tout aussi chagrinée de rentrer. Je lui caresse le cou pour la cajoler et la remercier.

— Merci de m'avoir offert cette promenade incroyable, Pearl.

Elle hennit en secouant la tête dans tous les sens, me témoignant toute son intelligence. Elle trotte à présent, repoussant l'instant où nous devrons pourtant partir. Formation oblige.

— Et… merci également à ton maître de nous avoir présentées.

— Quand même…, rigole Réno.

La jument nous porte jusqu'à la propriété dans un silence apaisant et stoppe à hauteur de son enclos. Réno descend le premier dans un saut gracieux, me connaissant, pas sûr que le résultat donne quelque

chose de bien. Il me propose son aide que je ne refuse évidemment pas au risque de me casser un os. J'évalue, mal bien entendu, mais Réno réagit sur-le-champ. Il me rattrape avant que je ne m'explose au sol, si héroïquement que je glisse le long de son torse dans une lenteur effroyable. Je fuis son regard, vert et pénétrant, qui me transperce comme s'il lisait parfaitement en moi. Mes pieds touchent le sol avec délicatesse, pourtant il ne me lâche pas. Je le dévisage à mon tour, cimentée à lui, doutant sur ce qu'il attend ou ce que je souhaite. Je suis à deux doigts de tenter une approche avec mes lèvres, fauchée par tout ce qu'il me propose en un coup d'œil. Toutefois, j'ai appris, les filles n'allument pas, au risque de passer pour trop entreprenantes, et pourtant je crève d'envie qu'il se décide. Je racle ma gorge, embarrassée et troublée par l'instant alors que Réno semble reprendre ses esprits. Il s'écarte sans mot, s'empresse de desseller Pearl et s'éloigne davantage vers son gîte pour tout remettre en place.

Qu'est-ce qui vient de se passer ? Je suis vaincue, K.O. debout, tel le boxeur sonné qui ne sait plus où il habite. Attirée par le galop joyeux de la jument qui le suit comme ravie de se sentir à nouveau libre, je l'envie à ce moment précis, consciente d'être prisonnière d'émotions qui ne m'appartiennent pas à moi, mais à lui.

— Vous êtes prête ?

Je sursaute lorsque sa voix m'interpelle, où avais-je la tête ? Ai-je été projetée dans un monde parallèle ? Personne ne le saura jamais. Et surtout pas moi.

— Je vous suis ! m'enthousiasmé-je faussement.

Étonnée par ma propre voix, trop enjouée, je m'enjoins à recouvrer le calme qui me symbolise. C'est-à-dire apparent. J'ai appris à rationaliser depuis mon enfance ainsi qu'à garder mon sang-froid en toutes circonstances. Anahé m'accuse souvent de passivité, peut-être qu'elle a raison, néanmoins je sais que réagir aussitôt amène justement à surréagir. Et ça, d'habitude, je sais faire. Nous saluons poliment nos hôtes et nous éloignons sans d'autres mots.

— Toujours sur ma moto ?

Il brise le silence qu'il a lui-même instauré, me déstabilisant plus que de raison.

— Toujours.

Je souris quand il me jette un coup d'œil amusé, joueur et séduisant. Mes oreilles chauffent un peu, ça doit être le soleil, je n'ai jamais rougi de ma vie ! (Bon, sauf avec lui.) Il récupère nos casques et se tourne dans ma direction.

— Vous en redemandez…

— Je vis pour les autres fois meilleures que la première, balancé-je, encore joueuse.

— Vous me mettez au défi, Ayline ?

— Vous pouvez le relever, Réno ? répliqué-je avec malice.

Il ne répond pas et s'approche plus près de moi sans cesser de m'observer, un rictus vif et coquin sur les lèvres. Le feu, ça brûle, Ayline… Sauf que lui et moi, on aime ça. C'est un jeu inoffensif auquel on s'adonne, toutefois je doute qu'il soit encore anodin. Il inspire trop profondément juste avant de m'enfoncer le casque sur la tête, l'attache méticuleusement puis me tourne le dos. Son expression vient de changer du tout au tout. Suis-je allée trop loin ? Il répète les mêmes gestes pour lui, chevauche la moto qu'il démarre illico, distant tout à coup sans que je ne comprenne le pourquoi, un grondement de moteur entre nous. Et dire qu'on accuse les femmes de sautes d'humeur !

Je m'installe derrière lui, légèrement perdue, à me triturer le cerveau et la mémoire pour saisir où j'ai pu fauter. Peut-être ai-je été trop taquine ? Non, impossible, Réno Reyes m'aurait remise à ma place.

— Tenez-vous à moi, Ayline.

Sa voix déboule de nulle part dans mon casque. Toujours pas habituée à ce moyen de communication, j'obéis rapidement. Une de ses mains gantées vient appuyer sur les miennes et accentue ma prise.

— Accrochez-vous bien, Ayline… parce que j'adore les défis.

Je ne réfléchis ni à son ton, ni à sa menace cachée, ni à ce sourire fier et vainqueur que j'imagine alors sur son visage, je m'agrippe à lui comme une naufragée à sa bouée de sauvetage. Pourtant il quitte la propriété avec prudence, longe le chemin ombragé qui mène à la route principale, à une allure presque lente, s'arrête au stop puis s'engage sur la nationale. Qu'est-ce qu'il fait exactement ? Subitement, il accélère sans que je ne m'y attente, on passe de 30 à 100 km/h en quelques secondes sur une ligne droite, absolument déserte, où Réno étale sa toute-puissance. Cramponnée à sa taille, j'ai une notion plutôt bien précise de son corps qui se contracte à chaque mouvement qu'il exécute. Cependant, je me sens en confiance et c'est ce qui me perturbe le plus, je crois. Il accélère une nouvelle fois, majestueux dans son assurance, provoquant remous et marées dans toutes mes veines et mes artères.

— Wouuuuhhh ! hurlé-je contre ma propre volonté, dépitée intérieurement d'avoir encore cédé.

Je ne discerne plus ce qui nous entoure, lui et moi dans un autre univers, plaqués l'un à l'autre. Il ne ralentit qu'à l'entrée de la ville, redonnant une normalité à mes perceptions alors que je lui en veux que cette parenthèse se referme, même si je suis consciente que tout a une fin.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-il doucement.

Non. Bien sûr que non. Rien ne va d'ailleurs.

— Oui. Merci.

Sale menteuse ! gueule ma conscience.

— Vous êtes sûre ? insiste-t-il. Je suis allé trop vite ?

On parle toujours de moto, n'est-ce pas ? Parce que j'ai envie de lui crier qu'il prend trop son temps s'il a envie de m'embrasser.

— Non, j'ai adoré, certifié-je avec une conviction que je ne possède pas.

— Plus que la première fois ?

Le sourire que je discerne dans sa voix me donne envie de le claquer. Froid des minutes plus tôt, le chef a décidé de se dérider à présent sauf que je n'ai pas les règles de son jeu à la con. Ni les codes des gens de la haute. Il est temps que je réapprenne où est ma place.

Quand il se gare dans le parking souterrain, je descends de la moto par automatisme, détache mon casque et le lui tends. J'ai quarante-cinq minutes avant le début de ma formation alors je le remercie du bout des lèvres pour cette journée hors du temps qu'il m'a permis de vivre et file vers les ascenseurs.

— Ayline ?!

Je fais la sourde oreille en suppliant la cabine de n'être qu'au rez-de-chaussée, tout en balayant l'écran de mon portable… éteint (mais tout neuf). Ma prière est entendue et je m'engouffre en deux-deux dans l'ascenseur, colle le téléphone contre mon oreille mimant un appel inexistant. C'est seulement lorsque les portes se referment que je respire à nouveau normalement, ou presque. Il n'a pas couru pour stopper ma fuite ni pour bloquer la cabine. Tant mieux, je n'aurais pas vraiment su comment réagir.

Chapitre 37
Cuistot un jour…

Ayline

Il est 23 h 30 lorsque je reviens d'un temps de formation exaltant et pénètre dans notre suite commune, avec deux chambres, je vous le rappelle, séparées par un accès conjoint. Deux portes : une dans ma piaule, une dans la sienne. Chacun pouvant déverrouiller de son côté. Je ne l'ai pas fait même si j'ai été tentée, je dois l'avouer. Un corps-à-corps sans prise de tête, sans complication, où lui et moi saurions reprendre une vie normale après nous être fait plaisir. En serais-je seulement capable ? Il s'agit surtout de tout ce que ça impliquerait si ça se savait. Déjà que des bruits de couloir sont revenus aux oreilles d'Anahé, disant que le chef Reyes a pris la barmaid agressée sous sa coupe. Qu'est-ce qui se commérera s'il me demande à nouveau de gérer son bar ? Parce que oui, j'ai bien aimé ça. Je n'ai pas envie ni besoin que l'on colporte que j'ai réussi en couchant. Ma dignité, c'est ce qu'il me reste et j'y tiens.

Mais tout est éteint. Quand j'allume, pas de dîner qui m'attend, pas de Réno non plus d'ailleurs. Je l'appelle à plusieurs reprises, sans succès. La suite a beau être indécente, elle ne possède pas non plus vingt-cinq pièces. Pas de réponse, pas de salle de bains occupée ni les petits coins. Je décide de prendre ma douche, il sera alors probablement rentré. Où peut-il se trouver ? J'impose à mon cerveau de ne surtout pas spéculer, il est libre, célibataire, beau… STOP ! A-t-il des aventures ? C'est quoi ces questions de merde ?! Évidemment que ce mec a du succès ! Et sans faire le difficile, il n'a que l'embarras de jolies femmes, naturelles ou pas. Quoi, j'ai *googlelisé* ? Vous n'auriez rien fait, peut-être ? Seul constat, ça m'a gonflée, pas passablement, pas beaucoup non plus. Non, ça m'a déchirée, voire écartelé les tripes. Ouais, j'ai été prise d'une folle jalousie. Inexplicable.

Quand je quitte les jets d'eau bouillants, je suis détendue… et toujours seule. Réno n'est pas de retour, rien n'a bougé. Déterminée à savoir s'il se trouve dans le palace ou pas, je redescends au rez-de-chaussée et avance à pas feutrés dans les couloirs à peine éclairés à cette heure-ci, et déserts. Le bar est vide, le restaurant également. Manifestement, Réno est aux abonnés absents.

— Bonsoir, Ayline.

Je sursaute lorsque Ricardo surgit de nulle part, une grimace désolée de m'avoir effrayée.

— Ricardo, vous m'avez fait peur ! l'accusé-je tout de même.

— Un cuisinier reste cuisinier 24 h/24, sourit-il en comprenant

parfaitement qui je cherche si tard.

Il repère mon coup d'œil machinal vers ses cuisines.

— Il… cuisine ? m'informé-je avec hésitation. À cette heure-ci ?

— 24 h/24.

— Oh. OK.

J'ai pigé.

— Il me fera un premier retour de ce qui ne va pas.

— Vous êtes cuisinier aussi, non ? le taquiné-je.

— Oui.

— Il est donc peu probable que des trucs soient mal agencés.

— En effet…

Et toc !

— La cuisine reste une détente pour un chef cuisinier. Quand on est passionné, le travail n'en est pas réellement un.

Un rictus indulgent m'incite à abréger la conversation. Il se retire en me saluant d'un signe de tête puis disparaît je ne sais toujours pas où. Attirée par la lumière et les sons des casseroles, j'approche avec prudence. J'observe le chef Reyes à travers les hublots des portes battantes : il tranche des légumes à une telle rapidité qu'à ce rythme, moi, j'aurais perdu au moins quatre doigts. Puis il soulève le couvercle d'une cocotte placée sur le feu, assaisonne avec une minutie qui me fascine, et scrute sa montre. Il s'éloigne vers ce que je suppose être les frigos, c'est à ce moment précis que j'entre, avec ma retenue habituelle. Il ne me remarque pas, concentré sur sa tâche, focalisé sur ce qu'il prépare et imperméable à tout ce qui se passe autour de lui. Je l'étudie dans ce naturel qu'il ne doit dévoiler qu'exceptionnellement, dans son élément où personne ne semble pouvoir l'atteindre.

J'ignore comment l'avertir de ma présence sans passer pour une groupie. *Folle, la groupie*. Néanmoins, il se retourne tandis que j'emmêle mes doigts comme une petite fille prise en faute, gênée de le surprendre dans une sorte d'intimité.

— Oh, Ayline, vous êtes là. Vous m'avez trouvé ?

Je mords mes lèvres pour ne pas réfuter que je ne le cherchais pas, le mensonge me paraît soudain un aveu. Dans tous les cas, c'est pas avec les indices qu'il a laissés.

— Je savais que vous me dénicheriez, ajoute-t-il sans me regarder.

— Vous savez l'heure qu'il est ?

— Bien sûr, rétorque-t-il imperturbable.

En tenue de chef, noire, griffée *Rr* en lettres dorées finement brodées, qui épouse le galbe de son torse et de sa carrure, dont les manches courtes mettent en valeur ses biceps qui n'en ont pourtant pas vraiment besoin, il poursuit ce qu'il a commencé.

— Vous avez apporté votre… tenue ? En vacances ?

Y a aimer son métier et l'aimer, quoi. Il va loin, lui.

— On dirait que ça vous surprend ?

C'est lui, ou moi qui suis pas normale ?

— Vous êtes censé vous reposer, lui rappelé-je. Les vacances servent à ça.

— Je suis… touché par votre sollicitude, toutefois, je vais bien, je n'ai pas cuisiné depuis des jours, ça me manque.

Il me tourne le dos pour surveiller sa préparation, remue avec délicatesse, goûte avec subtilité et ce qu'il faut d'objectivité, je présume.

— Je prépare notre dîner, me dévie-t-il de mon introspection. Ça vous dit de participer ?

— Euh…

Qu'est-ce qu'il ne comprend pas quand j'explique être une quiche dans ce domaine ? Et une quiche ratée, qui plus est.

— Allez, venez, vous serez mon second.

Son second ? Il est drôle ! Je peux être son vingtième en le bernant sur ma place… et encore.

— Second ?! éclaté-je de rire. Je suis certaine de ne même pas être dans le classement.

Il rit sans cesser de m'inciter à le rejoindre. Je pourrais, cependant trop près de lui, ben c'est trop près. Et j'ai la sensation que c'est pareil pour lui.

— Allez, Ayline ! Vous allez m'aider, je vais vous guider.

Je m'y résous finalement quand il me tend une veste à l'effigie de son resto.

— Y a préméditation là, non ? me moqué-je en reconnaissant les *R* entrelacés.

— Aucune mauvaise intention, se détourne-t-il bizarrement. J'en apporte toujours deux.

— C'était pour rire, précisé-je, surprise par sa réaction.

Plus qu'obéissante, j'enfile sa veste, qui est trois fois trop grande. Il s'approche de moi, un éclat moqueur sur le visage, et arrange la tenue qu'il vient de me prêter. Il reste à ma hauteur quelques instants, indéfinissable dans ses hésitations, et moi plus qu'indécise dans mes pseudo-certitudes.

— Voilà, mademoiselle Tredici, vous voilà parée pour… cuisiner.

Je perçois parfaitement la pause qu'il décide de m'imposer, de façon délibérée et précisément dosée. Je suis parée pour plein de choses avec lui.

— Pour vous assister, nuancé-je pour qu'il se rende compte de l'ampleur du souci.

Il m'invite à le suivre, ce que je fais. Encore.

La volonté me quitte progressivement.

— Lavez vos mains et prenez le couteau, je vais vous… montrer.

Là aussi, j'accepte, couper de la viande n'exige pas que je sorte d'une grande école. Pourtant, il se positionne derrière moi, enveloppe ma main de la sienne et guide mes mouvements. Je réprime ce frisson qui me traverse, comme à chaque fois qu'il m'approche, m'intimant de cesser de paumer toutes mes notions.

— Vous savez, commence-t-il, un des chefs chez qui j'ai fait mes classes comparait la cuisine à la femme.

Pour être proches, on l'est. Trop. Plaqué à mon dos, il s'empare de ma seconde main, la place sur le morceau de volaille et découpe délicatement. Ses mots marmonnés hurlent pourtant dans tout mon corps, c'est peut-être moi qui vais finir par lui sauter dessus.

— Il faut être attentionné, ne rien mépriser, être délicat…, baisse-t-il le ton.

Le couteau glisse dans la chair crue, la scinde en plusieurs tranches sous les gestes précis du chef, en se servant de mon corps. Si je ne pensais pas la cuisine sexy, c'était une erreur.

De tes mains, Ayline, t'emballe pas !

— Respecter chaque moment, honorer le produit, le transformer…, murmure-t-il.

Je lutte pour ne pas prendre appui sur lui, déposer armes et armure et perdre le combat.

— Il faut l'embellir pour avoir le meilleur de lui… comme avec une femme…

Bordel ! C'est impossible, il le fait exprès ma parole. Si je l'attire, qu'il sache que je suis le pôle opposé.

— Comment on peut faire des portions aussi parfaites ? articulé-je laborieusement.

— La pratique, Ayline.

Il se racle la gorge en se décalant puis se positionne à mes côtés en remuant je ne sais quoi dans sa casserole. J'ai l'impression que ses doigts me touchent encore et que sa chaleur s'est immiscée partout en moi.

Du coup, je fais quoi avec ma viande, moi ? Si je poursuis seule, ce n'est pas des aiguillettes qu'il va y avoir, mais des morceaux très inégaux.

— Vous pouvez couper les fruits que j'ai sortis, s'il vous plaît, Ayline ?

Hein ?!

Je reprends mes esprits en le toisant, les yeux écarquillés, m'imposant de recouvrer mes capacités.

— Je ne suis pas sûre que vous souhaitiez que…

— J'ai confiance en vous, Ayline. Il n'y a que ceux qui n'essaient pas qui échouent.

OK. Et en plus, il me sort de grandes phrases.

— En petit ou… ?

— En brunoise, déroule-t-il normalement.

En quoi ? Il est sérieux ?

Il touille son plat en l'analysant scrupuleusement comme s'il prenait vie dans son crâne. Ce qui doit être très certainement le cas. Sauf qu'il omet que je ne suis pas cuistot, moi.

— Je ne sais pas ce qu'est la brunoise, Réno.

Il me considère en arquant un seul sourcil, plisse légèrement les paupières et sourit ensuite. Deux émotions dont j'ai l'habitude chez lui ; l'autre, plus rare, qui m'envoûte et m'hypnotise… de manière anormale.

— Je vais vous montrer.

Il décompose chacune de ses actions pour m'enseigner les bons gestes à accomplir tout en m'expliquant sa façon de procéder. Pas sûr que je l'écoute réellement, réduite à contempler ses avant-bras et leurs veines saillantes.

— Vous voyez ? questionne-t-il.

— Je vois bien, chef.

En vrai, j'ai rien suivi, mais pas grave.

— Vous êtes conscient que ce sera pas aussi parfait ?

— Oui, mademoiselle Tredici. Personne n'a mon niveau.

— Quelle suffisance !

J'éclate de rire parce que je sais aussi que parfois, son arrogance n'est qu'une façade.

— C'est la vérité, Ayline.

— Votre vérité.

— Ce n'est pas pour cela qu'elle est fausse.

— Non, mais je rêve ! m'esclaffé-je face à son air taquin.

— Je suis ravi d'en être la raison.

— Je n'ai jamais dit ça.

Je m'attaque aux fruits étalés sur le plan de travail, fuyant son regard malicieux et joueur. J'arrête ma besogne au premier, affolée par la catastrophe annoncée.

— J'ai fini ma blondoise.

— Votre… votre quoi ? s'étonne-t-il.

— Vous voyez que vous ne pigez pas tout non plus ?

Son coup d'œil entendu, pas loin de se lever au ciel, me prédit un soupir contrarié.

— Vous m'avez demandé une brunoise, vu l'état, je pense qu'il s'agit d'une blondoise.

Il s'esclaffe, entraînant mon sourire ravi.

— Les couper en brunoise, précise-t-il.

— C'est pareil.

— C'est pas si mal pour une première, mademoiselle Tredici.

— Je vous ai vu découper les légumes tout à l'heure, j'ignore comment vous ne vous blessez pas.

— La pratique, toujours.

— J'ai bien compris que la théorie était secondaire.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, me corrige-t-il, mais en cuisine, pour savoir il faut répéter et répéter les gestes. Regardez…

Il s'approche, me retire le couteau des mains en étudiant les traits de mon visage.

— Lorsque vous coupez, repliez les premières phalanges de vos doigts, ça évite de perdre des morceaux.

Il se détourne enfin et me montre, appliqué, de quelle manière je dois procéder.

— Le jeu est de trancher de plus en plus fin, autant que vous le pouvez, puis de plus en plus vite. Mais…

Il se retourne à nouveau dans ma direction.

— On va se contenter de lenteur pour commencer. Je n'ai pas envie de vous conduire à l'hôpital.

Très drôle !

— Et on n'a aucun service à effectuer ce soir, à part le nôtre, ajoute-t-il en plantant ses pupilles dans les miennes.

— Qu'est-ce que… vous préparez ? bafouillé-je comme trop souvent (on est d'accord !).

— Œuf parfait – mousseline de panais/copeaux de Paris – écume arabica en entrée.

— Oh…

Je ne sais même pas de quoi il cause, à part pour l'œuf.

— Suprême de canette dorée – mousseline fumée mûres/girolles avec son gratin de pommes de terre pour le plat de résistance.

Ses mots et l'intonation qu'il leur accorde me donnent l'eau à la bouche, bien plus que le menu.

— Baba poché aux épices – marmelade de fruits – crème glacée yaourt pour le dessert.

— D'où… les fruits, cafouillé-je en fuyant ses iris.

— D'où les fruits, affirme-t-il.

Je suis prête à parier qu'il est tout à fait lucide quant au fait que lui et moi tanguons sur le même fil d'équilibriste. Il teste mes limites comme je le fais avec les siennes, les repoussant un peu plus chaque fois.

Je me reconcentre sur la tâche qu'il m'a confiée, avec une envie soudaine de le défier. Bien entendu je vais perdre, mais ça fait partie du jeu.

— En combien de temps vous coupez un abricot ? demandé-je (très) innocemment.

— Vous voulez qu'on s'affronte, Ayline ?

Grr… Je grogne intérieurement face à cette facilité qu'il a de lire en moi. Il sourit en me rejoignant, se relave les mains pour la dixième fois depuis que je suis là, et finit à mes côtés, un couteau à la main qui actionne déjà pas mal de ses muscles.

— À trois ?

Hein ? Quoi à trois ?

— Attendez ! Attendez ! paniqué-je subitement. À trois de vous ou de moi ?

— Vous souhaitez donner le top ?

— Non, pas forcément, mais je dois savoir si c'est 1, 2, 3 ou 3, 2, 1 ou…

— Je suis à vos ordres, Ayline.

Des tas d'images indécentes traversent alors mon cerveau, des visions de nous en mode trop bestial et dans des positions qui me semblaient inconnues. Qu'est-ce qui me prend ? Je m'efforce de ne pas élargir les directives que je pourrais bien imposer à mon esprit. Peine perdue, mon encéphale s'aplatit progressivement lui aussi.

— 1.

— 2, intervient-il.

— 3.

Avec rapidité et minutie, je m'attaque à ma moitié d'abricot alors qu'il a quasiment fini. Je lorgne son avancée sauf que la pro en moi, qui n'a jamais existé, me quitte également. Je rate mon coup, ripe sur mon index et m'entaille le doigt.

— Merde ! m'exclamé-je en jetant le couteau.

Je retire immédiatement ma main. Il abandonne tout et accourt vers moi.

— Montrez-moi, exige-t-il sur-le-champ.

— Ça va, c'est juste une petite coupure, le contré-je aussitôt.

— Faites voir, Ayline.

Il se saisit de ma main afin d'analyser la blessure. Ça pique, c'est pas agréable et ça saigne. Beaucoup. C'est pas le moment de me trouver mal ! Il me conduit jusqu'au robinet sous lequel il passe ma coupure. L'eau et le sang se mélangent, engendrant un flux qui me remue. Je me sens partir, les muscles me lâchant un à un, pile quand j'exige d'eux le minimum syndical. Mais rien ne fonctionne jamais comme on en a envie et lorsqu'on en a besoin. Mon corps m'échappe… lamentablement.

— Hop ! Hop ! Ayline, discerné-je.

Je ne m'explose pas au sol, première bonne nouvelle.

Chapitre 38
…Cuistot toujours

Réno

Je la rattrape avant qu'elle ne chute sur le sol dur d'une cuisine de palace, la soulève dans mes bras et la porte dans une salle adjacente, meublée d'un canapé et d'autres babioles auxquelles je n'accorde aucune attention. Les deux coussins latéraux du sofa finissent sous ses jambes que je surélève, j'ai au moins retenu ça lors de mes cours de secourisme. Je m'assieds à ses côtés, une fesse dans le vide, et prends son pouls. Sa blessure saigne toujours, alors je m'empresse de la désinfecter et de la soigner. Elle est blanche et des cernes creusent son regard habituellement pétillant et reposé, elle est encore dans le coaltar. Sa coupure est superficielle, mais l'abondance du sang au niveau de la pulpe des doigts est toujours impressionnante.

À noter que ma féline ne supporte pas la vue de l'hémoglobine, comme lors de son agression où elle avait fait la forte. Ma main se pose malgré moi sur son front, il est si pâle en comparaison à ma peau bronzée, froid aussi. J'étudie chaque trait de son minois me demandant ce que ça ferait de l'embrasser, ou de libérer le fauve que je deviens à ses côtés, surchargé de désirs et d'attirance. Les yeux fermés, elle s'apaise au contact de ma paume, son visage serein pour une des rares fois. Ayline est sur le qui-vive en permanence, elle n'a appris qu'avec méfiance et réserve, utilisant l'humour et la dérision face à la dureté de son existence, je l'admire aussi pour ça.

Comment ça, je l'admire ? Reprends-toi, Réno !

— Ça va ?

Je recouvre mes esprits lorsque sa question chuchotée atteint mon ouïe. Nos pupilles se croisent et s'ajustent, mais les siennes m'envoûtent comme les reflets d'une émeraude.

— C'est plutôt à moi de m'en inquiéter.

Elle cligne fortement des yeux, hésite à se redresser quand elle évalue notre promiscuité pour finir par étudier le pansement que j'ai rapidement exécuté.

— Merci.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous ne supportiez pas la vue du sang, à moins que ça soit votre treizième coupure ?

Je souris en lui adressant un clin d'œil machinal. Elle me renvoie une grimace et un doigt d'honneur aussi irréfléchis que mon signe précédent. Aussitôt, elle pince ses lèvres alors que j'éclate de rire. La simplicité de notre relation explose soudain partout en moi. Ayline est une pragmatique qui prend la vie comme elle vient, sans prise de tête

ni défaitisme ; en contrepartie, elle rationalise tous ses ressentis en les minimisant. Même ça, ça ne me gonfle pas, je me sens bien en sa présence si on exclut mes envies de l'embrasser ou de la déshabiller.

— Quel est le but de connaître le moindre détail de moi ? interroge-t-elle.

Question suivante.

Je vire les pensées salaces qui traversent mon esprit dérangé, en étant à ses côtés. J'aimerais bien découvrir chaque parcelle de sa peau, et chaque fragment de son corps.

— J'en sais rien.

Et c'est vrai. Elle ne se vexe pas. Parce qu'elle a accepté de me suivre dans ce contrat, passé sur un coup de tête.

— Parce que je voulais apprendre à vous connaître, je sais pas…

— Mieux connaître la cambrioleuse de vos cuisines ? s'amuse-t-elle.

— Entre autres.

— Entre autres quoi ?

Putain, c'est quoi ces questions de merde ?!

— Comment ça entre autres quoi ?

Elle fronce ses sourcils en me considérant étrangement.

— Laissez tomber, chef.

— C'est pas dans ma nature, mademoiselle Tredici.

Elle ne me répond pas et fuit notre échange visuel. Pas grave, je suis patient. Je quitte le canapé, bien conscient de son embarras tandis qu'elle s'y assied sans mouvement brusque, signe de *déjà vécu*.

— Ça sent…

Putain de bordel de merde ! Je ne la laisse pas finir sa phrase et pique un sprint jusqu'à mon poste de travail. J'éteins tous les feux, mais trop tard, tout est foutu. Bravo, Réno. C'est bien la première fois que ça m'arrive.

— … le brûlé.

Je pivote au son de sa voix, elle est appuyée dans l'encadrement de la porte, les bras croisés, la mine désolée. Je me retiens de ne pas balancer le torchon jeté sur mon épaule, me précipiter vers elle et laisser libre cours à mes désirs. Je ferme les yeux et inspire aussi profondément que possible avant de les rouvrir. Elle amorce un pas qu'elle stoppe aussitôt tandis que je lui crie silencieusement d'en faire un de plus, juste un. Je jure alors d'accomplir ceux qui manquent. Mais elle reste immobile, un sourire rassurant sur les lèvres.

— Je suis désolée. C'est ma faute.

— On n'est pas coupable d'être malade.

— Vous pensez qu'on peut commander des pizzas à cette heure-là ? C'est moi qui régale.

Le ton de sa voix s'adoucit sur ses dernières syllabes au moment où elle cherche une issue de secours. J'ai une pulsion d'aller la serrer

dans mes bras, juste pour lui dire qu'inviter un homme au restaurant n'a rien de délictueux. Même s'il est chef d'un palace étoilé.

— Il n'y a pas encore d'Hector ici, mais j'imagine que c'est possible. Tout l'est quand on le veut, ajouté-je sûr de moi.

— Je fais la plonge ? élude-t-elle.

Je balaie la cuisine des yeux et je prends conscience du véritable bordel que j'ai foutu pour un dîner de seulement deux personnes. Jamais mon plan de travail n'a été aussi encombré et crasseux.

— On va faire ça à deux.

— Quoi ? rétorque-t-elle les yeux écarquillés.

Non, mais… C'est elle qui me parle de nettoyer.

— Ben, la plonge, mademoiselle Tredici. À quoi donc vous pensiez ?

Elle détourne vivement la tête, alors que je me bidonne silencieusement.

— Vous m'avez…

— Je sais, Réno, me coupe-t-elle. Plongeons !

L'un dans l'autre ?

Réno ! me sermonne ma conscience.

— Faisons la vaisselle, corrige-t-elle. Vous avez mis un sacré bazar.

— J'avoue. J'en parlais avec moi-même tout à l'heure.

Ai-je réellement dit ça à haute voix ? Apparemment oui vu la tête qu'elle tire à cet instant.

— Je me suis fait la réflexion plus tôt, me justifié-je avec maladresse. Surtout pour deux personnes.

— Vous vous enfoncez, chef.

Je m'oblige à me détourner d'elle, plus à cause de mes idées érotiques que pour le rire qui pourrait aussi m'échapper. Toutefois, le silence qui suit m'inspire qu'elle a la même pensée. Alors, non, je ne la regarde pas parce que je pourrais craquer et la prendre sauvagement sur tous les plans de travail qui meublent cet espace. J'allume l'eau et commence à tout regrouper alors qu'Ayline s'attaque au lavage. Nous n'échangeons aucun mot, nos gestes s'accordent dans un mutisme étrange. En peu de temps, elle termine sa tâche et s'éloigne pendant que j'essuie et que je range. Je la retrouve dans le hall d'accueil, assise sur un fauteuil de velours rouge, à observer le vide qui l'entoure. Je l'étudie dans cette solitude qu'elle ne remarque plus, trop endurcie, familiarisée à jouer perso dans une équipe collective. Jusqu'où puis-je aller pour abattre les murs qu'elle a construits autour d'elle ?

Vêtue d'un débardeur kaki que je ne note que maintenant, elle est accoudée sur ses genoux, une main sous le menton, là sans l'être. D'ici, la clarté de ses yeux m'étonne plus encore, peut-être parce qu'elle a bronzé, ou que sa chevelure brune les rend davantage pénétrants. Perdue quelque part entre mes pensées et mes tergiversations, je repère son nez fin qui se retrousse indiquant que son cerveau carbure.

Je me surprends, une nouvelle fois, à aimer la regarder, sans vraiment m'en lasser, et ça, c'est un souci. Soit, je passe à l'action, soit, à autre chose, mais je dois me décider. Lorsqu'elle me repère, un sourire sincère étire ses lèvres, pulpeuses et parfaites.

Bordel !

Mes pas me guident vers elle tandis qu'elle se lève pour s'éloigner vers la sortie. J'hésite un instant, est-ce qu'elle me fuit ? Mais je comprends au moment où elle rejoint un livreur de bouffe à l'extérieur. Il plaisante et bavarde quelques secondes avec elle, instants qui me paraissent trop longs. On n'a pas commandé alors pourquoi est-il là ? Que lui dit-il qui la fait sourire ? Que lui répond-elle qui le charme ? Je contiens la rage qui monte en moi, mais elle revient, levant les bras en signe de victoire. J'ai envie de l'honorer comme un coéquipier célébrant un succès, la soulever dans mes bras et l'embrasser. Évidemment, je n'agis pas ainsi parce que je ne peux pas, je ne dois pas. Et en plus j'sais pas encore pourquoi.

— J'ai une table, chef.

Elle passe à mes côtés, en balançant ses reins comme si je n'avais déjà pas assez de mal à me maîtriser, puis me contourne pour repartir.

— Prêt à conduire ?

Je la talonne, un sourire débile sur les lèvres, des désirs interdits dans le crâne et de l'envie dans le regard. Elle ne voit rien de tout ça parce qu'elle m'offre son dos, ses hanches et son cul, le tout moulé dans des fringues pourtant simples. Mais je la mate, c'est indéniable. Les portes du palace s'ouvrent alors que je ne sais toujours pas où on va, mais je la suis comme si rien ne nous ébranlait. J'appuie sur la télécommande de ma caisse.

— Un resto, pas très loin, ouvert toute la nuit, que j'ai trouvé… sur le Net.

— Et le serveur s'est proposé de passer sans que l'on commande ? ironisé-je plus durement que prévu.

J'ouvre sa portière, pas pour les bonnes raisons, sauf que j'ai besoin de me rapprocher afin de savoir s'il n'y a que moi de perturbé.

— C'est exactement ça, comment avez-vous deviné ?

Son ton candide au moment où elle se retourne m'informe qu'elle n'a noté ni ma mauvaise humeur ni mon ironie. Je ne réponds pas immédiatement, ferme et m'installe au volant.

— C'est étonnant, ne trouvé-je rien à répliquer.

— Il m'a demandé si j'étais seule, j'ai répondu que non. Je crois qu'il me draguait un peu.

Elle pouffe comme si c'était si invraisemblable.

— Ça m'était encore jamais arrivé de me faire autant draguer, je crois, ajoute-t-elle, étonnée.

— C'était très bien comme ça.

Elle ne relève pas, sans doute tout aussi au bord du précipice que moi. Ou pas. Qu'en sais-je ? Peut-être qu'elle me considère comme un mec lambda. Rien de plus. Et c'est d'ailleurs de cette façon que je dois me comporter.

— Allons-y, chef, je meurs de faim.

Et moi donc, mademoiselle Tredici… Et moi donc !

Chapitre 39
Dernière danse

Ayline

Je bondis dans le restaurant après que Réno m'a galamment ouvert la portière, plaqué sa main dans mon dos, débarrassée de ma veste et… plaqué sa main dans mon dos.

Quoi, je me répète ?

J'ai encore la sensation de ses doigts sur mon corps, le poids de son regard dans mon dos, le poids de ses regards tout court. J'ignore s'il flirte ou s'il est juste amical, ce que j'ai retenu surtout, c'est son refus d'histoires avec lendemains. Ça tombe plutôt bien puisque je n'ai que quelques semaines de pénitence à accomplir. Et avec le diplôme qu'il me permet d'obtenir, je n'aurai pas à travailler dans son établissement. Alors de quoi ai-je peur exactement ? De m'attacher ? Peu de chances, le Réno en vacances n'a rien à voir avec le Réno quotidien. J'en ai fait les frais comme presque tous ses employés et collaborateurs, il est infatigable, intraitable, exigeant et insupportable, états que je peux comprendre quand on est le cerveau d'un palace. On demande deux bières, le serveur les décapsule alors qu'il part s'occupe de notre commande. Des tacos, quesadillas, enchiladas, et autres tostadas. Un chef reste un chef, n'oubliez pas. Il m'observe de temps en temps, dans une prudence calculée, impudent dans ses coups d'œil, altier dans sa stature, majestueux dans ses discrétions. Clairement, je pense peut-être, ou du moins probablement, que l'on semble possiblement s'attirer. Oui ça en fait des doutes…

— On trinque ?

J'accepte et cogne ma bière contre la sienne, mais sans le fixer. Je me fous de ce qu'on dit dans ces instants-là, mais l'affronter m'est impossible.

— Je peux vous demander quelque chose ?

J'ingurgite une gorgée de ma bière en étudiant enfin ses beaux yeux. Ils sont joueurs, curieux, et intéressés.

— Allez-y, j'essaierai d'y répondre.

— Pourquoi vous vous posez toujours sur la même chaise ?

— Sur la même chaise ? répété-je pour mieux réfléchir.

— Sur la terrasse, précise-t-il. Vous n'allez jamais au-delà, même avec les transats.

— Ah oui ?! éludé-je.

Très mal.

— Vous avez le vertige ?

Grillée.

— J'ai peur du vide, d'être si attirée par lui que je pourrais plonger ou sauter.

— Ça date ?

— Mm… je n'sais pas trop en fait. Le vide, dans toute sa définition, m'effraie.

— Et si je reste près de vous ?

— Ça ne changera rien.

Surtout pas !

— Si je promets de ne pas vous lâcher.

Ah, mais faut même pas me tenir ! J'ai déjà bien assez de me sentir coincée par tout ce qu'il est.

— C'est irrationnel, répliqué-je brièvement.

— Tant que ça ?

— Oui. On habitait au treizième et j'ai jamais mis le nez sur le balcon, d'aussi loin que je me souvienne.

— Et c'est quoi l'aussi loin que vous vous souveniez ?

— Mes cinq-six ans, je dirais…

Le restaurant est encore bien rempli malgré l'heure tardive et la musique nous oblige à parler un peu plus fort, néanmoins l'ambiance latino n'est pas pour me déplaire. Ni pour déranger Réno qui observe les alentours avec l'application du chef d'entreprise. Des couples et des célibataires dansent au milieu de tables qui ont été déplacées pour l'occasion. Personne ne nous calcule, seuls parmi les autres.

— Ce resto est très sympa.

Un serveur différent revient avec nos premiers plats, me sourit et me demande si nous avons facilement trouvé l'endroit. Je comprends alors que c'est le livreur de tout à l'heure.

— Oh oui, je… on vous remercie, hésité-je en remarquant l'air légèrement renfrogné de mon invité du soir.

Le jeune homme s'incline et repart poliment.

— Tout va bien ? m'inquiété-je. Vous êtes fatigué ?

— Non, tout va bien… goûtons ça.

Je suis bien d'accord, mon estomac aussi d'ailleurs. Il grogne pile entre deux chansons, Réno se moque en l'entendant, mais il paraît plus détendu. Nous dévorons nos assiettes, tout est délicieux, parfaitement cuisiné et relevé, tandis que le chef me bat à plates coutures pour découvrir les ingrédients utilisés. À la troisième assiette, je marque une pause ; pas Réno qui engloutit tout ce qui se trouve à sa portée.

— Vous n'avez plus faim ?

— Je vais aller danser ou je vais exploser.

Il arrête de mâcher en me fixant, un instant déconcerté, je crois.

— Maintenant ? Seule ? s'étonne-t-il.

Euh… oui ! À moins qu'il me rejoigne.

— Pour le moment.

Je saute sur mes pieds sans attendre sa réaction et trottine vers la piste improvisée. Je ne suis pas la seule, d'autres hommes et femmes se dandinent sans m'accorder la moindre attention. Je me sens bien dans ces endroits simples et intimistes sans l'être réellement. Que l'on se connaisse ou pas, on est tous là pour les mêmes raisons : rire, s'évader et s'amuser. C'est exactement la façon avec laquelle j'agis, je me balance au rythme de la musique sans me préoccuper de ce qu'il y a autour, je la laisse m'envahir comme je le fais parfois derrière un bar. Danser et shaker, quand vous le maîtrisez, c'est encore plus fun. Soudain, on vient se coller à mon dos. Mon cœur tressaute puis se calme, aussi déçu que moi, lorsqu'il comprend que ce n'est pas Réno. Rien de déplacé ni de vulgaire alors qu'il gesticule contre moi.

— Je suis gay, me glisse le mec à l'oreille, et le lourdaud au comptoir est très insistant. Sauve-moi.

J'éclate de rire en me retournant vers lui. Ça va être compliqué, pas parce qu'il est moche, mais parce que sa féminité détonne dans ses manières d'être.

— Arrête déjà de remuer comme ça, me moqué-je. La danse latino, c'est l'un tout contre l'autre, après seulement, tu te cales à mon rythme.

Il applique mes conseils à la lettre et plaque sa main dans mon dos. Son corps se colle à moi et nous oscillons en harmonie quelque peu confuse. Mais lui et moi, on se marre bien. Il s'appelle Tao, il a vingt-huit ans et travaille comme coiffeur à son compte. Il est drôle, gentil et plutôt pas mal en vrai.

— Après ce sauvetage, je vais t'offrir un verre préparé par le meilleur barman de tous les USA et de tous les temps.

Il est sérieux ?

— T'es ici que pour le barman ? Il est gay au moins ?

— Je crois, je n'en suis pas encore sûr.

— T'as flashé sur un hétéro ?

— Je ne pense pas, je n'en suis pas encore sûr, répète-t-il en plaisantant.

Je le pousse, mes paumes à plat sur son torse, histoire de le punir pour sa réponse débile, mais il revient me coller. Sauf que Réno surgit de nulle part et, à toute vitesse, tire Tao vers l'arrière en empoignant son épaule, puis s'interpose entre nous. Je suis abasourdie, déroutée et muette quelques secondes.

— Réno !

Je l'interpelle, très fâchée, dépitée, en me plantant face à lui, bloquée entre l'incompréhension et la colère quant à sa réaction.

— Mais bon sang, Réno, qu'est-ce qui vous prend !?!

Il s'offense de mon attitude, persuadé de n'avoir aucun tort.

— Il ne semble pas comprendre que vous le repoussez ! s'énerve-t-il.

— Mais enfin, pas du tout, m'agacé-je.

Il fronce les sourcils, empêtré dans son courroux, refusant d'admettre qu'il s'est sérieusement emballé, pour une situation qu'il n'a pas correctement évaluée. J'ignore si je dois me sentir flattée ou vexée par ce qui ressemble à une crise de jalousie. Malgré cela, je ne parviens pas à lui en vouloir, pas complètement en tous cas. Je le pousse vers la sortie, m'excusant auprès de Tao qui hallucine toujours.

— Pas mal, ton mec ! s'exclame-t-il en matant ouvertement Réno.

Abasourdie l'espace de trop de secondes, je reste bouche bée face à la sincérité trop spontanée de Tao.

— Et jalouuux, exagère-t-il en continuant de le lorgner.

— Tao ! le sermonné-je comme une vieille connaissance.

— Hétéro, je présume ? insiste-t-il.

— Totalement, répliqué-je instantanément.

Non, mais qu'est-ce qu'il imagine ? Laissez-nous quelques beaux gosses !

— On y va, décidé-je, dépitée.

Mais il me retient par le bras, puis par la main, m'attire brutalement contre son torse et plaque sa paume écartée dans mon dos, le regard furieux, enflammé et dangereux.

Oh non, chef ! C'est pas comme ça que tu vas t'en tirer.

Je le repousse avec toute la conviction puisée au plus profond de moi, bien résolue à lui faire comprendre qu'aussi grand et aussi chef qu'il est, tout ne lui est pas permis.

Je fuis ses iris trop insistants, mais aussi perdus et embrouillés. Il doute enfin quand je file récupérer mon sac afin de sortir.

Chapitre 40
Porte commune

Réno

Je la suis, perplexe et indécis soudain, agrippe sa main, l'entraîne à ma suite jusqu'à l'extérieur sans qu'elle n'ait le temps d'atteindre notre table, ni lui demander son avis.

— Je suis… désolé, m'excusé-je lamentablement. Je pensais…

— Vous pensiez mal, me coupe-t-elle calmement. Il m'a confié qu'il était gay, et que je devais l'aider à se débarrasser d'un lourdaud au comptoir.

Bravo, Réno ! Explique maintenant.

— J'ai effectivement mal interprété et j'en suis navré, je vais aller m'excuser auprès de ce jeune homme.

Elle croise les bras, rehaussant légèrement sa poitrine, et je m'enjoins à ne pas détourner les yeux, c'est pas vraiment le moment.

— Vous êtes jaloux ?

Ça aussi, je n'y suis toujours pas habitué. Son franc-parler ou ses instants sans filtre me ramènent à la réalité, avec fraîcheur. Elle ne se formalise pas de qui je suis, peu ou pas impressionnée.

— Non, j'ai cru qu'il insistait alors que vous le repoussiez.

Même moi, j'essaie de m'en convaincre. Ce n'était pas de la jalousie, mais un comportement protecteur. Anormal, peut-être puisque je ne le comprends pas, mais de protection.

— Je le poussais amicalement parce qu'il avait sorti une bêtise.

— D'où ma confusion, me justifié-je.

Elle plisse ses paupières comme si ça lui permettait de mieux m'analyser, et pour en user et abuser, je vous assure que ça ne fonctionne pas.

— Retournons-y, la prié-je.

Elle accepte ma suggestion en secouant la tête, un sourire discret sur les lèvres. Même si je suis ravi d'en être la cause, je le suis beaucoup moins d'être autant monté dans les tours. Je dois réellement me maîtriser davantage. Je tire son siège afin qu'elle s'asseye, et me dirige vers le gars que j'ai secoué. Je m'excuse platement en lui relatant ce que j'ai cru. Il ne m'en tient pas rigueur puisqu'il sollicite mon 06. Je le rembarre avec diplomatie, lui assurant que je suis 100 % hétéro.

Je n'ai pas envie d'en rester là, je vais montrer à ma sauvageonne comment mon père nous a appris la danse latine. Quand je lui tends la main, près de notre table, elle s'étonne puis rougit. Elle refuse en secouant la tête et en essayant de se cacher, mais j'insiste, l'incite à oser et la tire vers moi lorsque j'atteins enfin sa paume. Je la guide

jusqu'à la piste, en remuant les hanches, m'amuse de son visage empourpré et la colle à moi. Sa main libre se plaque sur mon torse et je m'en saisis sans lui laisser le temps de douter. Mes doigts s'apposent sur sa taille et je l'encourage à me suivre dans mes pas. Elle m'étonne soudain en s'accrochant à mon bras, s'abandonnant à la force de l'autre pour la soutenir. Si je pensais qu'elle ne savait pas, elle me prouve le contraire. Une nouvelle fois, elle me surprend en s'adaptant à chacun de mes mouvements, aussi lascifs qu'ils soient.

Non, elle n'esquive pas, et je n'en attendais pas moins d'elle. Les défis, elle aime les relever, tout comme moi, néanmoins, je ne suis pas sûr de gagner tous ceux que je lui impose.

— Où avez-vous appris ? m'intéressé-je en la rapprochant de moi.

— Je suis barmaid, pas encore diplômée certes, glisse-t-elle au passage. Mais ce genre de musique fonctionne bien et j'ai attentivement observé.

Je ramène sa bouche plus près de la mienne, à deux souffles qu'elles se frôlent, sans cesser de la fixer. Ma queue se tend dans mon boxer lorsque nos hanches bougent en cadence. Si on danse latino, mon sexe bandé, lui, se considère en pleine salsa. L'odeur de sa peau et sa douceur électrocutent mes neurones, un à un, court-circuitant les jonctions censées me faire garder la tête froide. Elle soutient mon regard, suit mon allure, et sourit face à ma mine indiscrète. J'ignore combien de temps on demeure sur la piste, mais le serveur vient nous informer que le restaurant va fermer. Elle s'étonne en même temps que moi en s'apercevant qu'il n'y a plus personne et qu'il est plus de trois heures du matin. Le temps ne défile pas toujours à un rythme régulier.

Je déverrouille ma caisse à distance et la devance pour lui ouvrir la portière. Elle se tourne vers moi juste avant d'y grimper.

— Merci pour cette soirée, chef, chuchote-t-elle.

Ses yeux sont plus pétillants que d'habitude, et ses lèvres, trop brillantes dans le halo du réverbère, me captivent et me séduisent. Je résiste en m'éloignant d'elle, trop vite. Elle ne s'offusque pas, les nombreux verres qu'elle a ingurgités y étant certainement pour beaucoup. Elle lutte pour ne pas s'endormir durant le court trajet qui nous ramène au palace, et doit se concentrer fortement pour aligner un pas devant l'autre. Je la soutiens jusqu'à la porte de notre suite puis jusqu'au canapé. Tandis que je m'apprête à lui servir un verre d'eau, elle allume son joint en s'asseyant sur cette chaise qu'elle a placée à cet endroit, le soir de notre arrivée.

— Vous allez le supporter ? interrogé-je en lui désignant l'objet du forfait.

— Je dors avec ça.

— Vous ne dormez pas sans ?

— Je vis en décalage, me stipule-t-elle en recrachant sa fumée. Alors ça m'aide.

Je lui présente le verre d'eau qu'elle engloutit en une seule fois, soupire de plaisir dans un gémissement qui me retourne le cerveau.

— Ça fait du bien ! s'exclame-t-elle.

— Un autre ?

— Quoi ?! s'embrouille-t-elle.

— Verre d'eau, mademoiselle Tredici, souris-je en l'examinant avec trop d'insistance.

— Oh, pouffe-t-elle, je veux bien, merci. Désolée. J'ai un trop peu bu, un pro… un peu trop bu, se reprend-elle en rigolant. La tête me tourne, y a longtemps que ça m'avait pas fait ça.

Je me garde bien de lui avouer qu'elle est drôle, encore plus attirante, encore plus séduisante. Que si j'étais un connard, je profiterais de son insignifiante ébriété pour tenter de la provoquer et l'attirer dans mon lit. Je lui amène un second verre et m'installe à ses côtés. Nos épaules pourraient se toucher si je décidais de me pencher ou si elle s'inclinait, mais nous n'en faisons rien, dans un silence rassurant.

Elle finit par éteindre sa clope, en l'écrasant jusqu'à ce que plus aucune fumée ne s'en échappe et se lève avec peine. Je l'escorte une nouvelle fois afin de garantir son équilibre alors qu'elle glousse davantage.

— Wouuh ! Je dois être claquée.

Je la guide vers sa chambre, bien trop conscient de notre proximité tandis qu'elle ne paraît absolument pas troublée. Elle s'adosse à sa porte et fourrage dans son mini sac à main.

— Je trouve pas mes clés…

OK. On en est là, donc ?

— Peut-être parce que vous n'en avez pas besoin pour ouvrir, me moqué-je sérieusement.

Elle éclate de rire, sans fioritures et sans fard.

— Vraiment fatiguée, bredouille-t-elle.

Elle approche son visage du mien sans se soucier de ce que ça provoque au fond de moi, dépose un baiser aérien sur ma joue, puis se recule à peine, nos bouches trop proches. C'est une véritable bataille que je livre contre moi-même pour ne pas unir la mienne à la sienne, tandis que nos pupilles s'apprennent et se combinent. Elle paraît reprendre ses esprits, se racle la gorge puis ouvre.

— Bonne nuit, chef…, murmure-t-elle moins assurée.

Je refoule le désir qui me parcourt de part en part : celui de la soulever, sceller ma bouche à la sienne, balancer tout ce qu'elle porte à travers la pièce, et unir nos corps.

— Bonne nuit, Ayline.

J'amorce un pas résigné, mais elle m'interpelle.

— Oh, Réno ?! Vous dansez super bien au fait ! formule-t-elle doucement.

— Je vous renvoie le compliment.

Elle ferme après avoir enfin pénétré dans son espace, me laissant comme un vide impossible à combler. Quelle merde ! J'oscille encore entre la rejoindre sans frapper, la soulever, l'allonger, lui faire l'amour, et fuir le plus loin possible.

À mon tour, je m'envoie deux verres d'eau, j'ai dégluti à de multiples reprises ce soir, ceci expliquant cela. Je me lave les dents en m'interdisant d'y retourner, me désape en ne conservant que mon caleçon, et me couche en rejetant les images qu'elle m'inspire. Je tourne et vire dans les draps deux minutes avant de me relever. La porte qui sépare ma chambre de la sienne me fait de l'œil, j'y appose la tête lorsque je l'atteins et ferme les yeux. Je distingue des sons, m'empêche de l'imaginer se déshabiller ou de me l'évoquer nue. Mon cerveau ne l'entend pas de cette oreille et ma main, indépendante de ma propre volonté, se place sur la serrure.

Ne fais pas ça, Réno.

Je sais, putain !

Je débloque pourtant la serrure qui, malgré mon envie de discrétion, émet le bruit familier qu'elle déclenche. Je veux qu'elle le discerne bien sûr, à quoi bon sinon ? Je recule de plusieurs pas, puis attends patiemment. Qu'est-ce que j'espère en réalité ? Une histoire sans lendemain ? J'y réfléchis quatre ou cinq secondes, je ne désire rien de sérieux, j'aime la liberté que le célibat permet : pas de prises de tête, pas de crises déplacées, pas de fâcheuses postures comme ça a pu arriver avec mon ex. Je suis certain de pouvoir gérer, mais je sens qu'Ayline est plus fragile qu'elle ne le laisse entrevoir.

Je finis par m'endormir après avoir trop longtemps souhaité qu'elle accomplisse le même geste.

Chapitre 41
Barmaid

Ayline

Il est 23 h 15, et j'ai la surprise de voir le chef Reyes, adossé à l'entrée du bar de l'hôtel, lieu où je poursuis ma formation. Les bras croisés, le regard sérieux, j'ignore depuis quand il est là. En jean et T-Shirt moulants, il observe la scène, patient dans son empressement habituel. Je ne peux pas faire abstraction des coups d'œil que lui lance la gent féminine, trop nombreux, trop envieux et trop qui me gonflent. Une pointe de jalousie incontrôlable, que je contiens avec peine, me parcourt. Je fusille des yeux les perverses qui bavent sur son physique, plutôt décidée à ne garder ça que pour moi. C'est lui le mentor de tout ce qui m'arrive. *Et c'est que mon mien*. Je salue mes collègues et Sergio, notre formateur, puis hésite un instant. Personne ne sait que je crèche avec lui, dans une suite au 6ème étage. Je n'ose donc pas aller vers lui, intimidée soudain, paralysée par ce que je peux ou pas. Mais c'est lui qui me rejoint, dans cette éminence qu'il incarne, peu ou pas affecté par les coups d'œil qu'on lui lance. Ses pupilles se bloquent sur moi, se plissent l'espace d'une seconde, puis s'éclairent. Un sourire discret étire ses lèvres sur lesquelles je bugge.

— Vous êtes venu me chercher à la fin de l'école ?

Je pouffe comme une demeurée, troublée par mes émotions multipliées par dix mille.

— Pour éviter que vous traîniez dans les couloirs.

— Je ne traîne jamais dans les couloirs.

— Du coup, je m'en assure. Autant qu'il n'y ait pas d'autres hommes qui vous… draguent.

— C'est pas sérieux enfin !

Je lève les yeux comme une ado effrontée qui s'en amuse. L'orgueil et la confiance qui le caractérisent sont autant d'atouts que de désavantages, mais il s'en moque. Ce qu'il est a fait ses preuves, et il l'a bien compris. Mais moi, je ne la ramène pas trop, son air est plutôt taquin. Il m'invite à entrer dans l'ascenseur, fait de même et m'observe trop longtemps.

— Cette formation se déroule toujours aussi bien ?

— Géniale. Hyper intéressante aussi. J'apprends plein de choses. C'est super captivant.

— Ça vous plaît, donc ?

— Plus que ça, j'vous dis ! Vous m'écoutez pas ou quoi ?

— Si. Attentivement même.

— On s'ennuie pas un seul instant, Sergio est un passionné

passionnant, il nous a filé des tas de combines.

— Sergio ? répète-t-il.

— Oui, le formateur.

Enfin dans la suite, je file en direction de ma chambre afin de me doucher et me changer.

Réno a rempli nos verres et m'attend, installé sur son fauteuil comme une routine ponctuelle.

— Comment vous en êtes venue à aimer faire des cocktails ?

— Longue histoire…

Il m'adresse un regard entendu. Les soirées sont bercées par des échanges et des fous rires, parfois par des silences et des moments plus sérieux. Mais aussi par cette attirance intenable, amplifiée par nos promiscuités et ce diable de temps que l'on partage.

— Ça tombe bien, on est là pour ça.

— À 18 ans, je suis rentrée dans un bar, un peu à l'écart d'où on habitait parce que ça craignait, et j'ai postulé pour un travail de barmaid.

— Et c'est tout ? soupçonne-t-il.

— C'était le bar d'Eddy, précisé-je comme s'il devait être au courant.

— Eddy ?

— Il m'a répondu « si tu m'expliques pourquoi une fille aussi jeune que toi cherche un boulot de barmaid, alors je te laisserai une chance de me convaincre ». Je lui ai donc fait un rapide résumé et j'ai pu lui montrer ce que je savais faire. Le week-end suivant, il me donnait ma chance ainsi qu'à Anahé dont j'avais vanté les mérites.

— Eddy semble important, je me trompe ?

— Eddy et sa femme Joyce, oui. Au début, on s'est demandé ce que cachait leur bonté. C'était bizarre. Nous, on connaissait la gentillesse parce qu'on attend quelque chose de nous en retour. Mais pas eux. Il m'a inlassablement répété que si j'avais un problème, sa porte serait toujours ouverte.

— Et vous avez eu ce… problème, traduit-il.

— Un soir, Anahé s'est fait agresser, déroulé-je avec peine, je suis arrivée à temps cette fois-là. On a réussi à les faire fuir, mais lorsque j'ai vu les coups sur son visage, le sang…

J'inspire fortement en me remémorant cette date.

— J'ai eu conscience qu'on l'avait échappé belle et qu'il fallait qu'on quitte ce quartier. J'ai pensé à Eddy, alors je l'ai conduite là-bas parce que j'étais paniquée.

— Et l'hôpital ? demande-t-il logiquement.

— Non, ils posent trop de questions, réfuté-je aussitôt. Eddy n'était pas là, mais sa femme nous a accueillies. Elle a soigné Anahé et a demandé si on voulait qu'elle appelle la police.

— Vous avez refusé, n'est-ce pas ?

— Vous savez… les gens comme nous, avant de nous considérer victimes, on nous juge d'abord. Parce qu'on vient de la rue, et qu'on cherche un peu ce qui nous arrive.

— Des gens comme vous ? répète-t-il, ahuri.

— Oui, un peu craignos, de la rue quoi…

— C'est totalement aberrant.

— Peut-être, mais c'est ainsi.

— Inadmissible, s'irrite-t-il tout de même.

— Eddy et Joyce nous ont hébergées pendant de longs mois le temps qu'on trouve où habiter.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restées chez eux ? questionne-t-il.

— Parce qu'Eddy et Joyce ne demandent rien et n'acceptent rien. C'est difficile de se sentir redevable quand on n'a pas les finances.

— Les amis servent à ne pas se sentir redevable.

— Quand vous savez que vous ne rendrez jamais ce qu'on vous donne, c'est… compliqué.

— Donc vous avez cherché un nouvel appart ?

Il n'insiste jamais dans mes confidences, respecte quand je me tais, et ne se froisse pas lorsque c'est un soir où j'ai juste envie de mater un film. On aime bien ceux d'action tous les deux, on en a déjà trois à notre actif.

— Exact, oui et on a trouvé un truc assez correct.

Ça m'étonnerait que le correct du chef soit le mien, n'empêche que ce n'était pas si mal.

— Ne grimacez pas, c'est aussi bien que l'appartement où je vivais avec mon père.

— Et…, hésite-t-il à voix basse, il était votre vrai père ?

— J'imagine, gloussé-je. Il partait toutes les nuits de dimanche à lundi. Je dormais toujours quand il s'en allait. Le dimanche de mes 13 ans, on a mangé le gâteau après le déjeuner. Il se reposait les après-midis.

— Votre vie était… palpitante, ironise-t-il.

— Ça va ! Soyez pas jaloux, monsieur Reyes, vous aurez aussi votre heure de gloire, plaisanté-je à mon tour.

Il rit, jamais trop, affrontant ou fuyant mon regard, comme je le fais avec le sien.

— Je me suis réveillée le lundi matin et me suis préparée. Ma routine. Je suis rentrée le soir, mais un truc avait changé sans que j'y mette le doigt dessus. C'est en mangeant, après ma douche, que j'ai remarqué que la photo de lui et moi n'était plus sur le meuble dans la cuisine. Je me suis pas affolée, c'était pas son truc, j'en avais qu'une avec ma mère, à la maternité.

— Qu'une ?

— Avant de jeter ou de brûler toutes traces de ma mère, mon père a suivi les conseils de ma nounou et accepté de m'en laisser une, d'elle et moi, mais qui ne devait pas quitter ma chambre. Il ne voulait ni entendre parler d'elle ni qu'on en débatte.

— Vous l'avez ? questionne-t-il.

Je relève les yeux, baissés et perdus dans mon récit en me demandant de quoi il retourne.

— Je l'ai quoi ?

— La photo, Ayline, appuie-t-il en se moquant.

— Ah oui, bien sûr.

Il me fixe de longues secondes attendant quelque chose de moi que je ne saisis pas.

— Donc on n'en causait pas, poursuis-je. Le lendemain, j'ai remarqué que celles de lui et moi dans ma chambre n'y étaient plus.

Il fronce les sourcils, enquêtant au même instant, sur ce qui va suivre.

— Quand il n'est pas rentré le vendredi, je me suis un peu inquiétée. Mais le samedi et le dimanche, j'ai mis la télé sur une chaîne musicale, plus fort que ce qui m'était habituellement autorisé et j'ai dansé. Je suis même sortie faire des courses, entendez des bonbons et du soda qui m'étaient interdits par faute d'argent, me moqué-je de moi-même. J'ai pensé à un accident, mais je me suis dit que si c'était le cas, je serais avertie. J'avais 13 ans, rappelez-vous, hein…

— Vous n'avez jamais paniqué ? s'étonne-t-il.

— Je crois pas, non, enfin un peu au début.

— Vous n'avez pas compris ?

— Mon paternel ne prenait jamais de vacances, ses seuls repos, c'étaient les samedi et dimanche. Et quand j'étais bébé, Esperanza m'avait raconté que ça lui arrivait souvent de ne rentrer que tous les quinze jours. Comme j'étais débrouillarde, qu'il me laissait assez d'argent, je ne me suis pas affolée. Sur les cinquante dollars qu'il me donnait par semaine, j'en mettais quasiment la moitié de côté, que je gardais. J'ai fait ça pendant trois ans.

— Quatre mille dollars ! s'exclame-t-il. Mes parents vous auraient vénérée !! J'arrivais même pas à en foutre dix de côté.

Il applaudit avec retenue tandis que je m'incline pour le remercier.

— Je planquais ça sous une latte de bois déclouée de ma chambre.

— Malin…

— J'ai beaucoup plus flippé lorsqu'on a frappé à la porte de chez nous, le vendredi d'après. J'étais prête à partir pour l'école. Je me suis dit que mon père n'avait pas pu passer chez Esperanza pour récupérer son trousseau de clés alors j'ai ouvert.

Il remue légèrement sur son fauteuil, déplie une jambe pour replier l'autre, s'étend pour s'emparer de son verre au moment où son T-shirt

se relève et que son jogg descend dans une progression calculée. Je lorgne le bas de ses abdos, tendus et dessinés comme j'aime. Ni trop ni pas assez. Il se redresse face à mon silence et me surprend, pour la énième fois, en train de l'observer.

— Vous avez ouvert, me ramène-t-il à mon récit, un rictus discret sur ses lèvres.

— Il y avait deux policiers en uniforme, me reprends-je, et juste derrière : Mayssa.

— Votre assistante sociale, claque-t-il des doigts pour m'indiquer son attention.

— C'est bien, vous suivez ! le félicité-je, enjouée.

— Ne me laissez pas en plan, menace-t-il faussement, c'est super important.

— OK. Un autre verre alors.

Il se lève, se dirige vers le frigo et s'empare du soda. Mes yeux s'immobilisent sur des traits noirs que j'identifie une nouvelle fois. Un chef tatoué, ça mérite un commentaire.

— Vous êtes tatoué.

Il se fige lorsqu'il se retourne, bloque étrangement sa tête puis examine à droite et à gauche en ne bougeant que ses yeux.

— Euh… oui, me déconcerte-t-il avec son air innocent. C'est un crime ?

Il revient vers sa place, un sourire mi-ange, mi-démon accroché à son visage. Tout ce qu'il est, très certainement.

— Je ne voyais pas un chef tatoué, me justifié-je piteusement après coup.

— Pourquoi ça ? demande-t-il en nous servant.

— J'sais pas. C'est n'importe quoi ce que je dis.

— Ne perdez pas le fil, mon tatouage sera pour plus tard si vous le souhaitez… Tenez.

Son ton est agréable : grave, mais apaisant. Il me tend mon verre, s'assied de la même façon puis m'accorde à nouveau toute son attention.

— Quand elle a vu que j'étais terrifiée, Mayssa est entrée, s'est présentée et a proposé qu'elle me pose des questions. Où était ma mère ? Comment s'appelait mon père, le nom de sa boîte, s'il avait un téléphone… J'ai répondu que mon père s'appelait Drey Tredici, qu'on n'avait pas de portable et que tous ses papiers étaient dans le tiroir. Mais quand elle l'a ouvert, il n'y avait plus rien.

— Attendez… comment ça plus rien ?

— Plus rien, répété-je. Il avait seulement laissé mon carnet de santé où il n'y avait rien d'officiel en matière d'identité. Tout ce qui le concernait s'était purement et simplement volatilisé.

— Vous… vous voulez rire ? balance-t-il, abasourdi.

— Je veux bien, oui, répliqué-je amusée.

— C'est… complètement fou !

— Je pense que tous les adultes autour de moi ont compris, mais pas moi. Mayssa m'a conduite dans un centre d'hébergement où elle m'a longuement expliqué qu'elle allait tout faire pour le retrouver. Je lui ai assuré qu'il rentrerait ce soir-là vers 21 heures. Et que je dormirais chez moi le soir même. On a visité cet orphelinat, elle m'a présentée aux deux filles qui partageaient la chambre où on m'avait placée.

J'avale une gorgée de mon alcool, ni triste… ni rien en vérité. J'ai choisi de prendre la vie comme elle vient, en me concentrant sur ce qu'il y a de positif.

— À 20 heures, je commençais à trépigner, les surveillantes de nuit sont arrivées et j'attendais. À 21 h 30, elles ont éteint les lumières et tout le monde s'est endormi.

— Sauf vous, devine-t-il.

— Je suis passée par une des fenêtres de la salle de douches. Elles étaient étroites, mais j'ai réussi à m'y glisser.

— Vous vous êtes enfuie ? s'écrie-t-il, déconcerté.

— Fallait que je sois sûre, et que je reprenne mes économies sans me faire prendre, rigolé-je, aidée par l'alcool. On m'avait laissé mes effets personnels, donc j'avais mes clés. J'ai marché plusieurs kilomètres sans m'arrêter, jusqu'à chez moi. Je suis montée sans me faire choper, mais il n'était toujours pas rentré. Alors j'ai récupéré la petite poche à billets et suis allée lui trouver une autre cachette, à l'extérieur et connue de moi seule. Je suis retournée à l'appartement pour m'allonger sur notre canapé pourri. Mayssa m'a retrouvée vers 5 heures du matin, endormie.

— Elle savait où aller…

— Oui, bon… en même temps, c'était pas hyper difficile comme déduction, ris-je. J'étais pas assez préparée pour ma première fugue.

— Pas faux, acquiesce-t-il sur le même ton.

— Lorsqu'elle m'a réveillée, elle s'est excusée parce que personne n'avait fait suivre l'info qu'elle leur avait demandé de me donner, à savoir que mon père n'était pas rentré. Ils se sont aperçus de mon absence lors de la ronde de 3 heures.

— Évasion presque parfaite…

— Ah non, m'indigné-je, l'évasion l'était !

— Pas la cavale, riposte-t-il.

— Ça, je vous l'accorde.

Il éclate de rire, bien conscient à présent que je ne porte pas de masque.

— Mayssa m'a invitée à prendre un petit déjeuner en m'assurant qu'elle serait franche et sincère avec moi à condition que j'en fasse

autant. Elle m'a alors avoué qu'il n'existait pas de Drey Tredici, aucune identité qui correspondait de près ou de loin dans cet État et ceux voisins. Que ma mère m'avait déclarée de façon anticipée, ne me transmettant que son nom et pas celui de mon père. J'ignorais le sigle de son entreprise ou quoi que ce soit qui aurait pu les aiguiller, il n'y avait plus aucune photo de lui. Avec l'aide des forces de police, ils ont émis plusieurs fiches de renseignements pour les hôpitaux, les morgues, les funérariums, les postes de police, puis le temps a filé.

Ouais, le temps a filé. Comme mes espoirs au fil des semaines, des mois et des années. D'abord ma mère, suivie de mon paternel, ça clochait forcément et ça ne venait pas forcément d'eux.

— Je n'ai pas fait beaucoup d'efforts, je crois, pour m'intégrer dans les foyers ou les familles dans lesquels j'étais placée. Les centres, c'est lorsque Mayssa devait parer au plus urgent, je parvenais toujours à m'échapper. Les familles, c'était différent, expliqué-je plus sérieusement, certaines ne le font que pour le fric, d'autres sont plus tordues, mais y en a des bien aussi. Toutefois, j'avais goûté à cette espèce de liberté grisante, ce qu'il fallait, c'est que j'apprenne à survivre dans la jungle urbaine.

— À 13 ans, c'est un danger de tous les instants.

— Je rentrais manger et dormir, j'ai appris très jeune qu'avoir un toit et de quoi se nourrir était la base. J'ai étudié les rues, les quartiers, où séjourner pour être à la fois en sécurité et discrète. À 15 ans, j'avais fugué huit ou neuf fois puis j'ai rencontré Anahé. À partir du jour où on s'est vues, on a refusé d'aller en famille et si on nous y mettait alors on détalait. Jusqu'à nos 17 ans, on allait et venait de foyer en foyer, puis un jour, on a décidé de se barrer définitivement. Mayssa en a eu marre et a proposé que je sois émancipée. J'ai donc été majeure avant vous, Réno…

— J'ai près de quatre ans de plus que vous, alors non, Ayline, corrige-t-il avec perspicacité.

— Anahé et moi avons logé dans un centre où nous pouvions rentrer à 22 heures au plus tard. Le repas était servi à 19 heures, et si vous n'étiez pas là, alors tant pis pour vous. C'était la règle, mais nous recherchions déjà du travail, un squat et surtout continuer à vivre sans que l'on nous impose quoi que ce soit.

— Un squat ? gronde-t-il.

— Un appart pas cher quoi, rectifié-je rapidement.

Chapitre 42
Pas si Cavalière

Ayline

Le cerveau dans le brouillard, je surgis dans la pièce principale de notre suite sans prendre garde, persuadée d'être la première réveillée à 11 heures du matin.

— Déjà réveillée ?

Erreur. Je sursaute, moins que d'habitude certes, mais surprise quand même. Installé sur un fauteuil, un café pas loin de lui, Réno Reyes abandonne son portable à mon apparition. Vêtu d'un bermuda et T-shirt en lin, il brille par la simplicité de sa beauté ou la beauté de sa simplicité… voire les deux.

— Je ne pensais pas autant vous effrayer, continue-t-il sans gêne.

Je lève les yeux au ciel en me dirigeant vers le percolateur ; je me rends compte qu'un café à peine coulé m'attend sous la machine. M'a-t-il entendue ?

— Vous êtes debout depuis longtemps ? me renseigné-je.

Je le rejoins en me posant sur le siège face à lui, fascinée par sa grâce matinale et naturelle. Bon… jalouse aussi. Il est pieds nus, cheveux et barbe impeccables, le tout rehaussé d'un minois ravageur.

— Merci pour le café.

— Je vous en prie. Et trois quarts d'heure, je dirais.

— J'ai dormi comme un bébé, avoué-je sans pouvoir me taire.

— Moi aussi, reconnaît-il dans une moue rieuse. Vous souhaitez commander de quoi petit-déjeuner ?

Je refuse en secouant la tête, une envie irrépressible de ne pas bouger le reste de la journée.

— Vous savez…

Il se penche afin de déposer sa tasse et saisir son portable dans un même mouvement, puis se repositionne sur le fauteuil. Je l'observe, prisonnière de ses mots qui ne viennent pas.

— J'avais une idée d'activité pour moi aujourd'hui, néanmoins, vous la faire découvrir vient de me traverser l'esprit.

Ma tasse, en suspens, immobilisée dans mon geste, me bloque la vue quelques secondes. Son éclat de rire me sort de mon inertie.

— Accompagnez-moi… juste. Vous pourrez refuser quand vous verrez, ajoute-t-il, imperturbable.

Je l'observe, mi-méfiante, mi-perplexe. Anxieuse et impatiente. C'est bien la première fois que de tels sentiments contraires m'envahissent face à un homme. Mais Réno Reyes est joueur, taquin, et compétiteur. Autant, sinon plus, que moi.

— Une impression de déjà-vu, non ? m'amusé-je.

— Jamais vécu, rebondit-il illico.

— Je suis pas vraiment prête…

— Vous avez le temps, m'interrompt-il. Vous êtes la femme qui se prépare le plus rapidement.

Je souris malgré moi face à ses réparties instantanées, comme s'il anticipait mes contre-arguments.

— Allez, Ayline, je suis sûr que ça vous plaira.

— Vous dites ça à chaque fois, râlé-je pour la forme.

— Est-ce des mensonges ?

Enfoiré ! Il se marre sous cape lorsque je le menace faussement du regard.

— Alors, d'accord ou pas d'accord ?

Il accompagne sa question d'un sourire désarmant contre lequel il est inutile de lutter. Pourtant je bataille en pesant les pour et les contre. Il ne faudrait pas qu'il pense que tout est acquis avec son fichu rictus mêlé de charme et d'arrogance. Je connais également les risques, mais j'ai bien l'impression que lui aussi. En serions-nous là sans ça ?

— J'ai envie de végéter aujourd'hui.

— D'accord, on peut aussi faire ça…

Comment ça « on » ? J'ai employé la première personne du singulier, hein !

— Avant, ajoute-t-il.

Je souffle, il ne lâchera pas l'affaire, j'ai bien appris à cerner le personnage.

— Alors… comment vous convaincre ? réfléchit-il à haute voix.

Et surtout comme si je n'étais pas là.

— Ça va vous… décoiffer, temporise-t-il délibérément.

Il me dévisage de longues secondes sans que je ne cède à l'intensité de ses prunelles. Me décoiffer ? Ça ne me donne pas un indice probant.

— Peut-être aussi vous… surprendre.

Il plisse ses paupières, penche sensiblement la tête puis m'observe comme s'il m'étudiait.

— Vous n'en avez jamais fait.

Je m'apprête à lui répondre qu'il ne sait pas tout de moi sauf qu'il me devance.

— Encore une première fois, mademoiselle Tredici, s'amuse-t-il.

— Vous êtes bien sûr de vous, chef.

— Plus que ça même, garantit-il insolemment.

Il jubile alors que je meurs d'envie de le baffer pour son impudence affichée, assumée et confirmée.

— Comment pourrais-je résumer ça ?

Il fait mine de gamberger, je le vois immédiatement ; pourtant, je

sais qu'il se joue du moment.

— Prendre l'air. Oui, assure-t-il en claquant des doigts. C'est ça.

— C'est votre indice ?! m'insurgé-je.

— Mm.

— Non, mais, prendre l'air, ça se fait tous les jours, Réno.

Un grand sourire étire ses lèvres attirantes à souhait, à l'énoncé de son prénom dont je n'use pas souvent, il est vrai.

— Il y a des milliers de façons de le faire… Ayline.

Fier de sa répartie, il m'observe, un éclat différent sur son visage, avec cette étincelle de vainqueur qu'il affectionne tant.

— Il vous reste quelques jours de formation à peine, stipule-t-il. Je vous assure que cette surprise vous emportera au moins au 4ème ciel.

Je pouffe face à son expression sérieuse, vis-à-vis des mots qu'il choisit sciemment comme il le fait pour chaque ingrédient d'un plat, justement dosés, parfaitement équilibrés.

— Au 4ème ciel, hein ?

— Au moins…, clarifie-t-il très sérieusement, l'index levé.

— Sauf si je ne vous suis pas.

— Je vais trouver ce qui va vous faire fléchir.

— Vraiment ? me marré-je.

— Laissez-moi quelques secondes…

— Mais même des minutes, le coupé-je en riant.

— Vous avez aimé la moto, n'est-ce pas ?

— Vous trichez ! me révolté-je théâtralement.

— Black Pearl vous a carrément séduite, pas vrai ? enchaîne-t-il, ignorant ma réplique.

— C'est moche, chef !

— Et le bateau ? Qu'en avez-vous pensé ? persiste-t-il.

— C'est vraiment… vraiment petit ! m'insurgé-je.

— Mm… je ne pense pas qu'on ait déjà utilisé cet adjectif me concernant.

Pas prête à sa répartie, un *« o »* silencieux s'immobilise sur mes lèvres. Il n'a pas osé, si ?

— Je mesure 1m87, Ayline. Je suis un chef étoilé, et je possède un palace de 400 chambres. Petit n'est pas dans mes attributions.

Je lève les yeux vers le ciel, exaspérée par son éternelle impertinence.

— Je vous promets des centaines de nouvelles sensations, articule-t-il très (trop) gravement.

J'en ai eu, avec lui, au-delà de celles vécues en vingt-six ans d'existence. Et même si je ne le lui dis pas, il s'en doute forcément.

— Un brunch avant, ça vous dit ?

— Vous lâchez jamais l'affaire, vous ? l'incriminé-je à moitié.

— Ça dépend…

Il se lève et me tourne le dos puis se dirige vers la sortie. Sa carrure enflamme mes sens : la vue pour commencer et elle est loin d'être dégueulasse. L'ouïe, car je peux entendre son air satisfait jusqu'ici. L'odorat parce que son parfum se propage à chacun de ses mouvements. Et le toucher pour terminer… Je me maîtrise pour ne pas le rejoindre, emmêler mes doigts à ses cheveux, agripper sa nuque et oser ce baiser qui, quoi qu'il arrive, changerait trop de choses. Je me sens en sécurité avec lui, inutile d'aller tout gâcher.

À moins que je ne lui fasse plus confiance encore…

Alors toi, la voix de schizo dans ma tête, tu te chutttttt !!

Chapitre 43
Envol

Réno

Après trente minutes de moto, je me gare dans une zone industrielle qui ne paie pas de mine. L'endroit est quasiment désert à cette heure-ci, qui plus est en pleine semaine. Ça paraît paradoxal, mais ça ne l'est pas. Ayline me suit, en silence, comme toujours si je n'engage pas la conversation. Elle est moins sur la défensive, mais *chat échaudé craint l'eau froide*. Elle est armée de défiance, non seulement contre ce qui l'a trompée, mais aussi contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie.

Je l'entraîne vers un hangar isolé, le contourne et nous guide jusqu'à l'entrée. Un groupe de mecs fument à l'extérieur, un peu trop focalisés sur mon accompagnatrice. L'un d'entre eux commence à sourire à notre approche, mais mon coup d'œil le calme aussitôt. Je l'invite à entrer en plaquant ma main contre son dos, sans lâcher les morts de faim des yeux. Aucun sur les quatre ne moufte, tant mieux, je pourrais les écraser un à un s'ils lui manquent de respect.

Le bruit des souffleries nous vole une partie de nos capacités à entendre et parler, je tourne donc les yeux dans sa direction et je m'inquiète soudain : merde, son vertige !

— Je serai avec vous, ce n'est pas très haut et vous ne risquez rien.

Mon appréhension s'envole quand elle me dévisage en souriant. Ses prunelles brillantes et radieuses effacent mes doutes, et je ne parle pas du visage rayonnant qu'elle affiche. Quatre simulateurs de chute libre aux quatre coins, j'ignore la superficie de cet endroit, mais c'est immense, je ne remercierai jamais assez Ricardo de me l'avoir fait découvrir. Un est libre, et je sais que c'est le nôtre. Je l'ai réservé.

Un des responsables, avec qui j'ai sympathisé depuis, me repère, lève la main en signe de salut et sourit. Lui, c'est Rodney, co-directeur avec ses trois autres frères. Un pour chaque simulateur. Il s'occupe de préparer consciencieusement le nôtre.

— Venez !

Elle sursaute, absorbée par ce qui nous entoure.

— Désolé de devoir hurler !

On se dirige vers les vestiaires sans passer par l'accueil, j'ai mes droits d'entrée maintenant. J'ai également appelé avant et nos combinaisons nous attendent.

— Les vestiaires pour les dames sont à côté, lui indiqué-je, la tenue est facile à enfiler. Un moniteur peut aussi venir vous aider.

— Je dois me déshabiller ? s'inquiète-t-elle.

— Pas entièrement. C'est… comme un habit.

— Je garde mon maillot de bain en dessous, quoi ?

— Voilà ! Bonne idée.

Ne l'imagine pas, Réno !

Elle disparaît dans la pièce adjacente, en ressort quand elle comprend que c'est un débarras, sourit avec gêne lorsque je me moque, car c'est la porte à côté. Je me change en me marrant, cette nana m'a fait rire plus que toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent, même mon ex avec qui j'ai perdu quatre ans.

Je suis prêt quand elle réapparaît, cintrée dans une combinaison, bleue comme la mienne. Sa stature longiligne est accentuée par ce qu'elle porte, telle une seconde peau. Je préfère ne pas m'attarder sur son corps moulé dans un truc habituellement pas sexy, mais qui le devient sur elle.

— On est super bien là-dedans en vrai !

Ravie, elle crie trop fort alors qu'on avance vers notre simulateur, attirant les regards curieux de tous les présents. Elle ne s'en rend même pas compte, trop concentrée sur ce qui l'attend, impatiente et terrifiée. Attentive, elle écoute avec application les derniers conseils que Rodney lui prodigue.

— Ne luttez pas, laissez-vous porter, d'accord ?

Rodney la rassure d'un sourire, ignorant que c'est tout ce que ne sait pas faire la féline.

— D'accord.

— Réno n'est pas à son premier coup d'essai, appuyez-vous sur lui. OK. ?

Je me moque. Elle me fusille du regard. Rodney ne comprend rien.

— Si vous voulez arrêter, aucun problème, aucune honte ! On n'est pas au championnat du monde, on ne vous jugera pas. Un pouce vers le bas et on vous sort de là. Reçu ?

— Cinq sur cinq, acquiesce-t-elle.

— Parfait. Alors à vous ! Éclatez-vous !

Je vérifie le clip de son casque et attache le mien sans la quitter des yeux, je veux qu'elle y lise que je ne la laisserai pas courir un quelconque danger, mais elle détourne trop vite les siens. Je la guide jusqu'à l'entrée du tube.

— Prête à vous envoyer en l'air avec moi, Ayline ? m'amusé-je pour le détendre.

— Il me tarde même, chef !

Elle me surprend, et ce à chaque fois que je m'y attends le moins, drôle et piquante, Ayline ne se cache pas. Si on ne l'aime pas, c'est pareil, elle ne changera pas pour se faire apprécier davantage. Néanmoins, elle est aussi l'instigatrice d'images de nous, emmêlés, essoufflés, en sueur et ça bouffe chaque parcelle de mon cerveau. Je

ne trouve rien à répliquer, c'est dire.

Dans le conduit d'air, elle se met dans la position que lui a montrée Rodney sans prendre exemple sur moi.

— C'est impressionnant ! s'agite-t-elle.

Je n'ai pas le temps de lui répondre que la soufflerie se lance. Nos corps, en concordance, s'élèvent dans les airs. Je me saisis de ses mains dès que j'en ai l'occasion, car cette sauvageonne est bien trop fière. Nos regards se croisent en même temps que nos paumes, je sens qu'elle me remercie en silence, dans un sourire avenant que nous échangeons. J'écarte un peu nos bras pour prendre de l'altitude et l'amener encore plus haut, plus loin. Elle écarquille les yeux, serre mes doigts puis crie de joie lorsque nous montons.

— J'adooore, hurle-t-elle. Je suis morte de trouille, mais les sensations la battent à plates coutures !

— C'est ça, Ayline ! clamé-je à mon tour. Laissez-vous porter !

— Mes aïeux ! s'égosille-t-elle. Vous m'aurez fait faire n'importe quoi !

Elle éclate de rire, générant le mien au passage. Je suis flatté d'être l'homme de ces premières fois, en songeant que je ne serai pas celui de toutes. Et si je l'avais rencontrée avant Kacy, que se serait-il passé ? Peut-être qu'elle ne serait pas une de celles qui paient pour mon ex, qui sait ? Sans doute que la trahison ne m'aurait pas détruit comme ce fut alors le cas. Les mensonges et tromperies de Kacy ont laissé une leçon que j'ai malheureusement apprise sur le bout des doigts. Elle s'est servie de ce que je ressentais envers elle pour me poignarder plus profondément. J'étais amoureux, je crois, alors qu'elle abusait tous ceux qui l'entouraient. J'ai mis des mois à effacer son nom, mais j'ai réussi. Après la haine et la colère, je ne ressens plus rien aujourd'hui, ni chaud, ni froid.

— Plus haut, Réno ! s'exalte-t-elle.

Je reviens à la réalité alors qu'Ayline me secoue.

— Plus haut ? m'assuré-je.

Elle signe oui de la tête à de multiples reprises, un sourire de petite fille figé sur le visage, dévorée par l'adrénaline, dopée par le silence imposé à son cerveau. Je m'exécute, aux anges d'être la source de ce bonheur, pur et simple, qui se lit sur son minois.

— À vos ordres, Ayline !

— Wooouuuuuuuuh, s'époumone-t-elle.

Durant plusieurs minutes, nous jouons ainsi, à s'élever ou chuter, selon ce que l'on décide, et pas parce que la vie ou les autres nous l'imposent. Elle ne me lâche pas, encore un peu timorée, et s'amuse à me suivre dans mes gestes, goûtant à chacun de mes risques comme si elle aimait les prendre avec moi, et j'aime ça.

— Seule, maintenant ?!

— Je sais pas ! Je vais pas y arriver ! s'écrie-t-elle.

— Vous venez de dire que vous ne saviez pas, Ayline !

Son regard, perdu et inquiet, me fait regretter aussitôt mes mots. J'ai tendance à oublier que tout le monde n'a pas mon allure, sans compter qu'elle souffre de vertige.

— Je suis là en appui, la rassuré-je à grand renfort de sourires.

Elle libère une de ses mains, puis l'autre et oscille à plusieurs reprises. Calmement, je la seconde dans son équilibre en l'invitant dans mes déplacements.

Lorsque la soufflerie ralentit, je suis étonné que le temps soit passé si vite. Ma féline aussi si j'en crois sa tête. On atterrit en douceur, mais je ne suis pas assez rapide pour lui ordonner d'attendre. Elle trébuche en se relevant, recommence et retombe.

— Laissez le temps à votre corps de se réhabituer, me devance Rodney.

Il entre dans notre bulle et l'assiste pour quitter la colonne d'air. Je m'active à les rejoindre tandis qu'Ayline est soutenue pour s'asseoir sur le sol. Je m'installe à ses côtés, en jetant un coup d'œil pas très sympa vers Rodney. Curieusement, il pige qu'il doit nous foutre la paix.

— Tout va bien ? me renseigné-je.

— Oui alors ! pouffe-t-elle. Mais c'est bizarre de grelotter des jambes de retour sur terre.

Elle s'esclaffe une nouvelle fois alors que je m'inquiète d'un possible mal de l'air ou mal de terre, à moins qu'elle ait reçu un coup à la tête.

— J'ai adoré !

— Vous connaissez les règles du chef, n'est-ce pas ?

— Je me prépare au pire…, sourit-elle en levant les yeux au ciel.

— Règle n°1 : le chef a toujours raison, énoncé-je.

— Pardi !

— Règle n°2 : dans le cas improbable que ce ne soit pas le cas, se reporter à la règle n°1.

Elle me bouscule de l'épaule, histoire de punir mon arrogance.

— Et j'avais raison, Ayline, je savais que ça vous plairait.

— Dommage que ce soit déjà fini, se désole-t-elle.

Je suis d'accord, et le séjour touche aussi à sa fin. Ce soir, c'est le grand soir, elle passe ses évaluations pour être diplômée, il ne s'agit pas de ne pas être à l'heure.

— Toutes les bonnes choses ont une fin…

— … dit un chef cuistot, m'interrompt-elle aussitôt.

— Dit *justement* un chef, corrigé-je avec humour.

— Quoique ça dépend comment on écrit fin, relance-t-elle. Imaginez *toutes les bonnes choses ont une faim*, mais f.a.i.m, épelle-t-elle.

— Vous avez donc faim d'une fin ?

— Mais… pas du tout, bégaie-t-elle en réfléchissant, ça donne : toutes les bonnes choses ont de l'appétit.

— Mm…

— Quoi ?

Alors que nous sommes assis côte à côte, elle me cogne avec son épaule sauf que je bouge juste avant. Déséquilibrée, elle se retient à ma cuisse au moment où je freine sa chute avec mes bras. Son toucher m'enflamme et me consume ; mon étreinte m'échauffe et me ranime. Je ne la lâche pas immédiatement et curieusement elle ne s'enfuit pas non plus. Putain, ça ne peut plus durer, cette tension que je ressens en sa présence !

— Les choses n'ont pas de besoins alimentaires, mademoiselle Tredici. Je n'ai jamais vu un meuble avaler un œuf mollet.

Elle s'écarte avec difficulté, il faut dire que j'ai encore mes mains sur elle. Je m'ordonne de la lâcher, et à plusieurs reprises, avant que mon cerveau cède. Ayline accepte la main que je lui tends lorsque je finis par me redresser, et elles restent trop longuement entrelacées parce que je n'ai pas envie qu'il en soit autrement. Comme nos regards, imbriqués l'un dans l'autre, cherchant à lire ce que chacun veut.

— Merci pour ce moment, murmure-t-elle en capitulant la première.

Bizarrement, je n'en suis pas fier, j'aurais aimé qu'elle ne le fuie pas, qu'elle m'oriente, m'incite ou m'en empêche. Parce que même moi, je suis paumé entre mes envies et les siennes. Ça fait des jours que ma tête est envahie d'elle et de tout ce que j'aimerais lui faire. Parce que oui, bordel, cette nana m'attire de plus en plus.

Mes gestes sont moins rapides lorsque je me rhabille et l'attends. Les journées sont passées à vive allure entre les soirées, les réveils tardifs, les après-midi cinéma, sa formation, les coups de main à Ricardo. Et mes escapades en solitaire avec Black Pearl, pas vraiment enchantée que je sois revenu seul deux autres fois.

Chapitre 44
Diplômée

Ayline

Il est presque minuit lorsque j'entre dans l'ascenseur pour rejoindre notre suite. Je sautille sur place, incapable de garder les émotions pour moi. Après le stress des épreuves, l'adrénaline des mises en situation, les questions loufoques de Sergio, je respire enfin. Ouais, j'ai réussi ! C'est mon premier diplôme et le plus important puisque je vais enfin en faire mon métier. Dans le couloir, mon excitation ne fait que grandir ; je me retiens de courir tout en accélérant mes pas, de pleurer tout en séchant des larmes, de ne pas éclater de rire alors que je ne parviens pas à dissimuler mon sourire. Je stoppe devant la porte, ferme les yeux, inspire fort, souffle doucement, répète l'exercice à plusieurs reprises histoire de ne pas sauter sur le chef. Mais peine perdue, le bonheur ne se modère pas, je ne l'ai jamais freiné et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer. Alors j'ouvre.

Il jaillit du sol, interrompant ce que je crois être des pompes, puis bondit sur ses pieds. En short et débardeur de sport, son regard interrogatif et impatient me scanne. Dans mon dos, je serre entre mes doigts le bout de papier le plus essentiel de ma courte vie en l'observant sans trop savoir quoi lui dire. Il relève ses sourcils en me posant la question sans mot. J'acquiesce de plusieurs signes de tête en souriant comme une idiote, puis exhibe fièrement mon diplôme. Il sourit si sincèrement que mes larmes menacent à nouveau, alors rien de mieux que de m'élancer vers lui pour presque rejoindre ses bras et cacher mes larmes. Ce soir, je peux m'accorder ça.

— Je l'ai ! tremblotè-je.

— Je n'en ai jamais douté, murmure-t-il en me réceptionnant comme il peut.

Il m'enlace sans arrière-pensée, comme le ferait un frère ou un ami et, pour une des rares fois de ma vie, je me laisse aller. Il se recule légèrement, lève ma tête de son index plié et m'observe quelques secondes.

— J'espère qu'elles sont de joie.

Ses yeux verts, pétillants et enjoués, balaient les miens sans jamais se poser.

— Oui, couiné-je d'une voix qui n'est habituellement pas la mienne.

— Je vous aurais bien dit « Champagne », mais j'ai comme l'impression que c'est pas avec ça que vous aimerez le fêter.

J'ai horreur du champagne et ma grimace ne lui échappe pas. Il rit avec pudeur en m'étudiant comme s'il cherchait quoi me proposer.

Mais rien ne bouge si ce ne sont nos pupilles incertaines. Pourtant, il s'approche dangereusement sans cesser de me dévisager et je l'imite, irrémédiablement attirée par ce fichu chef. Nos nez se frôlent juste avant nos bouches. Son baiser est prudent, doux et hasardeux. Je ferme les paupières avant de les rouvrir aussitôt qu'il s'écarte.

— Je…, tergiverse-t-il.

Nous nous fixons des secondes qui me semblent interminables, incapables de nous éloigner l'un de l'autre alors que j'attends l'excuse qu'il va me sortir.

— Putain non, Ayline, j'suis pas désolé !

Il fonce à nouveau sur mes lèvres en me soulevant au passage, cette fois. Tout ce que je suis explose en milliers de petits morceaux. Son goût puis son toucher me retirent d'abord ce qu'il me reste de résistance, son odeur brise mes derniers remparts. Le papier le plus important de mon existence m'échappe des doigts, relégué au second plan par tout ce qui déferle en moi. Machinalement, mes jambes s'enroulent autour de ses hanches quand il me colle plus près en m'emmenant vers sa chambre. Il chope son blouson au passage et le jette près du lit, son débardeur blanc, col en V qui moule le moindre contour de son corps se soulève dangereusement.

— Je déteste les cols en V, chuchoté-je sur sa bouche.

Je saisis chaque pan de son haut et tire violemment dessus. Le tissu craque, se déchire légèrement puis cède face à ma détermination. Je n'ai pas l'habitude de me comporter ainsi, mais ce mec me pousse à agir sans réfléchir depuis trop de jours, ou de nuits. Il s'étonne en me défiant d'un sourire arrogant et nous allonge sur le matelas. Il s'agenouille au-dessus de moi en emprisonnant mes jambes, se débarrasse de sa fringue déchirée et me fixe sans mot. Je suis soudainement gênée par l'intensité de ses pupilles, et comme s'il le sentait, il se jette à nouveau sur mes lèvres. Que va-t-il se passer si on va au bout de notre désir ? M'accusera-t-on d'avoir réussi en couchant ? Je me contracte malgré moi, il le ressent immédiatement.

— Ça va ? Tu veux arrêter ?

Son tutoiement ne m'échappe pas, détruisant au passage le brin de distance que nous conservions.

— Pas d'attache, Réno, ni de complications, aucune prise de tête, balancé-je aussitôt.

Il fronce les sourcils puis sourit avec cette discrétion qui lui est si caractéristique.

— Si tu es si parfaite, je ne te promets rien, réplique-t-il illico.

Et… je ne sais pas… sa réponse me soulage et me rassure. Il pige qu'une histoire sérieuse et moi, c'est pas pour maintenant. Il semble du même avis. Je l'embrasse à mon tour alors qu'il s'attaque à mon chemisier. Sans délaisser ma bouche, il peine à le déboutonner alors il

se venge en l'écartant, envoyant valser la plupart des boutons tout autour de nous. Ses lèvres dévalent de ma gorge à mon sternum quand mes mains empoignent ses cheveux. Mon soutif disparaît sans que je ne sache comment il a réussi cette prouesse. Le chef s'y connaît et rien que cette pensée me gonfle. Je plaque ma main sur son torse, le repoussant sans vraiment le rejeter. Il s'arrête et m'interroge du regard. Je pivote mon bassin tandis qu'il se laisse docilement faire et me place au-dessus de lui. Torses nus tous les deux, il a quand même un sacré avantage sur moi. Ses paumes enveloppent mes seins dans une douceur étonnante.

— Parfaits, chuchote-t-il en se jetant dessus.

Sa langue frôle mes pointes dans une sexytude indécente sans cesser de me fixer. Assise sur ses hanches, je devine son érection cogner contre mon entrejambe qui s'enflamme. Mes doigts tremblants caressent son torse, tâtonnent toujours plus bas jusqu'à la taille de son short. Je dégage le lacet, tire un peu pour l'étirer. Une fois de plus, j'appuie sur ses pectoraux afin qu'il s'allonge, chose à laquelle il se soumet sans réellement résister. Mes mains se lient aux siennes lorsque je colle mes seins sur son torse. Mais le chef reste un chef, j'ai assez dominé et je le comprends lorsque ses paumes m'enchaînent et me retournent. Monsieur a repris les rênes. Dans une rapidité surprenante, son short et mon pantalon volent dans la pièce, notre peau à peau m'électrise et me galvanise. Mon envie de lui monte en flèche, je veux ses baisers, sa peau, sa bouche, partout, nulle part, je sais plus. Mon tanga succombe à sa bestialité et je me désagrège en même temps. Sa bouche descend délicieusement vers mon intimité qui cogne à chacune de mes pulsations, à moins que ça soit des siennes. Lorsque sa langue effleure mon clitoris, je me cambre sans maîtriser quoi que ce soit. Il s'applique à me rendre folle, à gémir des mots indéfinissables et incompréhensibles, et à marmonner des suppliques dont je ne me croyais pas capable. Je l'incite à poursuivre ou à stopper, à me donner du temps, à me laisser mon tour, mais rien ne le fait capituler. Il persiste dans ses assauts que j'encourage plutôt intensément. Merde ! Je connais le sexe, j'ai deux ou trois expériences en la matière, pas des plus glorieuses du coup, par rapport à ce que j'éprouve à cet instant. Lui, bordel ! Il est doué.

Il tend son bras en m'emportant avec lui sans que je ne comprenne ce qu'il tente d'accomplir. Mais lorsqu'il se redresse, un sachet entre les doigts, je réalise que nous n'avons pas l'intention de nous modérer. Ça ne ressemble ni à lui ni à moi. Vivre le moment, c'est ce qu'on a, semble-t-il, en commun. Il se débarrasse de son boxer et enfile la capote sans se distancer de ma peau, lui offrant caresses et baisers. Sa bouche se plante à nouveau sur mon sexe trempé qu'il persiste à honorer jusqu'à ce que je craque, mais je ne lui ferai pas ce plaisir.

— Réno…

Un ou plusieurs de ses doigts me pénètrent avec tant de délicatesse que je lutte pour ne pas jouir sur-le-champ. Je veux qu'il m'enflamme, qu'il me possède et m'envahisse. Je veux que son plaisir se confonde au mien, qu'ils s'additionnent, se complètent et implosent au même instant. Il remonte jusqu'à mes lèvres en rasant ma peau de la sienne, m'embrasse une nouvelle fois puis s'enfonce graduellement en moi. Mon souffle se coupe tandis que je me cramponne à ses épaules, craignant de chuter dans une dimension inconnue, même si elle lui appartient. Sa joue se plaque à mon oreille lorsqu'il reprend également sa respiration. Je discerne un « putain » retenu, chuchoté, mais qui réveille mes désirs les plus inavoués. Il entame de langoureux va-et-vient comme s'il glorifiait, encensait et adorait mon corps simultanément. Mes ongles ripent sur sa nuque, se perdent dans la douceur de ses cheveux et se crispent à sa tignasse, je tombe et succombe, donne et abandonne. Embarquée dans son déluge, je m'accroche à lui, résistant à la tempête qui me désoriente et me déroute.

— Putain, Ayline…

— N'arrête pas, le supplié-je avec difficulté.

Nos gestes s'enchaînent et se déchaînent, s'incitent et s'agitent, galvanisés par notre excitation. En douceur, je perds pied, luttant contre ce plaisir qu'il oriente à son bon vouloir. Je lâche prise, fatiguée de rivaliser contre lui, contre moi et m'envole dans une dernière bestialité. Il aspire mon cri en refoulant le sien, jouissant au même moment. Mon corps ne m'appartient plus, mais pas que, il s'approprie mes muscles, mon esprit et pire, mon âme.

Chapitre 45
Début ou fin

Réno

6 h 13.

Dans un sursaut, je me redresse sur le lit, il est vide. Vide d'elle, de nous. Ma main la cherche machinalement, mais sa place est froide. La féline a encore fui. J'allume la lampe de chevet, lorgne immédiatement vers la porte commune, elle est ouverte de mon côté, fermée du sien.

Merde.

Rappelle-toi, Réno, pas de prise de tête ni de complication. J'ai validé ce contrat au moment où elle en a prononcé les mots. Elle et moi, c'était juste une fois, histoire de se faire plaisir et passer à autre chose. Mais ses murmures et ses cris envahissent ma tête, son corps et puis ses gestes saturent mon cerveau. J'ai aimé faire l'amour à cette femme qui m'a donné bien plus que ce que je n'ai jamais connu. Ce moment, je sais qu'elle me l'a offert avec toute son entièreté, pas un peu, pas à moitié, Ayline Tredici a retiré son armure, se donnant autant. Est-ce qu'on a bien fait ? Ça, c'est encore autre chose.

6 h 43.

J'observe le plafond de la chambre, les pales du ventilateur alternent entre ombre et lumière comme mes idées qui s'entrechoquent. Mon téléphone s'illumine soudain, la photo d'Hector s'affiche, j'hésite, mais s'il tente de me contacter, c'est que c'est important.

— Je t'écoute, dis-je en décrochant.

— Bonjour à toi aussi, jeune homme, grince-t-il.

J'inspire. Quoi qu'il se soit passé, personne ne doit en pâtir.

— Bonjour, Hector. Désolé.

— Les vacances sont censées t'apaiser, non ?

— Tu me prends un peu au saut du lit, me justifié-je et ça m'a surpris.

— Hum. Bien.

— Il y a un problème ? m'impatienté-je.

— Non. Plutôt une bonne nouvelle, mais il te faut rentrer.

— Hector…

— Tu as eu la 4ème ! explose-t-il de joie.

— Que… la… ?

— Ouiii, Réno, ça y est ! Ça vient de tomber !

Je bondis du lit, retombe lourdement sur mes pieds et me retiens au dernier moment de ne pas courir l'annoncer à Ayline. D'un, j'suis à

poil. De deux, j'sais pas où est passée cette insaisissable fugueuse.

— Putain !!! crié-je. C'est pas vrai ? Tu me fais pas une blague ?

— Sur les étoiles ?! s'exclame-t-il, sérieusement déconcerté. On a cette 4ème étoile, Réno. Tu l'as décrochée !

— Putain, Hector, on l'a eue, bordel ! m'écrié-je. On l'a eue !

— Gare quand même à ton langage, m'avertit-il, un sourire dans la voix.

— Je serai là dans la matinée, l'informé-je alors.

— On t'attend. Prudence sur la route.

— Oui. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure.

Il coupe la communication, je suis toujours nu comme un ver, un sourire débile sur les lèvres. Ça fait un an que j'attends cette étoile, que je travaille en ce sens avec toute mon équipe, et ça paie enfin. Ces quelques jours m'ont fait tout oublier, et même zapper l'annonce pourtant attendue par tous les chefs de ce pays !

7 h 13.

Je file sous la douche après avoir décortiqué internet et les réseaux. C'est partout. Mon palace, ma cuisine, Reyes est dans la place. Et comble du comble, celui de mon ex-second en a perdu une. Je chante et danse sous les jets puissants de l'eau, libéré d'un poids qui pesait depuis trop longtemps. Tout va trop vite dans mon crâne : préparer ma valise, monter dans la voiture, faire le trajet. Organiser une fête en cet honneur prend vie dans mon esprit. Bien sûr que j'ai envie de le partager avec tous ceux qui m'ont suivi dans cette aventure. Tout part dans tous les sens et je dois me recentrer ; si je suis réputé pour quelque chose, c'est pour mon self-control dans toutes les situations. J'ai le droit d'être heureux, je le sais, je le suis d'ailleurs et je le fais savoir au silence qui m'entoure. Mon enceinte à fond, je fredonne sur les airs de ma playlist : mal, inventé et faux, mais je chante.

8 h 13.

Je descends au rez-de-chaussée, le portable dans une main, la valise dans l'autre. Mon téléphone ne cesse de vibrer et de sonner, impossible de répondre à tout le monde, je n'en ai pas le temps. Une chose m'importe à présent : rentrer. Un seul petit hic à tout ça : Ayline Tredici. Elle a disparu de la suite, je dois la trouver, et vite.

— Alfred ?! interpelé-je le concerné.

En grande conversation avec les ouvriers, il ne m'entend pas alors que j'insiste en le rejoignant. Il termine sa phrase en m'observant du coin de l'œil puis m'accorde son attention.

— Monsieur, s'incline-t-il. Toutes mes félicitations.

— Vous êtes… déjà au courant ?

Un sourire sincère illumine son visage, engendrant le mien. Oui, je suis fier.

— Avez-vous vu Ayline ce matin ? Je dois absolument rentrer.

— Navré, monsieur. Je crains de ne pas avoir eu ce plaisir. Vous avez essayé de l'appeler ?

Oui. J'ai essayé et elle ne répond pas. Je fais bonne figure néanmoins et (re)compose son numéro.

— Je tombe directement sur sa messagerie, l'informé-je de plus en plus dépité.

— Son téléphone est donc éteint.

Oui, merci, Alfred.

— Elle n'est pas dans sa chambre non plus, mais il y a ses affaires, c'est donc qu'elle n'est pas loin.

— Voulez-vous que je me renseigne auprès du chef Ricardo ?

Un peu perdu quant à la bonne réaction à avoir, j'examine chaque recoin du hall d'accueil à la recherche d'une silhouette familière, d'une démarche reconnaissable ou de vêtements identifiables.

— Laissez-moi passer quelques coups de fil…

Il s'éloigne sans attendre ma réponse, m'abandonnant à mes envies de rester, mes besoins de partir et mes désirs d'elle. J'aurais aimé le lui annoncer de vive voix, qu'elle aussi soit témoin d'une de mes réussites, comme je l'ai été pour l'une des siennes pas plus tard qu'hier soir.

— Chef ?

Je pivote lorsque Alfred revient vers moi, pas vraiment là, pas forcément ailleurs. Entre deux tout, incapable de me décider sur comment agir.

— Vous êtes certain qu'elle n'est pas dans la chambre ?

— Absolument, oui.

— C'est étrange, personne ne semble l'avoir vue depuis hier soir.

Il se frotte le menton en réfléchissant au quand, où et pourquoi.

— Elle ne s'est pas volatilisée, monsieur…

— Je sais, le coupé-je plus durement que prévu, mais je dois rentrer en urgence.

— Je comprends, monsieur, se désole-t-il davantage. Si vous devez partir, je peux prendre les dispositions nécessaires afin que mademoiselle Tredici soit reconduite à San Francisco.

Je cogite, trop lentement ou à toute vitesse, pesant les pour et les contre, conscient de la controverse et lucide quant aux possibles complications, surtout avec notre passage à l'acte. Toutefois, je suis chef, bientôt étoilé pour la 4ème fois, et mon resto passera toujours avant tout.

— Merci, Alfred. Je dois absolument rentrer. Je vous serais reconnaissant de lui expliquer les raisons de mon départ précipité.

— Entendu, monsieur Reyes.

Pour la énième fois, il se courbe légèrement et me salue avec

respect.

— Bonne route, chef, et au plaisir de vous revoir.

— Pareillement, Alfred.

Chapitre 46
Retour ou Départ

Ayline

Je contemple l'océan, ses mouvements immuables et son immensité de la terrasse d'un café ; j'y suis depuis qu'il a ouvert il y a trois heures. Je dois être à mon cinquième café, peut-être six. J'ai rejoint la plage à 5 heures du matin, incapable de dormir, de gérer mes émotions et de le trouver détestable. Parce qu'il ne l'est pas et c'est bien le problème. Si j'ai eu des expériences sexuelles avant lui, elles ne valaient rien, et si certains mecs ne sont que des vide-couilles, ce n'est pas le cas du chef Reyes. Doux, attentionné, c'est mon plaisir qu'il a fait passer avant le sien, et ça m'a touchée bien plus que ce que je pensais. Et chaque fois que je clos mes paupières, c'est pour revivre nos étreintes.

Téléphone éteint, je me suis concentrée sur le silence environnant, seulement brisé par les vagues qui se cassent inlassablement. Je vais pourtant devoir retourner à l'hôtel, affronter son regard aussi bien chaleureux qu'il peut être indifférent. J'avais juste besoin de ces quelques heures pour reprendre de la distance, et réfléchir sérieusement à comment ne pas tout compliquer. Pas d'emmerdes, Ayline, ce sont tes propos.

Lorsque je me décide enfin, il est 11 heures, Ricardo est en grande discussion avec Alfred, accaparés par l'écran d'un téléphone. Les travaux se terminent, quelques finitions par-ci, par-là, rien de bien long à présent, mais ils me permettent de passer inaperçue. Je baisse la tête jusqu'à l'ascenseur sans savoir de qui je me cache, très certainement de moi.

— Ayline !

Les portes de la cabine s'ouvrent, dommage, j'y étais presque. Je me pare d'un sourire éclatant et me retourne vers Ricardo.

— Il fallait absolument que je te voie.

Attendez, on se tutoie lui et moi ?

— Réno t'a cherchée partout, continue-t-il. Il a dû partir tôt ce matin, mais je suppose que tu es au courant.

Euh… Comment ça tôt ? Il m'a cherchée ? Il est parti ? Je le fixe, atterrée quelques secondes, sans parvenir à lui répondre.

— Apparemment, t'es pas au courant, déduit-il très logiquement.

— Alors… ça dépend de quoi on parle en fait.

— C'est partout sur les réseaux.

— Ça, en effet, j'ai pas la réf.

— Alfred a fait le nécessaire pour que tu rejoignes San Francisco dès que tu es prête. Je crois qu'il s'est même chargé de tes bagages.

— Euh… d'accord.

Suis un peu perdue en vrai, là.

— Regarde !

Il sort le téléphone de sa poche, manquant de le faire tomber, et lève l'écran face à moi. Sa photo apparaît en médaillon avec une légende : « Le chef cuisinier, Réno Reyes, étoilé une 4ème fois. » J'écarquille les yeux de surprise alors qu'il range son portable.

— C'est étonnant qu'il ait oublié, précise-t-il on ne peut plus calmement.

Tout se bouscule en moi, a contrario de Ricardo, dans l'ignorance la plus totale de tout ce qui déferle à l'intérieur. Est-ce moi qui l'ai détourné d'une date si importante ?

— Mademoiselle Ayline, intervient Alfred, j'ai pris la liberté de préparer votre valise, et… ceci vous appartient, je l'ai trouvé devant la porte de votre chambre.

Il me présente mon diplôme, soigneusement protégé dans une chemise plastifiée, et me sourit discrètement. J'ai l'impression que cet homme sait tout de ce qu'il s'est passé.

— Merci, Alfred.

— Je vous en prie, mademoiselle. Une voiture vous attend.

— Vous êtes parfait ! le flatté-je avec un clin d'œil.

J'ai la satisfaction de le voir rougir juste avant qu'il ne se reprenne. Il est temps que je me comporte comme avant.

Avant ? Avant quoi, Ayline ?

Avant de céder à mes désirs, aux siens, aux nôtres. Avant de penser que ce ne serait qu'un coup d'un soir, et que je gérerais aussi bien que ceux antérieurs… à lui.

— Le chauffeur a pour consigne de vous déposer devant le palace, m'explique Alfred en m'escortant jusqu'à la sortie.

— Merci d'avoir participé à la réussite de ce séjour, Alfred, et d'avoir assuré.

— Ce fut un plaisir partagé, mademoiselle. N'hésitez pas à revenir nous voir.

— Et vous aussi.

Je me retiens de justesse de ne pas taper sur son épaule afin de l'encourager, ce n'est quand même pas un pote. J'ai fait des rencontres enrichissantes dans les hautes sphères du luxe. De celles que je n'aurais jamais imaginées ou même espérées. Il n'y a pas que des bourges snobinards, indifférents ou qui ne pensent qu'au fric. Il y a aussi des gens bien, prévenants et respectueux, et pas seulement parce que leur boulot l'exige. Alfred m'ouvre la porte de la berline où m'attend patiemment un chauffeur.

— Faites bonne route, mademoiselle Ayline. Ce sera un plaisir de vous accueillir ici, seule ou accompagnée, ajoute-t-il.

— Merci à vous, réussis-je à articuler sans chialer.

Il referme avec délicatesse, me laissant seule, ou presque, face à tout ce que je quitte ici : Black Pearl, des balades à cheval, en moto, en bateau… même en l'air. Des soirées à parler, à boire et à rire. Des souvenirs à foison ancrés au fond de moi pour le restant de mon existence, que je n'effacerai jamais quoi qu'il advienne. Et ça aussi, c'est à *lui* que je le dois. Mais il est aussi rentré sans moi.

— Bonjour, mademoiselle, je m'appelle Glen et j'ai le plaisir d'être votre chauffeur jusqu'à San Francisco.

— Bonjour. Moi, c'est Ayline.

— N'hésitez pas à me dire si la température ou la musique ne vous conviennent pas.

— Merci.

Ouais, merci. Que dire d'autre ? La fatigue me tombe dessus comme un couperet, au moment où je m'y attends le moins. J'allume mon portable qui s'affole aussitôt, plusieurs appels en absence du chef, mais aucun message. Il a dû sérieusement s'agacer.

— Mademoiselle ?

J'ouvre un œil, difficilement, puis le referme illico.

— Mademoiselle ?

OK. Je crois qu'on m'appelle. Qu'on me secoue, même. Je me redresse soudain en essuyant ma bave de fatigue. Super !

— Désolée, oui ?

— Navré de devoir vous réveiller, mais nous sommes arrivés à destination, mademoiselle.

Merde !

— Merci, je… excusez-moi de m'être endormie.

— Il n'y a pas de mal.

Il contourne le véhicule, ôte ma valise du coffre et vient me rejoindre quand je sors.

— Mademoiselle Ayline, m'accueille Hector avec son charme habituel lorsque j'apparais dans le hall.

— Monsieur Hector, répliqué-je sur le même ton.

— Félicitation pour votre diplôme.

— Merci. Et vraiment merci pour le portable, monsieur Hector, il m'a sauvé la vie.

— Le portable ? Quel portable ? s'empourpre-t-il.

— Celui du carton que vous avez fait passer par Anahé.

Évidemment !

— Oh. J'ignorais ce que c'était, mademoiselle. C'est Réno qui s'est occupé de ça. Je suis confus qu'il n'ait pas été plus clair.

Je ne m'y attendais pas à celle-là. Je reste bouche bée trop de

temps, le laissant comprendre que je ne le savais pas.

— Pas grave, monsieur Hector, assuré-je quelque peu fébrile.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

— Oui, oui, Hector, le caressé-je dans le sens du poil. Je dois filer retrouver Anahé. Vous savez si elle a récupéré nos affaires ?

— Il me semble en effet, mais…

— Parfait, le coupé-je. Je me sauve.

— Mademoiselle Ayline, me prie-t-il, puis-je vous demander… si vous seriez disponible vendredi soir ?

— Euh… après-demain ?

— C'est ça oui. Le chef organise une réception en l'honneur de…

— Sa 4ème étoile, terminé-je à sa place.

— Vous serez rémunérée en conséquence, bien entendu, complète-t-il bien inutilement.

— Je… je vous rappelle très vite pour vous confirmer, d'accord, mais là je dois y aller.

Je cours presque vers la sortie, ignorant superbement ce que continue à m'exposer Hector. J'ai besoin de voir Anahé, de lui résumer tout ce qu'il s'est passé, lui déballer ce que j'ai sur le cœur et comment je dois gérer. Elle m'attend chez Eddy.

Chapitre 47
Impair et manque

Réno

Depuis que je suis rentré de San Jose, j'ai couru partout. De jour comme de nuit, j'ai dû répondre à des interviews, préparer la soirée de gala, décrocher mille fois mon portable et, en substance, cuisiner pour mes invités. Ce soir, c'est le grand soir, et aujourd'hui encore, je ne sais plus où donner de la tête.

Je parviens pourtant à m'échapper quelques minutes, déléguant les derniers préparatifs avant le coup de feu en cuisine. Il faut absolument que je lui parle, et je sais qu'elle est là. Hector me l'a confirmé. Je ne l'ai pas revue depuis notre nuit et ça n'arrange pas mon état de nerfs. Je pénètre dans le bar du palace, vide à cette heure-là. Seules des voix qui s'élèvent m'indiquent la présence de plusieurs personnes. Merde, elle n'est pas seule ! Je m'approche quand même, décidé à l'interrompre ; après tout, je suis le patron. Accoudée au comptoir, dos à moi, elle est en grande conversation avec Anahé, et les quatre employés que j'ai mis à disposition du bar. Dans moins de quatre heures, cette salle sera noire de monde. Monde qui quémandera cocktails, boissons et petits fours délicieux, un apéritif gastronomique dînatoire, rien que ça.

Le cul en arrière, moulé dans un pantalon noir, elle ne me remarque pas. Sa chemise, de la même couleur, la cintre au niveau de la taille. Sa tenue, pourtant simple, affole mon rythme cardiaque. Personne ne me calcule, ils parlent tous boulot, c'est au moins ça de rassurant.

— Mademoiselle Tredici ?

Ils sursautent simultanément tandis qu'Anahé me fusille du regard.

— Pourquoi les gens prennent-ils plaisir à foutre la trouille aux autres !? On dirait Hector, s'offusque-t-elle.

Encore et toujours de façon théâtrale.

— Désolé, énoncé-je sans le penser. Mademoiselle Tredici, je peux vous parler quelques minutes ?

Elle fronce les sourcils, et j'ignore si c'est parce que je la vouvoie en usant de son nom, ou parce que je la dérange.

— Ce ne sera pas long.

— Ça tombe plutôt mal, chef.

— Vraiment pas long, appuyé-je.

Elle donne deux, trois directives à son équipe qui s'active rapidement. Sauf Anahé, bien sûr.

— Je suis déjà à la bourre parce que votre barman ne fait pas correctement ses stocks, claque-t-elle en passant derrière le comptoir.

— Cet état de fait lui sera remonté.

Elle s'immobilise un instant, sans cesser de me dévisager, se demandant ce que je peux bien lui vouloir, et ce qui justifie mon comportement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? soupire-t-elle.

— On peut s'isoler pour… il faut que je te parle.

— Je suis super overbookée…

— Et tu penses que je ne le suis pas ? riposté-je un peu trop sèchement.

Je ne peux pas ravaler l'agacement qui s'entend dans ma voix, et je vais le payer cash.

— Justement, si ! Et je me questionne sur ta présence ici alors qu'on a du boulot par-dessus la tête !

J'l'avais dit ! Mais au moins, elle me tutoie encore.

— J'ai juste quelque chose d'important à te dire.

— OK. On va faire un truc…

Elle hésite en balayant la salle des yeux, cherchant probablement le soutien de sa meilleure amie.

— Je vais te poser une question. De ta réponse dépendra la mienne.

— Pardon ?!

Il n'y a que cette nana pour me foutre dans des situations auxquelles je ne suis jamais, mais alors jamais préparé.

— Ce que tu as à me dire, commence-t-elle imperturbable, aurais-tu pu le faire avant ?

Quoi ? Si j'avais pu… avant ?!

Mais non, enfin oui, mais non. Ça n'a jamais été le bon moment ni la bonne confiance pour lui révéler que ma mère, elle la connaît, et même plutôt bien.

— Euh non, finis-je par articuler. Le moment ne s'est jamais présenté…

Elle secoue négativement la tête en signe évident de désaccord.

— Tu as hésité trop longtemps, Réno.

— Je… quoi ?

— Tu ne sais pas… mentir, se reprend-elle.

— Mentir ?

Je fronce les sourcils pour tenter de me sortir de la panade dans laquelle je viens de me mettre.

— L'opportunité ne s'est pas présentée, m'agacé-je qu'elle ne comprenne pas.

— C'est donc que tu y as déjà pensé, persiste cette garce.

— Ayline, bon sang ! Tu ne connais pas tous les…

— Stop, Réno ! m'ordonne-t-elle.

Sa paume se braque devant moi tandis qu'elle affronte courageusement mon regard. Je me contiens pour ne pas m'en

emparer, l'attirer à moi et l'embrasser pour l'obliger à se taire. À me donner enfin cette occasion que je n'ai pas vraiment eue.

— Je perds du temps. TU me fais perdre du temps. T'as un boulot de fou, j'ai un taf de dingue. Retourne dans ta cuisine et laisse-moi au fin fond de mon bar. On se revoit plus tard.

Elle disparaît dans la réserve après m'avoir méchamment tourné le dos, me refusant ce qu'il était important qu'elle sache avant ce soir. Inutile que je convainque mes parents de ne pas venir à ce gala pour ma nouvelle étoile. J'ai bien peur d'avoir trop repoussé cette conversation que j'aurais pourtant dû planifier. Je croise les yeux inquisiteurs d'Anahé, mais les ignore superbement, je dois sérieusement me mettre au boulot si je veux assister à cette soirée qui m'est consacrée. Neil, mon frère, a bien tenté de m'éloigner des fourneaux, j'ai refusé, bien entendu. Les invités doivent savoir que cette étoile n'est pas une tromperie, et pour ça, j'ai l'obligation d'affoler leurs papilles.

— Tout va bien ?

Je sursaute, plongé dans mes pensées, alors qu'Hector m'adresse un regard entendu.

— Apparemment pas, ajoute-t-il.

— Si. Si. Ça va.

— J'ai de sérieux doutes.

J'inspire et soupire. Décidément, c'est le soir où la défiance est de mise.

— Je peux faire quelque chose ? propose-t-il avec gentillesse.

Je relâche mes épaules trop contractées. Si quelqu'un peut être de bons conseils, c'est lui, ça l'a toujours été.

— Ayline ignore qui est ma mère.

— En quoi est-ce un problème ? se renseigne-t-il en fronçant les sourcils.

— C'est sa juge, lui dévoilé-je.

Bien sûr, Hector connaît sa profession comme l'existence de la fondation, mais il ignore quelles sont les personnes qu'elle place ici. Il a déjà énormément d'employés sous sa gouvernance et les chefs de secteur sont là pour gérer et remonter les soucis.

— Je vois.

Il se racle légèrement la gorge en croisant les mains dans son dos.

Ouais, je sais…

— J'ai zappé de te le dire aussi.

— En effet, oui.

Il se balance sur la pointe des pieds, embarrassé par la situation. Comme je le comprends !

— Tu veux que je le lui dise ? propose-t-il.

Mes aïeux ! Il veut ma mort ?!

— Surtout pas, protesté-je avec ardeur.

Trop.

Il m'observe avec cette attention que je déteste.

— Y a-t-il autre chose que je dois savoir ? soupçonne-t-il à juste titre.

Dois-je lui avouer que j'ai couché avec ? Je suis persuadé qu'il doit déjà le suspecter.

— Nous avons… on a…

— Je vois, rétorque-t-il sur le même ton.

— Hector, arrête, s'il te plaît, l'imploré-je contrarié. Tu ne vois pas, non.

— Tu te trompes, gronde-t-il. Cesse de faire preuve d'égoïsme, Réno. Tu es bizarre depuis que tu es rentré, je sais pour quelles raisons maintenant.

— Je ne suis pas bizarre, craché-je inflexible.

— Alors si tu n'es pas bizarre, mime-t-il les guillemets, tu es amoureux !

Bordel ! Je ne sais pas la tête que je tire, mais il pige aussitôt que c'est le mot de trop. Il recule puis s'éclipse, me laissant avec mes emmerdes.

Je me reprends et entre enfin dans mes cuisines. L'apaisement est immédiat. Ici, rien ne peut m'atteindre, tout reste aux portes battantes de mon refuge. Mon frère remarque mon humeur, toutefois il se tait. Lui et moi, on bosse ensemble depuis près de deux ans, il sait, je sais, et on n'a pas besoin de se dire lorsqu'il faut que l'on parle. Et c'est pas le moment.

Chapitre 48
Andrew alias Reyes

Ayline

19 h 30 : j'entends le brouhaha dans le hall et l'arrivée imminente des invités. Mon stress est à son maximum comme mon adrénaline. Trois au comptoir, deux en salle, ça va être plus que short. Heureusement, des serveurs circuleront avec les sempiternelles coupes de champagne. Ça fait dix minutes que je suis inoccupée et la venue de Réno commence à tourner en boucle dans ma tête. Répondre à une question par une autre question, ou procéder comme j'ai opéré avec lui plus tôt, est un jeu dans lequel j'excelle depuis mon enfance. Pourquoi ? Parce que ça permet de s'octroyer un temps de réflexion non négligeable, et ça déroute l'interlocuteur. Simplement, notre face-à-face se rejoue sans fin alors que je me demande de quoi il voulait bien me parler. Suis-je prise à mon propre piège ? Le rejeter reste la manière la plus efficace de ne pas m'attacher. Néanmoins, ça pouvait être important, et je ne lui ai laissé aucune espèce de chance. Pour ma défense, j'étais en train de gérer un stock à chier, presque en rade de plusieurs alcools primordiaux pour les cocktails.

Les portes battantes s'ouvrent dans un parfait accord. Les serveurs les bloquent et invitent les hôtes à pénétrer dans mon antre à moi, dans une révérence qui me ferait presque gerber. Je m'habille néanmoins de mon plus beau sourire, prête à *shaker (secouer)* et à m'appliquer à ce que je sais faire de mieux : deviner et créer. Une nuée de smoking, robes de soirée, costards et tailleurs déferlent dans l'immense salle, agencée pour la soirée. Anahé m'apostrophe en premier, passe derrière le comptoir pour préparer les cocktails les plus faciles en me listant les autres. C'est parti. La multitude de discussions devient un bruit de fond lorsque je parviens à me concentrer. Pendant un temps que je ne définis pas, je prépare mixtions, mélanges et assortiments sans vraiment lever la tête de mon comptoir. Lorsque tout ce beau monde est servi, une accalmie bienvenue nous permet de lever le pied. Quand je pivote, balançant mon torchon sur l'épaule, je bugge plusieurs secondes sur l'homme qui se tient face à moi. Ces yeux-là, je n'en connais qu'une paire, et si ce… cinquantenaire, je dirais, possède les mêmes, c'est qu'ils sont de même lignée. L'air de famille est ce qui me fait passer pour la plus impolie des barmaids. Reyes père, donc…

— Euh… excusez-moi, me reprends-je enfin.

— Vous êtes tout excusée, sourit-il avec gentillesse.

Je lui rends la politesse, continuant mon examen, mais plus

discrètement cette fois.

— Que puis-je vous servir ?

— Une piña colada pour mon épouse, je vous prie et…

Il observe les rangées d'alcools, incapable de se décider sur son choix.

— Vous permettez que je devine pour vous ? osé-je.

— Oh, eh bien, étonnez-moi.

Je me saisis de la bouteille de Kahlua, une liqueur de café mexicaine, à base de rhum. Un alcool corsé, aux arômes de grains de café torréfiés, aux notes de vanille et de caramel, très apprécié dans les bars. Un peu de glace pilée avec dans mon shaker, le breuvage, deux/trois secousses et je lui verse le tout dans un verre prévu à cet effet. Légèrement impressionné, il me remercie, s'empare des deux apéritifs et tourne les talons. Je suis du regard cet homme, toujours séduisant, un brin charismatique, essayant de distinguer Reyes mère au passage, dans une curiosité malsaine.

— Mademoiselle Ayline.

Je lève les yeux au ciel avant de les poser sur Hector. Évidemment.

— Ayline, monsieur Hector.

Il sourit à ma réplique, juste un peu, la main comme en appui sur un tabouret.

— Pourrais-je abuser de votre gentillesse et vous demander un verre d'eau.

Il plaisante ?

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ? riposté-je en posant son eau devant lui.

— Merci.

Il siffle son verre en un éclair alors que je l'étudie avec plus d'attention, lui en sers un second.

— Tout va bien, monsieur Hector ? me préoccupé-je tout de même.

— Oui. Mes excuses.

Il s'envoie la moitié en dénouant sobrement sa cravate.

— Vous êtes sûr ? insisté-je.

— Oui, ça va mieux, m'assure-t-il. Un petit coup de chaud.

— Vous voulez pas vous asseoir cinq minutes ?

Je jette un coup d'œil vers la salle, noire de monde. J'ignore combien ils sont, mais je sais que c'est beaucoup. J'ai perdu de vue papa Reyes et scanner chaque personne reste déplacé, qui plus est, dans un palace à bientôt quatre étoiles.

— Boire m'a fait un bien fou, merci… Ayline, s'amuse-t-il en me dévisageant.

— Je vous en prie… Hector, l'imité-je alors qu'il s'éloigne.

— La farandole de plats gastronomiques va débuter. Préparez-vous, les invités auront soif.

— On est au taquet, Hector ! m'exclamé-je pas trop fort quand même.

— Qu'est-ce donc ce mot ? s'étonne-t-il au moment où j'éclate de rire.

— Comment ça, Hector, vous n'avez pas la réf ?

— Je vais recommencer à vous appeler mademoiselle Ayline si votre langage est incompréhensible.

Il m'adresse un clin d'œil en se retirant avec cette élégance qui le caractérise. Son départ coïncide avec une apparition très attendue. Les clameurs et les applaudissements qui s'élèvent ne me détournent pas de lui. Costume gris foncé, chemise blanche, cravate sobre et assortie, il dépasse la plupart des gens, difficile de le rater. Il s'incline à plusieurs reprises, au milieu d'une foule qui l'ovationne, un sourire à la fois humble et fier, inconscient de sa beauté, si impeccable dans sa virilité. Malgré l'insistance de mes coups d'œil, jamais il ne vient les croiser, comme s'il sentait leur poids. Cet enfoiré est beau et l'émotion qui me parcourt quand je le vois est si vive que je ne parviens pas à la repousser. Fait chier !

Au bout de plusieurs longues minutes à remercier, sourire, lever son verre et serrer des mains, señor Reyes sourit soudain différemment. Un vrai, pas de façade. Il enlace son frère, puis sa sœur. Reyes père l'étreint, sans fioritures, en tapotant son dos pour le féliciter. Je me grandis de quelques millimètres en essayant d'en distinguer plus, mais les gens qui l'encerclent sont pires que des fans.

— Qu'est-ce que tu fous ? me sermonne Anahé en me considérant avec sévérité.

— Ben… je regarde.

— Ça, j'avais remarqué, mais quoi ?!

Les mots se bloquent dans ma gorge au moment où j'allais lui répondre. Celle qui l'entoure de ses bras, j'ai peur de l'identifier, même de dos. Ils s'éloignent l'un de l'autre quand Reyes père embrasse sa femme.

Sa mère.

Ma juge.

Un courant d'air glacial me traverse de part en part, brûlant chaque morceau de mon cœur. Comment a-t-il pu me cacher un truc aussi important ?

— Ayline ?

J'entends mon amie m'interpeller, mais je ne l'écoute pas, trop choquée, trop déçue. Trop je ne sais quoi. Je recule d'un pas, puis d'un deuxième, avant de cogner mon dos au rayonnage de bouteilles.

— Ayline, ça va ?

Non, ça va pas. Pas du tout même. Ce connard savait ! Et jamais, ô grand jamais, il ne m'a avoué qui était sa mère. La trahison fauche

tout sur son passage : cette confiance que je lui ai accordée, ces confidences que je lui ai révélées, ce corps-à-corps que je lui ai abandonné. La bile remonte dans ma gorge, la brûle en passant avant que je ne ravale ma rage.

— Ayline ! s'énerve-t-elle à présent.

Dans une lenteur incompréhensible, je croise les pupilles de ma meilleure amie, en éloignant des miennes les larmes de colère et de frustration qui s'y accumulent.

— Ayline, tu me fais peur, t'es toute blanche.

— Je dois sortir prendre l'air, articulé-je avec peine.

— Je t'accompagne.

— Non, décliné-je aussitôt, tu dois assurer le temps de mon absence. Ça ira, certifié-je.

— Sûre ?

— Certaine, mens-je avec conviction.

— Si t'es pas revenue dans un quart d'heure, je viens te chercher, menace Anahé.

— Je serai de retour.

Je quitte la salle par la sortie des employés, à toute vitesse. J'ai besoin d'oxygène, de hurler, d'une clope, et même d'un verre. Que je n'ai pas songé à me servir. Quinze minutes ne suffiront peut-être pas finalement. J'allume un joint à peine un pied à l'extérieur tout en faisant les cent pas. C'est pas bien, mais ça me calmera.

La juge Andrew…

Si j'en crois ce que j'ai vu, ils n'ont pas l'air divorcés, peut-être ne se sont-ils pas mariés ? Si, il a dit *mon épouse*. Peu d'hommes nomment ainsi leur conjointe. Souvent ils les présentent comme leur femme, mais pas lui, parce que ça lui tient à cœur et il la respecte. J'ai besoin d'apaiser tout ce qui jaillit dans mon crâne. Après quatorze minutes, je m'enjoins à retourner bosser, mais je suis happée vers l'arrière, bâillonnée, et morte de peur.

Putain, ça recommence…

— Calme-toi, me souffle une voix familière. On dirait que tu te fais agresser.

Elle me tire encore jusqu'aux toilettes du personnel puis m'aide (enfin) à me stabiliser.

— T'es tarée, Anahé, ma parole ! crié-je après elle. Évidemment que j'ai eu peur !

— Écoute-moi bien, Ayline Tredici, m'avertit-elle son index tendu, jamais, tu entends ! JAMAIS, tu n'as eu besoin de souffler lors d'une soirée ! N'importe laquelle ! Quinze minutes, c'est déjà trop ! J'étais sur le chemin, alors estime-toi heureuse que je ne sois pas venue avant.

Non, mais, je rêve ! Je fulmine face à cette capacité qu'elle possède à vous culpabiliser dans votre innocence.

— Alors tu me dis ce qui cloche, sans quoi cette soirée sera catastrophique dans… mm…

Elle pose l'index sur ses lèvres, scrute le ciel en paraissant réfléchir, ce qu'elle parodie de façon admirable.

— … dix minutes au grand max.

J'écarquille les yeux, mais me résous finalement à tout lui expliquer, je ne connais personne d'autre qui saura m'éloigner d'une situation dont je suis sans doute trop proche. De plus, Anahé est une excellente analyste du moment où ça ne la concerne pas.

— La juge Andrew…

— Oui ? m'interrompt-elle. Elle est là, je l'ai aperçue juste avant de te rejoindre.

— Oui, elle est là.

— Et ? s'impatiente-t-elle encore.

Qu'elle m'énerve quand elle agit ainsi !

— C'est sa mère.

— La mère à qui ? Attends, j'ai pas tout suivi ! s'agace-t-elle. Sois plus claire.

J'hallucine !

— La juge Andrew est la mère de Réno.

Elle encaisse le coup, moins violemment que moi, se pare de cet air qu'elle souhaite objectif en échouant lamentablement.

— Tu l'ignorais, je présume ? se maîtrise-t-elle… mal.

— Jusqu'à il y a une vingtaine de minutes, oui.

— Pourquoi elle s'appelle Andrew si elle est mariée à un Reyes ?

— J'en sais rien, Anahé, je viens de l'apprendre, comment tu veux que je réponde à tes questions ? J'en ai autant sinon plus que toi, rétorqué-je avec dépit.

— Est-ce que ça va aller ou on fout en l'air sa *putain* de soirée ?

Elle murmure une insulte en serrant les mâchoires, maîtrisant la rage qu'elle éprouve qu'on ait pu me blesser.

— Ça va aller, je sais à quoi m'en tenir, assuré-je remontée.

— Il n'a jamais… tenté de t'en toucher deux mots ? hésite-t-elle.

— Si. Il y a quelques heures, je suppose que c'est de ça qu'il voulait me parler, mais on avait du taf. Je lui ai donc demandé si ce quelque chose d'important, il aurait pu me le dévoiler avant ?

— Et ? se languit mon amie.

— Il a trop tardé à me répondre.

— OK.

Elle réalise un tour sur elle-même, doutant de la conduite à tenir. Il me faut la tranquilliser sans quoi je vais la perdre pour le reste de la réception, et il est à peine 23 heures.

— C'est bon, Anahé, j'aurai l'occasion de m'expliquer avec lui.

— Sûre ?

— Sûre, certifié-je.

— Je suis fière d'être ta meilleure amie, tu sais. Je te le dis pas assez souvent. J't'adore, OK ?

— Pareil.

Elle m'enlace tendrement, un nombre suffisant de secondes, pour me réconforter.

— On y va ?

— On y va, répété-je bravement.

C'est en fixant le sol que j'atteins mon bar, résolue à blinder davantage mon cœur, la prochaine fois. Faudrait que je calcule s'il n'est pas ma treizième relation.

Ironie quand tu nous tiens…

Chapitre 49
Échec et mat

Ayline

— Ne me demande pas de faire un pas de plus, exagère Anahé. Vive les ascenseurs.

Il est 3 heures du matin, Hector nous a fortement encouragées (ordonné, quoi) à dormir dans la suite, non occupée ce soir, que nous commençons à bien connaître. Et j'avoue que je suis bien contente parce que je suis crevée. Je réfléchis à ne rien avoir oublié, raté.

— Merde ! m'exclamé-je. Mon portable !

— T'es sérieuse ?! se fâche-t-elle en surjouant le dépit et le découragement.

La cabine s'ouvre quand je stoppe mes pas.

— Vas-y, monte, je te rejoins.

— Pas besoin de me le répéter.

J'accélère mon allure, récupère mon téléphone et retourne en courant vers les ascenseurs. Les endroits sombres et déserts ne sont pas faits pour rassurer. La cabine s'immobilise au 2ème étage alors même que j'ai utilisé mon badge prioritaire, toutefois je ne m'y attarde pas, focalisée sur l'écran de mon portable. Mais je déchante vite lorsque la stature de Réno apparaît devant moi. Chemise ouverte de trois boutons et en dehors de son pantalon de costard, la veste enroulée à un de ses bras, sa coiffure est en bordel et son visage porte les stigmates de la fatigue. Il entre sans m'accorder vraiment d'attention, appuie sur le tableau des étages, se place face à la porte en me tournant le dos et ça me gonfle passablement. Et je minimise mon ressenti.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Et ça aurait changé quoi, Ayline ? gronde-t-il en m'affrontant enfin, mais en se maîtrisant très fort.

— Ça aurait changé quoi ? Tu plaisantes, Réno, c'est ça ? lâché-je en serrant les dents.

— Tu te serais condamnée autant de fois que les autres l'ont fait !

L'enfoiré ! Il s'avance vers moi avant de se raviser, bloquant ses pas puis pivote en enfonçant profondément ses mains dans les poches de son pantalon. Sa chemise grise, toujours négligée, se tend à chacun de ses gestes désordonnés. S'il me touche, je crois qu'il va me secouer.

— Tu aurais tout refusé parce que TA juge est MA mère, houspille-t-il, dominant sa frustration.

Apparemment, la dose de sang-froid que je lui demande, il ne pensait pas l'avoir. Force est de constater que si. Je le dévisage sans

baisser les yeux une seule fois. Pas de larmes retenues, juste de la colère.

— Réponds-moi, Ayline, tu aurais accepté de passer ce diplôme ? Sincèrement ?! appuie-t-il.

Il me défie de lui mentir. Il me cerne plutôt bien, le bougre ! Il sait parfaitement que j'aurais refusé une quelconque pitié.

— Il s'agit pas de faveurs ! bougonne-t-il encore. Mais de bonté !

Bien sûr ! Et que vont dire ceux qui me voient déjà comme la barmaid attitrée de son palace ? Ai-je couché pour réussir ? À la limite, je préférerais le *j'ai réussi pour coucher*.

— Toi et moi, on se doit rien, pas de prises de tête c'est ce que tu avais dit, je t'ai suivie. N'empêche que t'as pas pu m'interdire de me sentir redevable après ta putain d'agression, gronde-t-il une nouvelle fois.

Il lève son index dans ma direction, comme une accusation volontaire et consciente.

— Je m'en voulais, bordel !! Et t'offrir ce diplôme me paraissait… normal, quoi !

Il passe une nouvelle main nerveuse dans sa tignasse qui aurait besoin d'une bonne coupe, mais je me garde bien de le lui faire remarquer.

— Je ne voyais pas mieux pour…

Nerveusement, il replace la main dans la poche de son costard.

— T'offrir cette formation était la moindre des choses que je pouvais faire.

— Je n'ai jamais quémandé ta pitié !

— Mais bordel ! Il ne s'agit pas de… de ça ! se crispe-t-il.

— Vraiment ? ricané-je.

Il recule pour s'adosser aux portes de la cabine, contrarié, déçu, fâché. Les trois ?

— Et si tu considérais ta situation d'un tout autre point de vue ? se reprend-il en bravant mes pupilles.

— Balance ta théorie, *Einstein* ! décoché-je acerbe, alors que tout se bouscule dans ma tête.

Sans me démonter, je pose l'épaule gauche contre la paroi de la cabine, croise les bras sur ma poitrine avant de faire de même avec les pieds, attendant (im)patiemment son explication. Il hésite quelques secondes avant de démarrer sa tirade que je prédis longue, pas sûr que je ne le bute pas à la fin. Il mate mon jean noir qui me moule trop les cuisses et le cul qu'il a en reflet dans le miroir de l'ascenseur. C'est que ça fait grossir de côtoyer un cuistot ! Un chemisier noir, *col-en-v-trop-en-v*, lui donne tout le loisir d'imaginer plus que la naissance de ma poitrine. S'il croit que je ne remarque pas ses coups d'œil, il se trompe.

— Tu es née un 13 décembre à 13 h 13, se lance-t-il enfin, en disant

que s'il y avait un treizième mois, il aurait été pour ta pomme. Mais non, Ayline, il n'y a pas de treizième mois, c'est comme ça. Donc déjà, c'est impossible.

Les mâchoires crispées, je garde ce silence que l'on conserve en travaillant sa prochaine répartie. Que je prémédite cinglante.

— Je suis né le 6 juin à 6 h 6, me révèle-t-il pour la première fois.

Je tente de masquer ma surprise sauf que je me loupe. Jamais nous n'avons parlé de sa date de naissance, jamais, nous n'avons vraiment parlé de lui. Le constat m'explose en pleine poitrine. Égoïste que je suis.

— Et ça ne fait pas de moi le diable, ajoute-t-il en saisissant mon malaise.

Alors, stop ! Je voudrais que l'on s'arrête un instant sur ce qu'il vient précisément de prononcer. Pardon, mais ça se discute. De plus, j'ai pas l'impression que l'ascenseur se soit mis en mouvement sauf que je n'en suis pas non plus très sûre.

— Même si tu en doutes, continue-t-il en souriant presque.

Ouais, presque… sauf qu'il lit plutôt trop bien dans mon esprit, ce démon.

— Si j'avais été à ta place, sûr que l'on aurait trouvé à associer ma date de naissance avec l'existence.

Je ne réplique rien, le laissant argumenter son opinion.

— Ta mère t'a abandonnée à treize jours, poursuit-il. Peut-être que le quatorzième aurait été celui de trop.

De trop ? Comment ça de trop ?

— Elle a peut-être cru pouvoir te faire du mal, ne pas être prête pour tout ça, continue-t-il. On ne naît pas parent, on le devient. C'était juste pas son moment. Il est possible que tu aurais été plus malheureuse si elle était restée.

Je bouge légèrement, histoire de lui témoigner que je m'ennuie, même si c'est pas vrai. Je m'autorise à abandonner ses iris en me repositionnant. C'est déjà ça de pris.

— Ton père a agi de la même manière à tes 13 ans, ne se résigne-t-il pas. Tu n'as pas les tenants et les aboutissants de ce qu'il s'est passé entre tes parents de ta conception à ta naissance. Il a pu prendre peur d'élever une ado, de parler cycles menstruels et garçons.

Je m'apprête à intervenir, mais ses yeux me l'interdisent en un seul passage.

— Il est sorti de ta vie pour y faire entrer Mayssa, ton assistante sociale devenue une amie au fil des années et qui t'a soutenue dans les moments difficiles. Essayant tant bien que mal de te prouver que tous les adultes ne sont pas des pourris. Est-ce une mauvaise chose, Ayline ?

Je grimace. Et je m'en rends compte. Lui aussi donc, mais il ne

commente pas. Mayssa est une des plus belles rencontres de ma vie, bien entendu. Elle m'a sauvée du système, des autres, et très certainement de moi-même.

— Tu fugues 13 fois, mais lors de l'une d'entre elles, tu croises le chemin d'Anahé, poursuit-il son discours. Peux-tu imaginer la vie sans elle ? Quels sont les premiers souvenirs qui te viennent lorsqu'on évoque son prénom ?

Perdue dans mes pensées, je fixe le sol de l'ascenseur en me remémorant nos crises de rire, nos délires et nos nombreuses confidences.

— La dureté de la vie t'oblige à dépasser la ligne jaune, et ça engendre des condamnations. À la treizième, tu es plus sévèrement punie, s'entête-t-il sans ciller. Sauf que cette sanction te permet d'être une barmaid diplômée aujourd'hui.

Il se déplace pour se rapprocher de moi, mais abandonne une fois de plus.

— Est-ce aussi une mauvaise… chose ? hasarde-t-il en cherchant ses mots.

Je relève la tête avec prudence, jamais vraiment préparée à son regard. Autant dans la couleur que dans la densité.

— On a passé treize jours et treize nuits ensemble…

La tonalité de sa voix décroît progressivement tandis que j'essaie d'anticiper ce qu'il s'apprête à lâcher.

— On a couché ensemble la treizième nuit… ou le treizième jour, qu'importe, s'adoucit-il plus encore. Je sais que tu as compté, Ayline.

Je change de position en décroisant mes jambes, c'est de mes deux appuis que j'ai besoin, sans doute davantage, mais je n'ai que ça.

— Est-ce que ça aussi, c'est mal ? finit-il par prononcer.

Est-ce que je changerais ma vie si je devais la recommencer ? Si on pouvait modifier certains passages, peut-être. Mais si j'en fais un bilan honnête, j'ai plus de meilleurs que de mauvais souvenirs.

— Tu as terminé ? questionné-je sans trembler.

— On ne maîtrise pas toujours tout, Ayline.

— Quoi ? Treize jours ou nuits ou qu'importe ce que c'était où tu m'as pas dit qui était ta mère ? D'ailleurs, elle a si honte de ton père qu'elle ne porte pas son nom ?

Quoi, je suis dure ? Il tique sous mon agressivité, mais se rend-il compte de ce qu'il m'a savamment dissimulé ?

— Non, elle a gardé son nom de jeune fille par amour pour son mari et ses enfants, afin de nous préserver des possibles dangers de son métier, me rabroue-t-il pas très gentiment.

— Ouais, ça pousse à n'importe quoi !

Je ne pensais pas avoir autant d'aplomb, que ce soit celui de ne pas flancher vocalement, et celui de ne pas pleurer. Je suis fière de moi

sauf que c'est justement le problème. Je ne céderai pas devant lui. Je n'ai jamais visualisé ma vie comme il vient de rapidement l'analyser. A-t-il vraiment tort ? J'ai même pas envie de m'attarder sur ça. Il me tourne le dos, débloque l'ascenseur qui s'ouvre au rez-de-chaussée, s'énerve du lieu où l'on se trouve. La porte se referme quand il appuie sur le bouton du quinzième.

— Entends, retiens et admets que t'es pas un putain de numéro !

Mais quel connard ! Croit-il tout savoir de moi ?!

— En définitive, je crois, ça ne te déplaît pas tant que ça, me coupe-t-il avec flegme.

Je tique à sa réplique que j'ai peur de trop ou pas comprendre.

— Tu peux développer ? l'invité-je poliment en inspirant fort.

Très fort.

— Tu te caches derrière un numéro, Ayline, et finalement ça t'arrange. Ainsi, tu n'as ni à t'impliquer ni à t'exposer ni à…

Ma paume s'abat sur sa joue avant même que mon cerveau lui en donne l'ordre. Je me rends compte trop tard que je ne stopperai pas mon geste. Et je me déteste. Je hais la violence et ne l'emploie qu'en cas de légitime défense… lorsque j'en ai le temps. Il ne moufte pas, ne détourne pas le regard, ne se frotte pas la pommette non plus.

Balaise, le gars.

— Je suis désolée, m'excusé-je piteusement en me couvrant la bouche avec l'autre main. Je ne voulais pas…

— Tu veux dire que tu ne t'es pas contrôlée ? lâche-t-il avec une assurance arrogante.

J'oscille, une fois de plus, entre le baffer encore ou lui sauter dessus afin de lui mordre les lèvres. Mais il pivote, m'offrant le côté pile de sa carrure, il a fini cette fois. Le temps de la montée me semble excessivement long, surtout que je le passe à observer, avec un peu trop d'attention, les motifs de la moquette. Losanges, carrés, ronds et autres formes géométriques que je me force à décrypter sans but particulier. La cabine s'ouvre enfin, m'accordant un brin d'oxygène que notre face-à-face avait aspiré.

Bon sang, il était temps ! Je voudrais lui crier la douleur et la souffrance que je ressens et dont il est le seul responsable.

— Je te laisse le soin de me balancer à ta chère maman parce que demain, je quitte cet endroit, claqué-je méchamment.

Je relâche mes épaules au moment où il sort, sans se retourner, sans me regarder, sans répondre. Je crois pourtant discerner quelques mots, mais c'est sans doute moi qui les imagine, ou les espère. Je retiens les larmes de frustration et de rage, bien décidée à ne plus jamais me faire avoir. Il disparaît de mon champ de vision sans en rajouter, sans que je le réinterpelle non plus, mes pupilles fixant le boîtier de commandes avec insistance, sans tilter sur ce qui attire particulièrement mon

attention.

What the fuck ?

Je bloque les portes avec mon pied, juste avant de m'y retrouver enfermée, en constatant la disparition du treizième étage. Je regarde à deux, non trois, non à quatre reprises pour bien m'en assurer et regagne notre suite. Ils ont réellement modifié les étages ?

— Mais qu'est-ce que tu foutais ? m'engueule Anahé dès que je rejoins l'intérieur.

Ou c'est lui qui a demandé qu'ils soient changés ?

— Ayline !

— Y a plus de treize…

— Quoi ?!

— Laisse tomber !

— Mais tu faisais quoi ?!

— J'ai été séquestrée ! m'insurgé-je théâtralement en reprenant mes esprits. Et toi, tu t'es vachement inquiétée !!

— Séquestrée ? Dans ce palace ? Mais je rêve de subir ça, rétorque-t-elle sans s'affoler. Alors, cesse de te plaindre.

— Tu t'es douchée ? m'étonné-je.

— Ah ben j'ai largement eu le temps ! s'exclame-t-elle. Ça fait plus de vingt minutes que je suis remontée. Qui t'a séquestrée ?

Elle lève les yeux au ciel en mimant les guillemets à l'aide de ses index redressés.

— Ma douche d'abord, décrété-je en me dirigeant vers ma chambre.

— Je te promets d'essayer de ne pas m'endormir, articule-t-elle en bâillant, à moitié avachie sur le canapé.

J'ai peu d'espoir de la retrouver éveillée à mon retour, pas grave, j'ai besoin de souffler un peu.

Chapitre 50
Le Cœur ou la Raison

Ayline

— Vous êtes sûre, Ayline ?

Non.

— J'ai jamais été aussi sûre, certifié-je néanmoins.

— Gardez au moins le téléphone.

Il est 11 heures. Et c'est le meilleur moment pour ne pas croiser le chef d'un palace, très probablement déjà en cuisine. Pourtant je suis loin d'être rassurée. Je veux vite partir d'ici. Quitter cet endroit et ne jamais y revenir.

Un sac avec nos dernières affaires à nos pieds, Anahé et moi tentons de payer une partie de notre long séjour ici, mais Hector n'en démord pas. Comme il veut me convaincre de conserver ce fichu téléphone.

— Je suis navré de cette décision, se désole-t-il.

— Dès le début, on savait que ce n'était que passager, lui expliqué-je en souriant.

Il me fixe sans rien dire, évaluant la sincérité des mots que je lui adresse. Lui va me manquer, beaucoup.

— Une adresse ? Pour vous envoyer votre salaire, ajoute-t-il.

— Je l'ai donnée à mon arrivée, mais bien essayé.

— Qui ne tente rien n'a rien, mademoi… Ayline.

— Dites à votre grand patron de ne rien tenter en revanche, cingle Anahé.

Ultime petit déjeuner dans la suite, tôt ce matin, avec rétrospection de treize jours auprès du chef Reyes. Anahé a gobé l'histoire à coups de oh, de ah et de connard. Fâchée, elle ne décolère pas parce qu'il m'a blessée, trahie et menti.

— Mademoiselle Anahé…

— Rien de personnel, Hector, s'adoucit-elle. Vous êtes un ange, une perle et si je peux me permettre, cette famille ne vous mérite pas.

— Anahé ! m'insurgé-je de son manque de tact.

— Je ne peux pas vous laisser dire ça, mademoiselle, la reprend-il avec douceur. Vous ne les connaissez pas comme moi.

— Et on ne le souhaite pas, conclut-elle en tournant les talons.

— Au revoir, mesdemoiselles, n'hésitez pas à passer nous voir.

— On ne viendra voir que vous ! Et Louisa ! Et Itzel aussi ! s'agace ma meilleure amie.

Euh… pas moi.

— Avec plaisir, approuve le majordome.

— Prenez soin de vous, Hector, lui glissé-je en embrassant sa joue.

Il rougit quand je m'éloigne, touché par cet élan d'affection que je ne donne pas à n'importe qui. Je me rembrunis lorsque je repense à celui que j'ai concédé à Réno, loin de me douter de ce qu'il me cachait. Je l'ai tourné mille fois dans ma tête, et je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi et quand il n'a pas pu m'en toucher un mot. Je cherche malgré moi sa silhouette familière en quittant le palace, histoire de l'étudier une dernière fois.

— Ça va aller ? Ton stage obligatoire ? Il te reste moins de trois semaines.

Anahé me tire de mes rêveries ou cauchemars plutôt. Est-ce que ça va aller ? Je crois, oui. J'ai vécu pire après tout. Là, je ne ressens rien, mon cerveau s'est mis en mode anesthésie.

— Qu'il me balance à sa mère, j'en ai rien à foutre, Ana !

— OK. OK. On n'en parle pas, enfin pas encore, précise-t-elle. Viens, Eddy nous attend.

Adieu notre squat. C'est devenu le lieu préféré de shoot pour quelques drogués. Mieux vaut ne plus y mettre les pieds, c'est le risque lorsqu'on n'a pas de chez-soi.

— On trouvera un appart, positivé-je en observant par la vitre du bus.

— Faut commencer par trouver un taf si tu veux qu'un proprio nous accorde ce droit.

— Même si on doit partir d'ici pour ça, on trouvera.

— Quitter San Francisco !? T'es pas folle ! se rebelle ma copine. On a 27° toute l'année, la mer, 380 jours de soleil par an…

— Sur 365 ?

— Absolument, ne se démonte-t-elle pas. Écoute-moi bien, Tredici, ce sont les Reyes qui quitteront cet endroit, pas nous !

Ben voyons !

— Les plus gênés s'en vont. T'es gênée, toi ?

— Pas plus que ça, non.

Je veux juste aller de l'autre côté, à l'autre bout, me donner toutes les chances de ne pas le croiser. M'éloigner pour ne plus souffrir comme j'en chie à cet instant. Le cœur en feu, bientôt en cendre, je me sens éteinte tout à l'intérieur. J'ai l'impression de ne plus avoir d'envies.

— Tu veux partir ? s'inquiète-t-elle vraiment.

— J'sais pas. On verra ce que nous dira l'avenir.

Même si j'ai la sensation de merde de ne plus en avoir. Pas de complications, j'avais été claire. Pas de prise de tête, j'avais tranché. Lui et moi, une nuit et on passait à autre chose.

T'y crois encore ?

En quoi ? En les autres ? Encore moins qu'avant.

En l'amour ?

En l'amour ?! Non, mais elle est sérieuse, cette conscience de merde ? C'est pas une question d'amour, mais de confiance. Et j'avais confiance en lui, un peu. Je crois. Je lui ai accordé d'aller où personne n'avait encore mis les pieds. Ni les mains. Ni rien d'autre.

— Ayli ?

— Hum ?

— On va s'en sortir, pas vrai ?

— Évidemment, on l'a toujours fait.

— En restant à San Francisco ?

— En restant à San Francisco, affirmé-je en souriant.

— On n'aura qu'à bosser chez son concurrent, ça lui fera les pieds.

— C'est pas une bonne idée. Son ex y est.

— Ah.

— Ouais.

— Mais alors… comment on te venge ?

Son air enfantin me fait éclater de rire, elle rit aussi, ravie d'avoir eu gain de cause.

— On se venge pas, on va le laisser se dépatouiller sans nous.

— Ouais, t'as raison, il n'y arrivera pas ! s'exclame-t-elle.

J'ai quelques doutes, mais l'essentiel est d'y croire.

— Il a quand même Hector, enchérit-elle.

— On le débauchera quand on aura notre palace, argumenté-je.

— Ouais, je lui demanderai de m'épouser, il ne résistera pas.

— T'as peu de chances, Anah.

— Et pourquoi ça ? se braque-t-elle faussement.

— Parce qu'il est en couple avec Josh, le doc de l'hôtel, je les ai vus s'embrasser.

— Hein ? Mais…

Anahé en manque de mots, c'est à noter.

Quant à moi, je choisis la raison plutôt que le cœur.

Chapitre 51
Le lieu et le temps

Réno

Ça fait des jours que je n'ai plus d'inspiration. J'arrange, j'assaisonne et je dispose, mais rien de culinaire ne me vient plus à l'esprit. Il est trop envahi d'elle, trop enflammé, trop en colère. À savoir contre qui je la dirige.

J'évite les personnes qui me la rappellent, j'évite les gens tout court. Aucun de mes employés n'ose me parler du non-recrutement de barman. J'ai reçu des tas de demandes sauf que je n'ai répondu à aucune.

Tous les soirs je rejoins mon appartement en ralentissant devant sa suite, espérant vainement y entendre des voix. Parfois, j'y entre et constate l'état impeccable des lieux et déplorable de mon temps. Je la revois, endormie sur ce canapé, marquée par son agression, incapable de la soulager. Puis elle s'invite dans ma mémoire, souriante et mutine, m'enrôlant dans une normalité que j'avais reléguée malgré moi. Elle s'insinue dans le moindre de mes souvenirs, à moto ou à cheval, toujours partante pour les défis que je lui lançais. Criant, riant ou se confiant avec difficulté, elle s'immisce dans chacune de mes images, simple, sexy et naturelle, leur redonnant les couleurs qu'elle a emportées en partant.

Je suis épuisé, mais je ne parviens pas à dormir, emmêlé dans ce que j'ai tu et ce que j'aurais dû lui divulguer. Je n'ai pas menti pourtant lorsque j'ai avoué que le bon moment ne s'est jamais présenté. Continuellement dans une instabilité précaire, Ayline Tredici a contrebalancé le fragile équilibre qu'on maintenait difficilement sur la corde d'un funambule. Avoir ou être en confiance, quelle différence après tout ? Elle me l'a accordée en restant méfiante, j'en avais parfaitement conscience sauf que moi, j'ai dû me démerder avec ses doutes et ses craintes, écartant mes propres incertitudes pour qu'elle croie enfin que tout n'est pas pourri dans cette vie.

La table basse, où l'on a dîné de nombreuses fois, supporte son diplôme encadré ainsi que le téléphone dans sa boîte d'origine, Hector est un optimiste. Je vais devoir les retirer de cet endroit si je veux reprendre une vie sociale et sexuelle. Mais même ça, ça ne me fait pas envie. J'suis qu'un lâche et une mauviette, je n'ai jamais été aussi affecté même pour Kacy, comme si je n'arrivais à dépasser une rupture alors que ça n'en est pas une. Putain, qu'est-ce qui se passe dans mon crâne de cuisinier abruti !!??

Je m'installe sur le sofa, allume la télé et fixe l'écran comme un

demeuré. *Equalizer II* s'affiche à l'instant exact où elle a arrêté, sans que je ne puisse actionner la télécommande. Qu'est-ce que je fous là, à me lamenter sur mon infortune ? Je lance finalement le film en ouvrant le portable. Pas de carte *sim* évidemment, j'ai le numéro d'Anahé, mais les menaces à peine voilées qu'elle a lancées à mon majordome m'ont dissuadé à plusieurs reprises. Ayline m'a refusé une explication que je lui devais, excluant mes justifications comme on a agi avec elle.

Pas de service demain, c'est repos pour le restaurant, l'hôtel continue de fonctionner, mais moi j'ai un rendez-vous important au tribunal. Plusieurs femmes se sont fait connaître après mon appel face aux caméras, huit exactement. Et comme je l'ai promis, je serai à leurs côtés pour enterrer ce Vernon vivant. En procédant de cette façon, j'évite à Ayline de devoir témoigner, je vais le faire à sa place.

Deux coups insistants me réveillent en sursaut, j'essaie de me situer, en vain. Je me dirige vers la porte en titubant, en me questionnant sur le lieu et le temps, mais les yeux écarquillés d'Hector me bloquent.

— Hector, parviens-je à articuler.

Merde, j'ai dormi !

— Tu es… avec ta veste… d'hier ? bafouille-t-il.

Je prends deux secondes pour m'observer : ma veste de travail n'est pas tout à fait blanche en effet, tachée du service de la veille. J'me suis pas lavé, ni changé, ni rasé. Je pue.

— Il est quelle heure ? m'affolé-je.

— 10 heures, m'informe-t-il avec une grimace.

— Je dois…

— Aller au tribunal, me coupe-t-il. Je t'ai cherché partout.

— Oui, euh, désolé, je…

Je n'ai aucune explication en vrai.

— Tu as bu ?

— Quoi ? Mais non, enfin !

— Tu es sûr que tout va bien ? insiste-t-il.

— Oui, hum, m'éclaircis-je la voix, j'ai dormi ici cette nuit.

— Tu es avec une femme !?

Sa question, sur le ton du dégoût, m'insupporte au plus haut point, néanmoins, je n'y réponds pas, bien décidé à prouver que je ne suis pas en train de perdre le nord. Et quel meilleur alibi qu'une femme ? Personne n'ignore que mes histoires d'un soir ont lieu dans cette suite.

Avaient.

Quoi avaient ?

Avaient lieu dans cette suite, précise la voix.

Connasse !

Je contourne Hector puis trace jusqu'à chez moi, en prenant bien soin de fermer derrière moi. Il fronce les sourcils face à mon

comportement et se retire, plus que mécontent. Je n'ai pas le loisir de m'attarder sur les éclaircissements qu'il exige sans mot, par son statut sauf que je dois accélérer le mouvement.

***

— Chef Reyes ! Chef Reyes ! Pour *Cuisines à la une* ! S'il vous plaît !

— Monsieur Reyes ! Un mot pour le *San Francisco News* !?

— Chef Reyes, s'il vous plaît !

Je m'arrête sur les plus hautes marches du palais de justice, escorté par toute une armée de journalistes, avocats, chargés de relations publiques et j'en passe. On devait remplir la moitié de la salle à nous tous seuls. Sans oublier les victimes.

— Je vous présente Natacha, Juanita, Megan, Francesca, Mariam, Félipa, Ophélia et Claudia, commencé-je.

Les paparazzi se taisent enfin, enclenchant micros et téléphones.

— Ces huit femmes ont contribué à mettre hors d'état de nuire un prédateur sexuel pour trente ans. Personne, et je dis bien, personne n'a su entendre leur souffrance, pas même moi. Il a fallu une agression abjecte pour que l'on se pose des questions. Par leur vécu, ces êtres humains se sont retrouvés en prison parce que leur chance n'en était pas une.

J'ai l'attention de chacun d'eux, bien décidé à agir afin que certaines mentalités changent enfin.

— Ma fondation et mon établissement se sont engagés à les loger dès ce soir et à leur trouver un emploi. Ne m'applaudissez pas.

J'avise méchamment ceux qui se préparaient à louer bruyamment mes actions.

— Non, ne m'applaudissez pas, répété-je plus dépité que jamais. Les mains tendues sont valables pour tout le monde : pour ceux qui réussissent, mais surtout pour ceux qui n'ont pas de chance. La couleur de peau, le quartier, la naissance ne doivent pas être un handicap ou une sanction. On se doit de donner les mêmes opportunités à chaque enfant, parce que c'est à ce moment-là que tout se joue.

— Que pensez-vous de la condamnation ?

— Elle est juste, attesté-je. Et on sera là à chacune de ses demandes de mise en liberté.

— Et la jeune femme qui avait été agressée il y a quelques mois, on peut avoir des nouvelles ?

Je dévisage la journaliste de longues secondes sans savoir quoi répliquer.

— Elle va mieux, vient à la rescousse mon chargé de communication. Merci de vous en inquiéter, ajoute-t-il.

— On peut avoir son identité ?

— Non, asséné-je durement. Foutez la paix à ceux qui la souhaitent !

— Voilà, mesdames, messieurs, la conférence de presse est terminée, m'assiste encore mon agent. Merci.

— Une dernière question, chef !

— Est-ce que vous l'avez embauchée, elle aussi ?

— Chef, une photo !

Mon collaborateur, ou je ne sais qui, me pousse vers la sortie, même si on est déjà dehors. Ils m'encouragent à rejoindre les trois voitures qui nous attendent tous.

Perdre mon calme en public n'est pas bon pour l'image du palace, si eux l'ont compris, on dirait que le concept m'échappe lorsque ça touche une certaine Ayline Tredici. Et pourtant, ma colère enfle chaque jour qui passe. Je sais même pas si elle est retournée dans un squat ou chez son ami, Eddy ! Je m'inquiète mais lui en veux de plus en plus d'avoir condamné une relation que l'on aurait pu garder amicale. Ou professionnelle.

Ou… autre.

Chapitre 52
Le perdre…

Ayline

Je marche depuis des heures, depuis que j'ai quitté une station de métro qui me rapprochait un peu trop du palace. Le sommeil me fuit, comme depuis des jours, enfin des nuits. Les écouteurs sur les oreilles, je vérifie l'heure qu'il est. Merde, presque 1 heure du mat'. Je redresse la tête en gémissant hargneusement, son fichu château à des centaines de mètres de moi. Tous mes pas me ramènent à lui. Lui et encore lui !

J'avance, finalement déterminée à lui dire ce que j'ai sur le cœur, qui pèse des tonnes et me condamne à un accablement continu. Je me dandine sur mes pieds avant d'entrer, plus aussi certaine. À travers les baies vitrées de l'établissement, ça semble être endormi à l'accueil. Les hôtesses sont toutes concentrées sur leur écran d'ordinateur. Hector paraît être en conversation énergique, dos aux portes battantes qui n'attendent que moi. J'entre naturellement et comme je le pressentais, personne ne me remarque. Premier barrage passé.

Je suspends mes foulées entre les ascenseurs et la cuisine d'où jaillit une faible lueur. Réno cuisine quand il souffre d'insomnies, ça l'aide à éliminer tout ce qui emplit son cerveau. Je tourne à gauche, ouvre délicatement la porte, mais tombe sur rien ni personne. J'avance encore à pas feutrés afin d'atteindre une autre pièce d'où montent des voix. Son accès, séparé d'une vitre, me permet d'y découvrir Réno face à une femme d'une beauté renversante.

Dans un silence religieux, je m'introduis dans la salle, accroupie, une desserte de cuisine en guise de cachette. Aucun ne me remarque.

— Je n'ai pas envie de parler, Kacy. Comment t'es arrivée jusqu'ici d'ailleurs ?

Kacy ! Kacy Cook, celle que je déteste depuis qu'il l'a décrite la première fois, un soir à l'hôtel, lors de ma formation ? De ma planque, je discerne Réno, dans sa presque globalité. Surtout, j'entends la lassitude dans son timbre. Quant à elle, je ne distingue que la pointe de ses talons.

— Je suis fatigué…

— Et tu cuisines ? requiert-elle avec mépris.

Elle a été sa fiancée ou pas celle-là ? Comment ignore-t-elle qu'il agit de cette façon lorsqu'il ne trouve pas le sommeil ?

— Je cuisine justement pour combattre mes insomnies.

Qu'est-ce que je disais !

— Comment t'as su que je me trouvais là ? reformule-t-il imperturbable.

— Je connais les lieux. Je te connais !

Il ne se passe rien durant plusieurs secondes, tant que je me penche pour voir s'ils ne sont pas en train de s'embrasser.

— Comme tu connais très bien mon ex-meilleur ami ? assène-t-il avec un flegme insolent.

Et vlan ! Prends ça dans tes dents !

— C'était une erreur, Réno, tu n'en as jamais fait ?

— Si.

— Ah, tu vois !

— Une.

Est-ce elle ? Est-ce moi ? Je me retiens pour ne pas intervenir et le lui demander.

Des bruits de talons résonnent autour de moi, et je me contorsionne une fois de plus pour mieux les espionner. Elle est dans mon viseur maintenant, trop proche de lui. Il l'examine étrangement sans que je ne réussisse à cerner ses pensées.

— On pourrait s'accorder une autre chance, Réno, le supplie-t-elle.

— Une autre chance ?

— Oui, je me suis trompée. C'est toi que…

— Moi ou mes quatre étoiles ? réfute-t-il aussitôt.

— Que ? Quoi ? bafouille-t-elle décontenancée.

— D'un, je ne suis pas amoureux de toi.

La tête inclinée du côté opposé, j'observe la scène qui se joue devant moi, le souffle coupé par la lenteur et la dureté de ses réflexions.

— De deux, je ne le serai plus de personne.

Ouch ! Ses mots viennent se loger dans ma poitrine, explosent près de mon cœur, en le détruisant aux trois quarts.

— Réno ! implore-t-elle avec fureur. Pour un philanthrope qui gère une association qui offre des secondes chances, tu n'en accordes aucune !

— Non, pas de seconde chance en amour, Kacy.

Seconde claque. Pourquoi suis-je ici, si ce n'est pour être honnête avec lui et mes sentiments ?

— Il se dit dans les couloirs que tu te serais amouraché d'une petite barmaid que tu aurais recrutée… Une croqueuse de diamants ? déblatère cette connasse.

— Je ne te pense pas en mesure de donner des leçons dans ce domaine, claque-t-il durement.

— J'ai été auprès de toi à tes débuts.

— Pas qu'auprès de moi.

— Réno, écoute…

— Sois honnête pour une fois, mon ex-ami m'a avoué que ça a commencé dès qu'il a rejoint mon équipe !

Long silence. Je déplie mes jambes douloureuses, mais cogne dans

une batterie de casseroles.

J'suis grillée.

— Euh… désolée, je cherchais… un chinois, inventé-je en me redressant et en usant du seul vocabulaire qui me vient à l'esprit en ustensile.

Ils me fixent tous les deux à présent, l'une surprise, l'autre insensible.

— C'est qui, celle-là ?

Je l'aimais déjà pas avant, c'est pire maintenant.

— Va-t'en, Kacy, on s'est dit ce qu'on avait à se dire. Ne reviens plus.

Elle passe à mes côtés, me scrute de manière dédaigneuse, et stoppe à ma hauteur.

— Je me demande ce que dirait la presse si elle savait…, avertit-elle à demi-mot.

— Faites-moi plaisir, l'affronté-je avec bravoure.

Je lui montre mon téléphone, le mode vidéo enclenché tandis que son regard se modifie.

— Je fracasserai, en premier, l'amour du *second* qui semble ressentir quelque chose pour vous, sans que je ne me l'explique d'ailleurs.

Elle recule sous ma première attaque, parce que non, je ne vais pas en rester là.

— Vous ferez certes des dégâts, mais vous me donnerez les moyens financiers de les réparer.

L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue sérieusement, hein ! Elle comprend dès que je fais allusion au fric. Les riches n'aiment pas qu'on tape dans leur bourse un peu rembourrée. Elle disparaît quelques instants plus tard tandis que j'accorde à nouveau mon attention à Réno. En jogging et T-shirt élimés, il me tourne le dos pour reprendre où il en était.

— Je n'ai pas envie de parler, prononce-t-il. Et ça te concerne aussi.

J'encaisse le coup. Douloureux.

— Je ne te demande pas de le faire. Juste de m'écouter.

— Pourquoi je le ferais ? objecte-t-il sur-le-champ. Tu ne m'en as pas donné l'opportunité lorsque je l'ai demandé.

— Ça m'a blessée que tu m'aies caché votre lien familial.

— Sais-tu un seul instant comme il est difficile de gérer ton hyperméfiance ?!

Sa stature se déploie au moment où il gonfle ses pectoraux, inspire et invoque le dieu de la patience. Ses yeux se plantent dans les miens, dangereux et inquiétants.

— Mon hyperméfiance ?

Non, mais qu'est-ce que c'est que ça encore ?!

— Oui ton hyperméfiance. Et je la comprends, Ayline, gronde-t-il en

s'avançant dans ma direction.

Il stoppe à quelques centimètres de moi, maîtrisant avec difficulté cette exaspération que je lui inspire.

— Tu n'as appris à ne compter que sur toi-même, octroyer ta confiance ne fait pas partie de toi.

Il recule d'un pas puis d'un second, soupire en relâchant ses épaules.

— Mais il n'y a pas que toi, reprend-il sévèrement. Les autres tentent de composer et de s'adapter, mais pas toi ! Les gens ne sont pas des dommages collatéraux !

— Je ne suis pas hyperméfiante.

— Si, tu l'es. Il m'a fallu des jours ET des nuits pour te prouver que je ne te jugeais pas. Que si j'avais vécu ce que tu as traversé, je m'en serais sans doute moins bien sorti, peut-être mieux, mais qu'importe cette question, bordel !! Ça n'a pas été le cas, et ça ne le sera jamais !

Je rétrograde à mon tour sous son discours trop enflammé.

— J'ai jonglé pour ne pas te brusquer, et jamais, non, jamais je me suis trouvé en bonne posture pour t'en glisser deux mots ! Lorsque j'y pensais, je me disais que ça allait casser le peu de crédit que tu m'avais alors accordé. C'est…

Il pivote en passant une main nerveuse dans ses cheveux bruns, baisse la tête avant de m'affronter à nouveau.

— C'est compliqué, bordel ! Tu comprends ça ?! Je sais pas comment me comporter avec toi pour…

Il arrête sa phrase en me fixant toujours, en colère, désorienté, ou que sais-je encore ?

— Est-ce… que je suis l'erreur dont… dont tu as…

— J'en sais rien, d'accord !?!

Il passe ses nerfs sur une poêle qui traînait à sa portée, la balance un peu plus loin avant d'éteindre le feu et de se diriger vers la sortie. Tout a cramé !

— Toi aussi tu es mon erreur ! clamé-je haut et fort.

Il se statufie sans m'affronter, me refusant ce que j'aime le plus chez lui : la profonde douceur de son regard.

— Mais, tu es la plus belle.

Il demeure figé, légèrement prostré, néanmoins il ne se retourne pas. Je crains soudain qu'il se résigne, déjà découragé ou écœuré par moi.

— À l'école, j'ai appris à compter sur mes doigts, à celle de la vie, j'ai appris à ne compter que sur moi, poursuis-je sur ma lancée.

Les épaules voûtées, il reste immobile alors que je meurs d'envie d'aller me réfugier dans ses bras.

— J'sais pas comment on fait, Réno. Et j'ai peur. Peur d'avoir trop besoin de toi, trop envie. Que sans toi, tout soit fade et sans couleurs.

Il ne bouge pas d'un millimètre, et moi j'hésite entre tout ce que je

ressens pour lui, et la colère sournoise de la douleur que son indifférence engendre.

— J'ai mal choisi mes mots, vu que je discute avec un cuistot, ironisé-je pour masquer ma peur.

La tête baissée, le dos tourné, il ne bouge toujours pas.

— J'ai peur de devenir trop dépendante… de trop compter sur toi, que tu sois un roc ou un pilier, que je puisse plus me passer de toi.

Ma tirade finit en murmure et je me retiens pour ne pas m'en aller, victime de son désintérêt.

— C'est déjà trop le cas, chuchoté-je davantage.

Il pivote enfin, sévère jusque dans la posture, et m'écrase d'un regard furieux.

— Va-t'en, Ayline.

Chapitre 53
Me perdre…

Réno

Je ne ficherai plus rien en l'air pour une femme, je me le suis juré. L'amour n'est qu'une putain de faiblesse et je refuse dorénavant d'impliquer autre chose que ma queue !

— Il y a un embouteillage au passe-plat, chef.

Un jeune commis, qui a sans doute perdu à la courte paille, ose me sortir de mes sombres pensées. Il faut dire que je ne suis tendre avec personne depuis trois semaines. Tous paient ma mauvaise humeur et je m'en fous, c'est moi le boss !

Planté sur mes deux jambes, les bras croisés, le regard pas commode, je ne réponds pas de suite.

— Vous n'êtes pas assez nombreux pour gérer ça ? Il faut aussi que je m'en charge ?!

Le gamin s'efface, le dos courbé, me laissant face au coup d'œil furibond de ma sœur.

— T'es con en général, mais là c'est pire que d'habitude ! s'énerve-t-elle.

— Modère tes propos, grincé-je des dents.

Y a quand même mes employés autour.

— Sinon quoi ? persiste-t-elle. Tu vas me virer ? Regarde autour de toi, Réno, ils n'attendent que ça, tous !! Ça suffit maintenant, dans ton bureau !

Je reste sans voix face à la colère singulière d'Itzel. Ma sœur a hérité du calme légendaire de mon père, les cris et les conflits, elle les évite avec diplomatie et parvient à apaiser les situations. Pas aujourd'hui a priori. C'est bien la première fois d'ailleurs que l'on me convoque dans mon propre bureau.

— Tu prends le relais, Neil, exige-t-elle.

Je balaie les lieux avec autorité en étant bien conscient qu'elle vient de m'en soustraire une grande partie.

— Au boulot ! sommé-je tout de même.

Ouais, j'm'en fous ! J'suis le patron !

Itzel m'attend, la main crispée sur la tranche de la porte, les mâchoires tendues et le regard fermé. Elle la claque durement quand je pénètre dans *MON* bureau, je le répète. Elle jette son couvre-chef, personnalisé comme elle l'a expressément réclamé, violet à fleurs jaunes, me flinguant les rétines à chaque fois que je l'aperçois.

— Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, bon sang, Réno ?! Tu dois te reprendre !

Je me prépare à lui répondre sauf qu'Itzel est également dépossédée de sa patience.

— Pourquoi t'acceptes pas que cette nana t'a retourné le cerveau dès que tu l'as surprise dans les cuisines !?

J'incline légèrement la tête en fronçant les sourcils. Comment est-elle au courant de ça ?

— Oui, elle m'a raconté, me devance-t-elle.

Elle lui a confié quoi d'autre ? Et depuis quand elles sont proches ?

— Quasiment tout, m'achève Itzel.

Super !

— À force de m'appeler pour connaître le menu afin d'adapter ses cocktails, je lui ai gentiment proposé que l'on se rencontre, explique-t-elle en recouvrant son flegme iconique.

Toujours face à moi, Itzel m'affronte comme elle ne l'a jamais fait. Elle n'a pas à avoir honte de sa taille, je pense qu'elle dépasse les 1,75 m. Là aussi, nous avons hérité de mon père. Et elle ne recule pas, au contraire.

— C'est quoi le souci ? Tu crois que tu ne l'aimes pas pour les bonnes raisons ? Parce qu'elle s'est fait agresser et que tu lui as proposé cette espèce de deal ?!

OK. Elle connaît toute l'histoire. Les filles parlent trop.

— On s'est rapprochées, Ayline, Anahé et moi, annonce-t-elle de but en blanc. Elles sont les sœurs que je n'ai pas, vu ce que valent mes frères, heureusement qu'elles sont là !

J'encaisse douloureusement le coup, Itzel et moi avons toujours été très proches. Je l'ai protégée autant que j'ai pu et joué l'arbitre lorsque les deux derniers se chamaillaient. Je suis son confident, du moins je l'étais.

— Deux nanas qui méritent d'être connues.

J'oscille entre lui avouer que je me porterais certainement mieux si nos routes ne s'étaient pas croisées, et être d'accord avec elle.

— Mais qu'aucun de vous ne mérite, claque-t-elle.

Aucun de nous ? Elle se pince les lèvres, consciente d'en avoir trop dit, ou pas assez. Toutefois, elle va devoir me cracher le morceau même si ce n'est pas le moment.

— Enlève la merde que tu as dans les yeux, Réno ! Ce n'est pas parce qu'une épine de rose t'a piqué qu'il faut toutes les détester.

Je rêve ou elle philosophe comme notre père souvent dans les pires moments ?

— Elle est revenue vers toi et s'est mise à nu, avec tout ce que ça implique pour Ayline, me sermonne-t-elle encore. J'espère au moins que tu as conscience de ce qu'elle a dû ressentir quand t'as craché ton « va-t'en, Ayline » !?!?

Je tente de me souvenir des dernières paroles que l'on a échangées,

elle et moi, pas loin de l'endroit où je suis clairement en train de prendre une déculottée.

— Tu l'as lâchée, Réno.

Elle inspire en fermant ses paupières, canalise mal le dégoût que je lui inspire à cet instant et plante durement ses pupilles dans les miennes.

— Comme tous les autres, m'accable-t-elle.

Deuxième impact dans le creux de ma poitrine. Je me suis vengé de l'affront que j'ai subi le soir où elle a compris qui était ma mère. J'allais tout lui dévoiler avec le peu de justifications que je possédais, mais elle m'a volé cette possibilité.

— C'est elle qui m'a rejeté…

— Elle s'est sentie trahie dans la confiance qu'elle t'avait accordée, m'interrompt-elle. Mais elle est revenue, bordel, Réno !

— Itzel…

— Ah non ! me coupe-t-elle, abrupte. J'en ai assez entendu !

Comment ça, elle en a assez entendu ? J'ai dû réussir à placer sept mots ! Je suis à deux doigts de me rebiffer, mais ma sœur tourne les talons en s'emparant de sa toque trop spéciale, puis cogne à nouveau la porte de mon bureau.

D'une main contrariée, je déboutonne ma veste dont toutes les pressions sautent. Je la retire en la jetant à travers la pièce, mon couvre-chef prend le même chemin. Un geste agacé plus tard, c'est tout ce qui se trouve sur mon bureau qui valse. Une colère insidieuse explose tout au fond de moi sans que je sache vers qui elle est dirigée. En rejetant Ayline, j'ai aussi renoncé à moi, à tout, à cette histoire que j'espérais peut-être.

Peut-être ? Sois honnête avec toi-même !

Je chasse la petite voix intérieure qui me fait trop souvent réfléchir et douter, mais elle a déjà parsemé mes pensées d'infimes incertitudes et d'erreurs plausibles. À travers la glace sans tain de mon bureau, j'observe la fourmilière qui s'active dans mes cuisines. Le passe-plat n'est plus encombré, ils sont coordonnés et libérés de ma présence trop pesante. Suis-je si invivable que ça ? J'imagine que mes parents me l'auraient balancé dans les dents…

Sauf que ça aussi, ça date. Je ne suis pas retourné chez eux ces trois dernières semaines, étrange qu'aucun des deux ne soit encore intervenu d'ailleurs. Ou ils savent. Ou pas. J'sais pas, j'sais plus. Je décide que mon équipe finira le service sans moi en cadenassant l'accès de mon antre à double tour. Je m'allonge sur le canapé que j'y ai installé, réservé qu'à moi et où personne n'entre d'habitude. Je ferme les yeux afin de reprendre mes esprits, mais c'est le visage d'Ayline qui me percute, son sourire et sa spontanéité d'abord. Ses larmes contenues et sa souffrance ensuite.

Il serait temps que je sache ce que je veux au juste avec cette femme, sans penser que c'est une autre Kacy. Réapprendre à faire confiance à quelqu'un sans envisager le pire de lui, comme cette méfiance, douloureusement acquise, que cette garce a inoculée en moi.

— Réno !!

Je sursaute brutalement lorsqu'on tambourine à ma porte, sonné et perdu. J'essaie de me resituer, embourbé dans un sommeil semi-inconscient dans lequel Ayline s'était glissée. Encore.

Je me lève en titubant et déverrouille.

— Maman ?!

Chapitre 54
Juge et partie

Ayline

Ça fait deux jours que j'essaie d'appeler Mayssa, en vain, date où un coursier m'a apporté une convocation du tribunal pour le surlendemain. Le palace Reyes a dû me balancer et je vais en prendre pour mon grade, ou pour trois mois de plus. Là-bas ou en taule… Premier désavantage à avoir une boîte postale, même si c'est pas chez vous, on vous retrouve. Deuxième inconvénient, on était le 11. Donc aujourd'hui, on est le 13. *Et j'aime pas trop beaucoup ça…*[9]

J'ai dormi six heures sur les dernières quarante-huit, même si j'ai l'habitude, la fatigue psychique s'ajoute à la physique. Et si je sais gérer un coup de pompe, j'ignore comment on combat un coup de mou, moral. J'ai pas envie de voir la juge Andrew-Reyes, néanmoins, je sais parfaitement ce que je risque si je ne m'y présente pas. Je croyais en avoir fini avec tout ça. La justice. La famille Reyes.

Loupé.

La revoir me fera penser à lui et je fais tout pour l'oublier. Comment on réalise ça ? C'est donc en reculant que je monte dans le bus puis dans le métro qui me dépose devant le bâtiment auréolé de la balance équilibrée. Je ris sous cape parce que c'est pas la première caractéristique qui me vient à l'esprit. Dans n'importe quelle situation, ça penche forcément d'un côté.

Je présente ma convocation à l'huissier ou au greffier, bref à un mec en uniforme qui m'ordonne de le suivre. Je suis perdue, affolée, engloutie par mille pensées des plus tordues. J'ai pas purgé la totalité de ma peine à quelques jours près, OK, mais je l'ai payé, et cher d'ailleurs. J'ignore toujours si j'ai quitté le purgatoire ou si je porte encore mes croix, parce que oui, c'est très lourd, il doit y en avoir un paquet sur mon dos. Revenir ici me rappelle ce que j'ai perdu.

— Asseyez-vous, mademoiselle, on va venir vous chercher.

Je ne réponds rien et fais docilement ce qu'il exige. Il n'y a personne dans cette salle, je me sens démunie, désarmée et vide de tout.

— Mademoiselle Tredici ?

Je sursaute à la voix pourtant douce qui m'interpelle.

— Venez, je vous en prie.

Je suis sagement la femme en tailleur qui me guide dans les couloirs retirés du tribunal. Le silence aussi nous accompagne, je n'entends même pas les talons hauts de l'assistante, je ne remarque pas qu'elle ouvre une pièce et m'invite à y entrer. Une fois de plus, je suis consternée de me trouver face à un bureau désert.

— Bonjour, mademoiselle Tredici…

Je clos mes paupières lorsque je crois reconnaître la voix, et inspire fort avant de me retourner.

— Madame la juge…

Elle contourne le lourd pupitre nous séparant encore et toujours d'un mur infranchissable.

— Je vous en prie, prenez place.

C'est bien la première fois que je vois le bureau de la juge rempli de cartons à moitié ouverts et des bibliothèques aux étagères pas très remplies.

— Désolée pour le bazar…

Hum. OK. Mais je m'en fous.

— Vous avez réussi à joindre Mayssa ?

Elle m'interroge en silence et s'assied à son tour.

— Madame Flanders, précisé-je.

— Vous êtes majeure, vous savez ? sourit-elle. On est juste souples quant à la présence de madame Flanders.

Je sais qu'elle a raison, mais le soutien de Mayssa me rassure toujours.

— J'imagine que vous me convoquez parce que…

— Calmez-vous, mademoiselle Tredici, m'interrompt-elle.

Elle est marrante, elle… Ça pue, elle est trop gentille. Est-elle au courant ? Probablement. Enfin de quoi ? Que j'ai pas terminé ce à quoi elle m'a condamnée ? Ou autre chose ? Est-ce qu'un fils parle de ses relations avec sa mère ?

— Ça va, finis-je par articuler.

T'es qu'une mauviette, Tredici !

— Je souhaitais faire un point avec vous…

— Pourquoi ?

Je l'interromps trop vite, trop stressée, trop sur les nerfs aussi. Rappelez-vous, je ne dors pas super bien. Je m'enjoins à recouvrer ma sérénité, mais rien ne m'y aide, et certainement pas son assignation à me trouver là alors que, je le rappelle, je n'ai pas fini mon travail d'intérêt général. Elle pose le stylo qu'elle tourne et retourne entre ses doigts, inspire et souffle en se calant contre le dossier de son fauteuil puis croise les jambes.

— Écoutez, commence-t-elle, j'ignorais comment vous contacter…

Vous la sentez arriver la discussion de merde que je m'apprête à subir ? Parce que je la vois bien venir, moi. Mais apparemment, personne ne lui a fait savoir que je n'y étais pas retournée malgré l'obligation que j'en avais.

— Je suis consciente que mon fils est… difficile…

— Lequel ? la coupé-je.

Elle maîtrise difficilement sa vexation alors que je recule un peu au

fond de ma chaise. Courageuse, mais pas téméraire.

— Réno n'est pas quelqu'un de méchant ni de blessant…

Ben, tiens ! Le fils à sa maman n'a pas de défaut peut-être ?

— Madame Andrew…

— Reyes, me reprend-elle. Puisque vous le savez.

Plutôt, oui.

— Je lui ai conseillé de vous informer de la situation avant que vous ne l'appreniez… par vous-même, hésite-t-elle, mais le bon moment ne s'est apparemment pas présenté.

— Selon lui.

Elle s'étonne en me dévisageant, cherchant probablement le bon vocabulaire. Je peux l'y aider si elle le souhaite. C'est un entêté buté et con !

— Réno est un… faux dur.

Elle me fatigue avec son air innocent, et ses prises de position, certes logiques, mais je m'en fous.

— Vous savez au moins que vos fils se sont déjà battus comme des chiffonniers ? la piqué-je. Pour des hommes raisonnables, ça ne l'est pas trop, si ?

Elle me fusille du regard cette fois, meilleure garante de leurs faits et gestes, néanmoins je ne compte pas céder, il faut qu'elle entende que ses fils ne sont pas des dieux.

— Vous n'êtes pas leur avocate, si ? m'adoucis-je malgré tout.

— Pire, Ayline, je suis leur mère.

Le sourire dangereux qu'elle m'adresse est de courte durée, mais il m'effraie par la menace qui en émane, surtout qu'elle use de mon prénom. Je ne tente même pas de la reprendre.

— Les mères normales défendent leurs enfants même s'il n'y a plus personne pour les aimer, se reprend-elle avant que je ne puisse répliquer.

Elle sourit… tendrement, je crois, et ça me fout davantage la trouille.

— Ce lien inconditionnel altère votre objectivité, osé-je malgré tout.

— Où en est la vôtre ? riposte-t-elle aussitôt.

— Si je suis ici pour ce qu'il s'est passé avec votre fils, sachez que je n'approuve pas, m'armé-je de courage. Ça ne regarde que lui et moi.

Enfin, surtout lui et lui, mais je me garde bien d'en rajouter, je l'ai quand même remise à sa place, là. Non ?

Elle reste silencieuse, anormalement longtemps, engendrant une inquiétude que j'ai ressentie il y a trop peu de temps. Avec son fils justement.

— Réno n'est pas au mieux de sa forme.

Tant mieux !

Non, pas tant mieux, j'exagère, mais je lui souhaite d'être aussi mal

que je le suis. Je me suis attachée à ce connard sans songer un seul instant que j'étais en train de bel et bien tomber amoureuse. Oui, j'ai mal et je me plains pas à ma mère.

Parce que t'en as pas ! ironise ma conscience.

Pas faux !

Non, j'ai étalé ma peine à la mieux placée dans ma hiérarchie de vie de merde : Anahé. Elle m'a prêté ses bras, son épaule et ses oreilles. Elle l'a insulté lorsque j'avais besoin qu'elle le fasse, défendu quand il le fallait et m'a soutenue au moment où c'était nécessaire. Je dois néanmoins reconnaître que je traîne difficilement ma carcasse, j'ai déjà refusé d'animer plusieurs soirées et j'ai raccroché plusieurs fois au nez d'Hector qui a cinquante numéros. J'ignore encore comment il fait ça, mais j'ai dû en bloquer des tas. Anahé essaie de me changer les idées, mais toutes tournent autour d'une seule et même personne.

— Il n'a jamais été aussi… sombre.

Je me retiens, à grand-peine, de lever les yeux au ciel et à lui répéter de quelles façons il a pu se comporter avec et devant moi.

— À moins que !

À moins que quoi ? Son regard se perd sur les murs de son nouveau ou ancien bureau alors que le mien la fixe sans saisir ce qu'il se passe.

— Vous n'avez pas eu une enfance facile, Ayline…

Pitié !

— Ne levez pas les yeux au ciel, demoiselle, sourit-elle pour la première fois.

Enfin, sans doute pas la première fois, j'espère pour elle, mais avec moi c'est inédit.

— Laissez-moi finir.

Ah, Réno Reyes a de qui tenir !

— Vous n'avez pas eu l'enfance facile, et j'en connais qui s'en sont moins bien sortis avec moitié moins de galères que vous. Vous n'avez aucune figure parentale digne de ce nom, mais vous vous êtes construite, avec des fissures certes, mais vos bases sont solides.

C'est gentil ça, ou pas ?

— Je suis consciente que vous avez avancé avec les armes que vous vous êtes forgées. Et si je vous ai suivie toutes ces années, avec la tolérance d'un parent…, appuie-t-elle très volontairement.

Son coup d'œil, par-dessus ses lunettes, me défie de la contredire, j'en meurs d'envie pourtant.

— … même si vous n'avez pas cette vision, ajoute-t-elle. Je ne vous ai pas condamnée à votre treizième passage au hasard, Ayline. Je connais par cœur le plus gros de votre CV[10], ce chiffre avait forcément une résonance pour vous.

— Il vous a raconté ? m'effaré-je avec outrance.

— Qui ? ne décrypte-t-elle pas.

Quoi, qui ?! Comment ça, qui ?!

— J'ai un dossier assez détaillé sur vous, et ce depuis que Mayssa est entrée dans votre vie, au même instant, vous apparaissiez dans la mienne.

— Vous me suivez depuis mes 13 ans ?! m'étonné-je.

Ayline, t'es conne ou t'es conne ? T'as vu d'autres juges à part elle ?

— J'étais de permanence ce soir-là, je m'en souviens très bien, assure-t-elle. J'étais juge pour enfants alors. J'ai pris des décisions sans vous connaître, je m'excuse si elles n'étaient pas bonnes, nos moyens sont limités.

— Depuis mes 13 ans !? répété-je.

Oui je ne m'en remets pas.

— Vous aviez 17 ans quand vous vous êtes retrouvée face à moi. La première fois.

Exact, j'ignorais, en revanche, qu'elle s'était occupée de moi avant.

— Révoltée, en colère contre le monde entier, mais surtout après vous-même.

— Je me suis calmée, attesté-je, fière de moi.

Elle fait tournoyer ses yeux afin de m'indiquer son *j'suis pas vraiment d'accord*.

— J'ai toujours été convaincue que la prison n'était pas une solution pour vous, et j'en suis encore persuadée. Ça n'a pas été facile de vous en tenir loin, vous savez ? Mes assesseurs ne partageaient pas mes opinions, mais j'avais le dernier mot.

— Vous ne me verrez plus de toute façon.

— Tant mieux, Ayline, tant mieux. La justice ne peut pas être vraiment juste puisque la vie ne l'est pas.

Je baisse la tête parce que je suis consciente de ne pas avoir eu les attitudes qu'il fallait. Alors que je vivais ça comme du harcèlement, je n'ai pas vu toutes les mains que l'on me tendait. Bien sûr, je me suis sentie perdue, abandonnée de tous, j'ai eu très peur beaucoup de nuits, la trouille pas mal de jours. J'ai fait la forte, je me suis endurcie pour devenir révoltée H24. En attendant, ça m'a sauvée et tenue debout.

Elle se tourne à 90° me faisant relever les yeux, s'empare d'un objet et me fait face à nouveau. Une tablette dans les mains, elle m'observe avant d'appuyer sur l'écran.

Le chef cuistot apparaît sur les mêmes marches que le palais de justice où je me trouve. Le visage grave, les cernes marqués, il attend que les journalistes fassent silence. Pas vraiment rasé ni coiffé, il me paraît amaigri, mais je me fais peut-être des idées.

J'écoute religieusement la conférence de presse jusqu'à ce que ses gardes du corps l'éloignent des caméras, énervé et à deux doigts d'en coller une à celui ou celle qui a posé la question.

Qu’est-ce qu’elle veut que je fasse au juste ?

Chapitre 55
Et Maintenant ?

Réno

J'étudie les défauts du plafond de ma chambre, incapable de trouver le sommeil, puis j'observe minutieusement mon ventilateur aux différentes vitesses, avant de jeter mon dévolu sur mon téléphone. Mon interview fait la une des journaux à scandales et des émissions culinaires. On analyse et décompose ce que je dis, comment je réagis et tout le monde y va de son petit commentaire. On épluche même mes émotions, des plus psychologiques aux plus ridicules, je me demande si je dois rire ou pleurer ou envoyer mon portable s'exploser contre le mur.

Avant de perpétrer un geste que je regretterais sur-le-champ, j'ai un coup de fil à passer.

— Tu en as mis du temps ! entends-je dans le combiné quand elle décroche.

***

Il est presque 3 heures du matin lorsque je déboule dans un quartier réputé pour être sensible. Rien ne me plaît ici, ni les mecs adossés contre les bâtiments de la rue, ni les nanas qui traînent un peu plus loin, ni les lampadaires cassés. Je sors de ma caisse en totale discordance avec les lieux, comme mon costard, mais je m'en fous. Le bar où elle bosse cette nuit est sur le point de fermer, la pancarte est déjà retournée et je crains que la porte soit verrouillée. Comme convenu avec Anahé, j'essaie très discrètement de l'ouvrir et ça marche. La salle est vide, enfin presque. Elle me tourne le dos, concentrée sur je ne sais quelle tâche tandis que je la considère avec attention. Son pantalon et sa chemise noirs ne la moulent plus autant, ses cheveux longs et bruns ont pris quelques centimètres et sont négligemment attachés. Je lance la musique que j'ai choisie dans ma playlist, les premières notes sont si faibles qu'elle ne les distingue pas. Je monte le son à fond, en me dirigeant vers le bar derrière lequel elle se trouve. Lorsqu'elle discerne la chanson, elle pivote.

Les mots ou injures qu'elle s'apprêtait à gueuler se bloquent dans sa gorge. Le premier couplet résonne sur *Bad Liar* de Imagine Dragons. Ses prunelles se chevillent aux miennes qui la supplient d'écouter. Je suis un piètre menteur, il faut qu'elle le réalise et l'assimile.

J'avance encore, déviant mes pas pour accéder à l'arrière du comptoir. Elle ne me stoppe pas, c'est plutôt bon signe, non ?

— J'avais peur, commencé-je doucement.

Elle fronce les sourcils.

— Et je le savais pas.

Sa ride d'incompréhension s'accentue davantage.

— J'avais peur… de te perdre… déjà. Mais je le savais pas, balbutié-je en la jaugeant.

Elle ne recule pas, Ayline Tredici n'a jamais été impressionnée par moi. Je me retiens de sourire.

— À chaque fois que je voulais te l'avouer, je me disais que… tu allais fuir ou tout rejeter… me rejeter, appuyé-je.

Légèrement perdue, elle se soutient au plan de travail alors que je doute soudain. Et si elle ne voulait plus de moi ?

— Je me suis menti dès le début, Ayline. Dès que j'ai croisé tes yeux effrontés dans ma cuisine.

Elle sourit subtilement, croyant que je ne le remarque pas, elle ignore le temps que j'ai passé à l'épier, en secret, fasciné par la simplicité de son naturel et le naturel de sa simplicité.

— J'ai dû tomber amoureux quand tu m'as balancé que j'avais tout l'air d'un violeur en série.

— Avec de mauvaises intentions, intervient-elle enfin.

Mes épaules se relâchent, elle ne me rejette pas.

— J'avais probablement de mauvaises intentions plein la tête, murmuré-je en me rapprochant encore.

— Tu étais un violeur très séduisant.

— Et toi une voleuse ravissante.

— Tu le diras à ta mère ? se moque-t-elle.

— Qu'une charmante délinquante m'a séduit ? questionné-je innocemment.

— Que tu as fait preuve d'abus de pouvoir…

J'arrive enfin à sa hauteur, la saisis par les hanches et la soulève pour l'asseoir sur le bar. Je me faufile entre ses cuisses pour être au plus près et l'embrasse. Pour la première fois depuis des jours, j'entends les pulsations de mes battements cardiaques résonner à nouveau en moi. Je me sens enfin vivant. Mon baiser s'accentue autant que mes sentiments pour elle. Ouais je suis bel et bien amoureux parce que le bonheur s'insinue partout en moi.

— Je savais déjà que j'aimerais abuser de toi, chuchoté-je contre sa peau.

— Plus jamais, Réno, souffle-t-elle à son tour.

Je m'écarte un peu de son visage pour mieux l'observer, sans vraiment comprendre. Que veut-elle dire par-là ?

— Plus jamais… toi sans moi, hésite-t-elle.

— Moi sans toi.

— Moi sans toi, répète-t-elle en se lovant dans mes bras.

Je me délecte de son corps contre le mien, respirant enfin sans poids

sur la poitrine. Je ne veux pas me séparer d'elle, mais je veux l'emmener loin d'ici, chez moi où est sa place. Je l'enchaîne à moi et l'emporte jusqu'à ma voiture.

— Attends, Réno, je ne peux pas me barrer comme ça et tout laisser…

— Je m'en occupe ! hurle Anahé, planquée quelque part.

— Anah ! s'écrie ma fugitive. Traîtresse !

— Assumée ! lui renvoie la concernée.

— Je me vengerai ! beugle Ayline.

— Trouve-moi plutôt une chambre vu que t'as des relations maintenant, lui retourne Anahé.

J'éclate de rire face à leurs échanges, les mains encombrées de ma féline, résolu à la conduire jusqu'à chez moi, l'allonger sur mon lit et profiter de sa présence. Ou de son corps. Ou de ses lèvres. Ou de ses yeux.

Ou de tout.

Non, de tout.

Ma bagnole n'a pas bougé, mais avant de l'inviter à l'intérieur, je la plaque contre, puis l'embrasse une nouvelle fois, en prenant mon temps… et sa langue. Elle me rend mon baiser avec la même passion alors que des sifflets s'élèvent de toutes parts. Elle s'écarte difficilement de moi et appose sa tête contre la mienne.

— Quelle bande de jaloux ! soupire-t-elle.

— Ouais, ne restons pas là, validé-je, ça pourrait leur faire encore plus de mal.

— Et tu comptes m'amener où ?

— Dans la suite la plus chère d'un palace étoilé à quatre reprises, la courtisé-je fièrement.

— Rien que ça ?

— Tu ne mérites pas moins, Ayline.

Le trajet retour me paraît trop long, pourtant je ne traîne pas. Lorsque je me gare, je l'entraîne rapidement vers une entrée que je n'ai jamais dévoilée à quiconque. Une avancée que tout le monde prend inévitablement pour un abri de haut voltage. J'ouvre la porte avec ma clé de bagnole, installer cette petite merveille m'a coûté une blinde, mais j'avais besoin de préserver un minimum de vie privée.

— Dites donc, monsieur Reyes, combien de personnes ont connaissance de ce passage privé ?

Je la pousse à l'intérieur sans lui répondre ni allumer la lumière, je pourrais, mais là, ça m'arrange. L'accès se verrouille automatiquement dans mon dos. Je la surprends en la plaquant à moi, puis au mur.

— Deux, maintenant.

— Vraiment ?

— Oui, je l'ai fait réaliser après ma rupture parce que les tabloïds ne

me lâchaient pas. Même Hector ne connaît pas cette entrée dérobée, lui avoué-je.

— Normalement, intervient-elle.

— Normalement, acquiescé-je.

Elle rit lorsque je me pose sérieusement la question. Je l'embrasse, sachant exactement où sa bouche se trouve. Ses bras entourent ma nuque alors que je tente de la soulever, mais elle me repousse avec douceur.

— Pas avant que je me sois douchée, se justifie-t-elle.

J'agrippe sa main et l'entraîne à ma suite vers un ascenseur très privé, que je prends rarement, mais qui atterrit directement dans mon salon. Mais impossible de me maîtriser, mon corps irrémédiablement aimanté par le sien, je me plaque contre elle et l'embrasse, plus sensuellement cette fois, exigeant sa langue. Elle y répond avant de s'écarter une seconde fois.

— Pas avant que je me sois douchée, répète-t-elle essoufflée.

— Ça tombe plutôt bien, je n'ai pas pris la mienne non plus, murmuré-je près de ses lèvres.

Elle frissonne et ricane en m'adressant un coup d'œil douteux.

L'ascenseur s'ouvre et je ne lui permets aucune réplique. Je la soulève en pénétrant chez moi, continue à savourer sa bouche, à me délecter de ses goûts nouveaux qu'elle m'accorde, en nous emportant vers la salle de bains… de ma chambre. Sans m'arrêter, je l'emmène dans l'immense cabine, allume l'eau alors qu'elle m'ordonne de lui donner le temps de se déshabiller.

— Réno !

Je nous glisse sous les puissants jets en la plaquant contre une des parois. Trempés tous les deux à présent, je la contemple se débattre avec l'eau qui épouse les contours de ses formes. Elle tire ses cheveux dégoulinants vers l'arrière en fermant les yeux, tendant son haut mouillé, son soutif en transparence. J'ai plus la patience, je l'attire contre moi, écarte les deux pans de son haut, le déchire et l'en débarrasse. Elle rouvre ses paupières sans s'étonner de ma bestialité, me défiant de poursuivre sans jamais me demander d'arrêter. Ses mains disparaissent dans son dos, dégrafent l'objet du délit pour m'offrir une vue plus diabolique encore.

Putain !

Je me jette sur sa peau, trop pressé de la goûter encore et encore. Agenouillé devant elle, je déboutonne son pantalon alors qu'elle vire ma chemise dans le même empressement. Nos bouches se retrouvent, nos langues se rejoignent et ne cessent de s'emmêler pour mieux recommencer. Encouragé par ses soupirs, j'empoigne la ceinture de son pantalon en même temps que sa culotte et baisse le tout en suivant mon action. Elle m'observe lorsque je colle mes lèvres sur son

ventre, enchevêtre ses doigts dans mes cheveux quand je descends un peu plus, subjugué, vers le lieu de toutes mes convoitises.

Sa tête part en arrière au moment où ma langue vient frôler son clitoris, elle soupire lorsque j'appuie mon effleurement. Mon sexe, déjà raide, se tend davantage, excité par ses gémissements. Elle ne m'implore pas cette fois, m'encourage en m'offrant plus d'accessibilité encore. Je parviens à dégager mon pantalon tant bien que mal, pressé dans mon envie de la prendre, aussi sauvagement que suavement. Elle murmure une plainte qui me fait perdre la tête quand un de mes doigts s'enfonce dans son intimité, m'exhorte à plus lorsque j'hésite volontairement. Elle me rend fou. Je me redresse d'un bond fougueux, dans l'urgence de ne faire qu'un avec son corps.

— Je n'ai pas de capote, mais j'ai jamais baisé sans, Ayline. Et je ne suis pas capable de patience.

— Je suis plus clean que toi, chuchote-t-elle sur ma bouche. Et je prends la pilu…

Je la soulève à la force de mes bras et lui fais payer son affront en me plantant en elle jusqu'à la garde. Elle crie dans mon cou au moment où je me recule pour mieux l'envahir. Nos peaux claquent l'une contre l'autre, en manque de cette chimie lorsqu'elles ne s'unissent pas. Ses lèvres cherchent ma bouche, la trouvent et se vengent avec acharnement.

Elle vacille quand mes mains emprisonnent ses bras, trop désireux qu'elle capitule et consente à tout me donner enfin.

— Putain, Ayline…

— Encore, souffle-t-elle dans des soupirs saccadés.

Je me retire brutalement et la tourne face à la paroi vitrée de la douche. Son cul s'offre à ma queue quand elle s'arcboute, ses seins à mes mains qui la cernent à présent. Je pince ses pointes dressées quand elle me supplie de la délivrer. Mon sexe, plus que bandé, s'insère dans ses replis trempés et se fiche en elle sans difficulté.

Bordel ! Je vais jouir sur-le-champ si je fais pas gaffe.

Planté en elle, je lui rappelle que je suis fils de latino, et que mon déhanchement n'a plus vraiment besoin de leçons. Ses parois se contractent par à-coups, m'électrisant à chaque passage, comprimant ma queue de plus en plus souvent. Je ne vais plus tenir longtemps, c'est une de mes dernières certitudes. Lorsque l'orgasme la fauche, c'est moi qui souffre, suspendu à son plaisir qui n'en finit pas. De petites décharges me traversent, choisissant de déconnecter chaque parcelle de mon être puis de mon cerveau. Le plaisir me foudroie quand il se répand, éclatant chacune de mes cellules pour mieux les reconstruire.

Chapitre 56
Trois mois de Confidences

Ayline

La tête à moitié sur sa cuisse, à moitié sur son ventre, je regarde la fin du film d'action que nous avons choisi, pas vraiment génial, avec une demande en mariage mièvre au possible. Les jambes allongées sur son sofa XXXL, Réno caresse mon bras avec douceur. Je lève les yeux vers le ciel devant un des clichés le plus utilisé au cinéma. Je sens les secousses typiques de son rire toujours aussi posé.

— Quoi ? demandé-je innocemment.

— Je sais que tu as levé les yeux au ciel, assure-t-il.

— N'importe quoi…

Il pouffe une fois de plus alors que je m'interdis surtout de l'observer. J'ai déjà cédé sur mes milliers de résolutions, je suis la barmaid attitrée et reconnue de *Rr*. J'ai (je crois) habilement géré mon contrat à moins que ça soit lui, mais j'avoue m'en moquer du moment où il n'est pas trop loin de moi. Anahé, quant à elle, est devenue seule locataire de notre ancienne suite, et évidemment elle a rejoint l'équipe improbable que nous formons.

— Je te connais.

Je ne résiste pas et l'examine suspicieusement.

— Vraiment ?

— Mm, soutient-il en secouant la tête de bas en haut.

Il me fixe sans ciller, ses lèvres esquissant ce que je réprouve le plus chez lui : son arrogance.

— Je sais, par exemple, que je ne te demanderai pas en mariage…

Je me redresse soudain, à la fois insurgée et étonnée, remuant ma nuque douloureuse tout en le dévisageant.

— … parce que tu refuseras, ajoute-t-il.

Révoltée une nouvelle fois, je me plante davantage face à lui, les mains sur les hanches, attendant des explications que je ne souhaite pas vraiment. Et il le sait, cet enfoiré.

— Je refuserai ? répété-je médusée. Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Parce que je te connais.

— Réno, arrête de dire ça. T'en sais rien du tout !

— Tu me fais confiance, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'as jamais donné l'occasion d'en douter, détourné-je habilement.

Si. Si.

Il ricane encore, tellement persuadé de me connaître.

— Tu accepterais de m'épouser, à mes conditions, sans les savoir au préalable ?

Hein ?!

— Hein ?!

Oui, j'ai besoin d'être certaine d'avoir bien entendu.

— C'est quoi ces clauses à la noix ? me buté-je immédiatement.

— C'est pas des *clauses à la noix*, réplique-t-il on ne peut plus calme. Je te dis ce que je veux comme mariage, mais après que tu as accepté.

— Mais....

Mais c'est ignoble !!

— Tu es conscient que ta proposition est…

C'est honteux !

— J'ai le temps d'y réfléchir au moins ? requiers-je pour gagner du temps.

— Oh, mais absolument, sourit-il, c'est une demande… dans la durée, hésite-t-il sciemment.

— Dans la durée ? réitéré-je ahurie.

— Oui, indéterminée.

— Tu crois que je ne vois pas le piège ? l'attaqué-je frontalement.

— Il n'y a pas de piège, Ayline, contre-t-il en scrutant mon visage. Tu as le temps que tu souhaites, même jamais.

Je plisse les paupières, sentant l'entourloupe à plein nez, mais il ne faiblit pas, ni dans sa contemplation de moi ni dans cette insolence qu'il affiche.

— Vu que tu n'accepteras pas, insiste-t-il délibérément.

— C'est absolument dégueulasse la manière dont tu agis, Reyes !

— Reyes, carrément ?

— Ouais, carrément ! Parce que tu joues sur la confiance que je te voue et le défi d'accepter…

— Ou de refuser, enchaîne-t-il.

Arggh ! Il faut qu'il arrête ça ! J'ai envie d'effacer son petit rictus fier et supérieur, mais j'ignore si je dois user de ma bouche ou de ma main.

— Si je prends dix ans à te répondre, ou même dix jours, ça veut dire que ma confiance en toi n'est pas totale, argumenté-je sans le quitter des yeux.

Il se positionne plus confortablement, carrément pas dérangé par le choix qu'il me contraint à accomplir.

— Tu te mets la pression toute seule, Ayline.

— C'est fourbe, monsieur Reyes, très fourbe.

— Mais absolument pas, se défend-il en rigolant.

Je repose ma tête sur sa cuisse, grommelant en silence face au générique qui se termine. À l'aide de la télécommande, je navigue sur les différents thèmes de films qui sont proposés, sa fichue provocation

tournant en boucle dans mon esprit. Il sait que me défier est une des meilleures façons de me pousser. Mais j'ai aussi parfaitement conscience que Réno ne me causera pas de tort. Rien qui m'angoisse ou me déplaît.

— Si, et je dis bien si j'accepte, insisté-je, c'est sans connaître tes exigences, c'est ça ?

— C'est ça, affirme-t-il flegmatique.

— Si je les sais…

— C'est que tu auras accepté de m'épouser avant, m'interrompt-il.

Je m'assieds, nos épaules l'une contre l'autre, feignant un je m'en foutisme que je suis loin d'éprouver. Rien que le challenge m'anime et éveille en moi des possibilités que je n'avais jamais envisagées. L'épouser, ça signifie lui consacrer ma vie, sauf que ma vie sans lui ne rime plus vraiment à grand-chose. Qu'est-ce que je risque du moment où c'est avec lui ?

— Aucun indice ? réclamé-je.

— Aucun.

— Si…

— Il n'y pas de si, Ayline. Si tu réfléchis ou que tu refuses, ça ne changera rien entre toi et moi, assure ce sournois, mais si tu acceptes, alors tu acceptes à mes conditions.

— Tu veux établir un contrat de mariage ?

— Aucun contrat, grogne-t-il, juste mes exigences.

— Outre le fait que c'est très directif, c'est aussi très pernicieux, le culpabilisé-je.

— Tu sais que tu n'es pas obligée, sourit-il sans se démonter.

— Cesse d'agir comme ça, Réno ! m'excédé-je faussement. Tu m'as demandé si j'avais confiance en toi pour accepter de t'épouser sans savoir ce que tu prépares. C'est… immoral !

Il ne me répond pas, ses pupilles plantées dans les miennes, sûr pour deux alors que je panique comme deux. Je me réinstalle dans ma position d'origine, ressassant ses mots tout en essayant de comprendre comment on en est arrivés là.

— Comment…

— … la fin du film, me coupe-t-il, anticipant ma question.

Argghh ! Je hais quand il fait ça.

— Je te déteste, lâché-je tandis que je le sens sourire pour la énième fois.

Bien sûr que je ne le déteste pas. Au contraire même. Et c'est bien là le souci. Je serais capable d'aller au bout du monde s'il me le demandait, de décrocher la lune, piquer des étoiles et créer un nouveau ciel. Je serais d'ailleurs bien plus motivée et enjouée que si ce n'était que pour moi.

— OK. J'accepte, décidé-je brusquement.

Il affiche un air stupéfait alors que je devine qu'il ne l'est pas du tout, puis se pare de cette certitude que je lui ferais bien bouffer. Quelle que soit cette finalité, il l'avait anticipée.

— Tu es sûre…

— Tu m'as obligée.

— Tu pouvais refuser, Ayline, et tu le sais parfaitement. Je ne t'aurais pas tenu rigueur d'une non-réponse.

J'affronte le vert de ses yeux jusqu'à ce qu'il se mélange au mien, prophétisant ce qu'il manigance.

— Tu es comme moi, Ayline. Tu aimes les défis. Tu es le mien comme je suis le tien.

L'ébauche d'un sourire étire légèrement ses lèvres sur lesquelles je m'attarde avant de revenir à son regard. Une petite étincelle le traverse comme lorsqu'une vérité le frappe.

— Tu n'es pas un choix, continue-t-il, tu t'es imposée à moi, tu comprends. Telle une évidence. C'est lorsque je deviendrai un choix que ce sera un problème.

Je fronce machinalement les sourcils pour décrypter, comprendre et accepter ce qu'il me dévoile à cœur ouvert.

— Si un jour, tu hésites entre un autre homme et moi, par exemple, précise-t-il, alors tu me quitteras parce que la magie se sera envolée…

— Et pourquoi ce serait moi qui partirais ? le coupé-je.

Il s'approche de moi, beaucoup plus près qu'il ne l'était. Si près que l'odeur de son parfum vient titiller mes narines. Je lorgne les boutons défaits de sa chemise, et son torse qui se découvre.

— Mais parce que je suis certain que tu ne seras jamais un choix, Ayline, t'es ma certitude, la moitié qui me manquait…

— J'ai accepté.

Je murmure en fuyant son coup d'œil trop appuyé, trop prometteur, trop évocateur de bonheur.

— Balance tes conditions, Reyes…

Il me tourne face à lui, me pousse avec son corps, et s'allonge au-dessus moi. Dans une douceur qui me déconcerte, il prend garde de ne pas m'écraser sans jamais me lâcher des pupilles.

Chapitre 57
Ultimes Exigences

Réno

— On se marie un 13, celui de ton choix, lui exposé-je avec assurance. À 13 h 13.

Ses yeux s'écarquillent et son visage se ferme. J'ai conscience de ce que ce chiffre provoque en elle.

— C'est mon chiffre porte-bonheur, chuchoté-je contre ses lèvres.

Leur fraîcheur me surprend comme à chaque fois, elle sourit lorsque je le lui dis.

— On s'envole pour 13 jours sur une île paradisiaque et on s'aime 13 éternités, enchaîné-je.

Elle pouffe quand je lui détaille mon programme.

— J'exige que tu crées un cocktail qui me représente…

— Il est déjà en préparation, m'interrompt-elle.

— Que tu lui donnes un nom si original que…

— Il en a déjà un.

— Tu… vraiment ?

— Oui.

Elle sourit si largement que je m'inquiète un court instant.

— C'est comment ?

— T'es sûr de vouloir le…

— Ayline, la menacé-je gentiment.

— Treiz'autoritaire, me balance-t-elle mutine.

— T'as pas osé ?

— J'ai osé, contre-t-elle. Mais tu attendras avant de le goûter.

— Très bien, mais ma vengeance sera terrible.

— Il me tarde déjà, claque-t-elle en retour.

La garce !

— J'ai treize éternités pour travailler ma vendetta.

— Moi tout autant pour la rendre *viennetta*.

Elle se marre de sa connerie.

— Si un jour, tu me quittes…

— Arrête, Réno ! s'agace-t-elle.

— On promet de ne jamais se haïr parce qu'on se sera aimés, parce qu'on aura été importants dans l'existence de l'autre.

— Ça sera pas moi, bougonne-t-elle.

— Ni moi, riposté-je aussitôt.

— Donc, ça ne se pose pas, certifie-t-elle.

— Treize éternités, Ayline. Rien n'a explosé lors de notre treizième nuit d'amour, la taquiné-je accompagné d'un rictus espiègle.

— C'était quand déjà ? sollicite-t-elle pas si innocemment que ça.

— La treizième fois ou quand je suis tombé amoureux ? susurré-je en la fixant.

Elle clôt ses paupières quelques secondes, en inspirant et expirant un souffle tremblotant.

— T'es déloyal !

— Non.

— Si, tu…

— Je t'aime, pour de vrai, tout simplement.

Ma bouche s'insinue dans son cou qu'elle m'offre sans retenue, et dont je m'empare sans sagesse. Elle geint lorsque je mordille sa mâchoire, frôle son nez et descends sur sa clavicule.

— Idem… en plus fort que toi, gémit-elle.

J'écarte le pan de son chemisier à peine boutonné, et bande dès que ses seins se dévoilent. Elle ne porte pas de soutif à la maison et j'ai largement entériné cette habitude. Je caresse ses pointes, à travers le tissu, qui s'excitent à mon toucher. Elle exhale un soupir de plaisir et je perds pied. Son habit vole au-dessus du sofa pour atterrir quelque part autour de nous alors que son short suit le même chemin. Pas de culotte, j'approuve encore. Elle tire sur mon T-shirt lorsque ma tête se dirige vers son sud, bloquant ma descente jusqu'à ce que je m'en débarrasse. Elle mate mes abdos lorsque je me redresse tandis que ses orteils retirent adroitement mon bas.

— J'ai des talents insoupçonnés, chuchote-t-elle.

Je pince son sein pour la faire gémir et dévale vers des endroits encore plus sensibles. Elle se contorsionne sous mes assauts, agrippe mes cheveux et m'implore de ne surtout pas arrêter. Ça tombe plutôt bien puisque ce n'est pas dans mes intentions. La pointe de ma langue effleure son clitoris quand mes doigts baladeurs se jouent du reste. Elle s'arque lorsqu'un s'introduit en elle, puis deux. Mon autre main titille ses pointes tendues. Tout vole autour de nous, les coussins qui prennent trop de place, les fringues qui nous gênent, les plats que l'on n'a pas ramassés.

— Ré-no…, articule-t-elle avec peine.

Elle ondule sous mes attaques, gesticule sous mes assauts et se cambre sous mes caresses. Je la contemple prendre du plaisir grâce à moi, capable de jouir rien qu'en la regardant. J'ai la ferme intention de lui causer plus de bien encore.

Elle vacille à plusieurs reprises, réprimant l'orgasme une première fois, le balayant une seconde, mais succombant à la troisième. Ses parois se contractent sur mes doigts tandis que tout son corps se raidit. Elle retient un cri puis bloque sa respiration quand je remonte sur son visage. Son sourire enchanté illumine tout mon être au moment où le vert de nos pupilles se télescope. Je m'enfonce délicatement en elle,

sans m'arrêter ni me contenir, je veux la posséder, qu'elle m'appartienne et s'abandonne même si ce n'est que quelques secondes. Mais Ayline m'offre plus que ça, elle me donne un peu d'elle, chaque jour, chaque étreinte, chaque baiser.

Elle emmêle ses doigts aux miens à moins que ça soit moi qui me saisisse des siens, j'en sais rien, mais les corps connectés, nous chavirons un peu plus à chaque seconde. Mais je m'en fous, je veux qu'elle soit ma réussite ou ma chute, ma vie ou ma mort, je veux qu'elle soit en moi, que je sois en elle, qu'elle soit mon prolongement comme je peux être le sien.

Une première décharge me traverse des reins à la nuque, électrocutant chaque parcelle de ma peau. Ses ongles se plantent dans mon dos puis dans mes épaules avant que je frôle la perte de connaissance. Un éclair foudroyant me parcourt, ranimant chaque fragment de mon cœur, ressuscitant tout ce qui était mort.

— Je ne veux que toi, Réno Reyes, plus jamais aucun autre homme, balance-t-elle, essoufflée et souriante.

— Du moment où tu acceptes de me dire oui un vendredi 13…

— À 13 h 13, enchaîne-t-elle, je sais.

— Pour avoir la chance de vivre à mes côtés treize éternités…

— Attends que je te supporte treize jours sur une île déjà.

— Garce !

Elle explose de rire en tentant de fuir alors que je l'entoure de mes bras.

— Je t'aime, Ayline Tredici bientôt Reyes.

— Je t'aime encore plus fort, Réno Reyes conçu à Réno.

— J'aurais jamais dû te raconter ça, m'accablé-je.

— Trop tard.

— Ouais…

— Force et courage à toi qui veux me supporter treize éternités.

— C'est pour que tu aies le temps de me faire treize enfants.

— Quoi ?

— C'est pour que tu aies le temps de me faire treize enfants, répété-je scrupuleusement.

— J'entends rien avec tes muscles sur mes oreilles, râle-t-elle.

— C'est pour…

Je stoppe ma phrase en plissant les paupières, menaçant seulement dans le regard.

— Tu le fais exprès ? soupçonné-je.

— Pas du tout.

— Si !

— Mais non ! extrapole-t-elle.

— T'as répondu trop vite, l'accusé-je.

— Tu veux des mômes trop vite, riposte-t-elle.

— Pas du tout.

— Si !

Quelle chieuse !

— Mais non ! l'imité-je.

Quoi, je la copie ?

— Si je te laisse treize éternités, c'est pour que tu aies le temps d'y réfléchir, gloussé-je en l'observant.

— Faut au moins ça.

— Ça tombe bien, on a tout le temps…

FIN

Il n’y a pas d’amour plus sincère
Que celui qui s’unit au respect,
Comme le pire sur cette terre
Qu’est de le ressentir par intérêt.

Il n’existe pas plus fort
Qu’un regard compris en silence,
Pas de meilleur trésor
Que deux cœurs en cadence.

Il n’y a pas plus profond
Que des confessions sans mots,
Pas de meilleure union
Que l’accord de deux peaux.

Il n’existe pas plus vrai
Que cet être fascinant
Que notre âme reconnaît
L’espace d’un battement.

Non il n’y a pas plus solide
Que cet homme que tu es,
Qui me porte et me guide
Même quand je perds pied.

Ange.

REMERCIEMENTS

Boss, je ne te remercie pas de me pousser à sortir un nouveau titre régulièrement, et je ne me remercie pas de ne pas savoir te dire non. Il va falloir que ça change. Sache-le. Je m'y entraîne. En attendant, range ton stylo rouge. On va se poser un peu.

Comment ça, non ?

Je t'entends…

Marie, je te confie Réno et Ayline, ces deux-là ont un sacré besoin d'être corrigés, et je sais que tu sauras leur faire entendre raison. Merci d'avance donc pour tout ce que tu leur apporteras.

Lectrices, lecteurs, merci de fermer cette dernière page avec, j'espère, un petit sourire aux lèvres. Merci d'avoir tourné les précédentes en compagnie de mes mots qui ne prennent sens qu'en étant lus par vous. Merci de me suivre depuis ces nombreuses années et de partager mes doutes et vos sourires.

Merci à celui qui partage ma vie depuis 30 ans, m'accordant toujours le temps nécessaire sans jamais perdre patience ni me faire douter . Merci d'être présent sans faille ni reproche.

Tu sais…

Merci, baronne, pour avoir trouvé cette couv' de fou, à Juliette de l'avoir enjolivée et à la boss de l'avoir validée.

Et merci à tous ceux que je ne nomme pas, parce que trop nombreux, et que je n'oublie pas non plus. Finalement, on se retrouvera à chaque ligne.

Ange.

PAR LA MÊME AUTEURE, CHEZ BLACK INK ÉDITIONS

Le silence des mots, la duologie
Gary
En nos troubles
Corps accords
Little Odessa
Little Italy
Intimes Ennemis
Tant d'aime

Avec Emma Landas
Clap sur Aspen

Retrouvez toutes nos parutions sur
www.blackinkeditions.com

Toutes les encres de la romance

Notes

[←1]
Maïssa pour la prononciation

[←2]
Tredit'chi pour la prononciation

[←3]
Fille

[←4]
N'existe pas évidemment… de mon invention.

[←5]
Noms de grands chefs cuisiniers

[←6]
Haut niveau.

[←7]
incapacité totale de travail

[←8]
Mot inventé par mes soins

[←9]
Dialogue piqué à Djamel Debbouze dans Astérix et Obélix.

[←10]
Curriculum vitae